

NOËLLE MARCHAND

UN JARDIN EN HIVER



LES 2 ENCREES
collection
encres nomades

Un jardin en hiver

de

Noëlle Marchand

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage
est formellement interdite sans l'accord de l'auteur.

Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal : septembre 2014

ISBN : 978-2-35168-683-6

ISSN : 1952-5850

© Éditions Les 2 Encres

www.les2encres.net

NOËLLE MARCHAND

UN JARDIN EN HIVER

LES ENCRE S
collection
encres nomades

Prologue

La légende des Kovic

Les Kovic rêvaient d'un avenir brillant pour leurs enfants.

Ils constituaient une famille discrète et n'auraient jamais dû défrayer, un jour, la chronique. Ce couple de commerçants qui habitait en proche banlieue parisienne aurait dû bon an, mal an, vivre de son respectable commerce pendant une bonne quarantaine d'années. Il aurait comme tout un chacun alternativement connu des crises financières et des embellies professionnelles. De ses trois enfants, le premier aurait été médecin ou avocat, symbolisant à lui seul la réussite de la famille. Le second serait devenu artisan ou fonctionnaire, tandis que le dernier, après avoir fait sa révolution, serait revenu pour reprendre le salon de coiffure familial et rejoindre à son tour les rangs de Français moyens.

Mais il faut croire que les Kovic ne faisaient rien comme les autres. Ils possédaient sans doute, dans leurs gènes, une dose de fantaisie, voire un grain de folie qu'ils avaient transmis à chacun de leurs enfants, parasitant d'un seul coup les lois de l'hérédité les plus élémentaires. À moins qu'à force d'avoir tellement voulu décider de leur bonheur, ils ne les aient finalement propulsés vers des destins incontrôlables.

L'histoire des Kovic fit grand bruit ces dernières années. Vous vous souvenez sans doute encore de toutes ces choses qui

ont été rapportées sur Milos et Delphine Kovic, ainsi que sur leurs enfants : Richard, Marlène et Sophia. Vous vous souvenez sans doute du commencement de la saga familiale dans un modeste salon de coiffure à Courbevoie, jusqu'à l'ascension de leur fille Sophia au firmament des étoiles du cinéma grâce à son ultime rôle.

Beaucoup de livres ont été écrits, chacun avec des détails très fouillés. Ils prétendaient tous être dépositaires de la vraie histoire de Sophia Kovic. Certains auteurs avaient même espéré qu'en rassemblant tous ces témoignages, puis en les comparant, ils réussiraient à trier le vrai du faux de cette étrange affaire. Ils assuraient avoir reconstitué le puzzle de cette famille hors normes. Mais je peux vous dire que les biographes et journalistes qui ont rédigé ces ouvrages ne connaissaient que le haut de l'iceberg de l'affaire Kovic. Ils n'ont jamais soupçonné le lourd secret qui unissait cette famille. Et c'est sans doute mieux comme cela.

Ce drame, tel qu'il a été rapporté à la presse, a finalement bien arrangé tout le monde. Les gens ont pleuré comme au cinéma et ont cru à la belle histoire telle qu'elle avait été racontée. Mais qui aurait pu imaginer que la légende des Kovic avait été montée sur des informations fausses ? À la définition du mot légende, j'ai relevé dans le dictionnaire : « Histoire déformée et embellie par l'imagination ». Laissez-moi rire. L'affaire Kovic ne pouvait décidément pas rentrer dans ce cadre. Alors, je me suis longtemps demandé si j'allais rester silencieux sur la vérité, pour laisser croire à cette belle contre-vérité. Je me suis mis à lire ainsi des biographies de gens célèbres, dont le talent et la notoriété ne pouvaient être dissociés de leur vie ; une vie remplie d'actes de bravoure ou de coups d'éclat, qui avaient largement contribué à installer cette part de mystère autour de leur personne. Je relevais souvent des contradictions entre les différents documents, voire des invraisemblances. Mais rapidement, je m'aperçus que je

faisais fausse route car je ne découvris jamais, dans mes lectures, une aussi grande imposture que celle qui avait été construite autour de l'affaire Kovic.

Après avoir longuement hésité, il me sembla que j'avais un devoir de vérité vis-à-vis de vous. Je me suis donc décidé à vous raconter la vraie histoire de cette famille, pour que vous connaissiez enfin l'entière vérité sur ce drame qui a fait couler autant d'encre. Mais promettez-moi de la garder secrète, car vous comprendrez aisément en lisant la suite de ce récit pourquoi la légende des Kovic doit rester à jamais intacte.

PREMIÈRE PARTIE

Paris, septembre 2005 – le bilan de Sophia

Sophia reposa le script devant elle.

Son regard sombre erra à travers le jardin, effleura un massif de roses fanées, se posa sur la haie de buis où chahutaient des moineaux, puis s'éleva vers les cyprès humides qui semblaient se détacher du ciel laiteux comme dans une aquarelle.

Encore un espoir déçu.

Décidément, le rôle qu'on lui proposait était vraiment trop inconsistant. Elle regrettait qu'il ait été créé à la seule fin de servir la soupe à un héros ringard et sans finesse. Jouer le personnage d'une maîtresse stupide, et de surcroît, se complaisant à nourrir la vulgarité ambiante, non merci, elle avait déjà donné dans le registre. Décidément, les scénaristes n'avaient aucune imagination pour les rôles de femmes. Ils magnifiaient les jeunes beautés, demeuraient indulgents pour les grands-mères aux cheveux blancs, mais n'écriraient jamais rien de créatif pour des femmes comme elle, de la presque quarantaine, déjà trop vieilles pour jouer les jeunes premières mais pas assez âgées pour prétendre à un rôle respectable. Dans ce créneau d'âge, il ne restait plus que des emplois de mères de famille, de femmes trompées ou de prostituées sur le déclin.

Néanmoins, elle songea qu'à trente-sept ans, elle devait fatalement envisager de faire des concessions puisque les propositions se faisaient de plus en plus rares. Sans doute, demain finirait-

elle par accepter ces rôles qu'elle refusait encore farouchement maintenant.

C'était la faute à qui ? À quoi ? Au temps peut-être, puisqu'il est assassin. Elle ne pouvait même pas en vouloir à Jacky, son agent, qui avait décidé de relancer sa carrière. Il s'était investi pour reconstruire son image dévastée par des excès de toutes sortes, mais cela n'avait pas suffi puisqu'on ne lui proposait finalement que des rôles navrants, dans de potentiels navets, ou au mieux des figurations, choisies certes, et de qualité, sans doute, mais ce n'étaient plus que de brèves apparitions. À la fin du générique, on pouvait lire : « Avec l'aimable participation de Sophia Kovic ».

Elle avait la sensation d'être comme une sportive de haut niveau mise brutalement à la retraite, mais dont le passé glorieux véhiculait encore une image « *bankable* », comme on dit dans le métier.

Dans le milieu, on continuait d'avoir un certain respect pour l'inoubliable Sophia Kovic qui avait fait chavirer le cœur des Français dans *Voyage à Paimpol*. Ce film avait été qualifié d'aimable bluette par la critique, mais il avait rassemblé les foules en 1996. Tout le monde se souvenait aussi du film *Les murs ont des oreilles*, tourné en 2001, où elle avait excellé dans le rôle d'une coiffeuse espionne ; et puis, parmi ses meilleurs rôles : *La femme de Turin* en 1995 et *Pêches en eaux troubles*, en 1998, avaient été salués par la critique. Pendant une courte période, Sophia avait même été l'actrice préférée des Français et deux de ses films s'étaient, dans la foulée, exportés à Londres et à Rome où ils avaient tenu l'affiche un certain temps. C'était ce qu'elle nommait avec une pointe de nostalgie, « sa décennie faste », où tout ce qu'elle jouait était couronné de succès. Sa filmographie était impressionnante, elle avait tourné dans pas moins d'une trentaine de films en presque vingt ans de carrière, et même si aucun n'avait été récompensé par une

distinction, elle avait été « *bankable* », comme on dit. Mais c'était avant ce qu'elle appelait pudiquement « son grand passage à vide ». Il avait duré suffisamment de temps pour la rayer des génériques et, maintenant, on lui préférait la relève des toutes jeunes actrices pleines de talent et de charmes, qui n'hésitaient pas à se découvrir sur papier glacé dans des postures dénudées et alanguies, « boostant » leur carrière en quelques « shootings ».

Pour Sophia, il ne restait donc que les miettes. En l'occurrence, les brèves apparitions qui utilisaient son image, ou les rôles de faire-valoir qu'elle refusait obstinément de tourner. Aujourd'hui, elle en avait marre que les sollicitations fussent réduites à ces « aimables participations » ! Même si elle savait qu'au fond, elle l'avait bien cherché en sabordant sa carrière par des excès en tous genres. Mais le public ne pouvait-il pas lui pardonner, une fois pour toutes, ses erreurs passées ? N'avait-elle pas assez payé tous ces écarts ? Pourquoi ne lui proposait-on plus de grand rôle ? Elle était pourtant prête à se donner à fond dans un film qui la consacrerait enfin star internationale. Elle rêvait de voir son nom, SOPHIA KOVIC, associé à jamais à un titre qui créerait sa légende. Fût-il son ultime film. Tout comme *Asphalt jungle* avait révélé Marilyn Monroe, *Pandora* Ava Gardner, *L'ange bleu* Marlène Dietrich, un film la précipiterait à son tour au firmament des étoiles et lui assurerait la postérité.

Elle le savait.

Mais il y avait urgence.

Le temps passait de manière effrayante. Chaque matin en se contemplant dans la glace, il lui semblait découvrir de nouvelles ridicules qui creusaient des sillons à travers l'ovale pourtant parfait de son visage. Et chacune d'entre elles l'éloignait un peu plus de son rêve.

Le temps, toujours le temps.

Vite, vite, il y a urgence.

Elle fouillait parfois parmi les dix-sept années de sa carrière, depuis son premier cachet où son modeste rôle consistait à proposer des fleurs à la terrasse d'un café, à son avant-dernier film où elle était rentrée dans la peau d'une infirmière sadique – elle préférait passer sous silence son dernier tournage intitulé *Les campeuses*. Elle cherchait ainsi à effleurer les moments où elle avait approché les sommets de la popularité, mais elle savait qu'aucun de ses rôles n'avait été assez fort pour la propulser sur la scène internationale. Elle avait l'impression d'avoir frôlé une réussite qui lui avait toujours filé entre les doigts. C'était comme au lycée lorsque son professeur lui rendait sa copie : bien, mais peut mieux faire. Sophia avait cet éternel sentiment d'être passée à côté du succès, car elle n'avait pas encore décroché ce grand rôle, celui taillé à sa mesure, qui lui collerait éternellement à la peau et qui la sacrifierait enfin.

Dans sa filmographie qu'elle se repassait en permanence, elle notait que sa carrière avait été en ascension constante dans les années 90. D'abord avec *La femme de Turin* où elle tenait le haut de l'affiche, dans le rôle d'une directrice de société qui fait de l'espionnage industriel. Son jeu avait été tellement convaincant que le film avait tenu plusieurs mois en salle. Ensuite, en 1996, elle avait embrayé sur *Voyage à Paimpol*, son plus grand succès commercial, avant de tourner dans la foulée *L'entonnoir de Calcutta*, aussitôt suivi de *La voisine du dessus*, cette comédie grand public dans laquelle elle incarnait une jeune femme à qui il arrive un tas d'imprévus, avant qu'elle ne rencontre le grand amour. La critique avait qualifié le film de « drôle et frais » et « à ne pas manquer pour passer un bon moment ». Enfin, après d'autres passages dans quelques films où elle avait bien tiré son épingle du jeu, elle s'était distinguée au printemps 1998, dans *Pêche en eaux troubles* : un film dans lequel elle campait le double jeu d'une mère de famille sans histoires, le jour, et d'une prostituée sans foi ni loi, la nuit. Le rôle l'avait complètement vidée et elle avait

eu du mal à reprendre pied après ces mois de tournage difficile. Mais la réussite avait été une fois de plus au rendez-vous, puisque le film avait été sélectionné à Cannes. Elle avait secrètement espéré une nomination aux César, mais d'autres actrices avaient obtenu les faveurs du jury. Elle en avait été profondément affectée même si elle n'en avait rien laissé paraître. Elle avait tout donné et, amère que son travail n'ait pas été reconnu, elle avait même songé à tout laisser tomber pour faire une pause et prendre le temps de réfléchir sur le sens qu'elle voulait donner à sa vie.

Elle n'en eut pas le temps car son agent la contacta pour une autre grande production. Il lui proposa le rôle d'une coiffeuse qui utilisait les confidences de ses clientes pour les faire chanter anonymement. Elle accepta donc avec un enthousiasme renouvelé un premier rôle dans *Les murs ont des oreilles*. Il lui semblait fait sur-mesure, car elle avait grandi dans un salon de coiffure et possédait d'instinct toute la subtilité du milieu. Elle entra avec beaucoup de naturel dans la peau de Laura, une coiffeuse aimable, attentionnée et experte dans l'art des brushings, mais qui le soir venu, se transformait en corbeau pour tourmenter ses clientes.

Au début du film, Laura ne faisait qu'écouter les confidences des femmes qu'elle coiffait pour les recopier, le soir venu, dans un cahier. Elle avait pris cette habitude parce qu'elle s'ennuyait. Elle vivait seule à Paris, elle avait laissé sa famille et ses amis à Nevers. Un jour, l'une de ses collègues l'entraîne à une soirée, au cours de laquelle elle rencontre Marco, un joueur de poker invétéré dont elle tombe immédiatement follement amoureuse. Après quelques semaines de folle passion, l'homme ne tarde pas à lui avouer qu'il est criblé de dettes de jeu. Puisqu'il connaît les petits carnets indiscrets de Laura, il se demande, si... « Ma chérie, on ne pourrait pas en tirer quelques profits ?... » Elle a le rouge aux joues : « Mais tu es complètement fou ! » Et elle serre contre

elle les carnets où, depuis plusieurs mois, elle a répertorié les infidélités conjugales des unes, les manœuvres frauduleuses au fisc des autres, et tous ces lourds secrets de famille. Le salon de coiffure fonctionne comme le cabinet d'un psychiatre. Les clientes se livrent sans pudeur, pour oublier, une fois sorties, les confidences parfois graves qu'elles ont pu lâcher. Marco, dont la situation financière va en s'aggravant, ne relâche pas sa pression : « Nous sommes ruinés, il faut trouver de l'argent frais... ». Elle continue de résister : « Je suis une indiscrète, mais pas une traîtresse ». Mais Marco n'a plus le choix. Il dit qu'il va la quitter, car il ne veut pas lui imposer sa ruine. Laura comprend qu'elle est sur le point de le perdre. Elle capitule et rédige des lettres anonymes dans lesquelles elle menace ses clientes de divulguer tous leurs secrets si on ne lui remet pas une somme en liquide, dans un endroit convenu. Marco se charge de surveiller la planque et de récupérer l'argent. Les premiers temps, tout se passe bien. Personne ne soupçonne la gentille coiffeuse d'être le corbeau. Jusqu'au jour où une cliente meurt assassinée. Une enquête est ouverte. Les inspecteurs rôdent la nuit et se cachent sous les porches des immeubles prenant en filature la coiffeuse, cintrée dans un imperméable en cuir luisant. Laura précipite le pas, son cœur s'affole car elle réfléchit que sa cliente ne peut avoir été assassinée pour une simple histoire d'adultère. Qui sont les ombres qui la poursuivent dans la nuit ? La police ? Marco, qui joue peut-être un double jeu ? Elle frissonne et se met à courir. Bientôt, il lui faudra choisir, se livrer à la police où fuir avec son amant au sourire enjôleur. Elle entend une course derrière elle. Vite, ils se rapprochent... Elle oblique vers la gare et s'accroche à la porte d'un train qui s'ébranle...

Clap de fin.

Sophia cligne des yeux. Dans la vraie vie aussi, il va lui falloir choisir.

Sophia excella dans ce film qualifié par la presse de « suspens haletant » et si cela n'eut été les excellentes productions

nationales de cette période-là, comme *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* qui lui avait fait de l'ombre, il s'en serait fallu de peu pour que son film ne s'exportât aux États-Unis. Elle avait effleuré une fois de plus la gloire.

Oui, effleurer, s'approcher jusqu'à presque toucher le but, le manquer, glisser, retomber. Vouloir réessayer, rassembler son courage et repartir à la quête des sommets... Tel semblait être le destin de Sophia Kovic. Sa vie ne paraissait avoir été programmée que pour cela.

La quête des sommets pour ultime but.

Il faut dire que Delphine Kovic avait placé la barre très haut pour sa fille. Elle grandirait avec l'objectif de devenir une star, comme Sophia Loren, Marlène Dietrich ou Greta Garbo.

Pas moins.

Sophia avait compris depuis longtemps le cher prix à payer pour réaliser les ambitions maternelles. Elle disait même ne s'être laissée aucune chance de fonder une famille, pour éviter de s'encombrer d'un homme et d'enfants qui l'auraient freinée dans son ascension, l'obligeant à faire des pauses pour s'occuper d'eux. Mais elle reconnaissait en son for intérieur que c'était un faux prétexte, car elle avait toujours eu peur de s'engager, de signer un contrat qui eut pu durer une vie, avec un homme. Elle avait toujours préféré, de loin, les contrats au cinéma qui lui offraient un mari juste le temps d'un film, et c'était très bien comme cela.

Dans *La femme de Paimpol*, elle était tombée amoureuse du beau Cédric Lalande, son partenaire. Cette année-là, elle avait été préparée physiquement par un coach, car plusieurs scènes dénudées étaient tournées sur la plage. Elle incarnait une charmante négociatrice en immobilier, chargée de séduire un riche vacancier venu passer ses vacances à Paimpol, dans le but d'acheter une grande maison avec vue sur mer.

Évidemment, le beau et riche homme d'affaires tombe amoureux de la troublante négociatrice, qui réussit à lui vendre le

manoir de l'agence avec vue sur mer, et cela finit par un grand mariage en blanc. C'était, en résumé, une sorte de version française de *Pretty Woman* avec Julia Roberts et Richard Gere, et le public avait adoré. Le film avait été numéro un pendant de nombreuses semaines, affichant salles comblées. Côté vie privée, l'idylle de Sophia avec Cédric avait duré trois mois, car leurs plannings respectifs avaient fini par les séparer. Il était parti au moment de Noël tourner en Suisse le rôle d'un alpiniste, et elle-même avait été contactée pour incarner une journaliste d'investigation en mission en Inde. Pour la première fois, elle avait failli refuser un rôle car elle avait Cédric dans la peau, et elle présentait que l'éloignement de plusieurs semaines leur serait fatal. Mais les mises en garde de sa mère, bien que disparue à cette période-là, résonnaient toujours dans sa tête : « Tu es comme un sportif de haut niveau. Ne t'arrête pas, le temps perdu ne se rattrape jamais. Sois disponible et perfectionne-toi. Prends des cours de langues, de chant, de musique, de danse... Tu dois être une artiste complète pour mettre toutes les chances de ton côté, pour durer, pour atteindre la gloire ! ».

Elle partit donc en Inde, tout en gardant un contact téléphonique avec Cédric. Mais là-bas, finis la plage, le sable chaud et les torrides étreintes, elle trouva une chaleur moite, entretenue par les pluies torrentielles qui dévastaient les rues. Pour le rôle, elle était entrée dans la peau d'une nouvelle femme dont elle tentait, le soir, de se séparer comme d'un sparadrap encombrant, pour retrouver celle de l'amoureuse de Paimpol, unie au riche vacancier de la plage. Au téléphone, l'alpiniste Cédric lui racontait qu'il souffrait, dans la neige, tandis que la détective lui décrivait ses pérégrinations en loques, à travers les bidonvilles de Calcutta. Quand il parlait, elle fermait les yeux pour ne plus voir l'immeuble délabré, à la façade noircie, qui se dressait devant sa fenêtre. Cédric racontait la neige, une avalanche, un refuge... Elle écoutait sa voix chaude pleine de soleil, et elle

revoyait sa joue incrustée de sable, qu'elle caressait du bout des doigts, avant de se pencher pour l'embrasser. Mais Cédric se mit à tousser au loin. Il avait passé des heures suspendu dans un téléphérique en panne, et elle, avait bien de la chance d'être en Inde, où au moins il faisait chaud. Peu à peu, elle n'entendit plus qu'une voix métallique, hachurée. Bip ! Bip ! Bip ! Ils avaient été coupés. Avec le mauvais temps, ils n'arrivaient jamais à finir une conversation. Elle se demandait toujours si cela venait de la montagne pleine de neige, ou plutôt de la mousson qui sévissait ici. À chaque fois, elle reposait le téléphone et avait envie de pleurer.

Pour les besoins du film, elle avait perdu plusieurs kilos. Elle affichait désormais un petit visage triangulaire dévoré par de grands yeux sombres. Elle avait aussi dû couper ses épais cheveux bruns, et c'est une jeune femme pâle et famélique que Cédric retrouva lorsque trois semaines plus tard, il s'offrit une escapade en Inde, entre deux prises de vues alpines. Il faillit même ne pas la reconnaître lorsqu'elle vint le chercher à l'aéroport de Calcutta. Elle hurla son nom à travers la foule, il se retourna et aperçut derrière les barrières, cette fille maigre aux cheveux hirsutes qui agitait les bras. Il allait passer son chemin lorsqu'il reconnut le collier de grosses perles de turquoises qu'il lui avait offert à Paimpol. Alors il n'eut plus qu'à ouvrir les bras à une Sophia folle de joie, qui retrouvait un Cédric au visage plus hâlé que jamais par l'air des montagnes.

Il lui dit tout de suite qu'il ne pouvait rester que trois jours car il lui fallait vite reprendre son tournage dans les Alpes. Franchement, il préférerait l'air des montagnes à cette moiteur sauvage. Même la nourriture, ici, était exécration, comment pouvait-elle la supporter ? Le deuxième jour, elle voulut l'emmener voir le Temple de Kali qui symbolisait l'un des cinquante et un morceaux de la déesse découpée par Vishnu. Mais son metteur en scène l'appela pour rejoindre le plateau car le temps devait à nouveau se dégrader, ce

qui empêcherait le tournage des scènes en extérieur pour les jours suivants. Cédric partit donc seul, dans un taxi, à travers Calcutta, pour aller admirer la déesse noire assise sur une fleur de lotus. Quand le troisième jour, Sophia le raccompagna à l'aéroport, elle comprit que la romance de « pretty woman » avait pris du plomb dans l'aile. Les décors avaient changé et les acteurs exerçaient leurs talents dans deux univers différents. Ils jouèrent la scène du départ en se jurant un amour éternel, Cédric ébouriffa les courtes mèches rebelles de Sophia et ils s'embrassèrent comme devant les caméras. Mais Sophia n'était pas dupe, le temps avait fait son œuvre et c'est en larmes qu'elle regagna son hôtel. Quelques jours plus tard, elle découvrit par la presse people internationale qu'il avait craqué pour sa nouvelle partenaire à la montagne. Des photos montraient le séduisant Cédric, attablé dans un restaurant chic de Lausanne, tenant la main d'une belle femme blonde, puis l'embrassant. Il aurait pu se débrouiller pour avoir une liaison discrète et elle n'en aurait rien su, mais sans doute préférerait-il faire la une des magazines. En exposant ainsi sa romance publiquement, il lui annonçait sa rupture sans avoir besoin de se fendre d'un coup de fil. Sophia qui souffrait à ce moment-là de conditions de tournage extrêmement difficiles, dues à la chaleur humide et aux plateaux repas à la fraîcheur contestable, se sentait déjà passablement déprimée. Alors quand elle découvrit les articles de ce fichu magazine, elle tomba carrément malade et vomit pendant les quarante-huit heures qui suivirent. Un traitement à base de concoctions locales la remit sur pied et elle apparut pour la suite du film plus pâle et décharnée que jamais, à la grande satisfaction du réalisateur qui voyait évoluer son héroïne vers la fin qu'il avait programmée pour elle : une mort par épuisement. D'ailleurs, *L'entonnoir de Calcutta* remporta à sa sortie un franc succès, et la critique salua le jeu particulièrement convaincant de son héroïne, soulignant à travers sa métamorphose, la progression implacable du scénario.

Sophia ne raconta jamais comment elle souffrit le martyr à Calcutta. Déshydratée, enfiévrée et vêtue de loques, encerclée de caméras, elle s'était mise à rêver d'un badaud fou qui sortirait de la foule et la poignarderait en direct. Une dernière belle image qu'elle offrirait de son agonie. La scène ferait le tour du monde sur les télévisions et autres réseaux sociaux. « Mort de Sophia Kovic, poignardée à Calcutta ». Ce serait une fin fabuleuse pour elle, et elle ne souffrirait plus. Hélas, il n'y avait pas le moindre justicier fanatique dans la foule, et les photos de Cédric et sa nouvelle compagne continuaient de la hanter, le soir, quand elle cherchait le sommeil, dans sa chambre d'hôtel au climatiseur bruyant.

Elle resta durablement humiliée par cette terrible rupture qui fit les choux gras de la presse à scandale : « Nouvelle conquête pour le beau Cédric Lalande. Il lâche la femme de Paimpol, il n'a pas apprécié son nouveau look maladif... » Elle se mit à détester tout le monde : les journalistes de la presse à scandale, ce salaud de Cédric, et se jura que l'on ne l'y reprendrait plus. De ce jour, il ne resta plus guère de place pour les hommes, même ceux qui se risquaient à un bref passage dans sa vie.

Pourtant, les prétendants ne manquaient pas, même s'ils savaient qu'ils passeraient en courant d'air dans la vie de Sophia Kovic, que la presse avait fini par qualifier d'instable ou d'infidèle. Mais tout le monde y trouvait son compte. Sophia était accompagnée en permanence de chevaliers servants virils et charmeurs, à la grande joie de ses fans qui collectionnaient les photos de la star. Quant aux jeunes premiers qui s'accrochaient à ses basques, ils avaient enfin l'occasion de briller à la une des magazines, dans l'espoir d'être remarqués par un producteur.

Un seul homme marqua son passage par la suite. Ce fut Steve, l'un des plus persévérants, d'ailleurs. Il faillit se tailler une place dans le monde inaccessible de l'actrice. Il était technicien de cinéma et ils s'étaient rencontrés sur le tournage de

La double vie de Cécile Dore. Il avait rapidement perçu la fragilité de cette femme brune au regard sombre, et avait eu aussitôt envie de la protéger tout en la conseillant dans la gestion de sa carrière. Le tournage du film était complexe et il régnait une tension entre les acteurs et le réalisateur. En fin de journée, Sophia sortait du plateau épuisée et au bord de la crise de nerfs. Le réalisateur reprochait aux acteurs de ne pas tout donner, d'être nuls. Il y avait toujours quelque chose qui clochait et il fallait sans cesse recommencer les prises. Sophia se sentait terriblement déprimée, dépersonnalisée. Elle incarnait pour le film une femme implacable à la double vie : celle d'une employée modèle d'une grande entreprise – femme au visage sévère et à l'allure conquérante –, et celle d'une espionne pour les pays de l'Est, qui avait la mission de recopier les secrets de fabrication de l'entreprise pour les divulguer à l'Est. Elle avait du mal à passer d'un personnage à l'autre, d'autant plus qu'elle se sentait elle-même vide comme une coquille de noix. « Allons, mets un peu plus de conviction dans ton jeu ! hurlait le réalisateur, on dirait que tu n'as rien dans le ventre ! » C'était à peu près cela. Elle s'était vidée et ne ressentait plus rien, n'avait plus de goût à rien, même pas celui des aliments. Qu'elle fût employée modèle ou espionne, tout lui était indifférent et le soir elle ne savait plus qui elle était vraiment quand à l'hôtel, elle s'asseyait en robe de chambre sur la chaise longue de sa terrasse. Steve venait la prendre dans ses bras et la berçait comme une enfant pour la calmer et le lendemain, elle recommençait à jouer des scènes qui n'étaient jamais parfaites, qu'il fallait refaire inlassablement, parce qu'elle était nulle et vide de toute énergie...

Steve avait grandi dans une famille de médecins dont il était le dernier des quatre enfants. Ses aînés avaient eu la bonne idée de faire des études sérieuses. Puisque les parents pouvaient déjà s'enorgueillir d'avoir un fils médecin, une fille avocate, et une autre institutrice, ils s'étaient résignés à ce que le dernier fût

intermittent du spectacle. Chaque famille étant susceptible de donner naissance à un artiste, il leur fallut bien accepter la fatalité du fameux gène fantaisiste, qui eut l'heur de tomber sur le petit dernier. D'ailleurs, ils étaient pour une part responsables de ce désordre génétique car les trois aînés, prénommés Baptiste, Clarisse et Marianne, n'avaient pas pensé à se singulariser, et il avait fallu que la naissance prématurée de ce petit dernier, laissât la mère à court d'inspiration pour qu'elle se souvînt en catastrophe de son grand-oncle Steve, de la branche anglaise, qui avait fait la campagne des Indes et dont le passé restait encore bien opaque. Et ma foi, il faut croire que le brave homme, dont la fin mystérieuse ne fut jamais élucidée, prit son rôle à cœur et qu'il s'occupa activement là-haut de la carrière du petit Steve, puisqu'il ne lui légua pas seulement son nom, mais lui inculqua ses propres idées de la vie.

Steve tomba immédiatement sous le charme de Sophia. Il avait plus d'expérience des plateaux de cinéma qu'elle, sans doute parce qu'il les fréquentait depuis plus longtemps mais surtout parce qu'il était un homme de l'ombre. Il n'était pas sous les projecteurs, il les dirigeait. C'était toute la différence. Il connaissait la puissance de la lumière qui emprisonne un personnage, le capte et ne le lâche plus. Combien de fois n'avait-il pas souligné une scène, magnifié un visage, atténué un profil, créé des ombres démesurées, raccourci une silhouette, effacé le contour d'un visage pour ne capter que la brillance d'un regard... Il se jouait des êtres et des décors comme si, armé d'une grande paire de ciseaux qui fait des coupes franches sur la toile, il avait été le maître de l'ombre et de la lumière.

Il emmena Sophia plusieurs fois en week-end, chez ses parents. Elle qui n'avait plus de famille faillit succomber au charme de la petite ville de province et à la famille bien intentionnée de Steve, qui lui avait réservé la chambre qui donne sur la vieille ville. Sophia s'était même mise à rêver d'épouser Steve.

Ils auraient eu deux enfants, un garçon et une fille, qui auraient grandi dans une des charmantes maisons construites le long de la rivière, protégés par de tendres grands-parents et des oncles et tantes influents qui les auraient soutenus dans la vie. Pendant ce temps-là, avec Steve, elle aurait couru les plateaux et grandi sous les projecteurs en pleine lumière... Clap de fin, le scénario ne fonctionna plus, car Steve n'avait hérité du gène fantaisiste que pour lui-même. Il avait des exigences beaucoup plus radicales pour sa moitié, qu'il espérait calme et rangée, et possédant des qualités d'épouse sédentaire.

Ils avaient eu d'interminables discussions à ce sujet :

– Il y a une époque pour tout, fonder une famille ne se décide pas à la légère. Moi, j'ai eu une enfance choyée et entourée, c'est la base du bonheur lorsqu'on est gosse.

– Moi aussi, répliquait Sophia en haussant le ton, j'ai eu des parents on ne peut plus stables et unis... Mais je ne vois pas pourquoi, je devrais tout arrêter pour fonder une famille...

Elle pensait que si Steve continuait à fréquenter les plateaux pendant qu'elle restait à la maison à changer les couches des gosses, il finirait par lui faire le coup de son partenaire de *Voyage à Paimpol* et tomberait dans les bras de la première ingénue venue. De cela, elle ne voulait pas, il lui fallait fuir l'ombre à tout prix et rester dans la lumière.

Steve essaya de la persuader :

– Dans la vie, il y a les acteurs et les spectateurs. De loin, je préfère être spectateur et ne crois pas que c'est une position passive. Être dans la lumière, c'est être aveuglée par tout ce qui t'entoure, tu deviens prisonnière d'une bulle, tout le reste est effacé. Imagine un animal qui traverse la route et qui est pris dans les phares puissants d'une voiture, il ne sait plus que faire, avancer ou reculer ? Il est l'unique présence visible d'une forêt peuplée de mille animaux, mais comme il est le seul à être exposé, c'est lui qui va mourir, sans se douter que la vie est ailleurs, dans l'ombre.

Car pendant ce temps-là, dans les bois, il y a des milliers d'êtres vivants qui s'agitent, qui font régner les lois et continuent l'œuvre de la nature. Sophia, méfie-toi de la lumière, continue d'exister par toi-même, sinon, tu finiras par te consumer.

Mais Sophia aimait trop la lumière. Pour elle, l'ombre c'était l'oubli. Elle avait grandi dans l'objectif d'être une star. Après *La double vie de Cécile Dore*, elle enchaîna donc, avec *Les murs ont des oreilles*, qu'elle fit chevaucher partiellement avec *Terrasse avec vue*, car elle n'en faisait jamais assez. Elle refusait de prendre un minimum de repos entre chaque film, craignant de voir baisser sa cote. Il lui arrivait même parfois d'être au bord du dédoublement de personnalité. Sophia Kovic n'existait plus, puisqu'elle avait été supplantée par Sylvia, la femme de *Pêche en eaux troubles*, qui elle-même s'effaça pour une semaine, devant Amélia sur sa terrasse tropézienne. Elle était tellement épuisée nerveusement qu'à la fin de ces deux tournages imbriqués, elle s'en prit à Steve pour une brouille et le gifla. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

Il l'accabla de reproches en la quittant :

– Tu deviens complètement hystérique avec ce travail, tu ne rends plus compte que tu es en train de bousiller ta santé et ta vie tout court. Fais attention, à force de te laisser vampiriser par tes personnages, tu oublies même qui tu es. Tu as fait le vide autour de toi, tu vas toucher le fond !

C'était vrai.

Elle souhaitait tellement la gloire, qu'elle s'était mise à glisser dans des mondes parallèles. À force d'enchaîner des vies, les unes après les autres, sans reprendre son souffle, elle n'avait plus d'existence propre. Elle n'arrivait plus à se retrouver. Dans *La double vie de Cécile Dore*, le réalisateur lui avait imposé le port de tailleurs pantalons et une coupe de cheveux très courts, teints en roux, pour camper la chef d'entreprise. Dans la foulée, elle avait donc tourné *Pêche en eaux troubles*, film pour lequel elle avait dû perdre

cinq kilos, se faire décaper les cheveux pour les porter bouclés, couleur châtaigne, sur les épaules. Mais comme elle avait accepté cette participation dans *Terrasse avec vue* et qu'elle n'avait pas eu le temps de devenir blonde, elle portait une perruque et supportait un lourd maquillage pour paraître bronzée de la tête aux pieds. Ces derniers tournages à peine bouclés, sans reprendre son souffle, elle avait accepté d'incarner *La prisonnière de la maison aux volets clos*, qui avait nécessité de reprendre quelques kilos et d'adopter un teint blafard, obtenu grâce au talent de la maquilleuse.

Entre deux rôles, elle n'avait plus eu le courage de retrouver son image. Elle avait donc gardé cette teinte châtaigne, devenue douteuse, les quelques semaines qui avaient suivi le tournage de *La prisonnière de la maison aux volets clos*, puisque de toute façon, elle allait prochainement suivre les caprices d'un autre réalisateur. Les vestiges de ses derniers rôles la suivaient jusqu'au nouveau contrat où elle se remettait à nu pour une nouvelle transformation.

Elle signa donc pour *Infirmière de nuit*, où elle incarna une femme sadique, qui maltraite ses patients parce qu'elle ne supporte plus sa propre vie. Elle s'était une fois de plus investie à fond dans son rôle, jusqu'à ne plus supporter personne et devenir méchante à son tour.

Élise, sa seule véritable amie, avait cerné le danger de ces tournages à la chaîne qui ne lui laissaient aucun répit pour vivre sa propre vie :

– Tu viens de tourner *Pêche en eaux troubles* et *Terrasse avec vue* qui ont remporté un joli succès. Tu sors à peine de *La prisonnière de la maison aux volets clos* associé à *Infirmière de nuit* qui t'a complètement ravagée. Ne te jette pas maintenant sur le premier navet que l'on te propose pour faire du remplissage ! Repose-toi, tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Regarde-toi dans la glace, on dirait un fantôme ! Sophia, je t'en conjure prends de vraies vacances à ton tour, tu es en train de te perdre !

– Attends, je viens de recevoir un nouveau script !
– Franchement, je viens de le lire, il est insipide et ne peut que nuire à ton image !

Mais Sophia s'entêtait :

– Il ne faut pas que l'on m'oublie. Je dois être partout. Comprends-moi, je suis à deux doigts d'un vrai grand rôle, maintenant que je suis devenue incontournable, il ne peut y avoir de pause ! Comme aurait dit maman : « Remets chaque jour en jeu ce que tu as gagné la veille » !

– Je pense au contraire que Delphine voulait dire qu'il vaut mieux choisir la qualité à la quantité ! Écoute, il est préférable de se faire rare pour entretenir son image, plutôt que d'inonder le marché avec des mièvreries. Si tu veux tuer ta carrière, continue d'accepter n'importe quoi !

Mais Sophia n'avait pas voulu écouter ces conseils et le dernier film qu'elle avait tourné en 2003, intitulé *Les campeuses*, était un tel mélange de vulgarité et de mauvais goût, que la critique avait conseillé « d'éviter, si on pouvait, de voir un tel navet ». Certains avaient poussé encore plus loin le massacre : Sophia Kovic devait avoir grand besoin d'arrondir ses fins de mois pour accepter de tourner dans cette stupide farce !

Ce fut le début de la fin.

Cet échec cuisant la mina pendant des jours et des nuits. Son état, déjà psychologiquement fragile, ne fit qu'empirer. Elle avait perdu tellement de kilos que son allure devenait inquiétante. Les dernières photos publiques prises d'elle lors d'une soirée caritative, la montraient triste, blafarde et le regard fiévreux. Les producteurs murmuraient qu'il fallait l'éviter car elle était sur le point de craquer. C'était une spirale infernale, elle se rendait confusément compte que la dislocation de sa propre famille l'avait incitée à jouer toujours plus, à ne jamais s'arrêter. Elle

devait réussir là où les siens avaient failli, elle devait satisfaire les idéaux de sa mère, elle le lui avait promis. Ainsi, celle qui avait frôlé le firmament des stars, en 2001, avec *Les murs ont des oreilles*, fut totalement éteinte par la critique deux années plus tard.

Touchée au plus profond d'elle-même, elle n'eut soudainement plus envie de rien. Le dégoût l'envahissait. Dégoût de jouer la comédie, de voir les autres, de manger, de sortir et de vivre tout court. Elle finit par ne plus quitter sa maison, laissant la télé allumée jour et nuit. Autour du canapé, il y avait des bouteilles vides et des cendriers qui débordaient, au milieu de cartons de pizzas à peine entamées. Élise, qui s'efforçait de passer la voir tous les deux ou trois jours, la convainquit d'appeler son médecin. Il arriva sur le champ et son seul examen la conduisit immédiatement dans une clinique de repos.

Au bout de plusieurs semaines, elle allait mieux, mais contre l'avis de son médecin, elle décida de rentrer chez elle. Il fallait qu'elle lût les scripts qui s'amoncelaient dans sa boîte aux lettres. Elle pensait que toute proposition qu'elle laisserait passer irait directement à d'autres actrices plus jeunes, qui n'attendaient que cela. Il fallait impérativement qu'elle se remît au travail. Tout allait bien maintenant, elle s'était suffisamment reposée comme cela. Rapidement, elle se rendit compte qu'elle était terriblement seule dans sa grande maison de banlieue, baptisée la Treille, et les rares scripts, de qualité médiocre, qui atterrisaient encore dans sa boîte aux lettres finissaient les uns après les autres dans sa poubelle. Elle réalisait que la médiatisation de son hospitalisation, associée à son dernier film *Les campeuses* avaient sérieusement écorné son image. Et maintenant qu'elle avait enfin décidé d'être plus sélective dans ses choix, elle ne recevait plus rien d'intéressant.

Elle s'étonna du silence de sa maison. Le téléphone qui n'arrêtait pas de la déranger quelques mois plus tôt, ne sonnait presque plus. À tel point qu'elle vérifiait régulièrement s'il n'avait pas un problème de fonctionnement où si elle n'avait pas oublié de régler

une facture. Tout était terriblement calme autour d'elle. Elle n'entendait plus que sa propre respiration dans cette grande maison, en même temps que le tic-tac de l'horloge. Pourtant, elle avait eu le plaisir de trouver un intérieur propre à son retour de l'hôpital, grâce à sa sœur Marlène qui avait tout fait débarrasser. S'il n'y avait plus de cendriers pleins, ni de bouteilles vides qui jonchaient le sol, il lui restait encore le souvenir du désolant spectacle qu'elle avait laissé. Et elle était envahie par la peur de recommencer à boire plus que de raison, et de se remettre à fumer un paquet de cigarettes en une seule nuit. Sophia regrettait de ne pas avoir une présence rassurante pour combler ce grand vide, mais Marlène ne pouvait faire le trajet tous les jours pour venir la soutenir, et son amie Élise rencontrait le succès tous les soirs, au théâtre, avec sa nouvelle pièce. Quant à ses amis, qui l'appelaient « ma chérie » il y a encore peu de temps, sur les précédents tournages, ils déclaraient désormais leur éphémère flamme à d'autres acteurs, à la forme ascendante. Elle essaya de contacter deux ou trois personnes avec qui elle pensait avoir eu des rapports de franche amitié, mais elle comprit vite, à leur réponse pressée ou embarrassée que son état faisait fuir, et que comme sa cote était à la baisse, nul n'avait envie de se montrer avec elle. « Les gens ont peur de la contagion disait-elle à Élise. Ils s'imaginent qu'être vus avec une personne qui va mal, pourrait les associer à son déclin ».

Elle avait un temps pensé à se confier à Suzie, une maquilleuse avec qui elle avait gardé des liens solides depuis le tournage de *Pêche en eaux troubles*, mais le problème de Suzie était qu'elle se nourrissait du malheur des autres. Sophia avait mis du temps à s'en rendre compte. À l'époque du tournage, elles étaient devenues très proches, partant même en week-end sur les plages normandes. Sophia lui confiait ses désirs de réussite et aussi de rencontre, pourquoi pas, de l'homme de sa vie. Suzie, l'amie replète, la quarantaine assumée, la rassurait : « Ne t'en fais pas, tout va bien pour toi, tu es en pleine ascension ! Cet homme qui

vient de passer et qui t'a regardée ? (Elle émettait un petit rire sauvage.) Comment peux-tu trouver du charme à ses cheveux mal coiffés et à son pull froissé ! Encore un dégingué de la vie ! Tu vaux mieux que cela » ! Elle la couvait d'un œil protecteur : « Crois-moi, Sophia, les hommes sont tous des salauds ! Ils vivent égoïstement, tout en passant d'un plaisir à un autre ! Sais-tu que depuis que Léonard m'a quittée pour une petite jeune, il m'a offert le plus beau cadeau de toute ma vie : la liberté... Quel sentiment d'ivresse !

Quelque temps après ce week-end à Honfleur, Sophia avait attrapé une formidable bronchite sur un plateau de tournage, et elle avait été contrainte de garder le lit pendant quelques jours. Suzie s'était naturellement dévouée, pour venir à la Treille lui tenir compagnie et la soigner. Elle filtrait jalousement les appels téléphoniques de la maison, tout en lui concoctant des bouillies qu'elle lui servait sur un plateau d'argent. Mais Marlène, de plus en plus inquiète de ne pouvoir communiquer avec sa sœur, avait fini par débarquer de force dans la maison de banlieue, pour se rendre compte des raisons de ce silence. Elle tomba sur une femme autoritaire, munie d'un imposant trousseau de clefs, qui déverrouilla, tout en traînant des pieds, les différentes portes qui menaient à la chambre de l'actrice.

– Mon Dieu, Sophia ! s'écria Marlène. Que se passe-t-il ? J'étais morte d'inquiétude ! Je n'arrivais plus à te joindre !

Sophia émergeait de sous les couvertures, la tête encore vacillante :

– J'ai attrapé une sévère bronchite ! Heureusement que Suzie est là pour m'aider !

Suzie se tenait devant l'entrée de la chambre, les bras croisés, les lèvres pincées et le menton carré.

Marlène, d'autorité, retourna vers la porte qu'elle claqua avec le pied :

– Sophia ! Qui est cette femme ? Tu ne vois pas qu'en voulant t'aider, elle fait le vide autour de toi ! Cela fait plusieurs jours que j'essaie de t'appeler sans succès, et de plus, elle t'enferme !

– Marlène je t'assure, elle m'aide et me protège, si elle n'était pas là, je serais totalement isolée ici !

Marlène haussa les yeux vers le ciel :

– Essaie de te lever. Je vais te faire un thé.

Elle ouvrit les rideaux avec force et fit rentrer le soleil dans la chambre. Sophia s'enveloppa dans un peignoir et vint s'installer sur le canapé du séjour. C'est vrai qu'elle se sentait beaucoup mieux. Après une bonne douche et un léger repas, elle serait capable d'aller faire quelques courses et sans doute d'ici deux jours, elle pourrait reprendre le chemin des studios pour finir le tournage de son film. Rassurée, Marlène quitta la Treille et lui fit promettre de venir le lendemain se faire coiffer, au salon, à Courbevoie.

À peine Marlène partie, Suzie rappliqua en trombe dans le séjour, avec l'imposant trousseau de clefs cliquetant à sa ceinture :

– Sophia, ma chérie, tu n'es absolument pas guérie et je t'assure que ton allure est vraiment trop pitoyable pour paraître dans les studios. ! Regarde-moi ces cernes sous tes yeux ! Ton teint gris ! Retourne te coucher, tu as tout le temps de reprendre ce foutu tournage !

Sophia observa la petite femme replète qui se tordait les mains, et décida d'ignorer le plateau posé sur la table basse, chargé d'un thé fumant, et d'une rangée de cachets de toutes les couleurs, censés lui faire voir la vie en rose mais qui en fait l'abrutissaient. Elle comprit que cette apparente âme dévouée, qui avait la faculté de métamorphoser n'importe quel visage en ange ou démon, pour les besoins d'un film, s'était découvert un plaisir jubilatoire à manipuler les individus. Elle avait procédé par petites touches, se rendant d'abord indispensable en proposant tout un tas de services, puis elle avait attiré Sophia vers des

sorties amicales, pour maintenant la conduire habilement vers l'isolement, afin de la posséder.

Qu'était Sophia entre les mains de cette femme autoritaire ? Un pantin qui obéissait comme tiré par des ficelles. Elle venait une fois de plus de tomber dans le panneau. Celui de jouer un rôle qu'on lui imposait et évidemment, c'était celui d'une victime consentante.

Décidément, elle n'avait plus aucune maîtrise de son destin.

Elle avait donc renvoyé l'amie envahissante, mais n'avait plus rencontré d'épaule solide sur laquelle se reposer. Elle se retrouvait donc une fois de plus totalement isolée à la Treille, sans amitiés fiables. Le premier soir, elle se servit un double whisky tout en maudissant toutes ses connaissances qui l'avaient fuie.

– Le bateau coule, les rats quittent le navire ! hurla-t-elle à Élise au téléphone.

– Ma chérie, viens un peu quelques jours chez moi, à Paris. Je suis très occupée, mais nous sortirons avec quelques amis !

– Ma chérie ! Ma chérie ! Tout le monde m'appelait comme cela, il y a quelques mois ! Maintenant, il n'y a plus de « ma chérie » ! Tous des salauds...

Quant à Jacky son agent, un autre salaud celui-là, systématiquement aux abonnés absents quand elle lui téléphonait pour mendier des nouvelles, et tout sucre et tout miel lorsque c'était lui qui appelait :

– Sophia, ma chérie, j'ai peut-être un rôle pour toi. Bien sûr, « secondaire », car depuis ta performance dans *Les campeuses* tu te doutes que les propositions ne se bousculent pas. En fait, il s'agit d'une participation d'à peine une minute pour incarner « une noyée sur une plage ».

Mais quel culot ! Après avoir fait rêver la France entière dans *Voyage à Paimpol*, il lui proposait de figurer une noyée sur une plage ! Quel déclin ! Frémissante de colère, elle déclina l'offre tout en prétextant qu'elle faisait un break actuellement, et

qu'elle n'avait jamais été aussi bien. Puis elle raccrocha en le maudissant :

– Tu ne perds rien pour attendre, salaud ! Tu verras que le jour où j'obtiendrai enfin le rôle de ma vie, je deviendrai reine, et toi, tu pourras toujours me sonner, fils de pute, car je serai à mon tour aux abonnés absents...

Dans la foulée, elle se versa un grand verre de whisky tout en continuant d'invectiver son agent et toute la profession.

Le visage défiguré par la fureur, elle compulsait frénétiquement les magazines people pour découvrir tous les potins qu'elle haïssait habituellement. Mais elle voulait savoir ce que faisaient les autres qui étaient sous les feux de la rampe. Elle eut un pincement au cœur en découvrant que Steve avait refait sa vie avec Natacha Bourgoïn, une actrice qui avait eu son heure de gloire dans une série télé, et qui n'avait jamais retrouvé sa place depuis, sauf dans le cœur de Steve – qui avait dû la convaincre du bonheur qui l'attendait dans une maison à la campagne, entourée d'une nichée de gosses. Le magazine people consacrait une double page au parcours de l'actrice, en titrant « Natacha : l'amour est dans le pré ». S'en suivait une interview dans laquelle elle déclarait réaliser enfin son rêve : « avoir des enfants ». Allait-elle regretter la lumière des plateaux ? « Certainement pas ! Il y a un temps pour tout ». Il lui restait d'excellents souvenirs de ses tournages, un livre lui avait même été consacré, et la série *Commissaire Laborde* qui l'avait rendue célèbre, serait rediffusée.

Les photos la montraient chez ses beaux parents, en compagnie de cet imbécile heureux de Steve, qui posait avec son sourire béat et son strabisme convergent. Beau-papa, avec son éternelle écharpe écossaise autour du cou (il est sujet aux angines), se tenait debout derrière elle. Belle-maman (ornée de sa parure de diamants, offerte à l'occasion de ses soixante ans, et qu'elle ne sortait que pour les grandes occasions) la couvrait du regard, tandis que cette fausse ingénue de Natacha, en fausse blonde,

posait sa tête sur l'épaule de cet imbécile de Steve. Même le chien Sushis était lové à leurs pieds. Les photos de l'intérieur montraient que la maison des parents de Steve n'avait pas changé. Le divan était toujours recouvert d'un jeté en cachemire, que Sophia savait être déchiré à un endroit par les dents de Sushis. La table basse, toujours encombrée de livres, et la corbeille pleine de bûches, devant l'âtre, allumé (ce qui était rare car la mère de Steve prétendait que la cheminée tirait mal et que le feu leur piquait toujours les yeux, mais évidemment, cela faisait plus chaleureux sur les photos dans le registre « une chaumière qui réchauffe les coeurs »).

« Pour un homme qui m'a fait tout un discours sur l'ombre et la lumière ! On peut dire qu'il se pose là, celui-là, avec sa mijaurée. Mais quel salaud ! ».

Sophia arracha les pages du magazine, les plia en torche et alluma son briquet. Elle les regarda se consumer au-dessus du cendrier puis elle alla au buffet où elle rangeait tous ses alcools. Elle ouvrit une nouvelle bouteille de whisky :

« À la santé du Maître de l'ombre et de la lumière ! »...

Elle avala d'un coup le liquide fort et en eut les larmes aux yeux. Puis elle éclata d'un rire mauvais. Ses anciens amis (pour autant qu'elle en eût jamais eus en réalité) étaient tous des imbéciles, des lâches, des pleutres, des ratés. Elle n'avait plus rien à faire avec eux et c'était tant mieux. Bon vent à tous ces parasites ! Elle n'aimait qu'une seule chose désormais : être tranquille dans sa grande maison devant sa cheminée, à remplir ses veines de whisky. Rien d'autre ne lui faisait plus de bien que l'alcool. Il circulait vite dans ses veines, savait lui réchauffer le cœur et bercer sa douleur. Après quoi, elle s'allongeait sur le canapé et allumait sa télé, zappait pour trouver une comédie qui lui fit passer deux bonnes heures.

Une fois, elle tomba par hasard sur *Rue du Chat Perché*, un téléfilm de 1991 où elle avait incarné la femme d'un tenancier de

bar. Son rôle consistait à affrioler les clients pour faire marcher la boutique, mais elle devait se contenter de les allumer tout en restant fidèle à son époux, jusqu'au jour où on la retrouva assassinée, et s'ensuivit une enquête pour retrouver le coupable... C'était un second rôle pour elle, puisqu'elle mourait une demi-heure après le début du film. Sophia avait totalement oublié ce tournage.

Elle fut surprise de se voir soudain en plein écran. En fait, elle détestait regarder les films où elle figurait, se trouvant tout un tas de défauts, détestant sa voix. Mais l'alcool ayant inhibé ses sentiments habituels, elle se regarda, s'observa, se jaugea. Qui était cette femme à l'écran aux cheveux miel bouclés, dont le regard de velours allumait les yeux des hommes ? Qui était cette femme chargée d'un plateau de verres qui se déhanchait comme une chienne entre les tables des clients ? Elle avait une drôle de voix rauque, et des lèvres rouges et épaisses qui s'entrouvraient, se retroussaient, découvrant des dents féroces.

QUI ÉTAIT-ELLE ?

Sophia éteignit la télé.

Elle avait la chair de poule.

Elle téléphona à son médecin qui arriva sur le champ. La porte était ouverte, il la trouva prostrée sur le canapé. Le docteur Langon était la discrétion même. Ce n'était pas un médecin de stars, seulement un homme qui avait vu beaucoup de drames dans sa longue vie de praticien, et pour qui, une femme qui souffre, qu'elle soit anonyme ou célèbre, doit être traitée avec la même attention et soignée avec la même précaution. Il inspecta le salon où les verres s'entassaient sur les meubles, et où les cendriers n'avaient pas été vidés depuis longtemps. Il ausculta sa cliente. Son regard était grave. Il employa un mot anglais pour décrire l'état de Sophia : « *burn out* ». Elle avait explosé en mille morceaux. Sa vie n'était plus qu'un puzzle où la réalité s'était mélangée à la fiction. Elle n'avait plus de repères personnels. La

Sophia, fille de coiffeur de Courbevoie, qui avait grandi avec ses éternels grands pulls flottant sur des jeans délavés, s'était disloquée à travers des visages de femmes, tantôt rieuses à Paimpol, ou dangereuses à Turin. En sanglotant, elle lui raconta que la nuit, elle faisait toujours le même cauchemar où elle tentait de franchir un mur, à mains nues parce que de l'autre côté il y avait la chaleur et la lumière. Mais malgré ses efforts, elle glissait invariablement le long de la paroi lisse et froide. Elle finissait par se réveiller en sueur et avalait un cachet de la boîte posée sur sa table de nuit, car ils avaient le pouvoir d'effacer l'épreuve du mur jusqu'à la prochaine fois.

Le docteur Langon essaya de la convaincre d'effectuer un nouveau séjour à l'hôpital pour se reconstruire. Il lui dit qu'elle ne pouvait pas rester dans cet état, qu'elle fonçait droit dans le mur. Si elle ne se soignait pas maintenant, elle risquait de plonger encore plus dans la dépression, déjà bien installée. Mais Sophia ne voulait pas entendre parler d'hôpital. Elle lui expliqua qu'elle devait continuer de travailler, et que tout arrêt risquerait de bousiller sa carrière, que la presse était féroce, et que si elle était hospitalisée, cela ferait traînée de poudre, et elle serait grillée... Elle criait, se débattait, et se remettait à pleurer. Le docteur Langon lui demanda si elle pouvait aller quelque temps vivre dans sa famille. C'était la seule solution envisageable avant l'hospitalisation. Sophia comprit qu'elle était à deux doigts de l'interne-ment et qu'elle devait se montrer conciliante : « Oui, j'ai ma sœur Marlène, chez qui je peux aller quelques jours me reposer... » Le docteur Langon lui donna des ansiolytiques et la pria de partir sur le champ prendre du repos chez sa sœur. Il lui interdit fermement toute consommation d'alcool. Docile, elle baissa les yeux : « Oui, elle allait rester tranquille quelque temps. Oui, elle allait vider ses bouteilles de whisky, ne voir que sa sœur et de vrais amis ».

Mais elle savait très bien qu'elle ne pouvait pas séjourner chez Marlène qui, elle-même, se débattait avec ses trois enfants et

leurs problèmes, et un mari qui avait aussi des soucis de travail. Quant aux vrais amis, elle n'en avait pas tant que cela. À part Élise qui était en ce moment très prise, elle avait des centaines de connaissances avec lesquelles elle sortait au gré du temps, mais elles étaient aussi imprévisibles que fantasques, et la plupart d'entre elles, en train de courir le cachet. Aucune n'avait de temps à passer avec une star désaxée. Quant à Suzie, si elle la contactait de nouveau, c'était pour redevenir un pantin entre ses mains. Il restait madame Pinson, sa femme de ménage, qui était dotée d'un solide bon sens et d'une bonne humeur à toute épreuve. Mais madame Pinson travaillait aussi pour d'autres familles du village, et comme elle ne savait pas tenir sa langue, demain tout le monde serait au courant « du coup de fatigue » de Sophia Kovic, dont la presse ne tarderait pas à se faire l'écho.

Il ne semblait pas y avoir d'issue. Même si elle adorait la Treille, Sophia se rendait maintenant compte qu'elle vivait très isolée dans son village des Hauts-de-Seine. Elle aurait été mieux inspirée de s'acheter un appartement dans Paris, lorsqu'elle toucha son énorme cachet de *Voyage à Paimpol*. Montparnasse, par exemple, aurait été un quartier idéal. Élise y vivait, dans un joli trois-pièces, et toutes leurs connaissances habitaient dans les parages. Même Marlène vivait à Courbevoie, en bout de ligne de métro. Mais Sophia qui avait la nostalgie de l'enfance et des séjours à la campagne chez sa grand-mère, avait voulu une maison avec un grand jardin où elle pensait faire pousser des rhododendrons comme chez la vieille Hana. Elle avait secrètement espéré qu'à son tour, elle aurait tenu un enfant par la main et l'aurait promené à travers les allées du jardin. Elle aurait ri en le voyant avec sa tête ronde et sa bouche ronde, essayer de prononcer « rho-do-den-drons ».

Aujourd'hui, elle admettait se sentir terriblement seule dans sa grande maison, totalement déprimée et harcelée par ses démons, avec pour rare compagnie Marlène, Élise ou madame Pinson, qui venait trois fois par semaine.

Les scripts continuaient d'arriver au compte-goutte dans sa boîte à lettres, certains émanant de scénaristes reconnus, mais elle les balayait d'une main. C'était trop tard, elle n'avait plus aucun courage, plus aucune force, plus aucune envie, il ne lui restait plus qu'un immense dégoût. Malgré l'interdiction du docteur Langon, elle ne connaissait qu'un refuge : un grand verre de whisky et l'effet simultané de la chaleur dans les veines. Plus besoin d'allumer la cheminée du salon. Tout comme « la petite fille aux allumettes » qui, dans chaque flamme, imaginait un merveilleux tableau, à chaque gorgée, le regard de Sophia se remplissait d'images oniriques et de chaudes lumières. C'était beaucoup mieux qu'au cinéma. C'était instantané. Et à volonté.

Elle pensait avoir un avantage sur l'enfant du conte d'Andersen, qui ne possédait qu'une seule boîte d'allumettes pour créer des mondes éphémères. Son marchand de spiritueux à elle, lui livrait un carton de whisky toutes les semaines. Le filon était inépuisable et son rêve pouvait continuer toute une vie.

Elle se crut forte avec son mélange d'alcool et d'antidépresseurs, et elle alla chercher plus loin chaque jour les arabesques de couleurs qui fuyaient dans sa tête. Puisque le docteur Langon lui avait conseillé de voir du monde, elle n'allait pas le décevoir. Elle se mit à sortir tous les soirs dans les boîtes branchées, vêtue d'une façon provocante. Il fallait qu'on remarquât Sophia Kovic, et les couleurs de ses robes criaient sa douleur. Les photos des tabloïds de l'époque la montraient au petit matin gris, la tenue froissée et le rimmel qui dégoulinait sous ses yeux, soutenue parfois par son amie Élise, mais plus souvent par Ludo, ou tout autre éternel second rôle au cinéma, qui la hissait dans un taxi. Sophia vivait sa vie en s'étourdissant dans une spirale infernale qui l'empêchait de penser. Elle était fière de son nouveau cocktail qui la faisait tenir : boire, dormir, rire, sortir ; boire, dormir, danser.

Il fallait danser pour oublier ses chagrins d'amour, tourbillonner encore pour ne plus penser à son drame familial, et enfin boire jusqu'à ne plus se souvenir du dernier flop de sa carrière. Elle vécut comme cela plusieurs mois, jusqu'à ce matin de la fin septembre où sa sœur Marlène la découvrit dans un état comateux, vautreée sur le tapis devant sa cheminée aux cendres froides. Le Samu déclara que cela faisait peut-être vingt-quatre heures où plus qu'elle gisait là. Elle quitta la Treille sur un brancard. L'ambulance démarra et le hurlement des sirènes l'accompagna aux services des urgences de l'hôpital.

Elle avait laissé un testament placé bien en évidence sur la table du salon. Deux jours plus tôt, elle avait fait venir sa femme de ménage, ainsi que le jardinier qui venait occasionnellement tailler les haies du jardin. « Elle semblait tout à fait normale », selon Geneviève Pinson. Elle leur avait juste dit qu'avec son métier, elle prenait parfois des risques et qu'elle ne voulait pas mourir intesta... « Mon Dieu, si on avait pu se douter que mademoiselle Kovic voulait mettre fin à ses jours ! » Donc, elle paraissait calme et même souriante lorsqu'elle s'était assise devant son secrétaire et qu'elle avait rédigé sur une grande feuille : « Je soussignée, Sophia Kovic, née le 22 mars 1968 à Courbevoie, saine de corps et d'esprit, souhaite léguer après ma mort, ma fortune, composée de ma maison, dénommée la Treille, et de mes droits cinématographiques pour moitié à ma sœur Marlène née le 10 janvier 1957, et pour l'autre moitié, à mon frère chéri, Richard Kovic né le 20 juillet 1953 (s'il devait réapparaître un jour). En outre, je lègue mes tableaux et bijoux (estimés à 80 000 euros), à mon amie Élise qui m'a soutenue une partie de ma vie. Enfin, je fais don de mon argenterie à madame Geneviève Pinson, ma femme de ménage, et de ma voiture, à monsieur Stéphane Louvrier, mon jardinier. Fait en présence de madame Pinson et de monsieur Louvrier le 25 septembre 2003. Signé par Sophia Kovic, madame Pinson et monsieur Louvrier les témoins ».

Par la suite, Sophia prétendit qu'elle n'avait pas voulu se suicider, mais c'était trop tard, la presse s'était déjà emparée de l'affaire.

Elle fit à nouveau la une des journaux à scandale : « Sophia Kovic retrouvée inconsciente chez elle. Tentative de suicide ? Son dernier ami, Ludo, l'avait quittée quelques jours plus tôt ! Il ne supportait plus apparemment de vivre avec un fantôme ». « Elle était devenue complètement hystérique ces derniers temps », avait-t-il déclaré à la presse. « Elle avait failli m'assommer avec une statuette de bronze quand j'avais vidé son verre dans l'évier, alors qu'elle était déjà complètement ivre ! Oui, réellement, elle était devenue suicidaire. Je ne suis pas étonné qu'elle ait rédigé son testament. Le problème avec Sophia c'est qu'elle refusait totalement de se soigner, on avait vraiment l'impression qu'elle voulait aller au bout de sa nuit ».

Un autre magazine titrait : « Sophia Kovic a sombré dans l'alcool. Hospitalisée de force dans la clinique de repos du professeur Guyot, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. D'après nos informations, elle pourrait rester de longs mois hospitalisée ! » Un magazine encore plus cruel titra dans les semaines qui suivirent : « Sophia Kovic peut désormais pointer à Pôle Emploi, mais comment la recycler ? » S'en suivaient des suggestions humiliantes que la star déchue n'arriva pas à lire jusqu'au bout, les yeux embués, au fond de son lit blanc de la clinique où elle était internée.

Des photos d'elle, prises à la dérobée lorsqu'elle s'était aventurée, peu de temps avant sa tentative de suicide avortée, chez les commerçants de son village huppé de la banlieue ouest de Paris, la montraient sous son jour le plus défavorable. Les sous-titres lui arrachèrent des larmes de désespoir : « Sophia Kovic méconnaissable, le visage boursoufflé et des kilos en trop qu'elle cache sous une robe difforme ». « Sophia Kovic : rongée par l'alcool. La déchéance... »

Marlène essayait en vain de lui dissimuler soigneusement toutes ces coupures de presse injurieuses, mais elle arrivait toujours à se les procurer. Elle s'était également aperçue dans son pire état, au cours d'une émission de télévision, lorsqu'un journaliste people avait passé en revue le meilleur et le pire de la presse à scandale.

Marlène passait deux ou trois soirs par semaine à la clinique de repos, les bras chargés de magazines triés sur le volet, où l'on parlait encore de l'actrice et de sa réussite sur papier glacé :

– Regarde, *Les murs ont des oreilles* figure encore parmi les cinq meilleurs films de ces dernières années !

Sophia n'était pas dupe :

– Marlène, c'était en 2001 et depuis, que des succès mitigés !

Elle demandait à Marlène de vérifier si les scripts emplissaient à nouveau sa boîte aux lettres à la Treille. Mais au bout de ces longs mois d'enfermement et de silence, les propositions s'étaient raréfiées. Plus aucun cinéaste n'aurait parié un kopeck sur celle qui avait connu une telle descente aux enfers.

Lorsqu'en octobre 2004, treize mois après sa tentative de suicide, elle sortit enfin de sa maison de repos, elle retrouva avec bonheur la Treille, son havre de paix. Elle s'aperçut contre toute attente, qu'elle tenait énormément à sa grande maison calme et ensoleillée où, de toutes les fenêtres, elle pouvait observer les branches des arbres, soulevées par le souffle du vent qui découvrait des colonies de moineaux facétieux. Il lui prit l'envie de travailler son jardin. Elle acheta des oignons de tulipes et se mit à creuser fébrilement la terre qu'elle émietta entre ses doigts. C'était une terre grasse et riche, qui ne demandait qu'à fertiliser les graines. Elle enfonça les oignons à mains nues, sans utiliser de gants, et les recouvrit petit à petit en choisissant ce qu'il y avait de meilleur dans le monticule de terre fraîche, sur le côté. Elle arrosa scrupuleusement ses plantations et planta un écriteau dans la terre, pour repérer l'endroit où les oignons de

tulipes pousseraiient. Puis, elle nota son travail dans un cahier : « plantés jeudi 14 : cinquante oignons de tulipes près du mur à l'est ; samedi 16 : taillé le buis (voir auprès de monsieur Louvriier les autres tailles à effectuer) ; mardi 19 : enlevées toutes les feuilles mortes du jardin ».

Puis elle se mit à rêver d'un jardin d'hiver et convoqua une entreprise qui installait des vérandas vitrées. Elle se décida pour une verrière à l'ancienne, dont le dessin lui rappelait une cathédrale de verre. Elle se promit d'y faire pousser une orangeraiie, car elle pensait qu'après cela, elle ne serait plus jamais triste en hiver. Cependant, la verrière n'étant réalisable que sur-me-sure, l'artisan lui signala qu'il lui faudrait attendre plusieurs mois avant son installation. Elle lui dit que ce n'était pas urgent. Désormais, elle avait tout son temps pour trouver le bonheur.

Les mois passèrent paisiblement. Sophia entretenait ses massifs sans relâche, dans l'attente de la construction de son nouveau rêve de jardin d'hiver...

Un matin, au milieu du mois d'avril, il était dix heures lorsqu'elle réveilla Élise :

– Ça y est, hurla-t-elle dans le combiné, j'en ai deux qui sont sorties de terre !

Élise émergeait des brumes du sommeil :

– Mon Dieu, mais je ne comprends rien à ce que tu me dis !

Sophia reprit en détachant ses mots :

– Mes tulipes, elles sortent enfin de terre !

Élise vint le lendemain à la Treille admirer le massif de tulipes qui pointaient leur nez. Puis de fil en aiguille, elles évoquèrent la possibilité pour Sophia de reprendre son activité cinématographique. Élise constata que son amie était en pleine forme. Elle avait le visage hâlé par ses travaux de jardinage, et mangea de bon appétit le plat de lasagnes que le traiteur leur avait livré pour le déjeuner. Élise qui construisait sa carrière lentement mais sûrement, avait désormais de solides relations dans le

métier. Elle proposa à Sophia de lui donner un coup de pouce. Pour commencer, elle allait l'inviter à des dîners en vue, sachant que les photographes qui mitraillent ces soirées ne manqueraient pas de capter sa silhouette longiligne. La profession serait sensible à son nouvel aspect serein et harmonieux. Elle devait le faire savoir en s'exposant publiquement. Quitte à se servir des magazines people qui l'avaient massacrée deux ans plus tôt.

Élise contacta Jacky, son agent, qui avait la chance d'être aussi celui de Sophia (ou la malchance, s'entêtait à dire Sophia). Elle lui indiqua que son amie était revenue au plus haut de sa forme et le pria de faire quelque chose pour la relancer. Tout d'abord, il prétexta qu'il ne pouvait plus se permettre de miser sur Sophia. Elle avait dévasté son image et ne valait plus un kopeck. Mais têtue, Élise insista et le menaça de faire intervenir d'autres relations qui pourraient être plus coopérantes, voire pour sa propre carrière, éventuellement. De mauvaises grâce, il fit déplacer une équipe composée d'un journaliste et d'un photographe pour venir à la Treille rencontrer l'actrice déchue. Dans un premier temps, Sophia s'effraya de la venue de ce duo qui travaillait pour les différents magazines people qui l'avaient terriblement égratignée plusieurs mois auparavant. Mais Élise la pria d'accepter et Jacky rajouta froidement qu'elle n'avait pas le choix. Il fallait réparer, là où le mal avait été fait, si elle voulait reconstruire son image. Elle se prêta donc à une séance de photos dans son parc, vêtue d'une chemise légère et d'un pantalon moulant qui attestaient de sa forme physique retrouvée. Elle apparut la semaine suivante en couverture d'un magazine, une brassée de tulipes dans les bras et les cheveux au vent. Le titre était explicite : « Sophia Kovic, sortie du tunnel ? ».

Puisque les médecins l'avait déclarée guérie, et que la presse à scandale semblait la réhabiliter, elle se remit en quête d'un grand rôle. Son nom représentant encore une certaine valeur, Jacky lui envoya quelques propositions de figuration pour étoffer

des castings, mais il fallait être lucide, son silence de longs mois avait été dévastateur. Désormais, on ne lui adressait plus que des rôles de personnages mineurs ou des participations dans des séries télé, qu'elle considérait comme alimentaires.

Sa carrière s'était arrêtée net.

Voilà presque deux ans qu'elle n'avait plus eu de vrai rôle. Les excès en tous genres avaient tué l'actrice. C'était de sa faute, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Le travail de reconstruction de son image, et de reconquête du public, pouvait être long et difficile. Elle n'avait plus droit à aucun faux pas, si elle voulait retrouver un jour les chemins de la lumière.

Sophia comprit qu'elle devait faire savoir qu'elle avait chassé ses vieux démons, et qu'aujourd'hui elle se sentait mieux. Au cours d'une interview accordée au magazine *Elle*, elle annonça avoir fait table rase du passé : « Je vais bien, il m'a fallu beaucoup de temps pour accepter la perte de mes proches. Je n'avais plus de repères. Désormais, j'envisage l'avenir sereinement. Cette épreuve m'a fait grandir. Je suis prête à jouer des rôles de femmes qui ont un vécu important. J'aimerais un rôle difficile ».

À la fin de l'interview, elle se disait prête physiquement et moralement à tout recommencer. Il lui manquait juste le rôle de sa vie. Il fallait qu'il se présentât sans trop tarder.

« Sans trop tarder ! », se répétait-elle chaque matin devant son miroir.

Elle confia également à la journaliste venue l'interviewer : « Souvent, la réussite tient à peu de choses. À part le talent requis, il faut le coup de pouce du destin, comme être là au bon moment. Ou parfois, le hasard d'une rencontre, pour que la machine se mette en marche. »

Être là au bon moment : elle avait déjà usé la formule en téléphonant régulièrement à Jacky. Mais c'était toujours la même rengaine : « Tu comprends, les temps sont durs, il y a de plus en plus de jeunes talents sur le marché. Une femme qui approche la

quarantaine doit envisager des seconds rôles, d'autant plus que tu as été absente un peu trop longtemps, etc. ».

Oui, bien sûr, il avait sans doute raison. Restait le hasard d'une rencontre ? Totalemment improbable, c'était bon pour le scénario d'un film, mais dans la vraie vie, même à écumer toutes les soirées branchées, et fréquenter les réseaux d'influence, les propositions ne se ramassaient pas à la pelle.

Sophia remonta son col.

Depuis quelques jours déjà, le soleil se faisait timide le matin à la Treille. Il avait peine à passer par-dessus les grands arbres du parc. Invariablement, le soir à la télévision, l'animateur météo annonçait quatre minutes de soleil en moins. Elle songea qu'il faudrait élaguer les arbres pour gagner un peu de clarté. Le jardin devenait une vraie forêt tropicale. Évidemment, ce nid de verdure était idéal pour conserver son intimité, se promener en short et vieux tee-shirt sans risquer d'être aperçue, voire photographiée par des curieux, de l'autre côté du mur. Elle eut un rire désabusé. En fait, à l'époque de *Vacances à Paimpol* et *Pêche en eaux troubles*, il y avait eu des paparazzi qui avaient rodé autour de chez elle, guettant les voitures qui rentraient et sortaient. Cela lui avait d'ailleurs valu, par la suite, ces horribles photos qui l'avait montrée au plus bas, lors de sa dépression. Maintenant que trois années étaient passées depuis son dernier vrai succès, elle n'était plus « *bankable* », et il n'y avait plus tellement de curieux dans les alentours.

Sophia Kovic n'avait plus la cote. Son image faisait moins vendre. Le public ingrat s'était rabattu pendant son absence sur de nouvelles Marylin en devenir. Même ses voisins observaient une certaine indifférence envers elle. S'ils connaissaient tous sa réputation d'actrice, la plupart reconnaissait avoir été dérangés par le ballet incessant de voitures qui troublait

la quiétude du village, du temps de sa notoriété. Et maintenant, ils avouaient n'être pas fâchés de retrouver un peu de calme. De temps en temps, on voyait encore Sophia Kovic sur Canal +, dans quelque vieux film, et cela suffisait bien pour la tranquillité de tout le monde.

À la surprise de tous, elle était réapparue au printemps précédent, dans la rediffusion d'une série télé où elle incarnait une mère hystérique et violente. Madame Ledoux, la fromagère, lui avait aigrement reproché cette maltraitance, et était devenue d'un coup plus curieuse sur sa vie personnelle, lui demandant pourquoi elle ne s'était jamais mariée, pourquoi elle n'avait pas eu d'enfants. « Qu'est devenu Steve ? Lui, au moins était si gentil avec les commerçants, et il savait choisir les fromages ! »

Sur la place du village, elle était devenue suspecte de vivre la vie de ses personnages par procuration, et de ne pas avoir un vrai rôle dans la vie, comme tout le monde.

Sophia reconnaissait qu'elle avait manqué de communication avec les gens du cru. Elle aurait dû fréquenter le Café de la Place et déjeuner plus souvent à l'Auberge de la Poule Noire. De même, elle aurait dû commander son champagne à la maison de monsieur Bressois, plutôt que de le faire venir de Paris. Les commerçants disaient d'elle qu'elle était hautaine et renfermée. Pourtant, la fille du coiffeur de Courbevoie avait seulement peur de se raconter. Elle pensait que masquer ses blessures était une forme de politesse, comme celle de toujours sortir bien habillée, et elle avait espéré que son silence bienveillant la fonderait dans la foule des anonymes. Mais c'était une grave erreur. Si seulement elle avait livré un petit bout d'elle-même, elle serait devenue la reine de cœur des villageois, et ils auraient défendu bec et ongles la petite fille de Courbevoie à qui, nul ne se serait avisé de faire du tort. Elle aurait dû le savoir. C'était une faute impardonnable. Sa grand-

mère Hana ne lui avait-elle pas appris, depuis sa plus tendre enfance : « Chérie, il faut savoir donner pour recevoir » ?

Mais, au salon de coiffure familial, Sophia avait trop subi le déballage des histoires de toutes les clientes impudiques, et elle s'était jurée, de son côté, de ne jamais importuner les autres avec ses propres affaires.

Elle se souvenait de ses parents qui rentraient exténués après une dure journée de coupes, shampoings et brushings ; sa mère, jetant son sac sur la commode dans l'entrée et envoyant ses chaussures rouler dessous :

– Franchement Milos, cette madame Lupi me saoule complètement ! Comment peut-elle se permettre de nous importuner avec toutes ses histoires avec sa belle-fille ! Cela ne nous regarde absolument pas !

Son mari soupirait :

– Que veux-tu, elle a besoin d'une oreille complaisante ! Et au moins, les dames Dupuis et Lévy se sont diverties !

– Moi, je trouve cela tout simplement indécent de déballer toute sa vie, comme cela, devant les autres !

Milos lui faisait remarquer :

– Chez nous, c'est moins cher que chez un psychiatre pour se défouler ! Et puis, avoue quand même que, parfois, cela nous fait bien rire !

Delphine fronçait le nez d'un air dégoûté :

– Dans le milieu de la mode où je travaillais avant, les gens avaient plus de classe !

Milos préférait ne pas répliquer. Delphine avait touché une corde sensible. S'il subvenait correctement aux dépenses du ménage et assurait avec le salon, un niveau de vie confortable à sa famille, sa femme avait cependant dû aussi renoncer à un environnement beaucoup plus huppé auquel elle était habituée du temps de sa jeunesse.

Le regard de Sophia erra vers la partie la plus ensoleillée du jardin. Au pied du mur recouvert de lierres, la pelouse était pelée par endroit. L'emplacement aurait mieux convenu à quelques massifs de fleurs. Mais pas des rosiers. Elle les détestait, les traîtres ne cherchaient qu'à griffer, il fallait les manipuler avec des gants. Elle se dit qu'elle allait encore planter des rhododendrons, parce que le mot lui plaisait. Elle le confondait avec le mot édredon lorsqu'elle était enfant, et elle jouait à la poupée près de ceux qui étaient plantés chez sa grand-mère, y enfouissant parfois ses jouets. Elle se revoyait ramassant les pétales roses des arbustes qui jonchaient le sol, pour les semer du portail à la porte d'entrée de la maison basse de Hana, qui riait :

– Mais voyons Sophia, les tapis de fleurs, c'est pour les stars !

– Mamie, tu sais bien qu'un jour, je serai une star !

C'était sa mère qui le lui avait promis. Des trois enfants, Sophia était la plus réceptive et la plus cabotine. Elle avait appris le jeu de la comédie au salon de coiffure, en observant les clientes. Richard, lui, n'était passionné que par la musique. Il passait des heures à écouter ses disques en boucle. Il rêvait de monter un groupe de rock au grand dam de ses parents qui l'auraient bien vu comptable ou notaire. Seule Marlène s'intéressait réellement à la coiffure, et elle semblait tenir de Milos le sens du commerce.

Maintenant que ses parents étaient morts, et son frère Richard probablement disparu à jamais, il ne lui restait plus que sa sœur Marlène, qui avait naturellement repris le salon de coiffure familial. Cette dernière devait d'ailleurs passer dans l'après-midi avec ses enfants. Des adolescents maintenant. Ils montaient souvent à la Treille le week-end ; Marlène, pour évoquer leurs souvenirs d'adolescentes et les garçons, pour lui parler musique et sorties :

– Tu sais, j'aurais tellement aimé aller au concert de James Blunt, samedi !

– C’est une merveilleuse idée, mon chéri !

– Oui mais, je n’ai plus un euro... Et tu connais les finances de maman...

Elle distribuerait probablement deux ou trois billets avant de les voir revenir une prochaine fois.

Manon arriverait à son tour :

– Tu ne connais personne dans le milieu de la mode ? Je viens de passer trois castings épuisants, et toujours rien, aucune réponse positive ! Tu sais bien que dans ce milieu, il faut des relations pour avancer !

Non, Sophia lui avait déjà dit cent fois qu’elle ne connaissait personne dans le milieu de la mode. Elle aurait pu aussi rajouter qu’avec des jambes épaisses comme des poteaux, il était fortement improbable qu’elle entamât une carrière dans la mode, mais cela lui aurait fait beaucoup trop de peine et ce n’était pas le rôle d’une tante de démolir les rêves de sa nièce. Il se trouverait certainement une autre personne, assez peu délicate, pour lui lancer à la figure ce défaut rédhibitoire. Après avoir eu sa crise de larmes et fait sa mini dépression, Manon se reporterait probablement sur la décoration d’intérieur, ce pour quoi elle semblait avoir quelques aptitudes.

Sophia se souvenait des larmes qu’elle avait versées en cachette lorsque, à la fin d’un casting pour un rôle de jeune fille ingénue, elle s’était vue dire qu’elle était pataude, raide et avait le regard aussi vide que celui d’un veau qui va paître dans son pré. Elle avait serré les dents et continué, les jours suivants, de travailler les inflexions de sa voix, sa gestuelle, son allure. Bref elle avait dû remettre à plat toute sa personne. *Jusqu’à en perdre ma propre substance*, pensa-t-elle. Mais il fallait continuer de se perfectionner, plaire à sa mère qui avait tant envie que sa fille devînt une star.

Tout est possible avec de l’obstination. Sophia pensa que si Manon voulait se façonner une image sur papier glacé, à force

de travail, de privation et de renoncement, elle y parviendrait sans doute. Tout dépendrait de sa volonté, mais cela en valait-il seulement la peine ? Était-ce vraiment sa voie ?

Maintenant qu'ils étaient tous arrivés à la Treille, Manon s'en était allée au fond du parc rêvasser sur la balançoire, avec une revue de mode chipée sur la table du salon. Pendant ce temps, Sophia et Marlène avaient préparé le thé et étaient allées s'installer sur un banc de pierre pour observer les adolescents jouer au ballon :

– Tu ne trouves pas que Manon ressemble à papa ?

– Regarde Thomas, il a la même démarche qu'avait maman !

Et bien sûr, Léo avait aussi les mêmes yeux que grand-mère Hana. C'était toujours les mêmes remarques et les mêmes regrets.

Marlène n'avait pu se résoudre à la disparition de ses parents. Son récent divorce d'avec Pascal, et son salon de coiffure qui périclitait, n'avaient fait qu'aggraver les choses. Elle fuyait le présent en se réfugiant dans les souvenirs du passé, qu'elle tentait de faire revivre avec sa sœur, les dimanches après-midi, à la Treille. Sophia, consciente d'avoir été à l'époque de sa gloire éphémère, le symbole de la réussite des Kovic, regrettait de ne plus être en mesure de l'aider financièrement. Il fallait être lucide. Cela faisait plus de deux ans qu'elle ne vivait plus que de quelques droits cinématographiques et de rares figurations. Elle était consciente de n'avoir acquis cette grande maison blanche, baptisée la Treille, que grâce à son cachet de *Voyage à Paimpol* qui avait si bien marché. Si sa carrière ne décollait pas une nouvelle fois, elle serait contrainte de vivre chichement dans l'oubli, jusqu'à la fin de ses jours. Peut-être même devrait-elle vendre sa grande maison qu'elle ne pourrait plus entretenir.

Comment les deux sœurs en étaient-elles arrivées-là ? Sophia, l'actrice sur le déclin, et Marlène, la commerçante au bord de la

faillite ? Pourtant, il y avait eu les jours heureux, porteurs d'espoir, du temps où la famille était réunie et qu'ils bouillonnaient tous de projets.

Et à bien y réfléchir, chacun avait eu la réussite à portée de main. Richard fourmillait d'idées qui auraient pu changer le monde. Marlène ambitionnait de révolutionner le petit monde de la coiffure, et Sophia de devenir la future Gréta Garbo.

Leurs parents, Milos et Delphine, avaient nourri de hautes ambitions pour leurs enfants. Ils avaient tenté de cerner leurs talents et avaient travaillé dur pour les placer sur orbite. À travers les silhouettes grandissantes de leurs bambins, ils avaient cru discerner chez l'un, la carrure qui ferait de lui, un Homme, et chez telle autre qui avait l'esprit vif, la bosse du commerce, ou pour la dernière, l'éclat volontaire du regard qui impressionnerait la pellicule.

De ces esquisses chimériques, il ne restait aujourd'hui que deux filles désabusées, seules survivantes de cette famille décimée, qui avait failli à son but.

– J'ai reçu un recommandé de la mairie ! lâcha Marlène.

– Alors ?

– Alors, ils vont abattre l'immeuble pour insalubrité. Ils me proposent de racheter le salon de coiffure à sa valeur plancher !

– C'est peut-être une bonne chose pour toi !

L'aînée écrasa rageusement les biscuits à thé avec ses doigts :

– Tu sais combien ils m'en proposent ? Une somme ri-dicule ! Je n'aurai jamais les moyens de me réinstaller ailleurs, embaucher une nouvelle employée, etc. Je vais sans doute finir à la rue, tu m'entends : à la rue !

– Je t'en prie, nous n'en sommes pas encore là, et je suis là... Peux-tu faire appel de cette décision ?

– Ai-je le choix ? Je vais redevenir salariée, si un salon veut encore de moi ! Il faut que je paye les études des gosses... Finalement, tu

es la seule à avoir réussi. Richard a disparu. Pascal m'a quittée et je vais être ex-pro-priée. Heureusement que nos parents ne sont plus là pour voir ce gâchis. Toi au moins, tu as été célèbre, tu as eu la belle vie pendant quelques années. Il te reste au moins cela...

Son regard balaya le jardin et la façade blanche de la maison.

– Quoi qu'il arrive, il te reste au moins tout cela de ta splendeur passée !

Sophia ferma les yeux. « Oui, Marlène, j'ai été célèbre. J'ai eu la belle vie, comme tu dis. Cela a duré en tout une dizaine d'années, de champagne et de paillettes. Et puis j'ai eu cette sale dépression, avec l'envie d'en finir, pour ne rester qu'une icône sur papier glacé, dans le souvenir des gens. C'était sans doute le destin idéal pour être enfin sacralisée. J'aurais eu une belle mort dont les journaux auraient abondamment parlé. Ensuite, on aurait fait tout un tas de livres sur moi, une compilation de mes films et je serais rentrée dans la légende, parce que l'on ne critique pas les morts, cela ne se fait pas.

Dans notre milieu, il est plus facile de devenir célèbre post mortem. Pense à Marilyn Monroe, imagine quel âge elle aurait maintenant, et à quoi elle ressemblerait si elle était toujours en vie. Elle aurait sans doute doucement décliné dans le cœur de ses admirateurs, lorsqu'elle aurait eu la cinquantaine, puis la soixantaine, etc. Même Brigitte Bardot a compris qu'il fallait tirer sa révérence avant qu'il ne soit trop tard. Il faut savoir garder le mythe de la jeunesse. C'est pour cela que James Dean ou Marilyn sont éternels, parce qu'ils sont partis au sommet de leur gloire. Les défunts ont la cote de nos jours. Il n'y a rien de plus gratifiant pour une vedette que d'apparaître dans une émission télé avec la larme à l'œil, en jurant ses grands dieux que telle célébrité disparue est son maître, son modèle, qu'elle était la plus grande, etc.

Pourtant, tu vois Marlène, au moment de sauter le pas, je n'ai pas osé aller jusqu'au bout. J'ai pensé à Richard et à nos parents

disparus, et à toi, qui allait rester toute seule. Alors, je n'ai pas terminé mon verre de whisky bourré de somnifères.

J'attends sans doute encore quelque chose de la vie, bien que mon sort ne soit pas si enviable que tu le penses. J'aurais peut-être même préféré vivre ta vie dont tu te plains au quotidien ! Regarde-moi, je n'ai pas de mari, pas d'enfants. Toi, tu as connu ce bonheur-là. D'accord, ton mari Pascal est parti, mais tu as trois beaux enfants. Ils sont magnifiques Marlène, regarde-les ! Ils sont ta réussite !

Mais Marlène, je ne peux pas te dire tout cela, tu ne me comprendrais pas ».

Sophia rouvrit les yeux et regarda intensément sa sœur :

– Marlène, quoi qu'il arrive, je te répète que je ne te laisserai jamais tomber...

Ils partirent enfin. Il ne restait que quelques miettes de biscuits dans l'assiette. En habitué, le rouge-gorge attendit la fin de leur visite pour venir picorer. Il semblait être le seul à ne pas haïr les dimanches. Un vent sec balayait la cime des arbres. « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle... les souvenirs et les regrets aussi... », comme le chantait Yves Montand.

Sophia se prit la tête entre les mains. Pourquoi, avec Marlène, les discussions finissaient-elles toujours dans une impasse ? Pourquoi fallait-il encore faire et refaire leur histoire pour trouver à quel moment la famille avait failli ?

Et si tout simplement chacun s'était fabriqué son propre destin, étape par étape, comme une araignée tisse sa toile ?

Et si tout simplement, le travail avait été tellement minutieux que chacun s'était rendu prisonnier de son propre filet ?

Peut-être, mais Sophia continuait de chercher. À travers toutes ses nuits remplies de cauchemars, elle explorait chaque parcelle de souvenir, pour trouver la faille qui avait fait basculer une famille heureuse dans un tel gouffre. Comment trouver un sens à sa vie désormais, cette question la hantait.

Trouver un sens et une issue.

Un sens et une issue.

Une issue heureuse.

Si Marcel Proust pendant qu'il mangeait des madeleines remontait le fil du temps, Sophia, le dimanche, après avoir reparcouru une fois de plus l'histoire de sa famille avec Marlène, se mettait à feuilleter les albums de son enfance pour débusquer la fameuse faille.

Elle commençait invariablement par les « books » de sa mère Delphine, commencés en 1950, lorsqu'elle était mannequin chez un célèbre modiste à Paris. Petit à petit, le film se déroulait et éclairait la mémoire de Sophia comme un paysage au soleil. De part et d'autre, au moment où elle s'y attendait le moins, surgissaient les ombres grises du passé.

DEUXIÈME PARTIE

Paris années 1950

À vingt et un ans, Delphine Dillois, Didie pour les intimes, vivait encore chez ses parents. Après le bac, elle s'était essayée sans conviction à la dactylographie, essentiellement pour faire plaisir à son père, qui estimait que cela pourrait l'occuper utilement, en attendant de rencontrer l'homme qui lui assurerait une existence confortable. Mais son rêve à elle était de devenir modèle ou actrice. Avec son argent de poche, elle achetait au kiosque les magazines *Marie-France* et *Marie-Claire*, dans lesquels elle découpait soigneusement les photos de femmes qui la faisaient rêver. Son père, militaire de carrière, était terriblement strict et n'aurait pour rien au monde laissé sa fille devenir actrice, car c'était, selon ses dires, un métier pour femmes de petite vertu. La nature décida de se ranger aux côtés du père, en dotant la jeune Didie d'un léger zézaïement et d'une mémoire suffisamment courte pour qu'aucun producteur ne pût un jour la remarquer. En outre, sa petite taille l'obligea à abandonner définitivement ses rêves de mannequinat. En désespoir de cause, Delphine débuta des cours de dactylo, lorsque le patron d'une célèbre marque de chapeaux la remarqua à une soirée huppée où sa famille et elle-même s'étaient rendues. Le directeur de cette grande maison, qui était un homme fort respectable et très en vue dans le tout Paris, proposa à monsieur Dillois de faire poser sa fille comme mannequin de tête, pour sa prochaine collection.

Delphine s'était souvenue toute sa vie de la joie qu'elle avait ressentie lorsque le modiste l'avait abordée. Il avait instantanément remarqué, qu'à défaut d'une grande taille, elle avait un visage aux proportions idéales, de magnifiques yeux en amandes, un nez fin et des pommettes hautes :

– Mademoiselle, vous avez une tête à chapeaux ! Accepteriez-vous de travailler pour moi ?

Monsieur Dillois, tout d'abord réticent, avait émis quelques réserves à cette proposition. Sa fille était bien jeune et elle n'était pas au faite des milieux de la mode, où elle risquait de faire des connaissances douteuses. Mais le modiste, avec sa couronne de cheveux argentés et ses excellentes relations, finit par convaincre monsieur Dillois, car il fréquentait du beau monde, jusque parmi les hauts gradés militaires qui avaient besoin de mettre leurs femmes en avant grâce à leur élégance. Madame Dillois, fine mouche, avait abondé dans le sens du modiste, en ajoutant que si sa fille représentait une grande marque de chapeaux, elle gagnerait en notoriété et cela favoriserait des rencontres pour qu'elle fit un beau mariage.

Didie se trouva donc propulsée dans le milieu de la mode, un peu par hasard, et elle obtint rapidement un joli succès. Son fin visage captait si bien la lumière que tous les chapeaux lui allaient, et les femmes, jalouses de son élégance, découpaient à leur tour ses photos dans les magazines pour l'imiter. Didie savait porter les chapeaux comme Marlène Dietrich, dont les portraits tapissaient sa chambre. Tout alla très vite pour Didie. En deux ou trois saisons, son mentor réussit à la présenter à un photographe en vue, qui vendit son joli minois à plusieurs grands catalogues de mode. Sa carrière était lancée. Didie prit vite goût au luxe, et fut flattée d'être souvent reconnue par les passants, dans la rue. Les femmes se donnaient des coups de coude : « Regarde, c'est la femme qui faisait la couverture de *Marie-Claire*, la semaine dernière ! Dans les restaurants, les serveurs s'avançaient pour lui

donner une bonne table, et dans les boutiques, les vendeuses se bousculaient pour la servir. Elle s'habitua vite à tous les menus avantages qu'apporte une certaine notoriété, la vie était devenue un rêve pour elle. Il ne s'agissait plus de prendre quelques cours de dactylo, tout en attendant sagement à la maison un prétendant que ses parents voudraient bien lui présenter. Désormais, elle espérait s'affranchir des contraintes parentales et voler de ses propres ailes. Mais ses nouvelles aspirations ne trouvèrent pas écho dans sa famille, qui entendait bien se tenir aux stricts préceptes d'éducation qu'ils avaient toujours inculqués à leur fille ; ce qui eut pour inconvénient, pour Didie, de voir s'évanouir rapidement tous les espoirs d'émancipation qu'elle avait fomentés. Ses parents, surtout son père, continuaient de veiller jalousement sur sa charmante personne. Ses sorties, lors de dîners guindés, ne lui apportaient rien, et les hommes qu'elle y rencontrait ne lui plaisaient pas – même si son père insistait pour qu'elle considérât avec plus d'intérêt tel beau parti qui s'évertuait à lui faire la conversation. Sous son apparente douceur, elle cachait des envies de rébellion et ne supportait plus de devoir rendre compte de ses moindres faits et gestes. Son père l'avait prévenue : « Des photos de mode d'accord, nous ne te reprocherons pas de représenter l'image de la femme élégante, mais pas de sorties sans tes parents le soir ! Tu dois rester pure pour l'homme de ta vie ».

D'ailleurs à propos de l'homme de sa vie, Didie se rendit bien vite compte qu'un jeune homme nommé Baptiste Lesage venait régulièrement avec ses parents dîner à la maison. Monsieur Lesage père était un ami personnel du père de Didie, et son fils venait de suivre de brillantes études à l'ENA. Désormais, il se préparait à obtenir un poste de haut fonctionnaire. Didie n'attachait aucune importance aux promesses d'avenir de ce jeune homme, court sur jambes et aux cheveux rares. Son genre à elle était déjà bien défini : grand, brun, au teint mat... Jusqu'au jour

où le jeune Lesage lui demanda de bien vouloir l'accompagner à une première au théâtre. Elle lui répondit promptement que ses parents ne la laissait jamais sortir le soir, et en son for intérieur s'en félicita, pour une fois. Mais monsieur Dillois aux aguets, s'écria : « Mais pas du tout ! Pas du tout ! En aussi bonne compagnie que la vôtre, mon cher Baptiste, Didie a ma permission ! »

Didie comprit d'un seul coup que son père manigançait de la marier avec ce jeune homme falot, court sur jambes et déjà bedonnant. Elle réalisa avec une certaine épouvante qu'elle ne pourrait écarter indéfiniment ce prétendant et qu'il lui fallait vite trouver une échappatoire.

On peut dire que l'insistance du jeune Lesage fut la conséquence des décisions hâtives et irréfléchies que Didie prit dans les semaines qui suivirent.

À commencer par le 15 septembre 1951. Didie ne savait pas, en se levant ce matin-là, qu'elle allait faire la rencontre qui allait changer sa vie. En quittant son immeuble pour se rendre chez son patron où elle devait faire une séance de photos, il s'était mis à pleuvoir si fort, qu'ayant oublié son parapluie, elle avait poussé la porte du premier salon de coiffure qu'elle avait trouvé, à proximité de la boutique du modiste.

Il était précisément neuf heures.

Milos avait levé le store de sa boutique, le Peigne fin, tout en jetant un regard sombre à ce déluge. Fatalement, la journée allait être perdue, les clientes se feraient rares. Les femmes détestent se faire coiffer les jours de pluie.

Il avait à peine formulé sa pensée que la porte du salon s'ouvrit avec fracas, manquant de le plaquer contre le mur. Petite, mais bien proportionnée, chaussée de hauts talons, Didie s'avança devant les miroirs, s'ébrouant comme un caniche. Ses cheveux mi-longs, cachés d'un côté par un béret, ruisselaient sur son visage mangé par de grands yeux gris. Elle arracha ses gants nerveusement :

– C’est un désastre, pouvez-vous faire quelque chose en cinq minutes !

Il lui répondit par un sourire apaisant :

– Mademoiselle ! En cinq minutes, non ! Mais si vous me laissez un peu plus de temps, je pourrais certainement parvenir à quelque chose !

Il lui prit son manteau, et l’installa sur un fauteuil en cuir beige. Ses mains expertes se saisirent des mèches trempées, les lissèrent du bout des doigts, les caressèrent. Il expliqua à Didie le mouvement qu’il fallait donner à ses boucles pour lui encadrer le visage. Il savait comment la rendre belle. Elle se calma et se laissa bercer par cette voix teintée d’un accent étranger qui la rassurait et l’hypnotisait. Elle s’étonna pourtant de constater qu’il ne semblait pas l’avoir reconnue. N’importe quel coiffeur qui passait son temps à embellir les femmes aurait déjà repéré celle qui illuminait les pages des magazines, posés bien en vue en face des miroirs. Mais sans doute qu’il ne les lisait pas, ou qu’il ne les proposait à ses clientes qu’à la seule fin de les occuper. Elle l’observa de ses grands yeux gris. Il était peut-être nouveau dans le quartier, voire dans la profession, et de plus, il avait cet accent qu’elle n’arrivait pas à situer. Elle finit par lui demander d’où il venait. Tout en enroulant une mèche autour d’une brosse souple, il lui expliqua qu’il était né à Prague. Ses parents avaient fui le régime communiste, en 1948, pour rejoindre une de ses tantes installée à Paris qui avait épousé un diplomate. Il avait alors dix-huit ans et il avait préféré rentrer en apprentissage chez un coiffeur, plutôt que de travailler aux halles, et passer des nuits blanches comme celles qui avaient rapidement été fatales à son père.

Elle calcula rapidement. Cela faisait trois ans qu’il était arrivé en France et elle constatait qu’avec sa seule volonté il avait appris le français et trouvé une situation. Il avait subi la perte de son père, et il était désormais majeur, et totalement libre et

responsable de ses actes. Il lui semblait que cet homme, qui n'était son aîné que d'une année, avait terriblement plus vécu qu'elle, qui vivait toujours chez ses parents, à la merci de leur bon vouloir lorsqu'elle sollicitait une autorisation pour sortir. De plus, Milos disposait de ce qui lui manquait le plus à elle, à savoir la liberté. Elle se décida alors à lui dire qu'elle était modèle pour une grande marque. Elle lui parla de son rendez-vous pour la promotion d'une nouvelle ligne de chapeaux. C'était une journée très importante, elle devait faire la couverture d'un grand magazine. Elle avait envie qu'il sût qu'elle avait un travail que beaucoup de femmes enviaient. Pour qu'il comprît, elle jeta un œil autour d'elle, à la recherche des revues où sa photo s'étalerait. Bien sûr, quand elle était maquillée et que les projecteurs étaient placés de façon à ne capter que son profil fait d'ombres et de lumière, elle ne ressemblait pas du tout à ce caniche mouillé face au miroir. Elle rit, ses dents étaient légèrement écartées. Puis elle se mordit la lèvre, ce n'était pas dans ses habitudes de se confier à un inconnu. Pour masquer son embarras, elle se pencha en avant et attrapa, sur la tablette en face d'elle, un magazine aux coins écornés à force d'avoir été tournés et retournés par des clientes impatientes sous le casque chauffant. Elle feuilleta à toute vitesse les pages en faisant crisser le papier. Mon Dieu, il devait penser qu'elle était un peu « timbrée ». Il ne dit plus rien et sembla concentrer toute son attention sur l'épaisseur des mèches à enrouler sur la brosse chauffante. Elle émit un petit gloussement et ses yeux gris transpercèrent ceux du coiffeur dans le miroir. « Là ! Sur la page de droite, c'est moi avec le canotier en paille, au bord de la Seine... »

Au moins, il reconnaîtrait qu'elle n'était pas une menteuse !

Il se pencha au-dessus d'elle. Elle identifia immédiatement le mélange de lavande et de vanille qui émanait de lui : « L'homme de Caron ». Elle avait toujours raffolé de cette

fragrance. À l'anniversaire de son ami Béatrice, elle avait dansé avec un bellâtre qui exhalait « l'homme de Caron », rien que pour se blottir dans ses bras musclés et s'étourdir de son parfum .

« L'homme de Caron », inconscient du trouble de sa cliente se pencha sur le magazine et émit un petit sifflement. Elle sourit comme une enfant malicieuse qui avait gagné une partie. Dehors, la pluie avait cessé de tomber et un rayon de soleil jouait sur le panier de brosses et de peignes près du miroir.

Il passa une dernière fois ses doigts experts à travers les boucles dansantes aux reflets changeants sous la lumière, et les retira avec un semblant de regret : « Voilà, c'est fini, vous êtes aussi belle que sur la photo... ». Il lui tendit un miroir pour qu'elle admirât le résultat. Elle regarda longuement ses cheveux châains aux nuances dorées, qui ondulaient autour de son visage et éveillaient une flamme vive au fond de ses yeux.

Elle secoua la tête pour faire danser ses boucles, puis lui sourit en refermant le magazine sur ses genoux. Il semblait hésiter, capta à nouveau le regard de Didie dans le miroir où ils apparaissaient tous les deux, en médaillon :

– Aimez-vous le canard grillé au « knedliky » ? Je connais un excellent restaurant à deux pas d'ici.

Elle réfléchit à toute vitesse. Ce n'était pas raisonnable d'accepter un rendez-vous avec un inconnu. Mais « l'homme de Caron » avait un sourire charmant et elle était libre à midi. Elle nota l'adresse du restaurant et fut ravie d'imaginer la tête de ses parents qui auraient été horrifiés de la voir accepter une telle invitation.

Le déjeuner fut trop court pour faire vraiment connaissance.

Ils décidèrent de se rencontrer à nouveau la semaine suivante, puis de plus en plus souvent. Milos était un garçon simple mais cultivé. Il avait lu les grands auteurs et fréquentait les musées pendant ses temps libres. Elle apprenait une

foule de choses avec lui et il ne semblait avoir peur de rien. Les dimanches et lundis, il était de repos et ils planifiaient des journées ensemble. Évidemment, Delphine ne le rencontrait jamais le dimanche, qu'elle consacrait à sa propre famille, et parfois même aux Lesage dont elle appréhendait de plus en plus les visites. Mais le lundi, elle savait prétexter des séances d'essayage pour s'échapper de chez elle et retrouver Milos qui l'emmenait découvrir Paris, flâner à travers Montmartre où prendre un verre à une terrasse de Saint-Germain-des-Prés. Ils prirent un jour un train de banlieue et descendirent dans un petit village où Hana, la mère de Milos, vivait dans une petite maison basse, au milieu d'un grand jardin entouré de chênes centenaires. La vieille Hana accueillit la jeune femme les bras ouverts, sans lui poser de questions. Elle attendait vraisemblablement leur visite car elle avait confectionné un gâteau au chocolat et Milos avait dû lui dire que c'était le dessert préféré de Didie. Ensuite, la vieille femme lui fit découvrir son jardin, qu'elle entretenait avec un soin particulier. Les rangées d'ails et d'oignons alternaient avec les plants de tomates et de pommes de terre. Sous un vieux chêne, une chaise en bois à la peinture décrépie devait l'accueillir pendant ses longs moments de méditation quand, courbatue, elle s'asseyait enfin pour contempler son œuvre. Alors que Hana déterrait quelques pommes de terre, et tranchait deux salades pour que son fils les ramenât à Paris, Delphine se laissa tomber sur la chaise. Des étourneaux agitaient les branches des chênes au-dessus d'elle. Elle renversa la tête en arrière et aperçut un coin de ciel bleu qui perçait la voûte feuillue des arbres. Elle ferma les yeux et se laissa caresser par le jeu du soleil sur son visage.

Au bout de quelques mois de fréquentation, il devint de plus en plus difficile pour Delphine de mentir sur ses rendez-vous du lundi. La simple attirance du début avait fini par évoluer en flirt, et Milos n'avait pas tardé à lui déclarer les sentiments

enflammés qu'il éprouvait pour elle. Un homme, un vrai, indépendant et solide, l'aimait enfin. Elle n'arrivait pas à le croire, c'était la première fois qu'elle comptait pour un homme ; un homme qu'elle s'était trouvé toute seule, car jusqu'à présent, ses prétendants avaient toujours gravité autour du cercle familial. Pourtant, elle avait une telle frousse de son père qu'elle n'osait jamais lui avouer ses escapades sentimentales. S'il l'avait surprise dans ses rendez-vous clandestins, il aurait encore pu lui flanquer une bonne raclée comme quand elle avait une dizaine d'années ! Comment sortir de cette impasse ? Cette situation ambiguë ne pouvait plus durer. Elle avait bien remarqué les œillades que monsieur Lesage adressait à son père lorsque son fils Baptiste demandait : « Monsieur Lillois, puis-je vous emprunter Didie, samedi prochain, pour l'emmener au théâtre ? ». « Mais bien sûr, mon petit Baptiste, et promettez-moi d'être sage ! » Et nouvelles œillades entre pères consentants ! Elle détestait les Lesage et leur suffisance. Ce Baptiste, qui portait toujours une cravate, et dont les lunettes glissaient sans arrêt au bout de son nez crochu, la dégoûtait. Il avait la peau du front qui pelait, à force d'être frottée avec un produit qui devait aussi servir au reste de son corps. Elle détestait son odeur de savon aseptisé. Elle avait remarqué avec dégoût qu'il avait l'habitude de frotter ses mains sèches, l'une contre l'autre, quand il parlait : « J'ai acheté deux cents actions dans le pétrole et j'attends les résultats sur les mines d'Amérique du Sud pour revendre celles du charbon... » Elle était au pied du mur. Baptiste n'allait pas tarder à lui déclarer sa flamme. Elle savait que si elle le rejetait de toutes ses forces, son père lui déclarerait la guerre. Il ne lui restait qu'une seule issue : son « homme de Caron ». Il l'enlèverait et l'emmènerait loin de la maison. Lui, au moins, lui plaisait. Il avait une tête bien remplie et des épaules rassurantes sur lesquelles elle pouvait poser la tête et fermer les yeux. Quand elle était avec lui, son cœur était léger et en paix. Ce devait être cela, l'amour.

Elle se demandait si elle avait jamais éprouvé, auparavant, des sentiments pour un homme. Au printemps dernier, elle avait eu l'autorisation paternelle de se rendre à l'anniversaire de son amie Pauline, qui, pour cette occasion, avait réservé une grande salle dans un restaurant. Il y avait, parmi les clients du restaurant, un groupe de garçons bruyants. Ils avaient bu. L'un, prénommé Jean, était brun comme elle les aimait, et avait des muscles saillants sous son pull-over. Elle l'avait observé à travers ses cils mi-clos, et ils avaient fini par échanger quelques mots devant le bar. Mais le garçon n'était pas trop parlant, il préférait lorgner le corsage des filles. Quand elle s'était retrouvée sur la terrasse, pour fuir quelques instants la fumée des cigarettes qui lui piquait les yeux, elle avait senti sa présence derrière elle. Il l'avait appelée « ma poule » d'une voix rauque, et l'avait plaquée contre le mur. Quand elle avait respiré son haleine chargée de whisky, elle s'était raidie mais il l'avait serrée plus fort, et il avait fini par enfoncer sa langue dans sa bouche. Celle-ci avait goûté d'alcool et de tabac. Didie s'était débattue de toutes ses forces pour lui échapper. Il l'avait enfin lâchée et avait reculé en chancelant, ses yeux étaient injectés de sang. Il avait grommelé que ce n'était pas la peine de simuler les oies blanches quand on jouait les allumeuses. Elle avait quitté la soirée sur le champ, hélé le premier taxi qui était passé, et s'était réfugiée dans sa chambre, en se jurant que les hommes étaient tous des salauds.

Milos était un homme très délicat, avec des gestes doux, et plein de prévenance. Quand il faisait froid lorsqu'ils marchaient dans les rues, et qu'elle frissonnait sous son pull, il ôtait sa propre veste pour lui poser sur les épaules. Avec lui, elle était en sécurité et pouvait fermer les yeux, confiante en son avenir...

Elle fut sur le point d'évoquer Milos, un soir, lors d'une dispute avec ses parents :

– Didie ! Tu as vu l’heure ! Il est presque 19 h 30 et je te rappelle que ce soir, nous allons au théâtre avec les Lesage.

Elle enleva ses chaussures et commença à se masser les pieds :

– Je n’ai pas envie d’aller au théâtre ce soir, allez-y sans moi !

– Tu n’y songes pas, j’espère ! Ce ne sont pas les deux heures de photos en studio dans l’après-midi, qui t’auront fatiguée tout de même ! Et je te rappelle que Baptiste tient à ta présence !

Elle continua de se masser les pieds. Dans l’après-midi, elle avait marché plusieurs heures à travers Paris avec Milos. Ils étaient allés au musée du Louvre. Milos, qui adorait les peintres italiens, voulait lui montrer quelques toiles de Raphaël et de Léonard de Vinci. À la sortie du musée, ils avaient continué vers le jardin des Tuileries où des enfants apprenaient à faire naviguer des petits voiliers dans les bassins. Puis ils s’étaient assis sur un banc pour se reposer. Le soleil jouait à cache-cache à travers les arbres, et des mamans épanouies poussaient des landaus de bébés gazouillants, à travers les allées. Ils étaient repartis prendre un verre sur les Champs-Élysées en se tenant la main. Ils avaient commandé tous les deux un verre de Dubonnet. Milos lui avait caressé la joue et lui avait dit qu’elle était belle, avec ses yeux brillants et ses mèches de cheveux ébouriffés par le vent. Puis il avait effleuré ses lèvres d’un baiser...

Monsieur Dillois reprit d’une voix menaçante :

– Que réponds-tu à cela ?

Didie releva la tête, ses yeux étincelaient :

– Je te réponds que, justement, moi, je n’y tiens pas à la présence de Baptiste ! Il me rase. Je préfère rester dans le canapé en compagnie d’un bon livre !

Monsieur Dillois se dressa devant sa fille, ses moustaches frémissaient de colère :

– Eh bien ma petite, je peux te dire que tu vas maintenant t’habiller pour sortir. Allez ouste, c’est un ordre !

Elle ramassa ses escarpins renversés sur le parquet, se leva et passa devant son père en le toisant :

– La petite sera bientôt majeure et elle a décidé aujourd’hui de ne pas sortir avec les Lesage. Ni aujourd’hui ni plus jamais. Elle a envie de disposer de sa vie, comme elle l’entend. D’ailleurs, elle la gagne déjà en travaillant. Elle sortira avec qui elle veut et épousera qui elle veut.

Elle s’enferma dans sa chambre et s’arrangea les jours suivants pour éviter de croiser son père en prétextant une recrudescence de travail. Sa mère tenta de la raisonner, alors elle en profita pour enfoncer le clou en lui annonçant qu’elle avait rencontré un « homme bien sous tous rapports » et qu’elle souhaitait le leur présenter. Madame Dillois, qui était une femme craintive totalement subordonnée à son mari, s’affola : « Tu es totalement folle, si ton père apprend cela, il te donnera une de ces raclées ! » Mais Delphine supplia sa mère de rencontrer l’homme de sa vie dans n’importe quel endroit en ville, afin qu’elle pût se faire une idée des qualités qu’il possédait. La mère finit par se laisser convaincre, espérant de toutes ses forces que, pendant l’entrevue, elle serait capable en quelques phrases de décourager un prétendant peu sérieux.

Ce fut donc un lundi après-midi que Milos et Delphine rencontrèrent Madame Dillois dans un salon de thé. Milos s’inclina devant elle et lui baisa la main. Elle en fut toute décontenancée et le discours qu’elle avait préparé – « ma fille est bien jeune et, je dois vous dire, déjà bien engagée dans une relation... » – tomba à plat. Elle fut quelque peu intimidée par ce grand homme aux épaules carrées, et à la voix grave. Ils parlèrent de choses et d’autres, du temps, des pièces de théâtre qui se jouaient à Paris. Madame Dillois avoua adorer Simone Valère et Jean Desailly. Elle avait notamment vu sa comédienne préférée au théâtre Marigny dans *La répétition ou l’amour puni*, de Jean Anouilh, en compagnie de Jean-Louis Barrault

et Madeleine Renaud, et elle ne tarissait pas d'éloges sur son jeu éblouissant. Milos abondait dans le sens de madame Dillois : « Ah, cette idée d'avoir fait une pièce de théâtre dans un château où les acteurs vont jouer *La double inconstance* de Marivaux. Quel talent ! C'est du théâtre dans le théâtre ! »

Madame Dillois qui soutenait que le comte, prénommé Tigre, était fou amoureux de Sylvia, en oubliait presque qu'elle parlait au prétendant de sa fille. Après avoir tous les trois analysé finement la pièce, et conclu que le jeu des acteurs était percutant, ils furent sur le point de partir, lorsque madame Dillois réalisa qu'elle avait oublié d'aborder le sujet qui l'avait conduite ici, à savoir les intentions que nourrissait le jeune homme à l'égard de sa propre fille. Mais elle n'osa pas se montrer désagréable avec celui qui partageait, comme elle, le goût des pièces de théâtre de Jean Anouilh. Pensive, elle se leva de table et comme elle oubliait son écharpe sur sa chaise, Milos se précipita pour l'attraper et lui poser délicatement sur les épaules.

De retour chez elle, elle avoua à monsieur Dillois qu'elle avait pris le thé avec Didie et son prétendant. Elle détailla les qualités du jeune homme en soulignant tout particulièrement sa culture, mais avoua dans un soupir qu'hélas, il n'était que coiffeur. Elle ferma les yeux et ajouta : « un coiffeur d'origine tchèque... ». Voilà, c'était dit. Elle conclut hâtivement que Didie et Milos semblaient très épris l'un de l'autre et qu'il serait difficile de les en dissuader.

Monsieur Dillois hurla qu'il se doutait que Delphine (pour une fois, il ne l'appelait pas Didie) se dévoyait pendant ses sorties, et qu'il l'attendrait de pied ferme, à son retour, en début de soirée, qu'elle allait prendre un savon qui lui passerait l'envie de se souvenir de son coiffeur... Parce que tant que lui, Albert Dillois, serait maître de cette maison, ce coiffeur tchèque n'en franchirait jamais le seuil.

Delphine, après avoir reçu un terrible sermon à son retour ce soir-là, déclara tout simplement qu'elle était suffisamment grande pour décider de sa vie et que nul ne l'empêcherait d'agir à sa guise. L'atmosphère des semaines suivantes fut tellement plombée à la maison que monsieur Dillois, sur les conseils de sa femme, finit par accepter la visite du prétendant. Il espérait sans doute ne faire qu'une bouchée du coiffeur. « J'en ai cassé d'autres, de certainement plus coriaces ! », assurait-il à sa femme avec une voix menaçante.

Le père reçut donc le prétendant et même si, dès son entrée, il fut décontenancé par sa carrure et son air tranquille, il n'en baissa pas pour autant les armes et resta plus déterminé que jamais à combattre cet ennemi. Il demeura glacial pendant tout l'entretien et demanda au soupirant ce qu'il comptait faire de sa vie. Milos joua son va-tout. Il savait qu'il ne serait pas reçu deux fois dans les salons Dillois. Il déclara sur le champ être fou amoureux de Delphine et promit qu'il travaillerait dur pour lui offrir une vie décente. Le père le toisa froidement : « Désolé de devoir le souligner, mais vous n'êtes que simple salarié dans votre salon. Il vous faudrait des années avant de réussir ! Quant à ma fille, vous semblez ignorer qu'elle est habituée à un certain luxe ! » Delphine, le rouge au joues, protesta de toutes ses forces : « Tu oublies que je gagne également ma vie en tant que modèle ! »

Le père ricana : « Le coiffeur et la modèle ! Belle perspective ! ».

La situation était totalement bloquée et monsieur Dillois, convaincu d'avoir gagné une bataille, raccompagna le coiffeur à la porte sans lui avoir offert à boire. L'entrevue avait duré une vingtaine de minutes, au plus.

Mais les amoureux continuèrent de se voir en cachette, pendant plusieurs mois. Milos était maintenant follement épris de Delphine. Elle représentait le charme parisien. Avec elle, il

se sentait pousser des ailes. Il rêvait de la gâter et de la rendre heureuse.

Delphine, de son côté, aspirait à une totale indépendance car elle ne supportait plus du tout le carcan familial. Pour avoir la paix avec son père, elle s'était naturellement mise à mentir. Elle prétendait passer son temps libre chez son amie Pauline, qui était complice. Delphine ne rêvait plus que d'un mari avec une situation qui lui offrirait la vie dont elle rêvait : des sorties avec des éclats de rire, des bijoux et des vêtements chics pour être la plus belle...

Elle avait vaguement conscience que Milos, même s'il lui plaisait énormément, ne correspondait pas tout à fait au portrait de cet homme idéal. Comme l'avait souligné son père, il n'était que le modeste employé d'un salon de coiffure, mais il avait de bonnes manières et il saurait la rendre belle. C'était déjà beaucoup pour elle.

Tout s'arrangea rapidement, lorsque le père apprit que sa fille était enceinte. Malgré la colère mémorable qu'il piqua, pour une fois, il convint qu'il fallait les unir en urgence. La cérémonie fut célébrée dans la plus stricte intimité, et dans la corbeille des jeunes mariés, il plaça, cash, un salon de coiffure à Courbevoie. La devanture n'était pas très chic, mais comme l'avaient souligné les vendeurs qui partaient à la retraite : « Cela fait quarante ans qu'il fonctionne, la clientèle est fidèle et la rue est passante ».

Après un voyage de noces à Venise, qui rattrapa la déception d'un mariage expéditif, les jeunes mariés rentrèrent à Courbevoie.

Milos se mit rapidement au travail. Il procéda personnellement au rafraîchissement du salon en appliquant une couleur ivoire sur les murs, pendant que Delphine choisissait elle-même les nouvelles serviettes à shampoing, ainsi que les grandes blouses, qu'elle voulut couleur lilas pour réchauffer

l'atmosphère. Le salon disposait de quatre fauteuils basculants en vinyle gris, avec des pieds parapluie en fonte d'émail, qui faisaient face à une grande glace. Dans le coin, étaient rangés deux énormes casques chauffants. Milos passa une annonce dans les journaux et recruta Gina, une jeune apprentie, essentiellement affectée aux shampoings et à « la couleur ». Pendant ce temps-là, Delphine poursuivait ses activités de mannequin de tête pour chapeaux. Au moins, en dépit de son ventre qui épaisissait, elle pouvait continuer à poser puisque son visage avait même gagné en beauté.

Sur certaines photos en noir et blanc de cette année-là, elle apparaissait avec le dernier chapeau-trotteur qui faisait fureur. Ou encore, elle portait le béret, posé sur le côté de l'oreille, et ses yeux agrandis par le maquillage la faisaient ressembler à Marlène Dietrich. Plus loin, sa tête était cintrée d'un turban comme Simone de Beauvoir. On la retrouvait souvent dans *Marie-France* et *Marie-Claire* où, assise sur un banc public, elle arborait une capeline, ou bien incarnait une femme pressée, avec une main retenant son canotier tressé.

Sophia effleura la photo. Elle la caressa du bout des doigts.

Sous la lampe du bureau, les cheveux de sa mère paraissaient auburn. Sophia se rapprocha encore un peu pour scruter le gris des yeux, agrandis par les longs cils recourbés, et elle crut discerner une pointe de tristesse. Peut-être sa mère avait-elle déjà l'intuition de la voie difficile qu'elle avait choisie. Que disait Delphine à propos de ses débuts dans la vie ? Que ses propres parents, après lui avoir acheté le salon, l'avait lâchée. C'est ça, lâchement abandonnée... Et elle avait dû faire face, avec Milos, aux coups du destin. C'est beaucoup plus agréable de rêver sa vie lorsqu'on est jeune, que de la vivre par la suite, parce que le sentiment euphorique d'avoir enfin accédé au

statut de femme mariée, comme tout le monde, ne dure pas. Il faut rapidement se résigner à subir tout un tas de tracasseries quotidiennes. La vie n'est pas tous les jours rose quand il faut faire attention aux dépenses et se comporter en femme modèle au foyer. Il faut savoir conjuguer les talents : réussir le pot-au-feu du midi, et redevenir impeccable pour essayer les chapeaux l'après-midi, et à nouveau se creuser la tête, le soir, pour le repas. « Sophia, tu sais, une femme mariée perd d'un coup son insouciance... N'oublie jamais cela, ma fille », lui disait souvent sa mère.

Richard, le fils de la famille, naquit le 20 juillet 1953, sept mois après le mariage de Delphine et Milos. Didie avait voulu le prénommer ainsi, parce que le film *Ma cousine Rachel*, avec Richard Burton, faisait fureur aux USA et qu'en feuilletant une revue d'actualités, l'acteur lui avait plu. Delphine était toujours fan de cinéma et les stars continuaient de la faire rêver. Les films représentaient pour elle une échappatoire aux longues journées marquées par le ciel gris qui plombait le ciel de Courbevoie. Le bébé pleurait beaucoup la nuit. C'était tantôt Milos, tantôt Delphine, qui se levait pour le bercer. Le photographe du modiste, lors des séances au studio, avait dû retoucher toute une série de photos à cause des ombres qui creusaient le regard de Delphine. La maquilleuse avait rajouté une touche d'anti-cernes, mais c'est du sommeil qu'il fallait à Didie pour retrouver un visage lisse et reposé. Alors Richard finit par être gardé par Hana, la mère de Milos. Elle lui parlait dans un français mâtiné de tchèque. Le jeune couple sembla satisfait de cet arrangement, car Delphine, en plus de la fatigue causée par les nuits blanches, avait, selon son médecin, frisé une dépression post-natale. La vieille Hana, pleine de bonté, compensait à elle seule l'absence des parents de Delphine, qui

avaient donc précipité leur départ à la retraite pour Menton, semblant se désintéresser du sort de leur fille unique. Elle les avait somme toute terriblement déçus. Par la suite, ils ne vinrent qu'une seule fois à Paris faire connaissance avec leur petit-fils, prétextant qu'à leur âge, enfin surtout celui de monsieur Dillois, les voyages étaient fatigants. L'année suivante, Milos et Delphine descendirent à leur tour à Menton avec l'enfant. Mais il y eut une stupide querelle concernant la gestion des affaires du jeune couple, et ils se fâchèrent définitivement...

Delphine fut terriblement abattue d'avoir rompu tout lien affectif avec ses parents. Elle avait secrètement espéré que Richard les aiderait à renouer le contact, mais il n'en fut rien et elle en resta marquée à vie. Elle se rendait compte que ses choix avaient été lourds de conséquences. Pourtant, même au plus fort de son découragement par la suite, elle n'évoqua jamais l'absence de ses parents, ni avec Milos ni avec ses enfants. Elle garda cette blessure enfouie en elle tout au long de sa vie.

De son côté, Milos était travailleur. Il se mit vite à l'œuvre pour rentabiliser son affaire. Les vendeurs n'avaient pas menti, le salon de coiffure était vraiment une bonne affaire grâce à sa situation idéale au milieu de cette rue commerçante. Il s'employa à conserver la clientèle des habitués, et la notoriété de sa femme qui passait en coup de vent pour « un coup de peigne », fit le reste. Delphine reprit courage. Grâce à la ténacité de Milos, le salon ne désemplissait pas, la caisse était pleine et la discrète présence de Hana était une bénédiction car elle élevait pratiquement à elle seule le petit Richard.

Sophia se souvenait clairement que ses parents, après un démarrage difficile, parlaient de leurs premières années de vie commune, comme d'une période bénie. Peut-être la seule ? Le temps aurait dû s'arrêter là.

Delphine était au sommet de sa gloire. Souvent, les passants la reconnaissaient dans la rue et la complimentaient pour son

élégance et ses jolis chapeaux. Elle souriait aimablement et l'éclat de ses yeux gris reflétait l'admiration des autres femmes. Milos, tel un dieu Grec avec sa chevelure brune qui ondulait en cascade, saluait les clientes d'un « Bonjour Madame Gallois / Lopez » retentissant, tout en les accompagnant au bac à shampoing. Il attrapait une mèche qu'il laissait filer entre ses doigts : « On raccourcit de deux ou trois centimètres, et on continue par une mise en plis avec des accroche-cœur autour du visage, comme la dernière fois ? ».

Le carnet de rendez-vous était plein.

Puisque le petit Richard était quasiment élevé par Hana, le jeune couple qui avait retrouvé son insouciance des débuts, profitait du Paris des années cinquante, sortant le week-end dans les cabarets, les cafés, et ne ratant aucun film en vogue. Il se laissait porter par la société qui évoluait à grands pas, tout en devinant qu'une nouvelle génération allait tout bousculer. Les jeunes gens commençaient à fréquenter le Golf Drouot pour y écouter Bill Haley sur un électrophone, et les codes vestimentaires changeaient aussi. Malgré une marée de protestations, le bikini venait d'être lancé. Même Marilyn Monroe s'y mettait. Delphine, qui était plutôt du style « petit déjeuner chez Tiffany », en admiration devant la longue robe noire fendue d'Audrey Hepburn, ne savait plus à quel saint se vouer. Elle représentait une mode et une période qu'elle pressentait en déclin. Dans la rue, elle croisait des bandes de jeunes échevelés qui avaient oublié l'élégance et la politesse du chapeau.

L'année 1957 sonna le glas de cette période faste.

Sophia comptait sur ses doigts : quatre ans.

Le bonheur sans nuage de ses parents avait duré exactement quatre ans puisque le premier accroc commença avec la crise du chapeau. Car c'est en plein déclin de l'industrie chape-lière que Marlène naquit, comme le rappelait Delphine à qui voulait l'entendre, avec des trémolos dans la voix. « Une année

réellement horrible ! Néanmoins adoucie par la naissance de ma fille », nuançait-elle du bout des lèvres. Bon, elle avait ainsi prénommé sa cadette, car toujours fervente admiratrice de Marlène Dietrich, elle avait vu pendant sa grossesse son dernier film au cinéma : *Témoin à charge*, de Billy Wilder, qu'elle avait adoré.

Cette fameuse année 1957 fut donc une année de hauts et de bas pour Delphine. Elle pressentait que la naissance de Marlène allait mettre un frein à sa carrière. D'abord, elle fut très nauséuse pendant la grossesse, ce qui l'obligea à rester allongée la plupart du temps et eut pour conséquence de lui faire rater quelques séances photos pour la nouvelle collection d'hiver. Son patron la rassura temporairement en lui expliquant que les affaires n'étaient guère florissantes, et qu'elle pouvait prendre tout son temps avant de revenir. Delphine savait déjà intuitivement que son visage, qui avait gardé toute sa fraîcheur, n'était pas en cause mais qu'il fallait plutôt s'inquiéter de l'air du temps qui tournait. Les tendances de la rue semblaient vouloir se renouveler à vitesse grand V.

Ces changements étaient perceptibles jusqu'au salon, où les femmes commençaient à réclamer des coiffures plus gonflées, qui ne convenaient plus au port du chapeau. Brigitte Bardot venait de tourner *Et Dieu créa la femme* et les clientes raffolaient déjà de la fameuse « choucroute ». Delphine se rongait les ongles. Tout cela n'allait-il pas détrôner le béret ou le turban ? Simone de Beauvoir se faisait maintenant vieillissante, et les femmes si versatiles préféreraient bientôt ressembler à la jeune Brigitte Bardot.

Puis elle reçut ce courrier.

L'enveloppe en vélin était frappée à gauche du sceau de son célèbre chapelier. Elle soupesa la lettre, la fit tourner entre ses ongles vernis. Elle ferma les yeux, continua de jouer avec l'enveloppe puis se remémora les dernières années qu'elle venait de

passer : les projecteurs dans le studio, la séance de maquillage, le reflet de ses yeux soulignés par l'eye-liner noir, le photographe qui parfois la fixait d'un regard amoureux, sa rencontre avec Milos quand elle avait poussé la porte du salon, ce jour où il avait tellement plu, les gens dans la rue qui se retournaient sur son passage. Elle enfonça l'enveloppe dans sa poche et regarda sa montre. Onze heures. Milos était au salon à flatter, sans doute, l'ego des dames Dupuis ou Lopez, en complimentant la qualité de leurs cheveux : « Madame Dupuis/Lopez, depuis votre nouveau traitement anti-chute, vos cheveux sont d'une épaisseur et d'un soyeux incomparables » ! Et madame Dupuis ou Lopez qui devait se trémousser, son regard oblique toisant celui de madame Lerat, laquelle, prédestinée par son nom, n'avait jamais pu espérer mieux qu'une chevelure rase et maigre sur le sommet du crâne ; mais qu'importe, elle attendait elle aussi sagement son tour, tout en feuilletant *Marie-France*, car le dieu grec à la crinière flamboyante savait bien mettre en valeur ses maigres atours, afin qu'elle aussi pût se prévaloir de la race léonine, plutôt que ratière.

Lorsque Delphine rentrait au salon pour un coup de peigne, elle fermait les yeux à demi, distribuait des sourires, tendait parfois une joue et embrassait dans le vide pour ne pas ternir son maquillage. Les clientes avaient des regards flattés, elles assistaient à la préparation du célèbre mannequin qu'elles retrouveraient dans leur magazine favori, quelques jours après.

Mais aujourd'hui, Delphine ne se décidait pas à ouvrir l'enveloppe, elle avait besoin d'un sursis jusqu'au soir. Encore quelques heures de rêve. Elle se dirigea vers le buffet signé Minvielle qu'elle avait aménagé en bar dans la salle à manger. Il était garni de toutes les boissons qui faisaient l'air du temps : « Du bon Dubonnais, le whisky *on the rocks* ». Elle laissa traîner son doigt sur les bouteilles, caressa les étiquettes. Le Martini aussi était tentant... Elle hésita. Dans le dernier

Marie-Claire où elle posait le mois dernier, elle était sublime avec sa tête coiffée d'une capeline blanche. Elle figurait une jeune mariée à la recherche du bonheur. Delphine effleura encore les étiquettes collées sur les bouteilles, puis se décida pour la bouteille de gin, un alcool translucide qui ne pouvait faire de mal. Elle s'en versa une bonne rasade, puis une autre, c'était comme si elle avalait de grands verres d'eau. Puis elle s'allongea sur le canapé et croisa les mains sur son ventre. Elle sentit l'enveloppe qui raidissait sa poche. Bientôt ses yeux se fermèrent, ses mains glissèrent le long de son corps et touchèrent le sol, sa poitrine se souleva régulièrement. Son visage s'éclaira d'un sourire enfantin. Delphine était au pays des rêves, celui qui ne fait pas mal.

Les jours qui suivirent sa mise au rancard furent aussi épouvantables pour Delphine que si elle avait été victime d'un accident corporel. Elle espérait se réveiller au petit matin comme d'un mauvais rêve, et que la lettre qu'elle avait reçue dît : « Madame, nous avons le plaisir de renouveler le contrat qui nous lie... Il est totalement impossible pour les magazines de se passer de vous... Nous avons reçu des sacs de courriers de lectrices qui vous réclament... ». Mais ce n'était pas le cas. Delphine s'était enfin décidée à montrer la lettre à Milos. Il l'avait serrée dans ses bras : « Ma pauvre chérie ! On ne peut rien contre les modes, les femmes ne veulent plus de chapeaux ! Même au salon, il me faut changer ma façon de couper et de coiffer leurs cheveux. Tout change si vite, il faut s'adapter pour rester dans la course ».

Oui, rester dans la course, courir après le temps ou céder sa place et être distancée.

Comme elle n'avait plus grand chose à faire, elle tenta d'oublier sa déception en s'occupant un peu plus de ses enfants, qui étaient restés jusqu'ici à la charge de Hana. Elle les emmenait au parc le matin, et elle s'essayait à la maison au

tricot pour leur confectionner des pulls sans grand succès. Elle prit même des cours de cuisine pour faire plaisir à Milos qui, elle le voyait bien, préférerait manger chez sa mère le week-end, plutôt que d'absorber les plats trop cuits ou insipides qu'elle lui préparait. Pourtant, elle avait fait preuve de bonne volonté en achetant la fameuse cocotte-minute, mais elle n'aimait pas s'en servir. Elle détestait cet objet qui sifflait dangereusement, prêt à exploser.

Souvent, l'après-midi, lorsque les enfants faisaient la sieste, et que Milos était au travail, elle étalait sur le parquet du séjour tous les magazines où elle avait brillé. Elle scrutait son visage, interrogeait la brillance de ses regards, admirait la fossette qui creusait le velours de sa joue, et le fin ourlé de ses lèvres qui ébauchaient un sourire en arc de Cupidon. Elle se mit à envier sa propre image sur papier glacé. Cette femme aux grands cils ombragés par le rebord d'un chapeau de paille n'était pas elle, mais une autre dont le sourire légèrement moqueur la narguait. Cette femme appartenait à un monde qui la fuyait et ne voulait plus la reconnaître. Alors, pour qu'il lui restât au moins quelques souvenirs de cette vie dorée, elle entreprit de rassembler ses heures de gloire dans plusieurs grands albums reliés en cuir, qu'elle acheta une fortune chez le photographe du coin.

Un soir, Milos baissa plus tôt que d'habitude le rideau de sa boutique, et prit le chemin de l'appartement tout en luttant contre la pluie et les bourrasques de vent. Comme d'habitude, quand les éléments se conjugaient pour faire fuir la clientèle, il ne voyait plus grand monde de la journée. Il avait même téléphoné à Delphine, la priant de descendre « pour une coupe » dont elle avait bien besoin. Mais elle avait refusé aussi sec : les enfants, le repas, la pluie, etc. : autant de prétextes pour rester confinée à l'appartement. Tout en remontant la rue avec sa baguette de pain à la main, son appréhension augmentait.

Dans quel état d'esprit allait-il la trouver ce soir ? La veille, il avait encore dû préparer le repas.

Elle était assise sur le tapis du séjour. Son regard perdu errait sur ses albums ouverts, pendant que les enfants jouaient dans leur chambre. Elle tenait un verre de porto à moitié vide dans une main. Il ôta son pardessus et se pencha vers elle. D'une voix douce, comme celle qu'on emploie pour raisonner une personne qui a subi un choc, il lui dit qu'elle ne pouvait continuer à se morfondre avec des images du passé. Puisque les chapeaux n'avaient plus la cote, et ne l'auraient sans doute plus jamais, il lui fallait exercer une autre activité. Ils trouveraient des idées ensemble, elle avait toujours eu du talent !

Elle redressa la tête. Ses yeux rougis montraient qu'elle avait pleuré une partie de l'après-midi :

– Je ne sais rien faire ! J'ai même oublié les cours de dactylo que j'avais pris avant de te connaître !

– Il y a mille et une choses dont tu es capable !

– Je crois que je ne suis carrément bonne à rien dorénavant !

Il lui passa un bras autour du cou et commença à lui caresser les cheveux. Il lui suggérera enfin ce qui lui paraissait être une évidence :

– Tu pourrais peut-être te mettre à la coiffure, nous serions ensemble et tu sais combien les clientes du salon apprécient ton élégance !

Elle renifla.

D'une main hésitante, elle écarta la mèche qui lui masquait le regard. Elle baissa les yeux sur ses mains tremblantes, croisa et décroisa les doigts. Milos avait une voix chaude et assurée. Il était de ceux qui ne trahissent pas, qui n'envoient pas de lettres de licenciement. Il était de ceux qui n'abandonnent pas. Ses parents à elle étaient des monstres d'égoïsme, ils l'avaient complètement laissée tomber. S'ils apprenaient, maintenant,

qu'après son métier de mannequin, elle risquait de devenir coiffeuse, ils seraient plus que jamais certains de la déchéance de leur fille. Mais elle s'en fichait. Ils avaient toujours fait fausse route en prétendant que le bonheur ne peut exister sans confort matériel, ni élévation dans l'échelle sociale.

Delphine voulait tout simplement être admirée. Elle renifla et s'imagina un bref instant de nouveau bien coiffée, vêtue d'une jolie robe et trônant derrière la caisse du magasin, en accueillant des clientes : « Madame Lepic, comment allez-vous depuis la dernière fois ? Alors, le mariage de votre nièce à Honfleur, vous avez eu beau temps ? Votre chignon a-t-il tenu toute la journée ? »

Delphine se mordit la lèvre et se mit à réfléchir à toute vitesse. Milos ne disait plus rien, il attendait. Elle redressa la tête pour interroger Milos :

– Je n'y connais rien à la coiffure, et qui s'occuperait des enfants ?

– Tu apprendras et je t'aiderai. Pour les enfants, tu sais bien que Hana se fera un plaisir de les garder. Elle affirme toujours qu'elle ne les voit plus assez souvent ! Écoute, c'est l'occasion puisque Gina se marie et va nous quitter dans quelques mois. Ne penses-tu pas que nous serions beaucoup mieux, tous les deux, qu'avec une nouvelle apprentie à former ?

Ainsi fut-il fait. Delphine prit des cours intensifs de coiffure dans une école pour adultes. Elle rentrait le soir épuisée d'une bonne fatigue, et discutait longuement à table des nouvelles techniques de coupe et de coloration. Milos s'émerveillait : « Avec toi, j'ai carrément un cours de recyclage tous les jours ! Tu amèneras le renouveau au salon ! ».

Après de longs mois de cours, elle commença bientôt à exercer ses nouveaux talents sur les clientes du quartier, ravies de confier leur tête à une ancienne mannequin qui fut célèbre sur papier glacé.

Intérieurement, elle gardait toujours une brûlure vive quand elle songeait à ses brèves années de gloire. Mais elle avait son plan. Puisqu'elle avait failli à son rêve de mannequin voire de comédienne, elle se jura de revivre l'ivresse de la notoriété par procuration. Garçon ou fille, peu importait, un de ses enfants se hisserait un jour sur les plus hautes marches de la gloire et elle serait là à ses côtés.

Paris années 1960

– Vous rendez-vous compte, maintenant les femmes montrent leurs cuisses ! Dans ma jeunesse, nous n’aurions jamais osé !

Milos, un séchoir à la main, se pencha au-dessus de l’épaule de sa cliente qui tenait un magazine de mode, étalé sur ses genoux.

Il resta prudent :

– Forcément, cela ne peut convenir à toutes les femmes !

Elle émit un petit sifflement :

– Tout le monde ne parle plus que de cette Mary Quant, cela va faire comme avec le bikini, toutes les femmes vont s’y mettre ! Allez tenir les jeunes filles après cela !

Milos se garda bien de lui répondre que cela lui était bien égal. Sa fille Marlène n’avait que sept ans et, après tout, les jambes de femmes bien faites étaient plutôt jolies à regarder. Mais la règle d’or étant de ne pas contrarier la clientèle, il se contenta de hocher la tête, tout en se reculant pour juger l’effet du léger crépage sur le haut du crâne de madame Dufлот.

– Et vous, madame Kovic, vous allez vous y mettre à la mini jupe ?

Delphine qui terminait la coupe d’une fillette sage secoua la tête :

– Vous savez, maintenant que j’ai trente-trois ans, je me demande si ce n’est pas déjà un peu trop tard !

Madame Dufлот repiqua du nez dans son magazine :

– Les cheveux des garçons rallongent en ce moment ! Ça ne va pas faire du tort aux coiffeurs ? Forcément, ils viendront moins souvent chez vous !

Delphine eut un frisson désagréable qui lui parcourut le dos. Après la chute de son chapelier qu'elle n'avait toujours pas digérée, il ne manquerait plus que la ruine des coiffeurs !

– Les filles aussi se laissent pousser les cheveux ! insista madame Dufлот.

Milos agitait nerveusement sa bombe de laque au-dessus des cheveux de sa cliente, comme s'il torpillait une nuée de mouches :

– Qui vous fait belle tous les vendredis, madame Dufлот ?

– Ah, Monsieur Kovic ! Vous êtes un artiste !

Madame Dufлот fouilla dans son porte monnaie :

– Combien dites-vous que cela fait ? Parlez-moi en anciens francs ! Moi, vous savez, c'est comme la mini-jupe, il me faudra du temps avant que je ne me mette aux nouveaux francs !

Milos qui avait conservé une allure de commerçant stylé, ouvrit la porte à madame Dufлот, la gratifiant d'un large sourire. Mais il était à deux doigts de lui dire qu'il serait encore plus dur pour elle de se mettre à la mini-jupe qu'aux nouveaux francs.

Il baissa le rideau de Starcoiff en sifflotant. Le salon avait été plein toute la journée, et la caisse était bien remplie. Ce soir, Hana avait promis de rester pour garder Richard et Marlène. Milos avait donc proposé à Delphine de passer une soirée en amoureux. Il l'emmènerait voir *Les parapluies de Cherbourg* au cinéma. Il savait qu'elle adorerait : Delphine rêvait toujours d'aller au cinéma. Ensuite, ils iraient écouter du jazz, ou bien ils termineraient la soirée dans une boîte à Montmartre. Delphine mettrait son tailleur gris perle, celui qui lui faisait des jambes interminables ; coiffée d'un béret, elle se sentirait belle comme avant, quand elle posait pour des magazines.

Sophia reposa sa tasse de thé pour mieux scruter la photo en noir et blanc prise à côté du Moulin Rouge.

Milos portait un pardessus beige, entrouvert sur une chemise blanche, à col resserré par une fine cravate. Son chapeau à larges bords légèrement posé en arrière, laissait échapper une masse de cheveux bruns épais. « Milos, beau comme un dieu grec », disaient les clientes. Il souriait à Delphine, mince et distinguée dans son tailleur cintré à la taille. Un béret à voilette posé sur le côté de sa tête dévoilait la blondeur de son chignon impeccable. Elle s'était mise au blond platine, on aurait dit une héroïne de Hitchcock. Tout son profil hiératique était tendu vers le visage de Milos qui lisait ce que ses yeux brillants ne disaient qu'à lui seul. Le couple semblait descendre les grands boulevards, de retour probablement d'un cinéma où d'un théâtre. Delphine avait toujours adoré la vie mondaine.

Sophia caressa la photo et la fit briller sous la lampe. Qui avait pris ce cliché ? Un ami ? Peu probable, ils semblaient si seuls au monde. Plutôt un photographe de passage qui avait été séduit par ce couple affichant une complicité sincère.

Ses parents s'étaient aimés, c'est sûr. Même si personne n'aurait parié un kopeck sur leur union, Milos avait eu l'intelligence de protéger Delphine tout en la laissant libre, cela avait été le secret de leur bonheur ces années-là. Mais hélas, cette période bénie des dieux avait été trop courte puisque par la suite, le temps avait été assassin.

Sophia ouvrit un autre album en cuir brun, minutieusement numéroté n°12 par Milos. Son père avait été l'ordre et la méthode même. À sa mort, lorsqu'il avait fallu trier ses papiers et vider l'appartement, Marlène et elle avaient trouvé des tiroirs minutieusement archivés, à la fois par thème : famille, carrière, loisirs, etc. ; et par décennie : années 50, 60, 70, 80. Seule, la décennie 80 était restée en suspens, et pour cause...

Delphine était tout le contraire de son mari. Lorsqu'elle cherchait une affaire, ses gants par exemple, elle était capable de retourner tous ses tiroirs et de laisser sa chambre dans un état lamentable derrière elle. Et c'était « cette pauvre Jeannette », comme l'avait surnommée Milos, qui devait patiemment remettre de l'ordre, lorsqu'elle venait deux fois par semaine faire le ménage à l'appartement.

L'album n° 12 donc, commençait par la naissance de Sophia.

Elle était dans les bras de Delphine à la clinique. Le minuscule bébé rose emmailloté de jaune hurlait dans les bras d'une maman qui avait juste eu le temps de se composer un chignon impeccable pour la photo. Toute sa vie, Delphine s'était fait un point d'honneur à être toujours apprêtée du lever au coucher. Elle disait que c'était une question de respect pour soi-même et les autres. Même son désordre, prétendait-elle, était propre et net. Elle avait beaucoup souffert lorsque Richard, en grandissant, avait adopté la mode hippie et s'était totalement laissé aller dans sa tenue vestimentaire.

Sophia, en feuilletant l'album, remarqua que sa mère la vêtait souvent de jaune, les premières semaines de sa vie. Elle se souvint que Delphine lui avait expliqué, comment, en raison de l'écart d'âge important entre ses deux aînés et elle, il lui avait fallu racheter toute la layette pendant sa grossesse, et que comme elle souhaitait que le sexe du bébé restât une surprise pour tous, elle n'avait acheté que de la layette jaune, puisque cette couleur avait l'avantage d'être unisexe.

En bas de la page justement, elle était dans les bras de Richard. La photo avait été prise sur les quais de la Seine. Pour une fois, ils étaient tous ensemble. Milos avait remonté le col de son blouson en cuir. Delphine, de profil, surveillait le bébé qui gigotait dans les bras de son frère. Elle portait des bottes en cuir et son manteau bleu, raccourci au-dessus du genou, se gonflait

dans le vent. On était en 1968, elle avait définitivement abandonné le béret. Quant à Richard, les cheveux sur les épaules, un foulard noué autour du cou, il se prêtait encore aux photos et serrait fort contre lui sa petite sœur âgée de quelques semaines. De sa main libre, il dessinait un V au dessus de la tête de l'enfant. Seule Marlène avait l'air maussade, elle semblait étriquée dans son poncho.

Lorsque Delphine tomba enceinte de son troisième enfant, elle en fut très contrariée. Richard avait déjà quatorze ans et Marlène, dix ans. Ainsi que le soulignait d'un ton réprobateur madame Dufлот : un garçon et une fille, c'était déjà le choix du roi. Un enfant supplémentaire ne ferait que compliquer la vie des Kovic !

Delphine annonça immédiatement qu'elle n'abandonnerait à aucun moment son activité au salon, que ce soit avant ou après la naissance de l'enfant, et que ce serait la pauvre Hana, vieillissante, qui prendrait en charge le bébé toute la journée. Delphine continua donc à faire des shampoings et des mises en plis, jusqu'au moment où elle ressentit de vives contractions dans le bas-ventre. Milos expédia madame Lerat sans lui sécher ses maigres cheveux, et transporta Delphine jusqu'à la Coccinelle qui les conduisit dare-dare à la clinique, où elle ne tarda pas à accoucher d'une petite fille. Pour ne pas faillir à la tradition, elle la prénomma Sophia, car elle avait adoré Sophia Loren quelque temps plus tôt, dans *Mariage à l'italienne*.

Sophia savait confusément que l'unité familiale n'avait duré que le temps de ses toutes premières années. Trois années de bonheur précisément, avant que tout ne se détraquât. Au tout début de ses souvenirs, sa chambre était baignée d'une douce lumière grâce au reflet du store ocre et de la tapisserie jaune poussin. Depuis l'achat de ses premières brassières, Delphine avait remarqué que

la couleur jaune allait à ravir au yeux noirs de la petite, et elle avait fini par l'adopter. Il y avait aussi un cheval à bascule, au centre de la chambre, qui s'enfouissait dans la moquette comme s'il chevauchait la pampa. Les après-midi, Hana racontait des histoires où les princes charmants venaient chercher des princesses, pour les emmener au galop dans leurs royaumes peuplés de fées. Au pied du lit, dans un coffre que Delphine avait peint de poissons et de coquillages, il y avait une boîte à musique, avec une danseuse qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Sophia, après avoir refermé la boîte, la collait contre son oreille :

– Chut, Hana, écoute... Je crois qu'elle danse encore...

Hana riait :

– Elle apprend à danser pour le prince charmant...

Des pas résonnèrent dans le couloir. La porte d'à côté s'ouvrit avec fracas.

On entendit la voix forte du père :

– Richard, peux-tu éteindre cette musique de fous ! Tu vas réveiller la petite !

– Papa, Jimi Hendrix ne fait pas une musique de fous !

– Ok Richard, mais baisse le son, on ne s'entend plus dans la maison !

Hana posa l'enfant dans le petit lit blanc.

– Dis Hana, pourquoi Richard se dispute toujours avec papa et maman ?

– Parce qu'à dix-sept ans, il croit qu'il est devenu grand et il voudrait bien partir de la maison.

– Mais il ne va pas s'en aller ?

– Bien sûr que non, ma puce !

Hana était le point de repère de cette grande maison, et souvent même, l'unique bouée de sauvetage des enfants. Elle détenait les secrets que lui confiaient les aînés et promettait sous serment de ne pas les divulguer, malgré les difficiles cas de conscience que cela lui posait chaque jour.

Sophia n'avait qu'un souvenir flou de Richard. Elle se rappelait qu'il avait des yeux gris qui pétillaient (les mêmes que ceux de maman) et qu'il avait de longues mains blanches dont il gardait les ongles très longs pour jouer de la guitare. Sa main gauche était amputée d'un doigt. Un jour, la lourde porte en fer de l'immeuble s'était refermée sur sa main et lui avait sectionné l'auriculaire. Il était allé à l'hôpital avec le morceau de doigt dans un bocal rempli de glace, mais le chirurgien regrettait, l'os était trop écrasé, il ne pouvait rien faire. Richard voulut absolument conserver son doigt qu'il ramena à la maison. Il le posa sur le bureau de sa chambre. Delphine le somma de se débarrasser de cette macabre relique qui commençait à empester l'atmosphère. Richard protesta que c'était sa chair et qu'elle lui appartenait. Après tout, il avait bien le droit d'observer sa propre décomposition. Finalement, ce fut « cette pauvre Jeannette » qui, croyant découvrir un morceau de steak avarié, en débarrassa la chambre en le jetant à la poubelle. Richard, en rentrant du lycée ce soir-là, poussa une gueulante lorsqu'il découvrit qu'on avait osé se débarrasser d'une partie de lui-même. Il fallut l'intervention de Milos qui hurla dans le couloir que cette stupide farce avait assez duré, pour que le calme revînt dans la maison.

Sophia se souvenait aussi de ce géant qui la faisait tourbillonner dans le jardin de grand-mère, jusqu'à ce qu'elle eût le vertige. Une fois, il lui montra sa collection de billes. Il les avait durement gagnées lors de parties acharnées avec ses camarades d'école, lorsqu'il avait une dizaine d'années.

– Écoute Sophia, il ne faut jamais s'attacher aux choses. Mes billes, je vais les enfouir quelque part. Un jour, il se trouvera un enfant qui les découvrira, jusqu'à ce qu'il les transmette à nouveau, etc. Tu comprends ?

Non, elle ne comprenait pas bien. Par exemple, elle aimait sa poupée et elle n'avait aucune envie de l'enfouir pour la transmettre.

Richard la hissa sur ses épaules et l'approcha du grand chêne qui poussait le long du jardin de Hana :

– Tu vois cet arbre ? C'est le plus grand et le plus beau du jardin. Il est comme l'arbre du voyageur en Afrique, personne ne peut le manquer. Bien sûr, ses branches ne sont pas remplies d'eau comme celles de l'arbre africain, mais il nous servira de relais pour notre trésor, d'accord ? Nous allons monter tous les deux sur l'échelle. Ne crains rien, je te tiens. Regarde bien, en haut du tronc, il y a un grand trou au niveau des ramifications. Je l'ai souvent exploré lorsque j'étais petit, il a dû servir de garde-manger à des écureuils. Tu vas verser toutes mes billes tout au fond, mettre des feuilles par-dessus et un jour, quelqu'un découvrira notre trésor à son tour !

Elle fit la moue :

– Mais toi Richard, il ne va plus t'en rester !

Il regarda la clôture du jardin, puis le ciel :

– Moi, ça m'est égal, mes rêves sont ailleurs maintenant. Tu verras, quand tu seras grande, toi aussi, tu auras des rêves très loin d'ici.

Il lui donna une tape affectueuse :

– Allez Sophia ! Ce sera notre secret à tous les deux, tu veux bien ?

– D'accord !

– On l'appellera « le secret du grand chêne »

– « Le secret du grand chêne » !

– Tu ne l'oublieras pas ?

– Jamais !

Paris années 1970

Les affaires des époux Kovic étant devenues florissantes, ils avaient fini par acheter le petit studio contigu à leur appartement, afin que Hana pût vivre plus souvent et plus confortablement auprès d'eux. Désormais, elle ne retournait plus qu'en fin de semaine dans sa maison de banlieue, afin d'arroser ses plantes et entretenir ses rhododendrons.

Le soir, Marlène poussait souvent la porte du studio de sa grand-mère :

– Hana, il faut que tu interviennes auprès de maman, elle ne veut pas que j'aie dormi chez Sylvie, samedi soir !

– Ah, pourquoi ?

– Justement parce que les parents de Sylvie la laissent sortir le soir !

Hana reposait son tricot, une ride barrait son front :

– Et toi, tu trouves cela normal de sortir à quatorze ans ?

– S'il te plaît, on irait juste au cinéma !

Hana disait qu'elle essaierait d'en parler mais qu'elle ne promettait rien.

Un jour, la porte fut poussée par Richard. Celui-là avait toujours été le préféré de Hana. Elle craquait devant l'éclat rêveur de ses grands yeux gris. Quand il était petit, il lui donnait ses dessins avec des bateaux qui naviguaient sur des mers improbables. Plus tard, il lui ramenait des barres de chocolat au fond de ses poches :

– Regarde, Nouchette, je t’ai ramené mon goûter de la cantine, rien que pour toi !

Elle prenait le visage de l’enfant dans ses mains :

– Mon trésor, il ne fallait pas !

– Si, c’est du chocolat rien que pour toi, ma Nouchette. Il paraît que le chocolat rend heureux !

Il était le seul à l’appeler comme cela. Delphine avait essayé de le corriger. « Enfin, voyons Richard, ce n’est pas un nom de grand-mère ! » Mais il n’avait pas cédé, c’était sa Nouchette à lui, et il était son préféré à elle.

Après la disparition de Richard, au cours de l’automne 1970, sa Nouchette n’avait survécu qu’un an et demi. Elle guettait tous les jours la boîte aux lettres, en vain. Une seule fois, il avait envoyé une carte postale, rien qu’à elle : « Ma Nouchette, là où je suis, c’est enfin le Paradis, il n’y a plus de lutte de pouvoir, plus d’oppression, c’est la liberté... Je t’aime fort, ma Nouchette ». La carte avait été envoyée de Katmandou, et elle avait mis de longues semaines avant de lui arriver car elle était insuffisamment affranchie.

Milos et Delphine ne vivaient plus depuis la disparition de leur fils. Lorsque Richard n’était pas rentré, le premier soir, il crurent tout d’abord qu’il avait fait un caprice et qu’il avait passé la nuit chez un copain. Ils téléphonèrent à deux de ses amis, mais leurs parents affirmèrent qu’il n’était pas chez eux. Milos, en colère, annonça qu’il allait mettre ce jeune révolutionnaire en pension, dès son retour, pour le remettre au travail. Avec ses stupidités et ses mauvaises fréquentations, il allait rater son bac, si on le laissait faire. Mais plusieurs jours passèrent sans aucune trace de Richard. La police qualifia cette disparition d’inquiétante, et son signalement fut communiqué partout en France, puisque le jeune homme était mineur. La famille Kovic vivait un

véritable enfer, dans l'attente de nouvelles de leur fils, et cette carte postale adressée à Nouchette leur révéla enfin la direction qu'il avait choisie.

Ils prirent le premier avion à destination du Népal où ils atterrirent le 15 décembre 1970. C'est un Combi Volkswagen qui les déposa à Katmandou, au terme d'un voyage épuisant. Ils furent tout d'abord saisis puis sonnés par la légèreté de l'air qui flottait sur ce plateau, entouré par les pics enneigés de l'Himalaya. L'office du tourisme sur place leur conseilla l'Oriental Lodge Hôtel pour séjourner. Ils le trouvèrent dans une ruelle de la vieille ville, à deux pas de la place où s'élevaient les principaux temples. Ils notèrent au passage que le restaurant affichait une carte en anglais sur la façade, et le patron leur fit visiter une chambre au plafond bas, tout en boiseries. Il leur montra la salle de bain qu'ils partageraient, dans le couloir extérieur, avec d'autres clients. Milos et Delphine acceptèrent l'offre car la clientèle de l'endroit semblait interlope. Cet hôtel leur paraissait être l'endroit idéal pour enquêter sur la disparition de leur fils.

Ils réglèrent donc trois nuits d'avance, et questionnèrent le patron sur les hippies qui fréquentaient Katmandou. C'est Milos qui s'exprimait en anglais. Hana avait tenu à ce qu'il perfectionnât ses langues lorsqu'il était étudiant à Prague. Elle pensait que, quoi qu'il pût lui arriver dans la vie, il serait plus fort s'il maîtrisait au moins la langue internationale. Delphine avait fait agrandir une photo de Richard, qui avait été prise pour son inscription en terminale, peu de temps avant sa disparition. Milos demanda à l'hôtelier s'il avait rencontré Richard ces dernières semaines. L'hôtelier observa la photo du jeune homme aux cheveux longs, à la barbe naissante et aux yeux gris clairs. Il secoua la tête : c'était possible, mais il n'en était pas certain. Tous les jeunes Européens, ici à Katmandou, se ressemblaient. Leurs yeux brillaient du même rêve et ils allaient toujours plus loin dans la défonce. Sans doute auraient-ils plus

de chance s'ils cherchaient sur Durbar Square, là où les hippies se rassemblaient, autour des temples dédiés à Shiva, Vishnu, Gamesk ou Bhairab. Sinon, les hippies se concentraient plutôt dans Freak Street, et la plupart transitait par le Quo Vadis Hôtel qui proposait gratuitement des chambres, en échange de l'achat de drogue. Dans cette rue, ils trouveraient aussi tout un tas de restaurants où se regroupaient les hippies pour manger des gâteaux au haschisch, et écouter de la musique pop.

Le premier soir, Milos et Delphine déambulèrent donc à travers Freak Street scrutant les jeunes au regard brouillé, qui les effleuraient au passage. Delphine tenait la photo de Richard sur sa poitrine et Milos interpellait ceux qui passaient :

– *I am looking for my son. Do you know him ?*

Les jeunes, vêtus de tuniques indiennes fleuries recouvertes de gilets afghans, marchaient pour la plupart sans faire attention à ce curieux couple qui détonnait dans le paysage. Tout au long de la rue, les menus des restaurants affichaient : momos, steak, spaghettis, raviolis, gâteaux au haschisch, fumerie de hasch. Plus loin, le Cabin Restaurant proposait une fumerie au shilom. Sur Freak Street, les petites échoppes offraient également du hasch en même temps que des appareils photos, des disques et des vêtements pour hippies. Delphine se surprit à chercher du regard, parmi le tas de fripes qui encombraient les étals, la couleur d'une chemise ou d'un blouson qui lui aurait été familière.

Une grande fille aux cheveux auburn, dont le regard semblait avoir conservé un brin de lucidité, s'approcha de Delphine et lui dit avec un fort accent allemand :

– Ah oui, c'est le Frenchie sur la photo ! Je le connais, il était à Swayambunath, l'autre fois. Il était avec une fille. Elle s'appelait Sally ou Jenny, ou quelque chose comme cela.

Milos la prit par le bras :

– Vous lui avez parlé ? Où est-il maintenant ?

Elle recula et eut un geste vague :

– Vous savez, il peut être ici dans la rue, ou par là-bas vers les temples. Ici, tout le monde est libre. On fait ce que l'on veut, quand on veut, où on veut !

Elle s'inclina tout en joignant ses mains :

– Namaste !

Comme ils ne répondaient pas à son geste, elle traduisit approximativement :

– J'honore le divin qui est en toi !

Milos et Delphine s'inclinèrent à leur tour et, plus décontenancés que jamais, poursuivirent leur marche à travers Freak Street. Ils cherchèrent un restaurant fréquenté par les hippies pour dîner et avisèrent une affiche collée devant une porte d'entrée :

« Nous vous souhaitons la bienvenue : haschisch disponible – qualité supérieure. À l'intérieur : ganga, haschisch et gâteau de haschisch – café au ganja » !

Milos en ressortit après avoir brièvement inspecté l'intérieur et s'être assuré que le restaurant fût vide :

– Que dirais-tu d'un plat de spaghettis à l'autre bout de la rue ?

Delphine serra nerveusement son pachmina sur sa poitrine, et ils entrèrent dans un restaurant disposant de tables en bois, et présentant une meilleure allure que le précédent. D'après la carte, il semblait s'être spécialisé en cuisine italienne.

Delphine renifla en regardant autour d'elle :

– À Katmandou, on respire de l'air pur et au loin, on devine les neiges éternelles de l'Himalaya. Richard a toujours aimé la montagne, peut-être est-il parti faire de l'alpinisme ?

Milos baissa un instant les yeux, puis il prit les mains de sa femme et les caressa :

– Demain, nous irons visiter cet endroit dont nous a parlé l'Allemande. Richard aime aussi les temples et les divinités. Qui sait ?

Elle avait posé la photo de Richard sur la table. Sous l'ampoule qui pendait nue du plafond, Richard semblait les observer de son regard gris si particulier, qu'ombraient ses longs cils noirs. Ses lèvres légèrement retroussées semblaient esquisser un sourire vaguement coupable. Delphine croisa nerveusement les doigts :

– Mon Dieu toutes ces divinités qui sont représentées ici, ne peuvent-elles pas nous aider à retrouver notre fils ? Nous acceptons tous les dieux, toutes les déesses. Nous voulons bien, même, tous les honorer, les prier, les supplier, s'ils sont capables de nous le retrouver !

Un Anglais aux longs cheveux blonds tressés, passa près de leur table et regarda la photo de Richard.

– Oh oui, le Frenchie ! Il était à l'hôtel de la Fleur de Lotus récemment ! Il était avec une Anglaise, sa petite amie. Elle s'appelait Jenny ou Joan, quelque chose comme cela. Je crois qu'il a fait un mauvais trip !

Il passa lentement une main sur son front, son regard était fiévreux et lointain :

– Il n'y a plus de limites à la défonce ici ! Nuit et jour. On est venus pour ça. On meurt pour ça. Dur de partir. Pas envie de partir. D'ailleurs, j'attends un mandat de mes parents. Je ne sais pas ce qu'ils font, toujours rien à la poste. Vous ne pourriez pas me dépanner ?

Milos et Delphine, après lui avoir tendu quelques billets, horrifiés d'imaginer qu'ils allaient servir à l'achat de l'héroïne, se firent expliquer la route qui menait à la Fleur de Lotus.

Cet hôtel était de toute évidence un repaire de drogués, malgré sa façade en bois plutôt avenante de prime abord. Ils y découvrirent des chambres en terre battue, meublées essentiellement d'une paille. Derrière une porte, ils entendirent des gémissements, et au bout du couloir, un grand gaillard décharné tapait une casserole contre le mur en hurlant : « J'aurai ta peau, salaud ! Lâche-moi où je te tue ! »

Le patron, à l'air crasseux et vêtu d'une tunique déboutonnée sur la poitrine, où luisait un disque en argent, avait l'air dépassé par les événements. Son regard brillant laissait supposer qu'il se consolait, lui aussi, de temps en temps, avec un bon joint pour oublier la maison de fous qu'il dirigeait : « Les jeunes sont arrivés par vagues, il y a quelques années. Tout d'abord, ils étaient pacifistes, ils ne fumaient que quelques pétards et aspiraient seulement à un monde meilleur, sans guerre, un monde fait d'amour. Le *flower power*, quelle belle idée, non ? ». L'hôtel aurait été un laboratoire d'idées pour créer un nouveau monde, propre, sans toutes ces saloperies de contraintes que l'on trouve en Occident. Mais les gars et les filles ne se satisfaisaient pas d'un petit joint pour « triper ». Il leur en fallait toujours et toujours plus. On marchait sur les seringues dans les couloirs. Les jeunes tombaient comme des mouches. Il n'était tout de même pas leur père, non ? Pour l'instant, la police ne s'en mêlait pas trop. Tant que les jeunes mouraient entre eux et ne pervertissaient pas les gens du pays... Certains jours quand-même, pour éviter d'attirer trop l'attention, il avait dû faire évacuer discrètement deux ou trois corps et les faire brûler sur un bûcher. Trop de morts, cela finissait par faire désordre, et les autorités devenaient de plus en plus méfiantes envers les hippies.

Oui, il reconnaissait le type sur la photo. Richard était bien passé par là. Il n'était pas seul, mais accompagné d'une Anglaise, aux longs cheveux blonds. Elle semblait moins « chargée » que lui, et son front était ceint d'un ruban bleu. Ils avaient des problèmes d'argent, et puisqu'on en parlait, ils lui devaient plusieurs nuits car ils étaient partis un matin en promettant : « On va à la poste toucher un mandat ». Mais ils n'étaient jamais revenus. Le patron de l'hôtel rajouta que le gars de la photo semblait complètement flippé. Son teint était cireux, et il titubait. « Ils ne sont pas rentrés le soir, ni les

jours suivants. J'ai demandé aux autres de la communauté s'ils avaient des nouvelles. Non, personne ne savait où ils étaient partis. Un Anglais m'indiqua que, pendant quelques jours, le cadavre d'un junky était resté sur le bord de la route, dans la plus complète indifférence. C'était peut-être lui, ou un autre. Avec toutes leurs conneries, tous les Européens allaient finir par se faire expulser, et les hôtels n'auraient plus qu'à fermer leurs portes ».

Delphine et Milos, le visage fiévreux, les cheveux collés autour du visage par la chaleur et l'émotion, se retrouvèrent dans la rue. Ils en avaient assez entendu. Maintenant, ils marchaient la tête basse, en contournant les nids de poules, les bouses de vaches, comme des rescapés d'un tremblement de terre, se tenant par la main pour ne pas trébucher. Ils fouillaient désespérément du regard, cette ville peuplée de Népalais sales, vêtus de vêtements colorés, qui chassaient les chiens errants à coups de pied, tandis que ça et là, des hippies qui semblaient en apesanteur, passaient tels des fantômes vivants. Seule la vue des neiges de l'Himalaya qui scintillaient au loin, leur donnaient le courage de poursuivre cette éprouvante recherche.

Ils poussèrent la porte de la poste et se placèrent derrière un groupe de hippies très énervés. Ces derniers invectivaient des employés, fatigués de répéter que le mandat tant attendu, qui leur permettrait d'acheter la dose de drogue pour laquelle ils étaient prêts à se battre, n'était toujours pas arrivé.

Richard avait-il fait la queue derrière les guichets pour espérer un mandat ? De quoi vivait-il à Katmandou ?

Ni Delphine, ni Milos n'avait envoyé de l'argent en Inde. D'ailleurs, ils ignoraient totalement à l'époque que leur fils eût pu s'y trouver. S'il n'y avait pas eu la carte postale adressée à Hana, ils n'auraient jamais su qu'il avait échoué à Katmandou. Même si les amis de Richard avaient sans doute été généreux en l'aidant financièrement dans sa fuite, il n'avait, de son côté,

pu emporter que de maigres économies. Comment avait-il survécu toutes ces semaines ?

Comme ils s'y attendaient, à la poste, personne ne se souvenait de lui.

Le lendemain, ils décidèrent de se rendre à Swayambunath où l'Allemande qu'ils avaient rencontrée plus tôt leur avait dit avoir croisé Richard. Même s'il y avait peu de chance qu'il fût toujours là, quelqu'un se souviendrait peut-être de lui et de ses projets. Ils partirent à pied par la route. Le temple n'était qu'à deux kilomètres du centre de Katmandou et il se dressait au loin. Plus ils approchaient, plus ils distinguaient les grands yeux bleus peints du bouddha qui semblait les attendre, mais qui restait énigmatique avec son immense point d'interrogation en guise de nez. Ils avaient lu, sur une brochure que leur avait donnée l'office de tourisme, que le Bouddha voyait tout, et que son nez représentait le chiffre « un » en sanskrit. De plus, il était cerclé des treize anneaux de la connaissance. Le bouddha n'avait pas de bouche, parce qu'il avait la faculté de tout voir, de tout savoir, donc il n'avait pas besoin de parler.

Milos et Delphine gravirent une à une les marches qui menaient au temple. Delphine tenait sur son cœur la photo de Richard, afin que d'éventuels passants pussent le reconnaître et les interpeller. Quelques singes facétieux essayèrent de la lui arracher. Elle les repoussa en les traitant de « petits monstres ».

Ils arrivèrent autour du bouddha et furent attirés par un chant lancinant qui psalmodiait un mantra : « *Om mani padme um* ». Les paroles se répétaient à l'infini, tandis que des fervents avançaient autour du Bouddha dans le sens des aiguilles d'une montre tout en faisant tourner des moulins à prières. Une fille aux cheveux rouges qui portait un collier de fines clochettes autour du cou les invita :

– Venez faire tourner les moulins ! Votre prière va s’envoler dans le vent et vous aurez un meilleur karma ! « *Om mani padme um* » !

Milos et Delphine se joignirent aux fervents et psalmodièrent « *Om mani padme um* ! »

– Ça veut dire quelque chose comme : « Salut au joyau dans la fleur de Lotus », leur apprit la fille. Chaque moulin à prières contient un texte sacré. Quand vous le tournez, toutes vos supplications s’envolent dans le vent. Le Bouddha voit tout et entend tout !

Delphine lui montra la photo de Richard :

– C’est mon fils, il a disparu. La dernière personne à l’avoir vu nous a dit qu’elle l’avait rencontré ici.

Elle secoua la tête :

– Je suis désolée, je ne l’ai jamais rencontré. Mais priez le Bouddha, il saura vous le retrouver !

Tandis que les mantras incantatoires résonnaient dans l’air et semblaient vibrer jusqu’aux chaînes de l’Himalaya, ils s’éloignèrent des moulins à prières et se retrouvèrent devant un autel où des bougies étaient allumées. Une colonne de fumée s’élevait des bâtons d’encens qui étaient plantés dans le sol. Des coupes posées par terre contenaient quelques offrandes : des fruits, des fleurs... Un homme était assis en tailleur devant l’autel. C’était un astrologue Jyotish.

Delphine s’inclina et joignit ses mains :

– Namaste ! Elle se rappelait que cela voulait dire quelque chose comme : « J’honore le divin qui est en toi »

Le devin lui tendit la main :

– Veux-tu connaître ton avenir et celui des tiens ?

Milos devint livide. Il attrapa brusquement Delphine par la manche et la pria de quitter les lieux. Ils redescendirent les marches du temple presque en courant. Delphine suffoquait :

– Pourquoi, n’as-tu pas voulu qu’il me dise l’avenir ? Nous aurions pu apprendre quelque chose sur Richard !

Milos avait les lèvres pincées :

– Ce type ne sait pas plus que nous où se trouve notre fils ! Il ne peut que nous balader à travers tous les temples de la ville, et nous rendre fous !

Il était très pâle et s’appuya un moment contre le mur pour reprendre son souffle.

Après avoir passé Katmandou au peigne fin, visité les hôpitaux, Milos et Delphine durent se rendre à l’évidence : nul ne savait ce qu’était devenu Richard. Une personne de la police locale leur conseilla de le considérer comme mort. Car plusieurs d’entre eux mouraient d’overdose chaque semaine, dans la plus grande indifférence, et ils étaient souvent incinérés sans que l’on pût connaître leur d’identité.

Après deux mois d’errance à travers Katmandou, ils partirent pour Kaboul où la communauté hippie avait pris racine. Contre toute attente, Delphine et Milos reconnurent dans un groupe de hippies établis à Chicken Street, Jérémy, l’un des camarades de Richard qui venait souvent à Courbevoie passer des heures à écouter de la musique sur le tourne-disque. Jérémy avait été un éternel redoublant, majeur et vacciné comme il aimait à le répéter, donc il n’avait pas de compte à rendre à qui que ce fût, pas même aux parents de Richard. Il semblait être devenu une sorte de gourou auprès de la communauté locale, et dispensait ses conseils, assis au milieu d’un parterre de groupies. Son regard avait juste ce qu’il fallait de brillance pour être crédible, mais conservait suffisamment de lucidité pour évaluer la docilité de ses adeptes.

Il leva des bras impuissants vers le ciel : oui, Richard était parti avec lui à Katmandou. Mais Richard était un doux rêveur qui

n'avait pas de limites, alors fatalement, il devait aller jusqu'au bout de sa nuit. Il l'avait pourtant mis en garde, mais Richard n'avait pas voulu décoller de Katmandou. De plus, il s'était entiché d'une Anglaise. Au final, ils avaient poursuivi chacun une route séparée : « Chacun son trip et sa liberté ». Richard était sans doute encore à Katmandou avec son amie. D'ailleurs, il tenait à signaler à Milos et Delphine que grâce à lui, Richard n'était pas mort de faim tout le temps qu'ils étaient restés ensemble à Katmandou.

Milos et Delphine, totalement désespérés puisque sans aucune nouvelle piste, quittèrent Kaboul pour rentrer à Paris. Leur seule certitude était que Richard avait bien fréquenté divers hôtels et temples à Katmandou, et qu'à ce moment-là, il avait fréquenté une Anglaise. C'était tout. Sa trace s'arrêtait là. Les autorités locales et le Consulat de France avaient été formels : « Si comme le prétendait Delphine, Richard ne les aurait jamais laissés sans nouvelles, ne serait-ce qu'à la seule fin d'obtenir de l'argent pour manger (ou plutôt, selon la police, pour payer ses doses de drogue quotidiennes), ce silence voulait forcément dire qu'il n'était plus de ce monde ». Les policiers conclurent en martelant le fait qu'à Katmandou, ils commençaient à en avoir marre de tous ces givrés qui venaient se finir à la seringue au milieu des temples ! Maintenant des mesures commençaient à être prises pour les expulser.

De l'Anglaise, Delphine et Milos n'avaient rien appris ou presque. Elle s'appelait Sally, Jenny ou Joan, avait fréquenté Richard quelque temps. Si Richard était mort, elle avait probablement trouvé un autre groupe « *peace and love* » auquel se raccrocher, à moins qu'ils n'aient fait le « grand trip » ensemble et qu'ils aient fini tous les deux dévorés par les charognards au bord d'une route. Delphine et Milos avaient vu ces funestes volatiles au cou déplumé planer au-dessus de la vallée de Katmandou, et c'est cette image lancinante qui les accompagna dans l'avion qui les ramena à Paris.

Nouchette, restée en France pour s'occuper tant bien que mal de Marlène et Sophia, allait tous les jours mettre des cierges à la Madone. Elle implorait que son petit-fils préféré revînt. Un après-midi, en errant dans la chambre du disparu, elle remarqua un reflet singulier au mur et trouva des fragments de journal intime, cachés sous le poster de Janis Joplin qui était épinglé au-dessus de son lit.

Ces notes éparses semblaient avoir été arrachées d'un cahier et cachées là, volontairement, pour laisser un indice d'une fuite vers un ailleurs. Richard préparait visiblement son départ depuis longtemps :

« 21 novembre 1968 – Je ne supporte plus le lycée, pas envie de devenir plus tard coiffeur comme papa, ou notaire comme le voudrait maman. Heureusement, j'ai ma radio. J'écoute la voix de François Joffa qui nous diffuse les interviews des Beatles et de Dylan. La musique, c'est mon vrai bonheur, ma seule liberté.

« 21 juillet 1969 – Neil Armstrong a posé le pied sur la lune. Mon vieux père en était tout ému devant sa téléche. Moi, je m'en fous un peu. Je préférerais aller au festival de Woodstock, aux USA, le 17 août. Impossible. Trop loin l'Amérique ! Pourtant, il y aura Jimi Hendrix (Jimi is the best), Joan Baez, Janis Joplin, les Who, et Jefferson Airplane... ».

« Neil Armstrong a dit : un petit pas sur la lune, un grand pas pour l'humanité . Mais pourquoi ne faisons-nous que des pas de fourmis chez nous ? Il me faut partir, saisir la vague maintenant, surfer dessus. Il n'y a que la musique qui puisse me conduire vers la liberté... C'est elle qui révolutionnera le monde, le fera rentrer dans une nouvelle ère dont on parlera dans les générations futures ».

« La musique. Rimbaud et Jimi Hendrix ».

« Jérémy fait pousser du cannabis sur son balcon. Il dit qu'il en a marre de la violence et des cons qui nous gouvernent. Il connaît un endroit où tout le monde est heureux, où il n'y a pas de guerre : Katmandou, c'est le paradis pour les hippies. »

« *Nous avons fumé avant d'aller au cinéma voir 2001 l'Odyssée de l'Espace. Ouais, Neil Armstrong a posé le premier pas sur la lune, mais avec ce film, on va encore plus loin, c'est un voyage vers l'infini.*

Ce soir chez Jérémy, nous avons décidé de partir bientôt. Il connaît quelqu'un qui peut trafiquer mon passeport et changer mon âge ».

« *15 mars 1970 – J'ai acheté des ponchos en laine (il paraît qu'il fait froid là-bas), et tous les disques de Jimi Hendrix, Jefferson Airplane et Grateful Dead. Hier, soirée passée à fumer du shit avec Jérémy. On a écouté « Strange days » des Doors. Total trip ».*

« *15 juin 1970 – J'ai vendu ma gourmette, ma chaîne et ma médaille en or, cadeaux que j'avais reçus pour ma communion. Il ne faut pas s'attacher aux choses, elles ne représentent rien. Avec l'argent recueilli et les économies que ma mère a gentiment entassées dans mon livret d'épargne, j'ai presque réuni la somme qu'il me faut pour acheter mon billet d'avion. Au besoin, je demanderai quelques billets à Nouchette... Elle ne m'a jamais rien refusé ».*

« *18 septembre 1970 – Aujourd'hui, ce vieux Jimi Hendrix est mort. J'ai pleuré comme un con dans ma chambre. Sans Jimi, le monde n'a plus de sens. Je déteste Paris, ma famille. Je veux partir, n'importe où mais partir... Jérémy m'a dit : "Demain on part, sinon, on ne partira jamais, il faut attraper la vague."*

Je prépare mon cartable comme si j'allais demain au lycée.

Il n'y aura plus jamais de demain au lycée.

Mes parents regardent la télé ce soir, comme tous les soirs. Toujours hypnotisé par monsieur Spock, papa mâche bruyamment ses côtelettes d'agneau, tandis que maman essaie de faire avaler à Sophia une assiette de soupe. Ma petite sœur joue avec sa cuillère et s'amuse : "Regarde, maman, ma soupe est pleine d'étoiles, il y en a autant que dans le ciel !"

Moi aussi, mes chéris, je m'en vais vers un ciel étoilé, chacun sa route...

Ma Nouchette chérie, je t'ai serrée dans mes bras avant de te dire bonsoir. Tu as ri et caressé mes cheveux :

– N'oublie pas de régler ton réveil, demain, tu as contrôle de maths à huit heures !

– Ne t'en fais pas, Nouchette, mon réveil est déjà réglé depuis tout à l'heure.

Je t'ai envoyé un baiser du bout des doigts. Tu as dit : “Richard, tu n'es qu'un farceur !”

Papa a crié qu'on ne s'entendait plus et il a haussé le son de la télé pour mieux entendre Star Trek. Maman a levé la tête vers moi, j'ai senti qu'elle allait dire quelque chose. J'étais son préféré avant la naissance de Sophia. Mais elle n'a pas osé couper une fois de plus monsieur Spock. J'ai levé la main pour lui faire un signe d'adieu, mais comme elle est très intuitive j'ai eu peur de l'alerter, alors j'ai relevé la mèche de cheveux qui me masquait les yeux et je lui ai adressé un clin d'œil. Ses yeux se sont agrandis, elle a froncé les sourcils, sa main tenait toujours la cuillère à soupe qui déversait des étoiles dans l'assiette de Sophia...

J'ai brusquement fait demi-tour.

Ne pas réfléchir.

Ne pas penser.

Savoir se détacher de tout. Même des siens.

Même de toi, ma Nouchette. »

C'était la dernière page arrachée qu'avait retrouvée Hana. Elle avait enfermé le tout à double tour, dans sa commode. Ces textes lui étaient visiblement destinés. Les transmettre à Milos et Delphine n'aurait fait qu'accentuer leur peine, en les forçant à s'interroger sur leurs erreurs passées. Elle décida donc de les taire puisque cela ne changerait plus rien désormais.

Depuis que Milos et Delphine étaient rentrés de Katmandou, il régnait un silence de plomb à la maison. Marlène n'avait même plus le droit de s'exercer au piano sous prétexte que ses gammes leur mettaient à tous les nerfs à vif. Milos poussa carrément une gueulante lorsqu'un soir, elle rentra après vingt-deux heures. Elle eut beau lui expliquer qu'elle était allée avec sa copine

Sylvie au cinéma, rien n'y fit. Même Delphine tenta vainement d'intervenir : « Enfin, Milos, elle a juste vu un film ! ». Son père ne voulut rien entendre et l'inscrivit comme pensionnaire dans un lycée privé.

Sophia, qui avait à peine plus de trois ans à l'époque, se souvenait à peine de cette période, excepté qu'elle fut envoyée chez Hana parce qu'elle avait un grand jardin et que c'était meilleur pour la santé de l'enfant qui avait tendance à faire des angines. La petite levait souvent la tête, en passant devant le « grand chêne - arbre du voyageur ». Elle comprenait confusément que Richard avait disparu mais elle partageait le secret du grand chêne avec lui, et ne le divulguerait jamais à personne.

À personne.

L'album de photos n° 12 se terminait par un cliché du jardin de sa grand-mère. Il avait neigé sur la haie de chênes et les rhododendrons. Par la fenêtre du salon, on apercevait un sapin illuminé. Noël 1971 s'était sans doute passé chez Hana. C'était vraisemblablement le tout premier Noël de la famille Kovic à la campagne. Pourtant, Delphine détestait aller chez Hana en hiver parce que « sa maison était pleine de courants d'air » et « il n'y avait aucun confort ».

Collée sur la même page, il n'y avait que cette photo de famille où Sophia, au centre, tenait une nouvelle poupée contre son cœur. Elle était entourée de sa mère, assise droite et stricte, dans un tailleur en laine sombre, le regard perdu par la fenêtre brouillée par la neige. Milos, assis de l'autre côté du canapé, semblait suivre un film à la télé, *Star Trek*, ou une autre série, Milos était devenu fan de séries télévisées. Hana ramassait les rubans colorés et le papier cadeau qui envahissait la table. Personne ne semblait faire attention à Marlène qui prenait la photo.

L'album n° 13 semblait avoir été commencé beaucoup plus tard. Il y avait un blanc de presque deux ans depuis le précédent. Une amnésie collective qui avait fait raccorder Noël 1971 à l'été 1973. Hana ne figurait plus sur aucune photo. Son dernier cliché l'avait montrée avec les mains remplies de rubans de couleurs, maintenant c'était le vide. Elle était enterrée dans le petit cimetière de son village.

Sophia referma l'album et se prit la tête entre les mains. Elle était glacée malgré le feu de bois qui crépitait dans la cheminée, malgré les fauteuils confortables de son salon. Elle oubliait qu'elle était chez elle à la Treille. Elle était retournée à l'appartement de Courbevoie et elle avait quatre ans.

Comment avaient-ils vécu entre 1971 et 1973 ? Comment avaient-ils survécu à la mort de Hana ? Sophia non plus ne s'en souvenait plus. Avait-elle beaucoup regardé la télé avec Milos ? Il lui semblait connaître les génériques de séries télé par cœur. Il lui revenait aussi de vagues réminiscences de conversations d'adultes, des potins de quartier qui tournaient dans sa tête, le soir. La fille de madame Lainé s'était suicidée, on l'avait retrouvée avec les veines tranchées, dans sa baignoire. Il y avait du sang partout. Une baignoire avec des vagues de sang, rouge comme les roses qu'il avait fallu jeter sur le cercueil à l'église. Delphine s'y était rendue, exceptionnellement, car elle avait perdu la foi. De plus, elle affirmait que les gens ne font rien d'autre que s'abreuver de la misère des autres. Il ne fallait pas compter sur elle pour répandre des potins. « Mon Dieu, madame Longeot a une langue de vipère, elle ne peut s'empêcher de cracher sur les autres. Milos, tu te rends compte qu'elle a osé traiter le mari de sa voisine de flemmard, alors qu'il travaille la nuit ? Et madame Menez qui n'arrête pas de se plaindre : l'inflation, le prix du pain, le coût du chauffage... Franchement Milos, elle n'a pas honte de toujours râler comme cela ! Elle qui n'a jamais eu de problèmes dans la vie, elle qui a encore tous ses enfants et d'adorables petits enfants ! Milos, il y a

des jours où je ne supporte plus personne, je souhaiterais partir loin d'ici, je voudrais mourir... »

Est-ce que Delphine avait vraiment dit qu'elle voulait mourir ? Delphine restait parfois en robe de chambre toute la journée, elle ne se coiffait pas, elle ne s'habillait pas. Delphine ne mangeait plus. Delphine buvait et pleurait sur le canapé. Le bon docteur arrivait avec sa sacoche, il faisait des piqûres à Delphine et lui donnait tout un tas de médicaments à prendre.

Pendant ce temps-là, la petite montait son cheval à bascule dans sa chambre et parcourait des heures entières la pampa vide, là où il n'y avait personne, ni princesses ni princes charmants.

Puis, le temps passant, Delphine retourna travailler au salon. Sophia apportait un petit sac rempli de crayons de couleurs et d'albums de coloriage. Chut ! Il ne fallait pas faire de bruit, les clientes n'aimaient pas les cris d'enfants.

Sophia fronça les sourcils. Elle se souvenait qu'on la laissait des journées entières, assise dans le fauteuil de l'arrière-boutique, puisqu'il n'y avait plus personne pour la garder à la maison.

Il ne fallait surtout pas évoquer Richard qui avait disparu, ni Hana qui était morte, ni même Marlène qui était punie, dans une pension.

Les clientes disaient que Sophia était sage comme une image. Elle passait ses après-midi au fond du magasin, la tête plongée dans ses livres illustrés, tout en détaillant avec curiosité les pages où des larmes roulaient silencieusement sur les joues des enfants. Ils criaient toujours la bouche grande ouverte, sans faire de bruit. Ce devait être ça, être sage comme une image.

Milos et Delphine affichaient un sourire commercial et prétendaient que tout allait mieux pour eux quand les clientes les questionnaient. Mais, sans même lever le nez de son

illustré, Sophia avait remarqué que sa mère semblait toujours enrhumée, et que la voix de son père s'était définitivement enrouée.

Marlène revint à la maison au bout de quelque temps. Elle avait été renvoyée de son lycée privé après avoir fait plusieurs fois le mur. Pour une fois, Milos vint la récupérer sans faire de commentaires. Il la réinscrivit dans son ancien établissement, où elle retrouva son amie Sylvie. Marlène réaffirma qu'elle n'aimait pas les études et qu'elle avait simplement décidé de devenir coiffeuse. À la fin de son année scolaire, elle plaquerait tout pour commencer sa formation.

Contre toute attente, ses parents obtempérèrent. On eut dit qu'au final, ils étaient soulagés que leur cadette eût décidé de rester avec eux, comblant ainsi le grand vide qui s'était creusé depuis ces trois dernières années dans la maison. Après tout, elle assurerait la relève du salon. Elle pourrait même désormais garder sa petite sœur, les fins d'après-midi, en rentrant du lycée, pendant que ses parents continueraient les brushings, les permanentes et les teintures sur les clientes qui, en bonnes habituées, suivaient avec assiduité le feuilleton de la famille. Le malheur des Kovic était même commenté à l'extérieur et madame Dufлот, lorsqu'elle allait chercher son pain, disait parfois : « Elle a bien du mérite, la pauvre madame Kovic, avec son fils qui a disparu ! Je ne sais pas comment elle fait pour rester toujours impeccable et bien maquillée ». Mais elle notait aussi, en secouant la tête : « Son mari n'est plus du tout le même. Lui, qui plaisantait tout le temps, ne parle presque plus ! ».

Le retour de Marlène à la maison au printemps 1973 fut à ce point bénéfique pour tous qu'ils décidèrent de passer le mois d'août à Saint-Malo. Cela faisait longtemps que la famille Kovic n'était plus partie en vacances, et une cliente avait entendu parler d'une maison à louer avec vue sur la mer, près de la plage de Rochebonne.

L'album photo de cet été-là montrait une famille réduite, mais détendue, qui avait accepté la trêve de l'été.

Il y avait Milos au restaurant, se battant avec les pinces d'un crabe, Delphine à ses côtés riait aux éclats et les deux sœurs pouffaient dans leurs mains. Il y avait aussi la plage immense et le vent qui faisait plier les parasols, aux tranches colorées. Assise sur une serviette avec de grands soleils jaunes imprimés dessus, Delphine, une main devant les yeux scrutait les vaguelettes blanches. Plus loin, à l'horizon, Sophia, coiffée de rouge, se penchait pour ramasser des coquillages.

Marlène, belle et dorée, un transistor collé contre son oreille, était enfouie dans le sable. Ses yeux pleins de rêves surveillaient une bande de jeunes qui jouaient plus loin au volley-ball. Une fine sueur perlait sur ses tempes. Pourtant elle passait machinalement la main sur son bras. La marée remontait, elle ressentait maintenant la montée insidieuse du froid alors que le soleil commençait à décliner à l'horizon, et que la peau avait fini d'exhaler sa chaleur.

Un autre jour, la famille, vêtue de cirés marins gonflés par le vent et ruisselants de pluie, tentait de deviner la forme des rochers sculptés sur la falaise de Rochebonne. Puis, à la page suivante, on voyait un coin de ciel bleu, avec Delphine en maillot deux-pièces noir, les cheveux mouillés et coiffés en arrière. Elle passait la langue sur ses lèvres et retrouvait soudain le goût du vent salé de son enfance. Milos, au loin, avançait d'un pas hésitant sur les algues brunes, un seau rouge à la main, tandis que la petite, derrière lui, levait son épuisette, semblant attraper les nuages blancs et joufflus qui coiffaient le sommet des rochers. Enfin, on voyait Delphine qui fermait les volets de la maison, Milos qui entassait les valises dans le coffre de la Fiat. Le temps maussade, des flaques d'eau autour de la voiture. Marlène qui frissonnait dans son tee-shirt à fines bretelles, son inséparable Polaroid autour du cou, et la petite, assise sur un sac qui

recommençait à sucer son pouce, alors que cela ne lui était plus arrivé depuis Paris.

Septembre arrivait à grands pas. À Paris les rues étaient humides et les vacanciers se résignaient à ranger les robes légères et les chemises à manches courtes, dans les placards. Milos et Delphine racontaient au salon, avec force détails, leur séjour à Saint-Malo. Oui, cela avait été une bonne idée, la grande plage était immense et tous les jours la petite remplissait son seau de crabes qui pullulaient sur les rochers de l'île de Chateaubriand. Milos, pour la première fois depuis longtemps, avait retrouvé le teint hâlé de son enfance, et ses yeux d'habitude si foncés avaient maintenant des reflets emplis de paillettes d'or. Delphine avait changé de coiffure. Elle lâchait maintenant deux mèches de son chignon qu'elle enroulait de part et d'autre sur ses joues dorées. Les clientes du salon remarquaient que les mains de Delphine et Milos se frôlaient beaucoup plus souvent qu'avant. Madame Dupuis raconta dans les autres magasins que les Kovic semblaient enfin avoir tourné une page.

Marlène débuta avec application son CAP de coiffure. Elle ne regrettait pas d'avoir quitté le lycée. Les études la rebutaient. Elle disait qu'elle avait envie de se confronter au concret de la vie. En choisissant la coiffure, elle pourrait effectuer tous ses stages pratiques au salon familial, ce qui représentait un immense avantage pour elle. Car, outre les shampoings, ses parents lui permettaient déjà d'effectuer quelques menues tâches, qui la familiarisaient avec son futur métier. Ses camarades de CAP qui étaient confinés, dans d'autres salons, aux travaux de shampoings, ou même de nettoyage, lui faisaient remarquer qu'elle avait bien de la chance de travailler dans l'entreprise familiale. Puisqu'elle commençait à gagner quelques sous de son travail, Milos abdiquait lorsqu'elle lui demandait la permission de sortir en discothèque avec Sylvie. « Seulement le samedi soir, et rentre impérativement avant deux heures du

matin » grognait-il pour la forme. Marlène fredonnait « Kung Fu Fighting » toute la journée, en travaillant, ce qui réjouissait toujours madame Lopez de passage pour sa mise en plis hebdomadaire.

Sophia passait maintenant ses mercredis au salon. On lui avait installé un grand fauteuil en rotin au fond de la pièce, où elle pouvait s'exercer à tracer les lettres de l'alphabet dans son cahier à grands carreaux. Un coussin rond à rayures écossaises épousait la forme du fauteuil, et Sophia, lovée à l'intérieur comme un chat, s'y endormait les fins d'après-midi, bercée par les glouglous des bacs à shampoings et par le ronronnement des sèche-cheveux qui entretenaient une douce chaleur. Au fur et à mesure du temps, elle découvrait de l'intérêt à écouter les conversations qui parfois s'animaient, s'échauffaient, menaçaient :

– Vous avez vu le prix du pétrole ! criait madame Orsini sous son casque, on ne pourra bientôt plus mettre de l'essence dans nos voitures !

– Et le chauffage ! s'époumonait madame Duflot, les loyers vont flamber avec les charges !

– La crise est mondiale ! Ne croyez-vous pas, Monsieur Kovic ?

– Le choc est rude ! admettait-il.

Delphine se remit à trembler. Depuis la crise du chapeau qui lui avait fait perdre une situation à laquelle elle tenait tant, elle ne supportait plus l'idée de la précarité économique. Elle avait huit ans lors de la déclaration de la seconde guerre mondiale et elle n'avait pas oublié sa jeunesse, marquée par les tickets de rationnement.

– Les jeunes ne trouveront plus de travail ! Ah, Madame Kovic, au moins, votre aînée reprendra le salon. Celle-là pour sûr, a son avenir tout tracé. En plus, elle a des doigts de fée !

– Et la petite, que veut-elle faire lorsqu'elle sera grande ?

La petite tournait tranquillement les pages du magazine *Elle* qui montraient toutes ces belles femmes qui faisaient rêver sa maman. D'ailleurs, avant, sa maman était belle et célèbre et elle remplissait aussi les pages des magazines. Parfois, quand Delphine était de bonne humeur et que l'enfant avait été sage, toutes les deux tournaient les pages des albums de ce passé glorieux. La petite écoutait tout. Elle apprenait tout par cœur : l'histoire de la crise du chapeau. « Ce fut du jour au lendemain, comme une mort brutale. Tout s'est arrêté. Tu te rends compte, il a fallu un courrier pour que je n'existe plus. En quelques mois, les personnes qui me reconnaissaient dans la rue m'ont oubliée, je n'étais plus rien ! Mais il a fallu se reprendre et continuer de vivre, pour vous, les enfants. J'ai donc accepté de travailler au salon de coiffure. Ton père m'a aidée, mais c'était très dur, très dur... ». Delphine tournait nerveusement les pages, son ongle verni éraflait parfois les photos pour souligner un détail : « Sophia, regarde ma main qui retient mon canotier. Ne remarques-tu rien ? Regarde bien : le ruban jaune qui cercle mon chapeau est assorti à la couleur de mes gants ! Avant, nous coordonnions les accessoires, c'était d'un chic. Maintenant on fait n'importe quoi ! »

Delphine prit son air buté et méprisant. Le monde devenait décadent. Quand elle était trop énervée, elle disait que cette nouvelle époque ne valait pas la peine d'être vécue, en tout cas pas pour elle. Mais elle espérait que ses enfants, tout au moins les deux qui lui restaient... En disant cela, elle posait sa main sur son cœur et respirait bruyamment. Donc, sur les deux qui lui restaient, il y en aurait au moins un qui réussirait là où elle même avait échoué...

Sophia, enfoncée dans son fauteuil en rotin, continuait de tourner les pages des magazines. Depuis plusieurs heures, elle avait écouté toutes les conversations, observé les profils qui s'animaient, les mains qui s'agitaient, les corps qui se

mouvait. Elle sursauta, madame Dupuis venait de renouveler sa question :

– Que veut-elle faire quand elle sera grande ?

Sophia fit pivoter lentement son fauteuil et se tourna vers la grande pièce inondée de soleil où une rangée de clientes habillées de grandes blouses lilas se penchaient dans sa direction :

– Moi, quand je serai grande, je veux être actrice !

– Eh bien, voilà qui sort du cœur ! se réjouit madame Duflot.

Delphine avait le cœur qui battait à grands coups. La petite se tenait bien droite au fond du fauteuil. Elle avait rejeté ses cheveux en arrière, et ses yeux lançaient des éclairs. Son sourire embrassa toute la pièce puis, d'un coup de pied, elle fit pivoter le fauteuil et disparut aux yeux de tous.

Delphine était transportée de joie. Jamais, elle n'avait abordé ce sujet avec Sophia qui était encore si petite. Mon Dieu, sa petite dernière réaliserait-elle son rêve ? Sophia captait si facilement les mimiques des autres. N'avait-elle pas été choisie pour jouer le petit chaperon rouge lors de la fête de Noël ? Au diable, le choc pétrolier. Si Sophia décidait de devenir actrice, Delphine lui donnerait tout crédit pour réaliser son rêve et elle lui tracerait la route.

Sophia referma lentement l'album n° 13.

Elle frissonna et rabaissa les manches de son pull. Le feu s'était éteint dans la cheminée. Il restait un peu de thé refroidi au fond de sa tasse. Elle l'avalait lentement. Le soleil déclinait à l'horizon, et les cyprès du fond du jardin dessinaient des ombres pointues qui obscurcissaient une à une les fleurs des massifs, comme le faisait auparavant l'allumeur de réverbères quand il passait coiffer les lumières dans les rues. La Treille prenait toujours un aspect triste à l'automne, sans doute à cause de la lumière froide qui ne faisait qu'effleurer le bal des feuilles mortes. Elle songea qu'elle devrait faire vérifier la fermeture des volets de la cuisine. Cette pièce était située plein nord, on s'y sentait comme dans

une glacière. Cette nuit, le vent allait encore souffler et faire grincer les gonds de la fenêtre, ce qui l'empêcherait de dormir.

Oui, elle avait partiellement réalisé le rêve de sa mère. Elle ne se souvenait plus si son métier lui avait été soufflé par Delphine ou si elle avait senti que cela lui ferait immensément plaisir. De toute façon, il fallait quelqu'un dans la maison pour porter les espoirs de la famille Kovic. C'était devenu une obligation morale. Une dette de famille. Après la disparition de Richard et l'abandon des études de Marlène, elle était la seule à pouvoir relever le défi. Si Delphine ne lui avait pas soufflé cette vocation, celle-ci était néanmoins devenue une évidence. Sophia Kovic, fille d'émigré tchèque, serait la réussite de la famille.

Elle avait ressenti pour la première fois cette obligation l'année de ses cinq ans.

C'était à Noël.

Delphine avait appris qu'on montait le spectacle du *Petit Chaperon Rouge* à la garderie pour enfants du quartier. La directrice cherchait une fillette qui jouerait le rôle titre. Delphine avait immédiatement fait réaliser par sa couturière, un manteau rouge similaire à celui de la couverture du livre d'Andersen. Et le jour de la distribution des rôles, la directrice vit arriver dans la grande salle, un vrai petit chaperon rouge, coiffé d'anglaises. Sophia se vit donc attribuer un rôle pour lequel on l'avait déjà destinée.

Plus tard, en marge de l'école, sa mère l'inscrivit à un cours de théâtre dispensé dans son quartier. Sophia y jouait des petits rôles avec conviction, d'autant plus que les séances se terminaient toujours par un joyeux goûter. Mais Delphine ne voulut pas en rester là. Elle estima que sa fille avait d'autres talents. Elle la traîna à des castings publicitaires où elle devait simuler la joie, en mangeant un biscuit ou un nouveau yaourt. Néanmoins, la fillette était rarement retenue, car la concurrence était rude et le visage de Sophia était trop typé méditerranéen. Il fallait

représenter une enfant ni trop brune ni trop blonde, avec les yeux ni trop noirs ni trop clairs. Enfin, les producteurs voulaient toujours une gosse passe-partout, qui resterait proche d'un produit et de la moyenne des Français.

À chaque casting raté, Sophia se sentait terriblement malheureuse. Pas tant de n'avoir pas été retenue, elle n'avait aucune envie de manger des yaourts pendant des heures et de simuler le bonheur, mais c'était le visage courroucé de sa mère et les paroles qu'elle lâchait qui l'accablaient :

– Comment ont-ils pu retenir cette petite maigrichonne insignifiante ? Tu étais pourtant la meilleure !

Sophia se retenait de pleurer. Finalement, elle ne savait plus si elle voulait devenir actrice. Elle adorait faire le pitre avec ses copines, mais pas jouer la comédie pour souffrir.

Sur le chemin du retour, sa mère continuait de crier tout le long des rues :

– De mon temps, il fallait un peu plus d'allure pour être choisie !

Sophia, la gorge nouée, courait derrière sa mère. Elle aurait tellement voulu lui faire plaisir. Elle y avait mis tout son talent, rendu son visage aussi expressif que possible et articulé de sa voix bien timbrée :

« Moi, ce que je préfère, c'est les yaourts au citron ! »

Désemparée, elle se disait qu'à cause de sa triste prestation, elle ne pourrait plus jamais manger de yaourts de sa vie, sans penser à cette épreuve. Delphine, toujours remontée, courait sur les trottoirs. Elle s'arrêta enfin devant la vitrine d'une librairie, se saisissant du bras de Sophia qu'elle broya jusqu'à la faire hurler. Puis elle siffla entre ses dents :

– Regarde bien, tu vois, là ? Sophia Loren, ici, et encore là. Il y a au moins trois livres sur elle ! À côté, Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Isabelle Adjani... Elles sont toutes là. Elles ont créé leur légende, elles sont partout, elles ! Dans vingt ans, cinquante ans,

elles seront toujours là ! Elles ne tomberont pas dans l'oubli ! Tu m'entends, Sophia ? Elle continueront d'exister !

Elle dévisagea Sophia sans indulgence. Sa voix continuait de gronder :

– Tu comprends, moi, avec les chapeaux, je n'avais pas d'avenir et comme ma taille était trop petite pour faire autre chose, c'était foutu d'avance... Mais toi ! Comment as-tu pu rater ce casting ? Elle repartait en gesticulant sur le trottoir : « Elle l'a raté ce casting ! ».

Essouffées, elles arrivèrent enfin dans leur rue. Delphine ouvrit la porte du salon avec fracas. Milos, les ciseaux en suspens craignait déjà ce qui allait suivre.

Elle poussa la petite dans la pièce au milieu des miroirs :

– Sophia, rejoue devant toutes ces dames la scène du yaourt !

– Non, maman, je ne veux pas !

Delphine avait la voix vibrante :

– Sophia, tout le monde n'attend plus que toi !

Mesdames Lévy, Lopez, Soulas et Dupuis avaient pivoté un quart de tour sur leur fauteuil. Sophia, brûlante sous les regards croisés des clientes et de ses parents, s'exclama les larmes au bord des cils :

– Moi ce que je préfère, c'est les yaourts au citron !

Puis elle courut dans les toilettes pour s'enfermer à double tour.

À travers la porte, elle entendait encore sa mère :

– Elle était vraiment la meilleure, elle n'a pas été prise car l'emballage est jaune, et ils voulaient une gosse au cheveux clairs !

Delphine essayait de brancher le casque à chauffer de madame Dupuis, tout en menaçant la salle de sa prise électrique :

– Moi, j'appelle cela de la ségrégation ethnique !

Madame Soulas, nouvelle cliente, qui était d'une douceur exquise, tenta de la calmer :

– Vous savez, ce n'étaient que des yaourts !

– Et en plus, elle ne les aime pas ! s'écria Delphine.

Sophia finit par sortir des toilettes pour se vautrer dans le grand fauteuil en osier, caché dans l'ombre du salon. Puis elle posa sa tête entre ses bras et s'endormit. Après le départ de la dernière cliente, ses parents comptèrent la caisse. Marlène qui avait terminé ses cours entra dans la boutique :

– Mais où est Sophia ?

Ah oui, Sophia ! Ils avaient fini par l'oublier. Parce que l'après-midi avait été long et les clientes exigeantes. Et puis, surtout parce que madame Millet, nouvelle dans le quartier, n'avait pu s'empêcher d'apporter les photos du mariage de son fils. Elle comptait un peu sur ses deux séances hebdomadaires de bigoudis pour nouer de nouvelles amitiés. Aucun endroit autre qu'un salon de coiffure n'étant plus favorable pour écouter la vie des autres et parler de la sienne.

Elle avait ouvert son sac à main et sorti un paquet de photos :

– Voilà mon fils Richard et sa jeune épouse !

Fièremment, elle avait étalé quelques clichés entre les peignes et les brosses. Delphine s'était raidie sur son tabouret. Madame Dupuis, gênée, s'était raclé la gorge et avait fait semblant de jeter un coup d'œil poli aux photos.

Madame Millet, surprise du peu d'enthousiasme que le mariage de son fils avait suscité, s'était interrogée :

– Vos enfants sont peut-être trop jeunes pour être en âge de se marier, madame Kovic ?

– J'avais un fils, Madame Millet, il s'appelait Richard et il aurait aujourd'hui vingt-trois ans s'il n'était pas mort.

On ne revit plus madame Millet au salon. Elle changea de rue pour se constituer un nouveau réseau d'amis.

Milos et Delphine n'avaient jamais pu se faire à la disparition de Richard. Même si, à de rares moments, comme au retour des vacances d'été, le couple semblait avoir retrouvé toute sa joie, celle-ci demeurait précaire. Il subsistait encore au quotidien comme une ombre planante. La chambre de leur fils n'avait pas été déménagée, son lit était fait et nul n'avait le droit d'y toucher. Milos soupçonnait Delphine d'aller s'y étendre parfois, l'après-midi, quand elle montait prendre un cachet pour soigner l'une de ses fameuses migraines, avant de redescendre une heure après, l'air hagard et l'haleine sentant le gin.

Lui-même était conscient de ne plus être le même homme. Quelque chose en lui était définitivement mort. Il se murait, le soir, dans un mutisme pesant, tout en s'abrutissant sur le jeu de « Pong » qu'il avait installé sur la télé. Delphine, qui ne supportait pas le bruit sonore de l'échange de balles, claquait la porte et s'en allait préparer le repas, en compagnie de sa bouteille de gin.

De la chambre de Marlène s'élevaient les morceaux de ses tubes favoris, qu'elle repassait en boucle sur l'électrophone : « *I love you baby* » de Frankie Valli et « *Never can say goodbye* » de Gloria Gaynor.

Enfin, le repas fut prêt. Épuisés par leur dure journée de travail, Milos et Delphine n'échangeaient pas un mot. *Kojak* avait remplacé le « Pong » sur la télé, et Milos suivait ardemment les prouesses de Telly Savalas.

Marlène, les yeux mi-clos, chantonait entre ses dents « *I love you baby... You're just too good to be true... Can't take my eyes off you...* ».

Milos, exaspéré, s'écria :

– Au moins, j'espère qu'à force de susurrer toutes ces mièvreries, tu vas finir par apprendre un peu d'anglais !

Delphine se leva d'un coup pour faire diversion et, faute d'avoir eu le temps de confectionner un gâteau, elle ne ramena

de la cuisine que des yaourts, disposés dans une assiette à dessert, tandis que Sophia raide sur sa chaise se mit à hurler :

– Je déteste les yaourts au citron !

Delphine leva les sourcils :

– Avec un peu d’efforts, tu finiras par trouver le ton juste !

L’étiquette collée sur le dos de l’album n° 14 indiquait « 1977 MARLÈNE et PASCAL ».

L’écriture était à l’encre bleue. Tiens, c’est bizarre, pour la première fois, Milos utilisait le bleu au lieu du noir, et les caractères étaient en majuscules. Sans doute, 1977 avait-elle été pour lui une année à marquer d’une pierre blanche.

Marlène rencontra Pascal cet été-là. Elle avait vingt ans, son CAP en poche, et un emploi à plein temps au salon parental. Désormais, elle vivait à sa guise. Milos et Delphine respectaient son indépendance. Elle était devenue l’aînée, celle qui travaillait consciencieusement, sortait comme bon lui semblait le week-end, et rentrait tous les soirs à la maison puisque c’était son choix. L’équilibre familial était presque parfait, si ce n’était la chambre de Richard toujours fermée et maintenue comme un sanctuaire. La famille s’essayait à une quadrature du cercle avec un membre fantôme qui planait autour d’eux. Dans la salle à manger, Marlène s’installait face à Milos à table, et Sophia faisait face à Delphine. Jamais, ils ne changeaient cet ordre devenu tacitement obligatoire. Il n’y avait pas d’espace entre eux, laissant la place à un hypothétique intrus qui aurait pu menacer cette symétrie parfaite. Auparavant, Richard était assis face à Hana. Il avait seulement fallu raccourcir la table en ôtant sa rallonge pour reformer un cercle parfait, que nul ne viendrait rompre.

Sauf que Marlène avait croisé la route de Pascal, un soir au Palace, sur l’air de « *Saturday night fever* » qui enflammait les

salles et les cœurs de la jeunesse endiablée. Pascal avait eu une curieuse entrée en matière :

– Vous me rappelez le regard gris d’un de mes anciens camarades de lycée, peut-être le connaissiez-vous ?

Marlène, les yeux baissés, frotta le sol du bout de son escarpin :

– Ah oui, comment s’appelait-il ?

– Richard, je crois. Richard... Avec un nom de famille à consonance des pays de l’Est, me semble-t-il.

Elle se mordit les lèvres, puis redressa lentement la tête :

– Richard Kovic était mon frère...

Il lui prit la main et l’entraîna au bar pour lui offrir un verre. Elle lui raconta tout. La disparition de Richard et comment ils avaient vécu depuis. Pascal dit qu’il était absolument désolé pour elle, il lui caressa la main et lui raconta à son tour son propre parcours. Il avait également rompu avec le lycée, dans les années 70. Comme il avait raté son bac, et que ses parents étaient en plein divorce, il avait fui Paris pour Londres où il avait vécu comme barman pour profiter de la vie nocturne et des concerts rock de la capitale britannique. Là-bas, il était devenu un vrai fan de *Tommy*, l’opéra rock des Who, qui faisait un carton. Mais après avoir vécu comme un oiseau nocturne pendant plusieurs années, il s’était réveillé :

– Le rock trépassait. Le bar où je travaillais était désormais inondé de musique disco. Un de mes copains resté à Paris m’a proposé de le rejoindre pour créer sa boîte d’informatique. Je n’y connaissais rien, mais il a insisté, disant qu’il pouvait me former sur le tas. Tu vois, j’y suis maintenant !

– Et tu t’es reconverti au disco ?

Il regarda autour de lui, ses yeux verts pétillaient sous la mèche de cheveux qui lui barrait le front :

– J’aime m’amuser c’est tout !

Marlène attendit plusieurs semaines avant de présenter Pascal à ses parents. Elle ne craignait nullement qu’il ne leur fit bonne

impression. Il avait tout du gendre idéal avec son mètre quatre-vingts, ses cheveux bien coiffés et ses petites lunettes cerclées qui lui donnaient l'air d'un intellectuel. Non, le problème tenait au fait qu'il avait bien connu Richard, et qu'elle imaginait le malaise général, s'il venait à évoquer ses années de lycée en présence de ses parents. Lorsque la rencontre devint inévitable avec sa famille, elle prévint Pascal qu'il devrait faire attention à ses propos lorsqu'il viendrait dîner, car « Richard était un sujet sensible » à la maison.

Enfin, la date du vendredi soir fut fixée pour cette première rencontre. Delphine se creusa la tête pour savoir comment elle allait le placer en salle à manger. Évidemment, elle allait devoir réinstaller la rallonge pour agrandir la table, mais ensuite quelle place attribuer à cet étranger ? D'abord, elle affirma qu'il n'était pas question de bouleverser le plan de table habituel : Marlène face à Milos et Sophia face à Delphine :

– Il ne me reste qu'à l'installer en bout de table !

– Maman, tu n'y penses pas ! Cette place est habituellement réservée au chef de famille !

Delphine avait le visage fermé :

– Je ne souhaite pas qu'un inconnu vienne changer nos habitudes, c'est tout !

Milos qui venait de rentrer à ce moment-là, jeta son manteau sur un fauteuil et trancha :

– Sophia face à Delphine comme d'habitude, Marlène face à Pascal, et moi je m'installerai en bout de table ! On n'en parle plus !

– Comme tu le souhaites ! abdiqua Delphine d'un air contrit.

Elle se rendit à la cuisine où elle se versa un doigt de Porto. Puis, pour calmer les battements de son sang qui martelait ses tempes, elle posa son front sur la vitre froide de la fenêtre. Lentement, elle tourna la tête en la pressant contre le carreau et petit à

petit, avec la sensation du froid, sa migraine naissante s'apaisa. Son regard parcourut le mur gris de l'aile du bâtiment d'en face percé d'étroites fenêtres aux rideaux vichy. Posées sur leur rebord, des plantes aromatiques tentaient de survivre dans des pots de terre : du romarin, du thym, que des femmes en bigoudis qu'elle apercevait le dimanche, amputaient avec de longs ciseaux de cuisine. Delphine les observait souvent, ces ménagères qui faisaient siffler leur cocotte-minute au bord de leur fenêtre. Et elle voyait aussi la fumée blanche qui en sortait comme de la cheminée d'un navire, hésitant, avant de s'élever vers le ciel. Son regard descendit le long des tuyauteries qui desservaient tous les étages. Il n'était pas rare qu'elle découvrit coincée sur le rebord d'une fenêtre entre deux pots d'herbes, une bouteille de gin où de Porto qui prenait le frais. Il lui était agréable de savoir que les dames Marquez et Moissant du dessous, qu'elle croisait dans l'ascenseur, bien pomponnées, au bras de maris au ventre rond et à l'œil satisfait, dissimulaient comme elle des secrets, derrière des rideaux vichy inoffensifs. D'ailleurs, elle méprisait monsieur Marquez. Avec ses airs doucereux, tout le monde savait qu'il trompait sa femme avec sa secrétaire. C'est madame Dupuis qui les avait surpris, à l'arrière de leur voiture. Elle l'avait raconté le mois dernier, au salon. Ce n'était pas étonnant que madame Marquez prît des airs de chien battu et qu'elle noyât son chagrin dans sa bouteille. Car comme la plupart des femmes de l'immeuble, elle ne travaillait pas. Si son mari la quittait, il ne lui resterait plus que sa famille où se réfugier, dans le meilleur des cas, voire à demander la charité dans quelque bureau social, dans le pire des cas.

De son côté, Delphine gagnait bien sa vie – du moins, quand elle était modèle pour les chapeaux. Maintenant, évidemment, il fallait bien rester debout, et faire des brushings toute la journée à mesdames Dupuis ou Potain, qu'il fallait flatter pour qu'elles revinssent.

De retour dans la cuisine, elle eut à peine le temps d'achever la préparation de la blanquette de veau que la sonnette tinta à la porte d'entrée. Elle ôta rapidement son tablier et se précipita vers l'entrée. La porte s'ouvrit devant un immense bouquet de fleurs, qui masquait celui qui le tenait. À travers les roses, elle devina un grand garçon à la mèche blonde qui cachait un regard vert. Son sourire était désarmant de jeunesse et de timidité. Elle attrapa maladroitement les fleurs, balbutia des remerciements. Heureusement, Marlène arriva. Sophia s'écarta pour laisser Milos s'avancer à son tour. Delphine embarrassée par le bouquet de fleurs fit demi-tour vers la cuisine et nota au passage que Milos avait endossé son vieux pull jacquard à manches longues : celui qu'il avait reçu il y a plus de trois ans à Noël. « Je lui avais pourtant dit de mettre une chemise et une cravate ! », marmonna-t-elle, le nez dans les roses. « Mon Dieu, ce jeune homme est tellement grand, ses yeux sont d'un vert qui tire sur le gris ».

Pascal fut charmant pendant tout le repas. Milos avait renoncé à allumer la télévision pour suivre les aventures de son héros, monsieur Spock. Et sachant l'importance de ce sacrifice, Marlène lui en savait gré. Delphine s'excusa comme à son habitude de n'avoir eu le temps de confectionner un dessert et posa sur la table l'éternelle assiette, remplie de yaourts. C'est à ce moment-là que Sophia ouvrit la bouche pour la première fois depuis le début du repas :

– Pascal déteste peut-être les yaourts au citron ?

Delphine la pria sèchement de se taire.

– Où avez-vous fait vos études ? demanda Milos pour dégeler l'atmosphère.

– Au lycée Jaques Prévert ! répondit Pascal, avant de se mordre aussitôt les lèvres.

Marlène fut consternée.

Tout s'était si bien passé depuis le début ! Et voilà, la gaffe venait d'être commise. Comme dans un film au ralenti, elle vit Delphine,

les yeux agrandis d'émotion, retirer la cuillère de sa bouche pour fixer Pascal. Milos, de son côté s'était reculé au fond de sa chaise pour scruter avec attention le motif brodé sur la nappe, comme s'il découvrait pour la première fois que ces entrechats de « H. K. » étaient les initiales que Hana avait brodées, avant de lui transmettre son linge de maison. Il respira bruyamment, posa les mains de chaque côté de la table, et redressa lentement la tête :

– En quelle année étiez-vous au lycée Jaques Prévert ?

– De 1967 à 1971, je crois, balbutia l'infortuné.

– Vous avez dû connaître notre fils Richard, s'écria Delphine d'une voix métallique. Il le fréquentait aussi à cette période.

– Oui, je l'ai connu.

Pascal était maintenant aussi pâle que Delphine.

– Mais nous n'étions pas dans la même classe ! lâcha-t-il enfin.

Milos se leva brusquement et fit un geste vers la fenêtre :

– Je crois que puisque personne n'aime les yaourts au citron, nous allons passer au salon ! Nous y serons assis plus confortablement. Delphine, sors-nous le cognac !

Pendant qu'ils buvaient le digestif en s'échangeant des banalités, ils entendirent Delphine casser maladroitement la pile d'assiettes en entrant dans la cuisine. Marlène ne se leva pas pour l'aider. Elle savait qu'il valait mieux la laisser seule et faire comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait pas eu d'incident.

Plus jamais d'ailleurs, le prénom de Richard ne fut évoqué en présence de Pascal, qui s'appliqua adroitement à éviter tout sujet qui aurait pu devenir dangereux. Même le jour de son mariage avec Marlène, trois ans plus tard, en 1980, il passa au crible la liste des invités et fit en sorte qu'aucune connaissance commune ne vînt remuer de douloureux souvenirs.

Marlène s'installa donc avec Pascal dans un trois-pièces avec terrasse, près du Parc Monceau. Le loyer était élevé, mais

ils eurent le coup de foudre pour ce nid entouré de verdure. Delphine fit néanmoins la remarque à madame Dufлот que monter leurs trois étages sans ascenseur était tout simplement épuisant. En conséquence, elle-même et Milos se borneraient à leur rendre visite seulement un dimanche par mois. « De toute façon, conclut-elle, Marlène travaille quotidiennement au salon, nous la voyons donc autant qu'avant ».

Paris années 1980

Après le mariage de Marlène, la maison sembla bien vide à Sophia qui se retrouva seule avec ses parents. Elle eut l'étrange sentiment d'avoir quitté la place de petite dernière pour prendre celle d'aînée de la famille, sans avoir parcouru les différentes étapes qui eussent pu en autoriser le statut. Elle ressentait comme un flottement dans ce positionnement, voire carrément une usurpation de titre. Le plus terrible était le soir, car ils se retrouvaient trois à table. La quadrature du cercle était irrémédiablement rompue. Sophia s'installa face à Delphine comme d'habitude, mais Milos n'eut plus comme vis-à-vis que la télévision. Il s'empara d'autorité de la télécommande et se mit à contrôler l'image et le son des émissions qu'il sélectionnait. Il ne supportait plus la moindre conversation qui dérangeait sa concentration. Aussi, les repas se bornaient-ils à : « Passe-moi le sel », « Reprends-tu du fromage ? », « Sophia, va chercher l'eau gazeuse dans le frigo ! ». Même Delphine n'osait plus présenter l'assiette de yaourts, pourtant riches en calcium, de peur que Sophia ne protestât bruyamment, rompant ainsi le précaire équilibre silencieux.

Milos s'était découvert deux nouvelles marottes. Le Rubik's Cube et la série télé *Dallas*. Avec le premier, il s'exerçait sans relâche pour aligner une même couleur sur chaque face. Mais il échouait systématiquement alors qu'il était très près du but.

Cela le rendait fou, il hurlait et jetait le cube au sol avant de le reprendre :

– Je suis certain que cet objet est truqué, j’ai tout essayé, toutes les combinaisons. Ce n’est pas normal de perdre juste à la dernière figure !

Lui, si taciturne à la maison, en discutait bruyamment avec les clientes du salon, qui se passionnaient aussi pour l’objet devenu culte. Mais aucune n’avait réussi l’exploit d’aligner les couleurs sur toutes les faces. Jusqu’au jour où madame Lévy prétendit que son petit-fils y arrivait en moins de trois minutes. Milos proposa d’offrir une coupe de cheveux gratuite au brillant jeune homme, pour connaître la façon dont il s’y prenait. Rendez-vous fut pris, et le coiffeur préféra amener ce jour-là son propre cube, afin que le jeune Lévy pût y réitérer sa prouesse et démontrer ainsi que l’objet était monté correctement. Le jeune homme réalisa la figure en moins d’une minute face à tous les clients. Malheureusement, de retour chez lui, Milos ne parvint jamais à se souvenir de la combinaison et il continua à s’exercer dans l’obscurité du séjour, tout en pestant et tempêtant contre ce fichu machin qui le rendrait fou.

Parallèlement, il devint fan inconditionnel de la série *Dallas*. Il était fasciné par le destin de la famille Ewing. Tout comme il se battait pour démystifier les rouages du Rubik’s Cube, il voulait comprendre comment chaque membre d’une famille fabrique son destin, et à quoi cela tient. Comment J.-R. était-il devenu le chef d’une famille tant haïe ? Pourquoi Sue-Ellen avait-elle sombré dans la boisson ? Qu’est-ce qui avait influé sur la vie et le devenir des trois frères ? Delphine affirmait que Sue-Ellen était devenue alcoolique parce qu’elle était manipulée par J.-R. et qu’il ne l’aimait pas. Milos penchait plus sur une forme de désœuvrement et de fatalisme la concernant. Cette femme manquait de caractère, elle se laissait sombrer sans rien faire, elle n’avait aucun but dans la vie.

C'était un papillon qui s'était brûlé les ailes à trop approcher la lumière.

Au salon, chacun avait son avis sur la question et, globalement, les clientes éprouvaient autant de détestation que de fascination pour J.-R. et Sue-Ellen. Toutes s'accordaient à dire que l'argent adoucit néanmoins les problèmes. Le mari est volage ? Tant qu'on n'a pas de difficultés pour régler son loyer à la fin du mois, et qu'on a les moyens de payer du personnel de maison pour avoir le temps de réfléchir à ses soucis, c'est que l'on n'a que des problèmes de riches. « Pas vrai, Monsieur Kovic ? » Il acquiesçait. Ce sont des milieux où l'argent est roi. Et bien qu'il soit haï, la disparition de J.-R. mettrait à mal la série parce que le public aime les tyrans, les fortes personnalités, les dictateurs et que tout le monde a autant besoin de haïr que d'aimer.

Delphine ne disait rien. Elle savait qu'il n'y a pas que les riches comme Sue-Ellen qui boivent. Il n'y avait qu'à voir les fenêtres des cuisines de son immeuble, et les bouteilles qui y étaient cachées pour savoir que la déprime s'attaque à toutes les couches de la société. Mais elle souriait tout en coiffant madame Lerat, et lui confirmait que tout cela était bien scandaleux.

C'est à cette période, sans doute pour rompre la morosité quotidienne, que Delphine redoubla d'efforts pour faire passer des castings à Sophia. Elle l'incita à suivre parallèlement des cours de théâtre, de diction, et même d'expression corporelle. Toutes ces démarches étaient salutaires, selon elle, pour réussir dans la comédie. Un soir, elle releva une petite annonce dans un quotidien national : « Recherche jeune fille, environ quatorze ans, type méditerranéen, pour petit film publicitaire ».

– Le problème, s'énerma Delphine, c'est qu'on se sait pas de quoi il s'agit exactement. Je ne sais comment tu dois être coiffée et habillée pour coller au rôle. Je pense que je ferais mieux de téléphoner pour en savoir plus !

Sophia qui se souvenait encore du rôle du petit chaperon rouge où elle était arrivée déjà costumée, frémissait en pensant qu'il pouvait s'agir cette fois d'une marque de biscuits. Car sa mère était capable de lui faire endosser un costume folklorique local, rien que pour coller à l'image d'une gaufrette. Mais Delphine reposa le combiné, déçue :

– Je n'ai eu qu'un répondeur, on n'en saura pas plus !

Elle scruta sa fille comme si elle la découvrait :

– Va mettre ton pull rouge, c'est une couleur qui te porte chance. Tu laisseras tes longs cheveux bruns flotter sur les épaules, et advienne que pourra !

Delphine signa quelques papiers et patienta pendant que Sophia faisait un bout d'essai avec toute l'équipe. La directrice de casting lui expliqua qu'il s'agissait de vendre des vacances sur la Méditerranée pour une chaîne hôtelière et qu'elle était censée manger une glace à la terrasse d'un café avec d'autres jeunes gens. Pas de problèmes, Sophia avait toujours adoré les glaces. De plus, les adolescents qui tentaient la sélection comme elle, étaient vraiment décontractés. Elle s'amusa beaucoup, sans faire attention à la caméra, et fut contre toute attente retenue pour le rôle. Delphine en fut tellement contente qu'elle cessa instantanément de lui faire manger le soir des yaourts au citron. Désormais, elle proposait des sorbets en guise de dessert, ce que ne refusait pas non plus Milos.

« Bien sûr, expliqua-t-elle à madame Dufлот, qui faisait sa mise en plis au salon de coiffure, sous les doigts habiles de Marlène, quand on voit le film passer à la télé, ils sont une dizaine de jeunes en terrasse. Il faut regarder vers la première table sur la gauche pour voir Sophia, le film ne dure que dix secondes ! Mais on ne voit qu'elle, elle crève l'écran ! »

Même Milos, le soir, semblait satisfait de retrouver régulièrement sa fille, à travers la page de publicités, tout de suite après les informations. Même s'il ne disait rien, Sophia savait qu'il

manquait volontiers un bout de *Dallas* qui avait déjà commencé sur la première chaîne, pour ne pas rater sa fille, qui passait sur la deuxième. Delphine hochait la tête, puis débarrassait en silence les assiettes. Ses yeux caressait la télé, puis le visage de sa benjamine.

Elle continua à épilucher les petites annonces et à relancer ses contacts pour décrocher un autre rôle à sa fille. La route était longue mais elle sortirait Sophia de l'ombre.

Tous les soirs, Milos, dans l'obscurité du salon, posait sa tête sur le coin de son fauteuil et on entendait sa respiration légèrement sifflante. Sophia passait près de Delphine, penchée sur les mots croisés de *Jours de France*. Elle effleurait son épaule pour lui signifier qu'elle allait se coucher. Arrivée dans sa chambre, elle n'allumait pas. Elle s'efforçait de s'orienter dans la nuit. C'était une épreuve qu'elle s'infligeait chaque soir, et elle s'apercevait qu'elle esquivait de mieux en mieux les obstacles, même si « cette pauvre Jeannette » avait déplacé une chaise ou un fauteuil pendant la journée, en faisant le ménage. Elle avait fini par acquérir l'intuition de la présence d'objets devant elle. Elle arrivait donc sans encombre à sa fenêtre et ouvrait d'un coup sec les doubles rideaux, laissant entrer le halo de lumière des lampadaires qui venait fouiller sa chambre. Puis, elle poussait la porte de la salle d'eau. Après sa douche, elle observait dans le miroir au-dessus du lavabo, le visage pâle et sans fard qui tremblait sous l'effet du néon. Elle y cherchait les prémices de la femme fatale qu'elle deviendrait un jour, mais n'y trouvait que le reflet d'une banale adolescente au regard triste. Alors, elle allait appuyer son front sur la vitre froide et embuée qui donnait sur l'agitation de la rue, et elle restait, longtemps, à observer les ombres et les lumières du dehors. Le trottoir d'en face bougeait, vivait, chuchotait, et parfois criait. Souvent, il luisait et l'on pouvait observer des parapluies, comme des coques gonflées, glisser lentement le long des magasins. Quand enfin, elle ne

tenait plus, de fatigue et de froid, elle refermait aux trois quarts le lourd rideau de velours, et s'en retournait lentement vers son lit pour s'y enfoncer grelottante. Son regard, tourné vers la fenêtre, fixait longtemps le pâle lampadaire qui diffusait un pinceau d'ombres changeantes sur son oreiller, puis elle s'endormait enfin.

La naissance du premier enfant de Marlène, au printemps 1984, apporta de la joie à toute la famille. Milos avait acheté un appareil photo tout neuf, pour fêter l'événement à la clinique. Marlène vint même s'installer quelques jours au domicile parental, pour se remettre de sa fatigue. La maison était en effervescence. On se bousculait dans les couloirs pour amener un biberon, un paquet de couches, ou une nouvelle brassière en murmurant des : « Chut, ne faisons pas de bruit, Thomas dort ! »

Pascal fut promu au grade de gendre respecté, s'il en doutait encore, et Delphine cessa pour un temps de se plaindre de ses migraines.

Le jeune couple décida de déménager car les trois étages sans ascenseur, si « glamour » face au parc Monceau, devinrent très vite épuisants avec, d'un côté, un bébé à porter et de l'autre, les sacs à provisions à monter au quotidien. Milos étonna tout le monde lorsqu'il annonça avoir repéré, lors de sa promenade de méditation quotidienne, un trois-pièces avec terrasse, proposé en location, dans un immeuble situé à trois pâtés de maisons du salon. Mais comme l'appartement nécessitait quelques travaux de propreté, le jeune couple vint provisoirement s'installer chez les Kovic avec le petit Thomas.

La famille se trouva donc momentanément agrandie et il y eut d'un coup beaucoup d'agitation à l'appartement familial, au grand plaisir de Sophia qui rêvait à son tour qu'on « la lâche un peu ». Profitant de conditions favorables pour elle, elle proposa

de céder sa chambre au bébé, afin que le jeune couple pût dormir tranquillement, de son côté, dans l'ancienne chambre de Marlène, contiguë à la sienne.

Comme il n'était pas question d'ouvrir celle de Richard, restée intacte depuis sa disparition, Sophia suggéra qu'elle pourrait s'installer dans l'ancien studio de Hana, situé sur le palier à l'extérieur de l'appartement. Il servait de temps en temps de chambre d'amis, à vrai dire tellement rarement que les meubles étaient toujours recouverts de housses. Sophia fut enchantée de se l'approprier et de le personnaliser, avec la commode et le bureau qu'elle ramena de sa chambre, ainsi que quelques posters qu'elle punaisa au-dessus du lit. Milos et Delphine la prévinrent qu'elle devrait réintégrer sa chambre sitôt le départ de Marlène et Pascal, car à seize ans, elle était bien trop jeune pour prendre son indépendance. Mais elle se fichait des conditions, se disant qu'elle avait déjà réalisé un premier pas vers la liberté.

Sophia se souvenait de cette période comme d'une tranche de bonheur. Une pause dans les affres de la vie. Depuis qu'elle était petite, elle s'était habituée à ce que le bonheur ne fût qu'une notion fugitive. Si on lui avait demandé de le définir, elle aurait pris pour image le voyageur qui traverse un désert, et qui, au hasard de son parcours, tombe sur une oasis. Mais le nomade ne reste jamais dans une oasis, celle-ci ne constituant qu'une halte pour se restaurer, reforcer ses défenses, avant de se jeter à nouveau sur les pistes en vue d'atteindre un but. Quel but ? Delphine avait un but pour Sophia. Elle devait devenir actrice. Elle s'employait au quotidien à mettre sa fille sur orbite. Elle écumait les castings, faisait jouer ses rares relations. Elle avait décidé de faire reposer l'avenir de la famille Kovic sur les frêles épaules de sa fille.

Richard avait disparu. Marlène reprendrait l'affaire familiale. Sophia, tel le chat botté, devrait se contenter de son seul talent pour combler les espoirs de sa mère. La jeune fille eut de plus

en plus conscience d'avoir une dette de famille, à régler au nom de tous les siens.

La naissance de Thomas avait remonté d'un coup le moral de toute une famille et l'avait ressoudée. Ils se déplaçaient en tribu au parc, pour sortir le bébé, et avaient même organisé un grand pique-nique, au bois de Vincennes, pour que le cher petit prît l'air, pendant que les aînés canotaient sur le lac. Delphine avait les yeux pétillants lorsque tous les siens étaient réunis. Elle pensait avoir reconstitué une vraie famille.

Elle eut juste une petite rechute au mois d'août.

Tout le monde s'apprêtait à partir pour Saint-Malo, qui était devenu le lieu de villégiature des Kovic depuis qu'ils avaient trouvé cette formidable maison en location.

« Il était dix heures du matin, Milos avait fini de remplir le coffre de la voiture et regardait sa montre. Il ne fallait pas tarder car il estimait qu'il y avait plusieurs heures de route encore avant d'arriver à destination. Pascal arriva à son tour, avec sa Golf chargée du matériel nécessaire au petit Thomas. Vite, tout le monde s'embrassa et s'extasia devant l'adorable bébé, en barboteuse marine. Chacun regagna sa voiture. Sophia avec ses parents, et le jeune couple avec son bébé. Les deux voitures se suivirent le long des quais de Seine en direction du pont de Saint Cloud. Milos prévint qu'il fallait faire attention de bifurquer au bon endroit, car la dernière fois, il s'était trompé et ils avaient perdu comme cela une bonne demi-heure. Delphine rétorqua que de toute façon, Pascal saurait rapidement les remettre sur la bonne route. Elle était détendue et elle tourna le bouton de l'auto-radio pour écouter un peu de musique. La voix grave d'un journaliste interrompit la chanson :

– Nous venons d'apprendre la mort de Richard Burton, décédé aujourd'hui, le 5 août 1984. Il avait été...

Delphine éteignit lentement la radio et ses épaules se secouèrent convulsivement. Milos ôta une de ses mains du volant

pour la poser sur l'épaule de sa femme, qui demeurait prostrée. Sophia, assise à l'arrière de la voiture, se composa un sourire en urgence et fit un petit signe à Pascal, lorsqu'il les dépassa avec sa Golf pour leur tracer la route. Il ne fallait pas que le jeune couple se rendît compte de cet incident. Toujours faire comme si de rien n'était. Delphine allait se calmer un peu plus tard. C'était toujours pareil.

Les voitures s'arrêtèrent au Mans pour la pause déjeuner et pour changer le bébé. Malgré le ciel gris, Delphine avait gardé ses lunettes noires et sa capeline blanche enfoncée sur la tête. Elle expliqua à Marlène qu'elle avait encore cette fichue migraine ophtalmique. Plus tard, elle la soigna au restaurant avec un double gin et ses chers antidépresseurs. Pendant ce temps-là, Sophia faisait le pitre. Elle jouait à aspirer les pâtes de son assiette, tout en roulant des yeux. Marlène et Pascal riaient de bon cœur. Même le serveur s'arrêta un instant pour la regarder. Il enviait cette adolescente gâtée qui faisait juste une halte sur la route de ses vacances. Elle semblait considérer la vie comme un grand éclat de rire, elle avait bien de la chance.

Milos regarda sa montre et lança le départ. Tous se dirigèrent vers les véhicules garés sur le parking du restaurant, Delphine et Sophia fermaient la marche. La benjamine aida discrètement sa mère qui titubait à monter dans la voiture, puis s'installa à son tour sur la banquette arrière. Elle ferma les yeux.

C'était fini.

Fini.

Sophia frissonna.

Elle reposa l'album n° 14 sur la table du séjour.

Le soleil était maintenant caché derrière les cyprès. Si elle avait eu le moindre courage, elle aurait téléphoné à son agent maintenant. Il ne fallait pas qu'il l'oubliât. Elle devait lui

rappeler en permanence qu'elle était toujours sur le marché, et qu'elle se tenait prête, s'il le fallait, à partir dès le lendemain pour un tournage à l'autre bout du monde. Elle consulta sa montre : 17 h 30. L'heure idéale pour appeler. Elle avait appris à ses dépens que le début de matinée était toujours néfaste, car les piles de courrier et de fax qui venaient d'arriver sur son bureau énervaient toujours Jacky. D'expérience, elle savait également qu'il fallait éviter de le déranger vers 12 h 00, car il avait souvent rendez-vous pour déjeuner avec des personnages importants, et il était déjà entre deux portes. Vers les 18 h 00, ce n'était pas une bonne idée non plus, car il devait boucler sa journée et considérait tout appel extérieur comme horripilant, puisque ralentissant le traitement des urgences. En conclusion, tout coup de fil émis dans le mauvais créneau horaire aboutissait toujours à la même réponse laconique : « Il n'y a rien actuellement qui te corresponde. Essaie à nouveau dans quelques semaines ».

Quelques semaines étant donc passées, et comme de surcroît, il était justement 17 h 30, l'heure bénie de la pause où l'on s'adonne à quelques rêvasseries, il sembla évident à Sophia qu'il fallait impérativement utiliser ce laps de temps, considéré comme potentiellement favorable. Le rouge-gorge qui se balançait sur une branche des rhododendrons ne semblait pas la contredire. Elle croisa les doigts :

– Allo ? Comment vas-tu Jacky, c'est Sophia...

– Ce doit être de la transmission de pensée, justement je parlais de toi ce midi...

– En bien, j'espère...

– Dis moi, tu parles couramment l'espagnol, n'est-ce pas ?

Sophia s'affola un court instant.

Oui bien sûr, elle avait quelque peu pratiqué l'espagnol, il y a quelques années de cela. Antonio, qui avait été son amant, avait fait partie de l'équipe technique du plateau lors du tournage à

Cordoue de *La voyageuse sans bagages*. Ce film – encore un qui ne resterait pas dans les annales –, avait traîné en longueur, en raison de multiples difficultés rencontrées sur le terrain, essentiellement dues à la canicule de cet été-là.

Comme son rôle n'était que secondaire, elle avait passé la majeure partie de son temps libre en compagnie du bel Espagnol, avec qui elle squattait la piscine et le bar de l'hôtel. Après quatre mois de tournage, elle était rentrée en France, sans Antonio qui, au final, avait avoué être marié. Malgré sa cruelle déception d'avoir été une fois de plus dupée, elle avait pu inscrire sur son curriculum vitæ : maîtrise de l'espagnol. Cela rajoutait une corde à son arc. Mais bon, c'était il y a plus de dix ans, et il fallait réfléchir très vite :

– Bien sûr, Jacky, que je maîtrise toujours l'espagnol, as-tu quelque chose pour moi ?

– Écoute, pour l'instant, je ne peux t'en dire plus. Mais tiens-toi prête, je te rappelle sans faute la semaine prochaine. C'est un premier rôle, ma grande ! Prépare-toi à faire un bout d'essai et à subir un casting serré.

– Je brûle de curiosité, dis-m'en plus !

– C'est impossible pour l'instant, mais aie confiance, c'est peut-être le rôle de ta vie ! J'attends de mon côté plus de précisions et promis, je te rappelle ! Ah, j'oubliais, peux-tu me faire parvenir une photo récente de toi ? As-tu les cheveux blonds en ce moment ? As-tu déjà essayé des coiffures, style tirées en chignon ?

Son cœur s'accéléra. « Vends-toi, c'est la minute magique, se dit-elle. Le moment où cette satanée roue de la chance s'arrête devant ta porte ». Elle raffermi sa voix :

– J'étais teinte en blond dans *Voyage à Paimpol*, et j'avais les cheveux tirés en chignon pour la partie glamour du film ? Et je te rappelle qu'il a été mon meilleur succès commercial.

Elle eut un rire bref :

– Tu m'intrigues, je te rappelle qu'Hitchcock est mort. À part lui, pour les héroïnes aux cheveux blond platine, je ne vois pas... De plus, il me semble qu'il les préférerait jeunes...

Jacky restait énigmatique :

– Parfait, je le savais. Je te rappelle en début de semaine prochaine !

Sophia raccrocha. Elle avait le front brûlant. Se pouvait-il que Jacky lui eût enfin déniché le rôle de sa vie ? Elle s'affola un instant, elle avait affirmé parler parfaitement l'espagnol, quel mensonge ! Elle n'arriverait même plus à suivre une conversation courante aujourd'hui, ni même à en comprendre le sens. Le visage de Delphine apparut dans ses pensées : « Il faut savoir te vendre, lui soufflait-elle, bats-toi, impose-toi, sinon, tu n'obtiendras jamais rien ! »

Elle pensa appeler son amie Élise, actrice comme elle, pour lui faire part de ses espoirs et de ses craintes. Mais elle se retint un instant. Élise était en pleine répétition en ce moment, elle n'allait pas la déranger pour une nouvelle aussi imprécise. De plus, il ne fallait jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il suffisait d'éventer une proposition pour qu'elle ne se fit pas.

Sophia fronça les sourcils. Deux actions lui semblaient néanmoins urgentes : la première, trouver immédiatement une grammaire espagnole, associée à un manuel de conversation courante ; la deuxième, se teindre en blond. Delphine le lui aurait ordonné. Tout de même, c'était bien grâce à son manteau qu'elle avait obtenu le rôle du petit chaperon rouge ! Être crédible était essentiel. Elle se mordit les lèvres. Mais quel caractère pouvait bien avoir ce personnage ? Moderne ? Ancien ? Sophistiqué ? Naturel ? Elle n'allait pas tarder à le savoir. Dans l'immédiat, il ne fallait pas perdre de temps. Elle se décida alors à composer le numéro du salon de coiffure de Marlène :

– Marlène ! Comment vas-tu ?

– C'est le calme plat, les clientes ne se bousculent pas aujourd'hui !

– Écoute, je vais te prendre un rendez-vous et te régler ma note comme une vraie cliente, d'accord ?

Marlène eut un petit rire au bout de la ligne :

– Tu as gagné au loto où quoi ?

– Non, ma chérie ! Mais en revanche, j'ai peut-être gagné un vrai grand rôle ! Il faut que tu me teignes en blonde !

– Mon Dieu, tu sais que cela va totalement changer ta personnalité !

– Oui, c'est ce que je veux !

Marlène, après une légère hésitation lui répondit :

– C'est bon, j'accepte ! Passe quand tu veux !

– J'arrive, juste le temps de passer à la librairie acheter une grammaire espagnole, et je suis chez toi !

Marlène se recula du fauteuil pour mieux contempler la transformation :

– Tu es vraiment méconnaissable en blonde ! Franchement, je ne suis pas sûre que ta boulangère ou ta crémière pourraient te reconnaître. Avec une paire de lunettes de soleil, tu pourras désormais aller où tu voudras, sans être dérangée !

Sophia esquissa un sourire désabusé :

– Tu sais bien que même au naturel, je suis devenue presque anonyme. Désormais, seuls quelques cinéphiles me reconnaissent dans la rue !

– Allez, va ! Ne fais pas la modeste. Tu viens bien d'être contactée pour un grand rôle, non ?

– Oui, tu l'as dit : « contactée ». Il ne me reste plus qu'à l'obtenir !

– Mais tu l'auras ! Tu obtiens souvent ce que tu veux ! Sauf la fois où il fallait manger des yaourts au citron. Tu te souviens ?

– Ne me parle plus jamais de ce souvenir épouvantable ! J’en faisais des cauchemars ! Oh Marlène, je serais si heureuse si cela marchait. J’ai tant attendu le grand rôle de ma vie, tu sais !

Marlène la fixait avec attention :

– Tu sais que tu me fais beaucoup penser à maman. Souviens-toi, lors de nos vacances à Saint-Malo, elle était toute bronzée et avait coiffé ses cheveux blond platine en chignon, avec une mèche qu’elle enroulait sur sa joue ! Tu lui ressembles tant !

Marlène reprit son air triste. Elle s’empara machinalement d’un balai pour ramasser les quelques mèches de cheveux qui parsemaient le sol :

– Nous avons été tellement heureux, tous les cinq. Avec papa, nous étions en sécurité. Il ne parlait pas beaucoup mais réglait les problèmes quotidiens pour nous épargner tout souci. S’il n’était pas mort, je suis sûre qu’il aurait trouvé une solution pour le salon. Je ne me serais pas retrouvée expropriée dans quelques semaines. Sophia, je te souhaite d’obtenir le grand rôle que l’on te propose. Qu’il y ait au moins une personne dans la famille qui réussisse sa vie !

Sophia pivota lentement dans son fauteuil pour se tourner vers le grand miroir. C’est vrai qu’elle ressemblait étonnamment à Delphine avec ses cheveux blonds tirés. Il y avait un mélange de joie et de peine au fond de ses yeux sombres, qui évoquait de la ferveur mais aussi de la détermination. Elle prit les mains de Marlène, desséchées au fil des ans par les shampoings, et elle les serra très fort contre elle :

– Marlène, quoiqu’il arrive, je ne te laisserai jamais dans la misère, tu m’entends ?

De retour à la Treille, Sophia entreprit de s’imposer un planning serré. On était déjà mardi et Jacky avait promis de la rappeler la semaine suivante. Il ne lui restait plus que cinq jours

pour s'organiser. Elle téléphona à madame Gomez, une institutrice à la retraite qui donnait accessoirement des cours d'espagnol. Mais comme elle avait une nombreuse famille à visiter, son répondeur signalait qu'elle était partie pour deux semaines en Espagne. Il faudrait donc se contenter des livres achetés à la librairie. Sophia se coucha de bonne heure avec pour toute lecture son manuel de conversation espagnole.

Dans la nuit, elle fit un étrange rêve : elle tirait une lourde valise remplie de tous ses albums photos de la famille, et elle arrivait devant un immense paquebot. Le capitaine lui demandait d'embarquer. Il la priait de faire vite car le navire allait bientôt appareiller. Elle protestait que c'était trop tôt, car elle avait oublié de fermer les volets de la Treille et elle attendait des nouvelles de son agent. Le capitaine la pressait : « Montez, c'est le voyage de votre vie ! »

Elle se réveilla en sueur. Décidément, cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été sollicitée par la profession, cela la rendait nerveuse.

Néanmoins, elle réalisa que si elle obtenait un rôle qui nécessitait une longue absence à l'étranger, il lui faudrait mettre un peu d'ordre dans ses affaires, de façon à retrouver un havre de paix à son retour. Sans doute demanderait-elle à Marlène de garder les albums de son père chez elle. Ils seraient plus en sécurité. Après tout, ils contenaient tout le passé de la famille Kovic. Et puis, Sophia attendait la construction de son jardin d'hiver. Qui allait surveiller les travaux pendant son absence ? Elle se traita d'idiote : « Je n'ai encore obtenu aucun rôle, et me voilà dans tous mes états, comme si je devais partir pour de longs mois ! Ma parole, cette inactivité m'a rendue fragile ! »

Élise téléphona dans la matinée :

– As-tu entendu parler du *Journal d'une femme de chambre* ?

– Oui, bien sûr, c'est une pièce tirée du roman d'Oscar Mirbeau, qui se joue depuis des mois au théâtre !

– Eh bien, la bonne a eu un accident !
– Mon Dieu, Raymonde a eu un accident !
– Tu ne m’écoutes pas, Sophia ! Où as-tu la tête ? Tu es amoureuse ou quoi ? La femme de chambre, l’interprète du rôle, je te dis !

– Et donc, tu veux dire que...
– Eh oui, voilà ! J’étais sa doublure au cas où ! Hier, coup de fil, je commence en urgence demain au pied levé. Tu te rends compte de ma chance ! Moi qui venais de terminer une série de représentations et qui comptais prendre quelques jours de vacances !

Sophia gloussa :

– Fais gaffe au surmenage !
– D’autant plus que le rôle est très prenant ! Mon Dieu, je ne parle que de moi...

Elle adoucit sa voix :

– Et toi ma chérie, toujours rien ?
– Mais si ! Figure-toi que de mon côté, j’ai enfin eu des nouvelles de Jacky avant-hier. Pour l’instant, il attend plus de précisions, mais il me pressent pour un grand rôle !

– La cachottière, tu ne me disais rien !
– Par superstition, tu sais ! J’ai un peu peur d’avoir attrapé le syndrome de l’échec !

– Allons donc ! Tu es en super forme ! Tu sais, nos métiers sont toujours faits de hauts et de bas, tu es en pleine ascension aujourd’hui ! Alors, *carpe diem*...

– *Carpe diem*... Élise

Sophia était sa colocataire quand elles s’étaient inscrites au même cours de comédie. À l’époque, elle aurait pu continuer d’habiter chez ses parents mais l’ambiance y était trop sinistre. L’ancien studio de Hana avait été vendu. Milos avait expliqué qu’il avait dû faire face à tout un tas de dépenses imprévues qui avaient nécessité une solution d’urgence, donc Sophia avait dû quitter le nid douillet qu’elle s’était installé.

Avec son amie Élise, elle avait trouvé un job de serveuse au restaurant Pizza Hut, lui permettant de régler ses dépenses de loyer et payer ses cours. Milos avait très mal pris la chose :

– Actrice ? C'est ta mère qui t'a mis cela dans la tête ! Mais ma pauvre, il y a quatre-vingt-dix-neuf acteurs qui crèvent la dalle pour un qui gagne sa vie !

Delphine hurlait :

– Ne l'empêche pas de réaliser son rêve ! Elle a du talent ma fille, elle réussira !

Milos ricanait :

– Cela finira comme ta carrière dans le chapeau ! Il lui faudra réapprendre un métier dans quelques années !

Delphine claquait les portes :

– Tu es devenu un ours mal léché !

N'empêche que l'ours mal léché avait découpé soigneusement tous les articles et photos de sa benjamine et les avaient classés consciencieusement dans des albums numérotés 18 S à 22 S. Sophia les avait retrouvés après sa mort. C'est à ce moment-là qu'elle avait compris que l'amour qu'il lui portait avait été brouillé par l'incommunicabilité qui les opposait.

Milos, dont le caractère de plus en plus difficile faisait fuir toute nouvelle cliente de son salon, se contentait désormais de coiffer les dames Duflot et Dupuis vieillissantes, qui lui amenaient charitablement quelques rejetons de leur famille. Quant à Marlène, enceinte de plusieurs mois de son second bébé, elle s'était arrêtée temporairement de travailler car son petit Thomas était très remuant, et elle se retrouvait dans un état d'épuisement total. Au final, ce n'était pas Delphine, multipliant les absences en raison de ses migraines qu'elle soignait à coup de verres de gin ou d'antidépresseurs, qui aurait pu être utile à qui que ce fût au salon. Aussi Milos se retrouvait-il quotidiennement à faire fonctionner, à peu près tout seul, un commerce que tout le monde voyait périlcliter. En avait-il conscience lui-même ? À quoi pensait-il

lorsqu'il comptait, le soir, la maigre recette de la journée ? Une fois le salon fermé, il partait, les mains dans les poches et la mine renfrognée, pour sa promenade quotidienne qui le menait au-delà de son quartier. Il s'arrêtait chez des boulangers et des crémiers inconnus de lui. Au moins, ceux-là ne risquaient pas de lui demander des nouvelles de sa famille. Il n'avait pas besoin d'échanger des politesses et de leur expliquer pourquoi Delphine n'était pas descendue au salon depuis une semaine, ni pourquoi le volet roulant du salon n'était toujours pas réparé, au point que désormais, il restait abaissé à trente centimètres du sol, sur la rue. Le marchand de journaux n'avait sans doute pas voulu le vexer quand il avait conclu un brin philosophe : « Comme il n'y a rien à voler, il n'y a pas urgence à le faire réparer non plus »... Et madame Lepic qui changeait de trottoir quand elle l'apercevait de loin ! Toujours bien coiffée celle-là, sans doute allait-elle maintenant chez monsieur Latour, qui avait ouvert au bout de la rue un salon ultra chic. Elle n'avait même pas le courage de le saluer. Ça ne le dérangeait pas, lui, qu'elle allât faire ses mise en plis chez Latour, mais elle aurait quand même pu lui adresser quelques mots, en souvenir des longues années où il l'avait coiffée. Quand son mari s'était retrouvé au chômage, elle venait toutes les semaines pleurnicher au salon : « Vous vous rendez compte ! Après vingt-cinq ans de bons et loyaux services, ils l'on foutu à la porte, alors qu'il n'a jamais fait d'erreur dans la comptabilité. C'est dur à son âge d'aller tous les matins à l'agence pour l'emploi... ». Puis monsieur Lepic avait retrouvé du travail dans une entreprise d'import-export et madame Lepic avait repris ses amitiés sélectives et trouvé un coiffeur à la devanture toute neuve.

De retour de la promenade qui l'emmenait de plus en plus loin de son quartier, Milos retrouvait sa femme qui sentait le gin et n'avait pas faim. Il la laissait s'enfermer dans la chambre de Richard. Ils s'asseyait à son tour dans la cuisine et, silencieusement,

se confectionnait un sandwich avec du jambon ou du fromage, quand il y en avait. Ensuite, il balayait consciencieusement les miettes tombées sur le carrelage. Cela faisait plusieurs semaines ou plusieurs mois, il ne les comptait plus, que la salle à manger n'avait plus servi. Depuis le départ de Sophia, petit à petit, cette pièce était devenue inutile.

Manon naquit en 1986, deux ans après son frère. C'était un très beau bébé au yeux verts. C'est Delphine qui avait trouvé ce prénom, car elle avait adoré la suite de *Jean de Florette* au cinéma. Pascal et Marlène s'étaient d'abord offusqués de cette tradition qu'ils jugeaient stupide, mais, à bien y réfléchir, puisque Manon serait « source » de renouveau et de bonheur pour sa famille, ils n'avaient pu qu'adhérer à ce choix.

Sophia, qui fêtait ses dix-huit ans, venait de son côté de décrocher un petit rôle dans un vrai long métrage. Bien sûr, elle ne faisait qu'une apparition en proposant des fleurs à la terrasse d'un café. Mais elle faisait partie du générique et Delphine en fut gonflée de joie. Elle alla pendant plusieurs soirs d'affilée au cinéma du quartier où le film passait, rien que pour profiter de ces quelques secondes de bonheur où sa fille passait à l'écran. Milos commenta laconiquement en disant que ce film était loin de pouvoir se comparer, en qualité, à *Amadeus* de Milos Forman (un Tchèque comme lui, aimait-il à le souligner avec une grande fierté). Ce dernier venait de remporter huit oscars, et les quelques fleurs que proposait sa fille à la terrasse d'un café étaient à la hauteur des gains qu'elle pouvait espérer, à l'avenir, dans ce métier.

Néanmoins, sa courte apparition dans ce premier film suffit à attirer l'attention d'un réalisateur qui la contacta pour lui proposer un second rôle. Dans *La famille Gilbert*, elle figura la nièce désargentée qui donne des cours du soir à toute une

fratrie. Elle apparaissait en tout huit minutes dans le film, mais c'était déjà énorme pour elle. Delphine venait la chercher, de temps en temps, à la sortie des studios de tournage, autant pour encourager sa fille que pour humer l'ambiance des plateaux où elle se reprenait à rêver.

Sophia avait justement rendez-vous avec sa mère, ce fameux soir du 10 juin 1987. Delphine, le matin même, lui avait promis une paire d'escarpins qu'elles avaient repérée la veille, dans une boutique près des studios. Tout l'après-midi, Sophia s'était affairée auprès des enfants Gilbert, à leur expliquer une série de multiplications. La scène avait dû être reprise plusieurs fois, car l'un d'entre eux avait été pris d'une crise de fou rire. Ensuite un autre avait fait tomber son cahier, ce qui n'était pas prévu dans le scénario. Même Sophia avait été gênée par une mèche rebelle qui lui masquait la figure, et elle avait dû attacher ses cheveux. Puis la scène avait enfin été parfaite et elle s'était trouvée dans la boîte, à la satisfaction du cinéaste.

Enfin à l'air libre, Sophia s'étonna de ne pas apercevoir sa mère qui faisait toujours preuve de ponctualité. À sa place, elle reconnut Élise qui se détachait de l'ombre d'un platane. Son amie était très pâle et avançait vers elle en ouvrant ses bras. Sophia recula et se mit à hurler :

– Non ! Non ! Non !

Elle mit ses mains sur ses oreilles :

– Maman va bien, dis-moi que maman va très bien !

Élise la prit doucement dans ses bras et la berça contre elle :

– Ma pauvre chérie, ta mère a eu un accident aux barbituriques !

– Est-elle ?... Est-elle ?...

Élise hocha la tête, elle était livide et les larmes perlaient sur ses cils.

Sophia s'effondra sur le sol dans un grand cri. Son monde venait de basculer. Une ambulance la ramena à son studio. Un

infirmier lui injecta un calmant, mais elle se redressa, tordit ses mains de désespoir et supplia Élise de l’emmener à l’appartement familial, où elle rejoignit Milos et Marlène, effondrés dans une même douleur devant la dépouille maternelle.

Delphine était allongée sur le lit de Richard. C’était là qu’apparemment Milos l’avait retrouvée quand il était rentré pour déjeuner. Il disait qu’elle tenait dans ses mains le vieil ours à l’oreille arrachée qui endormait Richard lorsqu’il était petit. Elle avait laissé une liste de courses sur la table de la cuisine, à côté de son parapluie posé à proximité pour ne pas risquer de l’oublier. Il pouvait pleuvoir, en fin d’après-midi, lorsqu’elle irait chercher Sophia aux studios de Cinéma. Milos avait enlevé la bouteille de gin renversée sur le sol, et l’avait discrètement vidée dans l’évier avant que le médecin n’arrivât. Ses yeux étaient comme rétrécis et ses lèvres étaient serrées. Il avait les gestes lents et arrangeait machinalement les plis de la robe en lainage gris perle, que Delphine avait passée pour sa sortie de midi. Cela faisait très longtemps qu’il n’était pas entré dans la chambre de Richard, si bien qu’il en avait oublié la couleur du dessus de lit et les rideaux de la fenêtre, assortis. Delphine en avait fait son domaine et elle lui en interdisait l’accès afin qu’aucun objet ne fût déplacé. Milos avait fini par effacer cette pièce de l’appartement comme si elle avait disparu en même temps que son fils. Il lui était même arrivé de rêver que ses murs étaient lézardés et qu’elle avait été vidée de ses meubles.

Maintenant, Delphine était étendue, on aurait dit qu’elle dormait comme un enfant qui aurait fait de beaux rêves. Il la regarda intensément et sa tête se mit à tourner, sans doute à cause de la chaleur. La pièce était surchauffée et Delphine était étendue sur le dessus de lit orange et marron de Richard, dont les lignes semblaient zigzaguer. Sur l’étagère au-dessus du lit, il y avait la photo de Richard, qui souriait sa guitare à la main. Un rayon de soleil vint caresser le lit. Delphine semblait esquiver un

sourire. Milos attrapa les mains glacées de Marlène et Sophia, et leur montra la porte : « Venez dans la cuisine, nous allons prendre un café ». La porte de la chambre se referma sur le domaine interdit de Richard et Delphine.

Cette période et les années qui suivirent restèrent floues dans la mémoire de Sophia. Un peu comme après la disparition de Hana, la famille sembla vivre dans une sorte de temps suspendu, sans repères. Sophia ne quittait plus les plateaux de tournage, même quand sa présence n'était pas nécessaire, s'abreuvant des fictions qui remplissaient les studios. Dans *La famille Gilbert*, il y avait l'épisode où le père meurt d'une crise cardiaque. Il fallut le rejouer une dizaine de fois pour régler les personnages, la lumière, etc. Avec avidité, elle regarda sans cesse la même scène se rejouer. Le père mourait et revivait, le père mourait et revivait... Avec le cinéma, ce n'était jamais pour de vrai, tout allait bien.

Sophia jurait que tout allait bien dans sa vie. Elle se maquillait les paupières d'un lourd trait de khôl et s'allongeait démesurément les cils avec un mascara miracle. Ses yeux découvraient de nouveaux reflets dorés.

Élise l'avait accompagnée pour l'enterrement de sa mère et ne l'avait pas quittée les semaines suivantes. Quand elle avait décroché son petit rôle d'une vendeuse au théâtre, elle s'était inquiétée de la laisser inactive. Mais presque dans le même temps, Sophia avait eu la chance d'embrayer sur une comédie grand public : *Un soir à Paris*, où elle incarnait le rôle d'une étudiante qui a une liaison avec le fils du héros du film. Ce rôle secondaire lui demandait peu de travail. Mais en l'absence d'Élise qui jouait au théâtre, Sophia traînait la plupart du temps dans les studios de tournage en attendant d'aller dîner au restaurant avec son équipe. Même si elle n'avait pas de scène à tourner ce jour-là, elle s'incrustait, pour prolonger la

soirée dans quelque bar avec des noctambules. Il s'en trouvait toujours quelques-uns avec lesquels faire la fête. Écumer les boîtes de nuit, clubs privés, rencontrer des gens qui n'avaient pas de soucis, qui ne pensaient qu'à rire et raconter des blagues, c'était vraiment une vie idéale. Tout le monde était beau et gentil. Les décibels qui vrillaient les tympanes empêchaient toute conversation suivie, et c'était tant mieux. C'est aussi à cette période qu'elle découvrit le goût du whisky, un remède rapide, qui berce et endort.

Marlène qui n'avait pas la chance de fréquenter les boîtes de nuit pour s'étourdir, avait repris son travail au salon, en compagnie de Milos qui n'était plus que l'ombre de lui-même. Il se reprochait de n'avoir pas su protéger Delphine de ses démons :

– La veille, répétait-il inlassablement aux clientes, comme pour comprendre, elle était terriblement déprimée. C'était toujours comme ça, chaque année, à l'approche de la date fatidique de la disparition de Richard. Elle avait mélangé les antidouleurs, antidépresseurs, et somnifères. Son cocktail devenait chaque jour plus dangereux. On ne pouvait plus rien lui dire. Même le docteur Roche ne savait plus par quel bout la prendre. Le mois dernier, il lui avait proposé de l'hospitaliser dans une clinique de repos. Elle avait hurlé qu'elle préférerait mourir plutôt que de quitter sa maison un seul jour ! Pauvre chérie, elle est partie !

Les clientes qui avaient passé tant d'après-midi dans ce salon étaient profondément affectées de la disparition de Delphine. Elle avait été si douce. Ses longues mains fines avaient massé délicatement les cuirs chevelus dans les bacs, elle avait toujours eu le tact de recueillir les confidences de ses clientes, sans parti pris. Jamais aucune ne l'avait entendue trahir les petits secrets divulgués, parfois imprudemment, dans le confort d'un fauteuil incliné.

– On ne la voyait plus beaucoup au salon, on comprenait bien que cela n'allait pas !

Milos qui coupait les cheveux de madame Dupuis de plus en plus court, repassait vingt fois les ciseaux sur la même mèche, sans faire attention :

– Nous n’avons jamais su ce qu’est devenu Richard, vous comprenez, alors on n’a jamais pu faire notre deuil. Une fois, à la télé, il y a eu un documentaire où un amnésique revenait chez lui, vingt ans après sa disparition, et au contact des siens, il retrouvait petit à petit la mémoire. Ce témoignage a totalement déstabilisé Delphine, elle affirmait que nous étions coupables de ne pas continuer les recherches. À la maison, nous devions faire comme s’il était toujours vivant. Elle me reprochait de vouloir l’oublier, elle insistait : « Tant que nous n’aurons pas la preuve qu’il est mort, il y aura toujours un espoir pour nous ! » Je lui disais qu’il n’y avait plus aucune chance de le retrouver, à cause de la drogue qui l’avait certainement tué, et depuis tout ce temps, s’il y avait eu la moindre chance qu’il s’en fût sorti, il nous aurait contacté. Je lui ai dit : « Moi, j’ai fait mon deuil, j’ai très mal, comme toi, mais il ne faut pas se faire d’illusions, il n’y a pas d’espoir, aucun espoir ». Elle me dit que j’étais un monstre d’égoïsme, que seuls comptaient pour moi notre commerce et de me retrouver devant ma sale télé, le soir. Croyez-moi, madame Dupuis, j’ai aussi beaucoup souffert, beaucoup... Mais il fallait faire tourner la boutique et essayer de continuer, vous comprenez ?

Madame Dupuis, à qui il ne restait que quelques millimètres de cheveux sur la tête, se leva prestement tout en compatissant entièrement à la peine de Milos.

– Pauvre Monsieur Kovic, que le ciel vous protège !

Marlène, très éprouvée, tenta de reconforter son père tant bien que mal, en l’invitant à dîner chaque soir, chez elle. Pascal compatissant, lui proposa également d’emménager quelque temps avec eux. Leur logement était petit, mais ils pouvaient tous se serrer. Milos refusa. Il déclara que le monstre d’égoïsme

ne voulait pas les encombrer. Il tenait à rentrer le soir dans son grand appartement vide, devenu le sanctuaire de son fils Richard et de sa femme Delphine.

Sophia s'étourdissait dans le travail. Elle s'était trouvée une grande famille, celle du cinéma. C'était, disait-elle, un milieu formidable, auquel on est lié par un contrat à durée déterminée. L'équipe ne se constitue que le temps d'un tournage, soit quelques semaines en général, pour le meilleur ou pour le pire. Évidemment, comme dans toute famille, il y a parfois des heurts, des affrontements, mais aussi de belles histoires d'amitié. De toute façon, c'est illusoire car après le tournage, la famille se dissout et on n'a pas le temps d'y penser, on est rapidement adopté par une nouvelle famille. C'est donc beaucoup mieux qu'à la maison, car ce sont des relations transitoires et sans conséquences.

Après *Un soir à Paris*, qui avait obtenu un succès honorable, Sophia avait enchaîné avec *Coup de pied dans la ruche*, un film qui dénonçait l'exploitation des femmes sans papiers, assises devant leur machine à coudre dix-huit heures par jour, dans des caves sans fenêtres. Elle y incarnait une jeune femme turque qui tente de semer la rébellion au sein d'un atelier clandestin, avant d'être retrouvée égorgée le long du canal Saint-Martin. Ce second rôle avait de l'étoffe, et son jeu fut passionné et incandescent. Pendant plusieurs semaines, elle vécut avec une nouvelle équipe, qui l'avait prise sous son aile. Les dîners se faisaient autour de grandes tablées. Tout le monde était gentil avec cette jeune actrice à fleur de peau et à la gentillesse désarmante, qui venait d'être durement éprouvée. Elle fut sans doute un peu étonnée que les « ma chérie » entendus pendant plusieurs mois cessassent aussitôt la belle histoire terminée. Mais comme elle embrayait sur un nouveau film, elle allait faire de nouvelles connaissances et retrouver immédiatement une structure amicale à laquelle s'accrocher.

Elle vivait le rêve au quotidien et c'était beaucoup mieux que la réalité.

Sophia ne voulait plus de la réalité trop cruelle à son goût. Elle vivait de personnage en personnage, sans redevenir elle-même. Ça tombait bien car elle n'avait pas envie de se rencontrer, elle se détestait. Son agent avait proposé à des producteurs « son portrait sur papier glacé », en vue pour elle d'incarner des rôles de femmes de toute composition qui l'habiteraient et qui lui feraient oublier qui elle était vraiment, et c'était très bien. Elle était disponible à la location.

Delphine rêvait de voir sa fille devenir une actrice renommée ? C'était tant mieux. Sophia était en passe de le devenir. Aimait-elle jouer la comédie ? De toute façon, la vie était une vaste comédie sociale, à laquelle on n'échappait pas, alors autant la jouer sous toutes ses facettes pour tenter d'expurger tout le mal qu'elle nous avait fait. Son rêve ? Atteindre les sommets de son art. « Tu vois, maman, je l'ai fait ! Maintenant, laisse-moi vivre en paix. Un jour, j'irai vivre sur une île déserte... ».

L'été 1989, elle tourna à Londres *Cirque à Piccadilly* où elle jouait le rôle de Lou, une serveuse française dans un restaurant « *steak house* ». Elle était vêtue d'une petite robe noire, cintrée par un tablier blanc. Elle aimait bien se travestir en serveuse car cela lui permettait de sortir de sa peau et de sa vie. Pendant tout le temps où elle incarnerait ce personnage, son âme se reposerait. Donc, Lou était en train de nettoyer une table avant de la réinstaller pour le prochain client. Elle chantonnait. Elle pensait à Kevin, son *boyfriend* qui devait l'emmener danser ce soir-là. Elle le connaissait depuis maintenant trois mois, il était grand et costaud. Il était aussi livreur de meubles. C'est lui qui lui avait apporté son lit et son armoire, lorsqu'elle avait emménagé dans son petit studio. Il lui avait dit : « Vous ferez de beaux rêves dans ce grand lit ! ». Elle avait passé la main sur le matelas encore recouvert d'un plastique protecteur et lui avait

répondu : « Je me demande s'il n'est pas trop grand pour moi ! ». Il avait ri et l'avait invitée à prendre un verre le soir même, pour peu qu'elle n'eût rien d'autre à faire, et puis il lui avait proposé de l'aider à terminer d'emménager.

Lou posait maintenant les assiettes et les verres sur la table toute propre. Les clients attendaient, elle ne devait pas traîner. Ce soir, elle boirait du gin tonic, c'était sa boisson préférée lorsqu'elle sortait en boîte. Au bout du deuxième verre, elle avait déjà la tête qui tournait et elle riait beaucoup. Kevin adorait quand elle riait.

– Lou, je peux vous envoyer les quatre clients ?

– Oui, bien sûr. Bien sûr, pas de problème, il ne manque que le sel et le poivre à rajouter sur la table.

Elle connaissait son travail et les clients étaient satisfaits d'elle, puisqu'ils lui laissaient souvent de larges pourboires. Ce soir, ils iraient au Spot Club. Kevin était très beau quand il mettait sa chemise blanche au col ouvert, parce que sous les néons, sa peau avait l'air toute bronzée, et il était vraiment sexy. Elle allait mettre son tee-shirt moulant rose fluo. Il lui donnait une poitrine pulpeuse et Kevin adorait quand elle avait la poitrine pulpeuse. Mais les néons du night club s'effacèrent, et la peau bronzée de Kevin avec, car Lou perçut, tout à coup, un grand bruit dans l'entrée. Zut, voilà les clients qui arrivaient. « Vite, réveille-toi et adopte le sourire de circonstance, tire la chaise pour asseoir cette grand-mère qui s'avance ». Le patron, monsieur Lynch, était très strict sur l'accueil de la clientèle. Il disait que les premières minutes sont déterminantes dans la constitution de l'opinion d'un client. Mais à la vue de la grand-mère qui était maintenant violemment écartée par une main gantée derrière elle, les yeux de Lou s'agrandirent de peur. Un voyou, un chapeau enfoncé sur la tête, le bas du visage masqué par un foulard fonçait droit sur elle, et lui braqua un révolver sur la tempe

– *Give me all the money !*

Elle était à demi-étranglée par le bras qui la retenait. Sa tête ne bougeait plus, coincée par l'arme braquée sur sa tempe. Le bandit était habillé tout en noir et portait une cagoule. Il hurlait au caissier qui était à deux pas de la table :

– Dépêchez-vous ! Vite, la caisse où je descends la serveuse ! Elle sentait la pression de la pointe du revolver sur son crâne, mais elle ne se débattit pas. Elle n'avait pas peur, elle avait reconnu la voix et l'odeur de Kevin. Elle bouillonna intérieurement : Kevin était complètement fou... Mais elle était folle de lui.

Le patron, monsieur Lynch, tendit la caisse et, toujours sous la pression de l'arme, Lou sortit du restaurant en courant, entraînée par le bandit masqué qui lui montra une moto garée à proximité :

– Vite ! Dépêche-toi, tiens la caisse.

La moto s'éloigna et slaloma entre les voitures. Les sirènes des voitures de police hurlaient derrière eux. Les Bonnie and Clyde des temps modernes commençaient une nouvelle vie, pleine de dangers.

La scène avait été bonne, voire excellente. Il n'avait fallu la rejouer qu'une seule fois pour régler des détails. Sophia avait eu du mal à se réveiller et à sortir du rôle de Lou. Elle se serait bien vue, désormais, serveuse en Angleterre. Elle aimait le travail bien fait. Les clients étaient distingués et, pour la plupart, de passage. Elle ne les aurait jamais revus deux fois. Il y avait un tel brassage de population à Piccadilly, qu'elle n'aurait jamais croisé les mêmes personnes dans la rue. Elle s'imaginait désormais vivre autour de ce carrefour, et pourquoi pas, avec cet acteur si séduisant qui jouait le rôle de Kevin. Sophia-Lou n'était pas insensible à son charme. Elle aurait aimé dîner avec lui, ce soir, juste avant la prochaine scène de tournage. Il lui avait dit qu'il connaissait un petit resto indien, pas loin d'ici. Et pour s'amuser, ils se seraient imaginés quitter leur métier d'acteurs et vivre la vie d'Anglais moyens à Londres. Ils auraient

vécu dans un petit appartement qu'il l'aurait aidée à aménager et il l'aurait emmenée se promener en moto... Mais voilà que Stephen, le cinéaste, la réclamait. Quel empêcheur de tourner en rond celui-là ! Il avait toujours une cale à la main lorsqu'il fabriquait du rêve. Sophia-Lou était contrariée. Elle avançait en traînant des semelles. Stephen, quelques minutes plus tôt si dithyrambique après la scène du restaurant, présentait maintenant un visage fermé et étonnamment tendu. Il lui prit le bras et l'entraîna dans sa loge. Il la fit asseoir et lui pressa nerveusement les mains. Elle rencontra un regard fuyant et rétréci derrière ses lunettes en écaille. Il grattait nerveusement sa barbe, longue de trois jours :

– Sophia, ma chérie, j'ai une mauvaise nouvelle...

Elle comprit tout de suite...

Elle avala sa salive.

Élise avait le même air fuyant lorsqu'elle était venue la chercher, à la sortie des studios à Paris. Cette fois-ci, elle ne cria pas. Lou retourna instantanément à la fiction et Sophia réintégra son identité. Elle resta très calme et ne tomba pas dans les pommes. Elle concentrait toute son attention sur les traits du cinéaste dont les lèvres bougeaient à peine et dont les petits yeux filtraient la lumière. Elle remarqua pour la première fois que l'arête de son nez était tordue comme s'il avait reçu un coup de poing dans la figure. Il aurait été aussi préférable qu'il s'arrêtât de fumer car lorsqu'il entrouvrait les lèvres, on devinait les ravages de la nicotine sur ses dents. Son haleine aussi trahissait la cigarette. Sophia bloqua sa respiration et le visage de Stephen se brouilla lorsqu'il s'approcha. Elle pensa à la marée de Rochebonne qui s'engouffrait avec de sourds coups de butoir dans le creux des roches noires. Son père tenait l'épuisette, qui se confondait avec les nuages dans l'horizon. Sa mère la forçait à entrer dans l'eau. Elle avait peur des vagues et l'eau était glacée... Le voile se déchira et elle se demanda tout bas si la pression de ses veines

était aussi à marée basse. Elle ouvrit les yeux. Marjorie, l'assistante du cinéaste, lui frottait le front avec un linge mouillé et lui tendait un verre. C'était bon, c'était fort, c'était puissant. Elle se leva lentement, et suivit docilement Marjorie qui rassemblait à la hâte quelques affaires pour elle. Sophia refusa d'enlever la petite robe de Lou, celle-ci était noire, c'était de circonstance et elle était bien dedans. Il y avait quelques minutes, un homme était venu l'enlever pour une autre vie. C'était raté. Marjorie réussit néanmoins, à lui enlever le tablier blanc qui entourait sa robe et elles s'engouffrèrent dans un taxi.

Marjorie raconta par la suite que Sophia garda les mâchoires serrées jusqu'à Heathrow. Seules ses narines pincées émettaient un petit sifflement, comme si elle s'était soudainement enrhumée. Elle paraissait toute petite et frêle dans sa robe noire, tassée sur le siège en cuir. En sortant du taxi, elle dit seulement d'une voix atone :

– Je serai de retour la semaine prochaine...

– Prends ton temps... tout ton temps... Ma pauvre chérie, tu es si pâle, tu es sûre de pouvoir prendre l'avion toute seule ? Laisse-moi t'accompagner...

– Non. Non, je préfère être seule... ça va aller... Le vol dure quarante-cinq minutes et ma sœur m'attend à Roissy... à la semaine prochaine...

Plus tard, Sophia expliqua qu'elle ne se souvenait plus très bien de ce moment-là. Elle avait surtout eu la gorge très sèche et comme un goût métallique dans la bouche. En outre, elle avait eu l'impression d'être totalement anesthésiée et de ne rien ressentir. Oui, elle avait certainement pris l'avion et probablement été aimable : « Bonjour, merci, un verre de coca, merci, ou peut-être un whisky ? ». Où alors avait-elle dormi pendant tout le vol ? Elle ne savait pas. Tout comme après les décès de Hana et de Delphine, et maintenant celui de Milos, elle subissait une sorte de confusion dans la chronologie des événements.

Elle reconnaissait pourtant avoir repris pied devant Marlène, qui l'avait accueillie à Roissy. Elle se souvenait nettement que Marlène portait un manteau avec un étrange col en fausse fourrure bleue, et le rimmel qui coulait de ses yeux était assorti à son col. Elle s'était même retenue de sourire car elle avait pensé à Betty Boop en la voyant. Marlène, tout à sa douleur, se jeta dans les bras de sa sœur et entre deux sanglots, elle lui raconta que Milos s'était écroulé lors de sa promenade solitaire du soir. Un passant avait appelé les pompiers, mais il était déjà trop tard. Il était décédé sur le chemin de l'hôpital.

Sophia essaya de se souvenir de l'enterrement. Il y avait beaucoup de petites vieilles, toutes vêtues de noir. Les dames Duflot, Lopez, Dupuis et consœurs peut-être ? Elle n'arrivait pas à les distinguer car elles avaient mis des voilettes noires qui leur couvraient le visage. Pourquoi avait-t-elle pensé que Delphine aurait aimé ces petits chapeaux à voilettes, alors que c'était son père qu'on enterrait ? Peut-être l'avait-il rejointe au paradis et que de là-haut, c'était Delphine qui commentait le décor selon son habitude : « Tu vois Milos, de mon temps, la voilette, ça se faisait et c'était d'un chic ! ».

Elle avait dû rire car Marlène, courroucée, lui avait envoyé un coup de coude dans les côtes. Elle ne se souvenait pas du reste des funérailles, si ce n'est que tout ce monde-là semblait s'être dissout dans le soleil, en allant du parvis de l'église au cimetière. Quarante-huit heures plus tard, elle était revenue à Londres. Elle avait un vague souvenir de la fin du tournage de *Cirque à Piccadilly*.

Lou, la fuyarde à moto, avait troqué sa petite robe noire contre un jean et un blouson en cuir. Avec Kevin, ils ne dormaient pas plus d'une nuit dans le même hôtel, de peur de se faire repérer. Mais la police qui était la plus forte, finit par les localiser. Alors que Kevin sortait d'un supermarché les bras chargés de victuailles, une voix dans un mégaphone le somma

de se rendre : « Vous êtes cerné, jetez votre arme à terre et levez les bras ! » Se rendre ? Impossible, Lou l'attendait dans la chambre à l'hôtel, et il lui ramenait de bonnes choses à manger. Il sortit son pistolet de sa poche pour protéger sa fuite, mais le flic tira le premier et Kevin tomba. À terre, il y avait des sandwiches, des yaourts et du verre brisé qui se figèrent dans une flaque de sang.

Lou faisait les cent pas dans sa chambre d'hôtel, quel était donc ce claquement qu'elle venait d'entendre ? Elle enfila sa veste et, oubliant l'ascenseur, descendit quatre à quatre les marches de l'hôtel Riverside. Elle se dirigea à grands pas vers l'entrée du supermarché où un attroupement s'était formé, son cœur battait à tout rompre. Elle cacha son visage dans ses mains : « Non, non, pas ça... » Kevin était allongé, ses yeux étaient grand ouverts, sa tête baignait dans une marre de sang. Dans une main, il tenait encore un sachet de bonbons Haribo – il savait que sa Loulou adorait les bonbons Haribo. L'autre main était ouverte, un pistolet gisait à quelques centimètres. Les photographes de la police prenaient des photos. Avant que nul ne pût l'en empêcher, elle sauta aux côtés de Kevin, récupéra le pistolet dont elle menaçait la foule. Elle ouvrit la bouche pour hurler sa douleur mais une balle la toucha à son tour, en plein cœur, et elle tomba au ralenti, près de Kevin.

Du film, Sophia dit par la suite que tout s'était bien passé puisqu'il s'était achevé dans les temps. Donc, *exit* Lou et son partenaire anglais qui lui plaisait tant au début du tournage, mais qui s'était finalement avéré bien inconstant, en fricotant avec une doublure et ensuite une maquilleuse. De toute façon, il n'y avait pas d'espoir entre eux puisque Lou et Kevin étaient voués à mourir.

Elle se souvenait avoir donné deux ou trois interviews à la presse londonienne. Les journalistes, sympas pour la plupart, s'étaient strictement contentés de l'interroger sur le film, car

ils avaient appris le malheur qui venait d'accabler cette jeune actrice de vingt-deux ans.

Après *Cirque à Piccadilly*, elle était revenue à Paris et était restée quelque temps sans travail. Dans le milieu, on savait qu'elle avait perdu sa mère et maintenant son père, et la rumeur la disait au bord de la crise de nerf. Elle était apparue à la télévision dans une émission où elle avait parlé de son prochain film, de façon décousue. La caméra avait filmé ses gestes nerveux et ses yeux trop brillants. Quand l'animateur lui avait demandé quels étaient ses projets de tournage pour les prochains mois, elle avait répondu, en éclatant de rire, qu'elle se serrait bien vu jouer le rôle d'un oiseau où de quoi que ce fût en apesanteur, pour ne plus avoir de contact avec la réalité. Les producteurs ne voulurent, momentanément, plus d'elle. Ils avaient peur qu'elle craquât. Une actrice qui n'a pas les nerfs solides est à éviter, car le film risque de traîner en longueur et donc son budget d'exploser. Sophia, qui était constamment à la recherche d'une nouvelle famille par intérim, dut bientôt se rendre à l'évidence. On ne voulait plus d'elle car elle était malheureuse pour de vrai. Ce n'était plus du cinéma. Dévastée par la douleur, elle n'arrivait plus à tricher et elle n'était plus qu'une orpheline dont personne ne supportait plus la compagnie.

Dans ses moments de grand abattement, elle passait des heures dans l'obscurité de son appartement, à somnoler, tout en ressassant son passé. Élise la forçait à sortir et à rencontrer des gens, mais elle prétendait avoir le vertige de toute cette agitation populaire et elle disait préférer rester chez elle, un grand verre de whisky à la main, devant un bon film. Souvent, elle regardait la télévision en coupant le son. Elle s'imaginait sourde et observait l'expression et la gestuelle des acteurs. Certains jouaient faux, archi-faux, remarquait-elle. Ils simulaient la douleur sans l'éprouver, cela se voyait de suite, comme un enfant qui vient de tomber par terre et qui pleure très fort

pour attirer le regard de sa mère, afin qu'elle le relève et s'occupe de lui. C'était pareil pour les scènes de passion, le regard des acteurs ne reflétait aucun désir réel au moment de prendre une femme dans leurs bras. La plupart d'entre eux s'efforçaient de montrer leur meilleur profil pour être à leur avantage. Tel Narcisse, ils semblaient contempler le reflet de leurs sentiments feints, dans les yeux de leur partenaire. Sophia remarqua une scène où l'actrice, censée jouer le rôle d'une femme inculte et rapace, ne collait pas du tout à son personnage. On devinait aisément qu'elle avait grandi dans un milieu protégé, qui lui avait transmis une distinction naturelle, et ses propres traits reflétaient l'essence d'une personne gâtée et choyée. Même si l'expression collait, on sentait la supercherie. Une telle femme n'aurait pu avoir vécu dans un bidonville pendant trente ans, sans que cela ne se fût trahi sur ses traits. La maquilleuse n'y était pour rien, elle ne pouvait changer l'âme de l'actrice. Sophia remit le son pour s'apercevoir que la parole donnait un sens à la scène. Les acteurs avaient pour la plupart une solide formation qui leur permettait de jouer juste, le problème venait plutôt de l'expression qui était trop convenue pour être vraie. Il y avait mensonge dans la juxtaposition du geste et de la parole. Tout ce jeu n'était qu'un leurre et cela la dégoûtait. Elle n'en pouvait plus de ces faux-semblants. Elle avait envie de redevenir elle-même, et de hurler sa douleur dans l'obscurité de l'appartement...

Même la présentatrice de la télé, avec son regard désolé qui informait les téléspectateurs qu'un tremblement de terre venait de se produire, utilisait une voix sucrée pour annoncer les centaines de morts et les milliers de sans-abris à l'autre bout du monde.

Sophia avait discuté avec Élise de ce décalage entre le jeu des acteurs et leurs sentiments. Son amie lui avait rappelé l'analyse de Diderot dans *Paradoxe sur le comédien*. Il démontrait qu'un

bon acteur est celui qui est capable d'exprimer une émotion qu'il ne ressent pas. Selon lui, un acteur doit pouvoir pleurer sans être triste. Il se doit donc d'être imperméable aux sentiments, de jouer sans éprouver.

Sophia éteignit la télé.

Ses personnages avaient été, pour elle, plus que des images virtuelles qu'elle aurait reproduites froidement pour impressionner la pellicule. Elle s'était donnée et elle s'était perdue. Maintenant, elle voulait partir loin, remonter dans le temps passé, se retrouver peut-être sur la plage du Sillon à Saint-Malo, là où elle attrapait les nuages, sur l'île de Chateaubriand. Elle y redeviendrait toute petite, et il y aurait aussi Milos et Delphine près d'elle. Dans le grand sac de plage à rayures bleues et blanches, logé entre les serviettes, il y aurait le pull marine, assez large pour la couvrir tout entière quand elle repliait les genoux jusqu'au menton en ne laissant dépasser que ses doigts de pieds ; des doigts de pieds aux ongles recouverts du vernis rose que Delphine lui aurait appliqué, parce que c'étaient les vacances et qu'elle était d'humeur gaie, et qu'elle autorisait donc toute la famille à observer une trêve estivale.

Elle se demanda tout à coup ce qu'était devenue la maison de Hana à la campagne. La petite maison en pierres et aux volets disjoints, pleine de courants d'air, selon les dires de Delphine, avait été relouée par le propriétaire. Elle se souvenait de ses parents qui avaient réservé un camion de déménagement, après la mort de Hana. Il y avait eu des discussions. Que faire de tous les vieux meubles ? Et du linge de maison qui avait traversé l'Europe, depuis Prague, quand la famille avait fui le régime communiste. Milos tenait à tous ces souvenirs qui lui rappelaient ses origines. Ils étaient sa propre essence. Sans eux, il se sentait perdu. Delphine, qui avait meublé de neuf l'appartement de Courbevoie, n'en voulait absolument pas. Au final, ce fut Marlène qui récupéra le fameux linge de maison, et Sophia

récupéra le bahut et la vieille armoire des Kovic. Ceux-ci avaient d'abord meublé l'appartement qu'elle partageait avec Élise, pour finir plus tard à la Treille où elle les avait disposés dans un petit salon, à l'étage.

Il y a deux ans, elle était retournée avec Milos dans l'ancienne maison de Hana, à la demande du propriétaire qui ne se souvenait plus de l'emplacement du puits, dans le grand jardin. Milos lui avait indiqué au téléphone qu'une dalle en pierre le fermait. Mais la nature l'avait si bien recouverte que malgré ses recherches, le propriétaire n'arrivait pas à le localiser. Milos avait donc accepté de venir l'aider à le débusquer d'après ses propres souvenirs. Sophia avait immédiatement proposé de se joindre aux recherches. Quand ils étaient arrivés devant la petite maison en granit, elle avait senti les larmes lui monter aux yeux. Le rhododendron était en fleurs et les chênes verts se serraient le long de la haie. Elle avait fermé les yeux. Elle entendait encore le bruit des pas pressés qui crissaient dans l'allée devant la maison. Hana portait de gros souliers en cuir qui ne craignaient pas le mauvais temps et qui s'enfonçaient dans les allées menant au carré potager. Elle portait toujours un tablier plein de poches, avec au fond un couteau, bien utile pour couper une salade pleine de rosée, qu'elle enfouissait dans son tablier à côté de jeunes carottes couvertes de terre fraîche, ou de pommes de terres nouvelles. Elle entendit les merles noirs qui chantaient autour des chênes. Elle ouvrit les yeux. Milos faisait de grands gestes au milieu du jardin. Tout en tapant du pied, il montrait au propriétaire un carré où poussait un buisson épineux. Elle compta mentalement : « un, deux, trois, quatre ». C'est au creux du quatrième chêne qu'elle avait déversé la collection de billes de Richard. « Les choses ne sont pas faites pour être possédées, il faut les transmettre », avait-il dit. Mais les nouveaux occupants étaient un couple de retraités qui n'iraient probablement pas escalader les vieux chênes, à moins que leurs petits-enfants ne

s'y risquassent un jour. « Richard, ton trésor est toujours enfoui au creux du vieil arbre, c'est notre secret à nous deux. Il ne me reste que cela de toi. Je ne le répéterai jamais à personne, sauf si le temps est venu pour nous de le transmettre, alors ce jour-là, envoie-moi un signe ».

Sur le chemin du retour, il se mit à pleuvoir, Milos actionna les essuie-glace. Les caoutchoucs frottaient le pare-brise, comme une main inlassable qui nettoie une surface, puis ils crissèrent, la pluie s'était muée en fine bruine. Milos les arrêta. Il dit que les nouveaux locataires semblaient de braves gens. Ils avaient fort heureusement conservé les massifs de roses, les rhododendrons et le vieux lilas qui marquait la limite avec la campagne. Évidemment, ils avaient dû refaire la salle de bain et la cuisine, car le vieil évier en pierre n'était plus acceptable de nos jours... Il actionna à nouveau les essuie-glace, qui chuchotèrent sur le pare-brise. *Sûrement, sûrement*, pensa Sophia. Le vieux chêne continue aussi sa croissance vigoureuse, tout en enfermant son secret dans son cœur.

Après plusieurs semaines allongée dans le noir comme une recluse, un matin, Sophia éprouva le besoin de rendre visite à Marlène, qui tentait tant bien que mal de faire fonctionner, seule, le salon de coiffure. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'y était rendue. Elle nota avec effarement la vétusté des fauteuils, dont les coutures craquaient par endroits, les bacs à shampoings tachés, et les serviettes éponge qui s'effilochaient. Marlène ne soignait pas davantage sa propre apparence. Elle ne semblait pas avoir retouché la couleur de ses cheveux depuis plusieurs semaines, et on devinait des fils gris dans ses racines brunes.

Les deux sœurs furent convoquées chez le notaire. Maître Bompard leur expliqua que, sur la fin de sa vie, Milos avait fait de très mauvaises affaires. Il avait dû hypothéquer

l'appartement pour emprunter l'argent nécessaire au fonctionnement du salon – qui, il fallait bien le dire, ne comptait plus guère de clientes puisqu'il n'avait jamais été modernisé depuis son acquisition. Pire, les Kovic n'avaient pas honoré les frais de ravalement de façade ni les charges de copropriété, depuis plusieurs années. Le notaire était navré, mais Milos ne laissait que des dettes. Il fallait espérer que la vente de l'appartement familial suffit à les combler, de façon à pouvoir au moins garder le salon de coiffure, si les sœurs le souhaitaient. Marlène était en état de choc. Elle avait tout perdu, sa mère, son père, puis l'appartement, et peut-être maintenant, son outil de travail qui allait disparaître.

Les deux sœurs ne s'étaient pas rendu compte de l'état de délabrement des finances de leurs parents. Delphine, dont les nerfs étaient fragiles, tremblait trop pour couper les cheveux des clientes. Cela faisait maintenant des années qu'elle ne s'occupait plus que des shampoings et de la caisse qui, il faut le dire, restait quasiment vide certains jours. Et ce n'était pas le mutisme de Milos qui pouvait attirer une nouvelle clientèle. Petit à petit, la déprime de Delphine avait déteint sur lui, et il ne s'était plus battu pour rentabiliser son salon. Dans le tiroir de son bureau, les factures impayées s'étaient amoncelées, dans la plus grande indifférence générale.

Le notaire fit de son mieux et passa quelques publicités dans les journaux. Au bout de quelques semaines, l'appartement familial, qui était bien placé, trouva un acquéreur. Mais ce qu'il resta de la vente suffit tout juste à sauver le salon de coiffure. Marlène souhaitait absolument le conserver pour le moderniser par la suite. Sophia proposa d'abandonner sa mince part d'héritage, puisque sa sœur acceptait de récupérer le salon, et les dettes de copropriété qui allaient avec. Ce qui ne se révéla finalement pas judicieux pour son avenir, puisque fut pris un arrêté de démolition de l'immeuble pour raison d'insalubrité

une quinzaine d'années plus tard, et Marlène perdit alors son outil de travail.

Après la division des biens, Sophia retourna vivre avec Élise, qui connaissait à ce moment-là un joli succès, en jouant au théâtre une pièce de Feydeau. Cette dernière souhaita présenter de nouvelles personnes à Sophia, afin qu'elle sortît enfin de sa torpeur. C'est donc au cours d'un dîner que Sophia rencontra un cinéaste qui lui proposa un petit rôle dans *La fleur de l'oranger*, un film qui devait être prochainement tourné en Tunisie. Même si elle n'eut qu'une participation dans le film, les deux semaines de tournage lui changèrent suffisamment les idées pour qu'elle se remît sérieusement au travail, prouvant ainsi qu'elle avait repris goût à la vie. Elle trouva, par la même occasion, un nouvel agent, Jacky, qui accepta de reprendre sa carrière en main. Et petit à petit, elle reprit le dessus. Sa carrière progressa même, pendant les quinze années qui suivirent, avec de belles réussites telles que *Voyage à Paimpol*, *La femme de Turin* ou *Les Murs ont des oreilles* pour ne citer que celles-là.

Sophia venait maintenant de refermer son dernier album. Elle avait mis plusieurs soirées à en venir à bout.

La nuit tombait sur la Treille et les oiseaux s'étaient tus.

Toute sa vie et celle de sa famille avaient défilé sans qu'elle pût détecter le moment où elle aurait pu échapper à son destin. Sans doute ses parents, comme beaucoup d'autres, avaient placé la barre très haut pour leurs enfants. Mais la vie en avait décidé autrement, et chacun avait dévié de sa route. Elle ne saurait sans doute jamais si Richard avait trouvé le bonheur avant de disparaître. Marlène, de son côté, et bien qu'ayant satisfait son désir de reprendre l'activité familiale avec la bénédiction de son père, se retrouvait aujourd'hui au pied du mur, avec une affaire en faillite.

Sophia n'avait pas sommeil. Elle avait peur de demain.

Dans quelques heures, Jacky lui apprendrait si elle avait été retenue pour jouer le rôle titre de ce grand film, pour lequel elle était pressentie. Chut ! Pour l'instant, elle ne voulait ni penser ni espérer.

Elle savait seulement qu'après les bouts d'essais qu'elle avait passés dans la semaine, elle avait remporté la faveur des producteurs, à cause de sa ressemblance avec le personnage.

Pour calmer la fébrilité de l'attente, elle décida de faire du rangement. Elle classa des papiers, rangea ses albums sur les étagères de la bibliothèque. Un paquet de feuilles glissa sur le sol. Elle se pencha pour le ramasser. Elle retrouva un ancien dossier de presse répertoriant sa filmographie, et fut surprise du nombre impressionnant de films qu'elle avait déjà tournés. Elle espérait que le rôle titre pour lequel elle était pressentie viendrait bientôt s'ajouter à cette longue liste, et qu'il la consacrerait enfin star.

Sa dette serait alors payée et elle pourrait tourner la page.

TROISIÈME PARTIE

La route du succès

Luisa donna l'adresse au taxi : 11, route des Hautes-Collines.

Les phares de la Mercedes fouillaient la route tortueuse, bordée par les grands parcs qui abritaient les ombres des villas du début du siècle. Le vent cinglait les vitres de la voiture, et des buissons tournoyaient devant les phares.

– Madame Kovic fait la fête ce soir ! Vous êtes la cinquième personne que j'amène ici depuis la gare. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait plus reçu autant de monde. Remarquez, elle n'a jamais été très causante, la Kovic.

Il eut un rire bref.

– C'est comme ça qu'on l'appelle en bas. Elle a été bien malade ces dernières années, on ne la voyait plus. Il paraît qu'elle buvait tellement qu'elle a été forcée de faire un séjour « en maison ».

Il observa le profil de Luisa qui semblait suivre des yeux le talus qui longeait la route.

– Vous savez, ces gens du show-business, ils ont tous de drôles de vies. Moi ça ne m'étonne pas ce qui lui est arrivé. Ces gens-là font fortune d'un seul coup, juste en jouant la comédie ! Après ? Forcément, l'argent ça leur brûle les doigts et ils font n'importe quoi. C'est pas comme nous autres, qui gagnons notre vie à la sueur de notre front. Pour nous, un sou c'est un sou, on ne risque pas de perdre la tête ! C'est pas comme la Kovic, on dit qu'elle a acheté la Treille avec le cachet d'un seul film ! Vous vous rendez

compte ! Une belle maison comme ça. Elle a dû lui coûter un joli paquet de billets ! Avant, cette baraque appartenait à un chef d'entreprise qui avait fait fortune en vendant des cartons d'emballage. Enfin... chacun son truc ! Il a fait faillite en les faisant fabriquer à bas coût, dans les pays du tiers-monde. Mais ses cartons se déchiraient comme un rien. Il a perdu tous ses marchés en un rien de temps, et coulé la boutique ! Vous voyez : bien mal acquis ne profite jamais !

Luisa aurait préféré qu'il se tût. Elle garda son visage tourné vers le bord de la route où les herbes folles virevoltaient par la force du vent. De maigres arbrisseaux semblaient battre la mesure sur le talus. Mais le chauffeur était intarissable :

– Un des clients que j'ai amenés tout à l'heure m'a dit que la Kovic va rejouer et qu'elle est sur un gros coup. Vous savez, nous, on apprend tout par les journaux, car il ne faut pas compter sur elle pour nous raconter sa vie. Elle a toujours été fière, comme si elle sortait de la cuisse de Jupiter. Pourtant, son père était coiffeur, pas vrai ? Il ne faut jamais oublier d'où on sort, car plus dure est la chute !

La plaque en laiton qui indiquait le numéro 11 était masquée par une cascade de vigne vierge, qui la balayait sous l'effet des rafales. Le chauffeur stoppa enfin sa voiture devant la grille noire. Sa curiosité semblait aiguisée. Il eut un sourire engageant :

– Désirez-vous, Mademoiselle, que je vous dépose à l'intérieur de la propriété ? Avec ce vent de folie, vous allez être toute décoiffée !

– Non merci, ce ne sera pas la peine !

Luisa régla sa course et sauta du taxi.

Sophia lui avait déjà décrit cette grande maison blanche qui lui paraissait trembler sous les pâles lampadaires, au bout de l'allée. Mais ce soir-là, le tableau était saisissant. C'était une maison de maître, érigée sur deux étages, et dont le corps central était flanqué de deux ailes carrées à toit plat crénelé. Dans l'obscurité, elle

semblait posée au milieu d'un lac sombre et frissonnant. Toutes les fenêtres de ce paquebot blanc, enfoncé dans la tempête, au milieu des arbres, étaient violemment éclairées. Luisa progressait à travers le parc, et aperçut les branches d'un chêne qui tentaient d'arracher les rideaux d'une baie vitrée, laissée entrouverte. Elle huma l'odeur d'un tabac blond, qui se fondait avec celle, plus âcre, de l'humus des sous-bois. Tandis qu'elle progressait à tâtons, une puissante bourrasque la déséquilibra. Elle tenta désespérément de se rattraper, mais s'accrocha le pied dans une racine et ne rencontra que le vide avant de s'abattre, de tout son long, sur le gazon. Elle se releva prestement en se traitant de triple idiot, tout en cherchant son foulard, qu'elle finit par retrouver, flottant à une branche de cyprès. Elle tira dessus, mais préféra enfouir au fond de sa poche le reste du carré de soie effiloché. D'un pas mal assuré, elle se remit en route et décida de rentrer sans façons par la baie vitrée, d'où lui parvenaient des éclats de rire et le tempo d'une musique jazzy. Tout en s'avançant sur la terrasse éclairée par des spots, elle découvrit sur son manteau blanc, les taches sombres que la terre y avaient laissées pendant sa chute.

Tout en maugréant, elle rebroussa chemin et se remit en quête de l'entrée principale. Avec un peu de chance, une employée engagée pour la soirée, lui ouvrirait la porte, la débarrasserait de son manteau souillé et lui indiquerait le chemin de la salle de bain pour qu'elle pût rafraîchir sa tenue avant d'entrer dans la lumière.

Après avoir subi les nouveaux coups de griffes des bosquets hérissés sous le vent, elle se retrouva enfin devant une porte monumentale, qui était entrebâillée. Elle frappa plusieurs fois le chambranle avec le heurtoir en cuivre. Personne ne semblait vouloir l'entendre. Elle se dit qu'elle était décidément stupide. Avec tout le boucan qu'il y avait à l'intérieur, nul ne pouvait se rendre compte de sa présence et elle ferait mieux de se joindre sans façons à la fête.

Elle fut éblouie par le lustre qui éclairait l'immense salon aux murs blancs, et qui se reflétait sur le sol, recouvert de teck foncé. Des canapés rouges où les amis de Sophia étaient allongés, ou avachis, étaient rassemblés en carré ou en demi-cercle. Des plateaux chargés de verres d'alcool circulaient. La sono diffusait un morceau de Sidney Bechet, et des rires fusaient. Elle se frotta les yeux. Le vent du dehors, sa stupide chute, et maintenant la fumée de cigarettes, lui donnaient envie de pleurer.

Elle se sentit saisie par les épaules :

– Ma chérie, tu es toute pâle ! Enlève ton manteau ! Une coupe de champagne te fera du bien. Tu as les mains glacées ! Je parie que le taxi t'a laissée à la grille. Ils ne sont guère aimables au village. Il aurait pu te déposer au perron !

Après la troisième coupe, elle se sentit effectivement beaucoup mieux. Sophia l'avait présentée à toute la joyeuse compagnie :

– Luisa, ma nouvelle amie. Elle est Argentine. C'est elle qui m'accompagne à Buenos Aires, la semaine prochaine. Elle sera mon ange gardien et m'apprendra à parler espagnol en prononçant les « j » comme les Argentins !

Elle eut un clin d'œil pour Jacky qui avait, d'un coup de baguette magique, donné un tournant décisif à sa carrière.

Luisa était traductrice audiovisuelle. Elle avait effectué quelques doublages pour des films et travaillait de temps en temps pour la profession. C'était le producteur qui l'avait imposée à Sophia. En effet, pour les essais du rôle principal de son nouveau film, le réalisateur avait dû procéder à un casting d'une demi-douzaine d'actrices, susceptibles de tenir le rôle d'Eva Peron. Le film devait être tourné essentiellement en Argentine, car il s'agissait d'une co-production avec Buenos Aires. Il était prévu qu'il sortît simultanément en français et en espagnol, et sans doublage pour les acteurs, qui devaient parfaitement maîtriser les deux langues. La production espérait un gros succès commercial dans les deux pays.

Dans un premier temps, le choix du producteur s'était porté sur Sandra Perez qui était une pure Latine. Elle parlait un excellent espagnol et fut excellente dans le bout d'essai figurant Eva Peron en 1951, lorsque cette dernière prend le micro devant le peuple qui la réclame comme vice-présidente. Les jeux semblaient être faits. Néanmoins, il restait au producteur à voir cette Sophia Kovic, dont Jacky lui avait parlé.

Il se souvenait avoir remarqué son jeu parfait dans *Pêche en eaux troubles*. Pourtant, il ne la voyait pas pour son film, trop française peut-être. En outre, son image s'était sérieusement écornée, ces dernières années où elle était apparue bien délabrée, sur les couvertures des magazines people. Mais Jacky avait insisté : il fallait absolument lui faire passer un bout d'essai, elle avait tout d'Eva Peron. Le producteur accepta de l'auditioner, même si son choix était déjà quasiment arrêté sur Sandra Perez.

Sophia ressentait une énorme pression peser sur ses épaules. Jacky l'avait avertie qu'elle avait une sérieuse concurrente, et que la bataille serait acharnée pour obtenir le rôle titre.

Elle avait pourtant repris confiance en elle, et depuis son retour de la clinique de repos, elle s'était astreinte à faire deux heures de gym tous les jours dans la salle de sport qu'elle avait fait installer au sous-sol. Elle s'était sérieusement mise au régime, et ne buvait plus une goutte d'alcool depuis plusieurs mois.

Quand Sophia avait appris, enfin, le nom de l'héroïne qu'il s'agissait d'incarner, elle avait longuement observé une photo d'Eva Peron, puis elle avait coiffé ses cheveux blonds en chignon soigné, à l'arrière de sa tête et ensuite, elle avait choisi une robe noire qui lui seyait au teint. La transformation terminée, elle était restée bluffée devant son propre reflet. « Regarde Delphine, je me suis à nouveau travestie. Aujourd'hui, c'est plus sérieux que le petit chaperon rouge, et sans doute, je joue mon dernier va-tout ! ».

Pour le bout d'essai, Sophia était arrivée sous les projecteurs, la tête haute et l'air déterminé. Puis elle avait respiré un bon coup et

s'était lancée dans le discours d'Eva à la tribune, devant le peuple. Petit à petit, elle s'était redressée et avait mis toute la détermination d'une Latine dans son regard, pour haranguer le peuple. Frederico, le producteur, en avait été tout ébranlé. Il avait devant lui la véritable Eva Peron qui parlait aux *descamisados*. Il avait passé une main sur son visage. « *Madre de Dios* », tout était vrai, l'éclair du regard, le visage têtu, et la coiffure... L'actrice qu'il cherchait se tenait devant lui. Jacky avait toujours eu le nez fin. Il ne pouvait que s'incliner devant cette évidence : Sophia était Evita Peron. Les Argentins ne pourraient qu'être sensibles à un tel sosie.

Pourtant, il restait un problème de taille. Si la ressemblance physique avec Eva ne pouvait être égalée, les hésitations de Sophia en langue espagnole, ainsi que son accent plus ibérique qu'argentin, laissaient amplement à désirer. Pour la version argentine, cela posait un véritable problème, et il n'était pas prévu de doubler les dialogues. Le choix devenait à nouveau cornélien. Qui choisir ? Sandra ou Sophia ? Il fit de nouveaux essais avec les deux actrices. Si la première était bien meilleure dans le texte, la seconde était tellement physiquement ressemblante qu'il finit par trancher : seule Sophia pourrait progresser et devenir parfaite.

Jacky lui parla alors de Luisa, une traductrice audiovisuelle d'origine argentine, qui travaillait de temps à autres pour le cinéma. Elle était sans activité pour le moment, donc elle pouvait d'ores et déjà donner des cours intensifs d'espagnol à Sophia et commencer à travailler le rôle d'Eva Peron avec elle. De plus, comme elle était sans attache, elle pourrait sans nul doute se libérer pour accompagner Sophia en Argentine, afin de continuer à parfaire son accent pour le tournage qui devait débiter deux mois plus tard.

Ainsi en fut-il décidé et tout alla très vite.

La production démarra une campagne pour relancer la notoriété de ses acteurs. Sophia fit soudain la une d'un magazine télé

et d'un mensuel féminin. Une marque célèbre de maroquinerie l'invita au lancement d'un nouveau modèle de sac à main et lui proposa même d'en être la marraine. Ainsi, le modèle Casual Sophia fut-il lancé, à grand renfort de publicité. Elle arriva dans une station de ski huppée des Alpes, accompagnée de Luisa qui ne lui parlait plus qu'en espagnol. Elles furent traitées comme des reines, accueillies dans un palace où leur suite avait vue sur le Mont Blanc, et elles repartirent toutes deux, à la fin de ce long week-end, avec chacune un grand sac noir absolument identique, en cuir zippé, qu'on leur avait évidemment offert.

Comme les fêtes de Noël approchaient, une journaliste d'un hebdomadaire féminin lui proposa sa couverture, plus une demi-douzaine de pages intérieures. Le titre était racoleur : « Le retour de la divine... » S'en suivait un cahier spécial consacré aux fêtes de fin d'années, où on lui demandait son avis sur tout : de sa façon de se maquiller à ses pires défauts. Au fait, quel était son secret pour avoir le teint aussi clair ? Au risque de décevoir les fidèles lectrices, elle aurait bien répondu : « Un bon fond de teint qui masque toutes les imperfections ». Quant à ses défauts, elle en avait de multiples. Elle était notamment, très peu sûre d'elle et avait une tendance dépressive. Mais Jacky veillait. Il avait mis une attachée de presse sur le coup. Sophia découvrit donc qu'elle buvait un jus de citron chaque matin, ensuite, qu'elle partait, tous les jours, faire un jogging d'une heure, et déjeunait diététique dans un restaurant qui ne proposait que de la cuisine nouvelle... Ses défauts ? Elle était vraiment perfectionniste et têtue...

Jacky préparait son grand retour. Il s'agissait d'accoucher d'une star qui cultiverait dans le même temps une part de mystère... Tant pis si elle raffolait de ses vieux pyjamas en pilou, sur le papier glacé, il était rapporté qu'elle ne dormait plus que dans des chemises en satin gris perle, parfumées d'une seule goutte de Chanel N° 5 tout comme Marylin (sauf que Sophia ne s'arrosait jamais de parfum avant de dormir, cela lui donnait la migraine).

Jacky connaissait les moindres ficelles de la réussite. Il avait déjà fabriqué de toutes pièces deux ou trois géants du cinéma. Même si ces derniers avaient parfois la mémoire courte, Jacky prétendait en coulisse que sans lui, ils végéteraient encore au rayon des figurants : « Hélas, il ne suffit pas à un acteur d'être bon. S'il n'a pas aussi un bon agent pour orchestrer sa carrière, et faire monter sa cote, il a peu de chance de devenir star ! », martelait-il.

Sophia avait le vertige. Tout allait trop vite. Après une longue traversée du désert, tout à coup, elle apparaissait en pleine lumière, faisait la une des magazines, avait une attachée de presse et un coach personnel pour apprendre l'espagnol. Elle était à bord d'un bolide qui roulait pleins phares, à toute vitesse, sur une autoroute...

Un magazine people contacta Carole, son attachée de presse, pour faire une séance photos à la Treille. La une titrerait : « Dans l'intimité de Sophia Kovic » :

– Mais enfin, Carole, je ne vais tout de même pas faire semblant de tailler des rosiers, ou peindre une aquarelle ?

– La machine est en route, ma chérie, il ne faut plus l'arrêter. Les projecteurs sont sur toi. C'est ton grand retour. Tu n'as pas le choix, il faut redorer ton image pour que tu deviennes une icône. On doit parler de toi le plus possible.

Elle partagerait le haut de l'affiche avec un bel acteur argentin très célèbre à Buenos Aires. D'ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, les médias s'étaient déjà emparés de l'image de cette actrice qui avait ravi le rôle. On étudiait sa filmographie et les premières photos de la nouvelle Sophia aux cheveux blond platine, coiffés en chignon, semblaient obtenir l'approbation des critiques. Eva Peron était élevée au rang de quasi sainte en Argentine, et le producteur avait conscience, en choisissant Sophia, qu'elle devait être adoptée par les Argentins. Sinon c'était le fiasco assuré. D'autres films sur la vie d'Eva Peron avaient déjà été tournés dans le passé et les Argentins ne s'étaient pas privés de critiquer le choix des acteurs.

Sophia flottait sur un nuage de bonheur. On s'occupait d'elle. Sa boîte à lettres était pleine et le téléphone n'arrêtait plus de sonner. Jacky, encore injoignable quelques semaines plus tôt, était devenu son plus proche conseiller. Elle avait le sentiment d'être propulsée en avant comme une fusée.

C'est dans ce tourbillon médiatique que les deux sœurs trouvèrent un moment pour se rencontrer à la Treille, quelques jours avant le grand départ de l'actrice pour l'Argentine. Elles étalèrent sur la moquette du bureau les derniers magazines sortis des kiosques. Le nouveau visage de Sophia irradiait de bonheur sur les couvertures glacées.

– Pourvu que tout cela dure ! s'inquiétait-elle devant Marlène en croisant les doigts.

– En attendant, prends ce que la vie te donne !

– Tu sais, parfois, tout ce bonheur d'un coup me fait un peu peur. J'ai l'impression que tout va très vite, trop vite, et que je ne maîtrise plus rien. J'ai tant attendu ce moment... Tu vois, je rêve d'un film à grand succès, en France et outre-Atlantique, et en même temps, j'aimerais aussi que ce soit mon dernier film. Ensuite, je raccrocherais définitivement pour me consacrer à d'autres combats qui me tiennent à cœur. Ma légende serait en route, je n'aurais plus besoin de rien prouver, mon contrat serait rempli et je pourrais à mon tour vivre comme tout le monde...

Marlène secoua la tête :

– Sincèrement, je crois que tu ne pourras pas t'arrêter comme cela. Si tu es enfin consacrée star, tu seras forcée de rester dans la lumière, sinon, tu seras traquée pour le restant de tes jours.

Sophia se mit à rire :

– Tu m'inventeras une nouvelle coiffure, et avec de grosses lunettes en forme de roues à vélo, plus personne ne me reconnaîtra !

Les deux sœurs s'allongèrent sur la moquette pour mieux rire.

Le nouveau bonheur de Sophia était communicatif. Marlène allait un peu mieux ces temps-ci. Elle soignait à nouveau son apparence, sans doute parce que Pascal avait renoué de fréquents contacts avec elle. Il prétendait que c'était à cause des enfants, mais elle savait que l'affaire qu'il avait lancée au Canada avait capoté. Il avouait regretter leur ancienne vie, et disait habiter maintenant provisoirement chez son ancien associé à Paris. Il pensait reprendre une activité en rapport avec l'informatique, et pourquoi pas, peut-être, pourraient-ils tous deux envisager une nouvelle vie commune, si elle en avait toujours envie...

Quand Pascal l'appelait, elle serrait nerveusement le téléphone. Entendre à nouveau la voix chaude, cette voix qui lui avait manqué depuis si longtemps, la faisait palpiter. Oui, elle se sentait prête à effacer cette parenthèse extra-conjugale. Marlène reconnaissait enfin que ses éternels soucis familiaux avaient fini, au fur et à mesure des années, par plomber l'atmosphère ainsi que son propre ménage.

– Tu pourras venir t'installer à la Treille pendant mon absence, avait suggéré Sophia. Cela te changera les idées et je serai contente à l'idée de savoir que la maison n'est pas vide !

– Mon Dieu, tout s'enchaîne ! Quand pars-tu ?

– J'ai reçu nos billets d'avion ce matin. Luisa et moi décollons pour Buenos Aires lundi.

– Je ne pense pas que je vous accompagnerai à Roissy, tu me connais, je suis super émotive au moment des adieux !

– Ma chérie, ce n'est pas un adieu mais un au revoir ! Mais tu as raison, ce n'est pas la peine de te jeter dans les embouteillages jusqu'à l'aéroport. Carole qui pense à tout, nous a déjà réservé un taxi.

Luisa Mendes

La jeune femme qui contemplait son reflet dans le miroir de la salle de bain eut une moue contrariée. Malgré la laque dont elle avait copieusement voilé ses cheveux, le même épi persistait toujours au niveau de la frange. C'était sa marque de fabrique. Une erreur d'implantation qui faisait que cette mèche resterait rebelle à vie. Elle fronça les sourcils. Avec la pousse des cheveux, une racine noire était maintenant apparente. Cela ne faisait pas très net. Soit elle redevenait brune, soit elle confirmait son essai de devenir blonde. Il fallait choisir.

Elle avait posé la question à Marlène. Cette dernière lui avait affirmé que le blond lui donnait un teint de pêche et accentuait la brillance de ses yeux. Luisa hésitait, elle s'aimait bien aussi, façon Pénélope Cruz. En fait, elle avouait changer aussi souvent de couleur capillaire que d'amants. Ces dernières années, elle s'était appliquée à suivre les goûts de ses amoureux occasionnels, et reconnaissait maintenant avoir du mal à retrouver sa personnalité, après toutes ces transformations.

Sophia et Luisa avaient fait des photos pour les formalités de départ en Argentine. Elles s'étaient amusées à poser ensemble comme Catherine Deneuve et Françoise Dorléac dans *Les parapluies de Cherbourg*. Blondes artificielles, aux yeux marron clair pour l'une, foncé pour l'autre, et de taille moyenne toutes deux, elles s'étaient surprises à chercher une gémellité dans leur

contrat. Comme c'était le cas lors des tournages, elles formeraient bientôt une association de plusieurs semaines, et leur tandem se dissocierait sans doute à la fin de la belle histoire.

C'était la vie.

Luisa qui, depuis le début, ne parlait à Sophia qu'en espagnol, l'avait invitée à manger une *tortilla* faite maison dans le petit deux-pièces qu'elle possédait près de la fontaine Saint-Michel à Paris.

– Oui, c'est petit chez moi ! Mais je n'y reste jamais longtemps. Tu sais, je ne suis bien qu'à l'extérieur, soit au travail, soit chez des connaissances, et même souvent en voyage...

L'appartement s'étirait tout en longueur. On entraît dans le séjour, éclairé par une grande fenêtre. Il se prolongeait par une chambre étroite, dont la porte du fond aboutissait à la salle de bain.

Les murs étaient crépis de blanc. Deux posters géants ramenés de Buenos Aires, étaient punaisés dans le séjour : l'un, représentant une photo agrandie, en noir et blanc, du théâtre Còlon ; l'autre, une vue sombre du port de Buenos Aires avec ses grues déchargeant les bateaux. Un tapis de grosse laine ocre était jeté sur le sol parqueté.

Luisa suivait le regard de Sophia.

– J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, dit-elle. Mon rêve serait de pouvoir rassembler tout ce que je possède dans une valise, afin de pouvoir partir n'importe quand, n'importe où !

– Je ne crois pas que l'on puisse se séparer aussi facilement des objets que l'on a entassés dans une vie. Moi j'en ai tellement à la Treille qu'il me faudrait un rouleau compresseur pour tous les écraser et les faire entrer dans une valise !

Luisa haussa les épaules :

– Ne t'est-il jamais arrivé de débarquer sur un continent étranger, avec seulement une valise, et de réaliser brutalement que tu es absolument seule, et inconnue de tous. Tu n'as que ta

valise comme objet familier, et ton passeport pour toute identité. Tes souvenirs sont dans ta tête. Ils ne prennent pas de place. Tu peux les conserver pour toi seule, ou les offrir, quand bon te semble, aux gens que tu rencontres. C'est toi qui décides. Mais une fois de plus, le jour de ton arrivée en terre inconnue, tu n'es qu'une femme anonyme, avec une valise à ses côtés. Autour de toi, il y a des milliers de passants qui fourmillent et toi, tu es comme une personne qui vient de naître, vierge de tout passé pour les autres. Tout ce que tu auras fait auparavant ne compte pas pour eux. L'ardoise est effacée !

Tout est à refaire.

Le regard de Luisa se perdit par la fenêtre. Un couple de moineaux querelleurs se pourchassaient autour des platanes de la cour intérieure. Elle continua :

– Cela m'est souvent arrivé. Le sentiment que l'on éprouve est étrange, c'est un mélange d'intense liberté, et de vertige sans fin...

Luisa semblait effectivement attacher peu d'importance aux choses. À bien y regarder, son appartement était vraiment meublé de façon minimaliste. Une banquette de récupération, recouverte d'un plaid couleur sable, poussée contre le mur, faisait face à deux fauteuils pliables. Au centre, une table basse en plexiglas que Luisa avait dû récupérer sur un trottoir, jetée par une boutique qui refaisait sa décoration. Au mur, une étagère supportait quelques livres en format poche.

Sophia baissa les yeux. Le reflet du parquet ciré, associé à la blancheur des murs, et l'absence de couleurs dans le décor, donnaient à l'endroit un aspect monacal. Presque dénué de vie. Si ce n'étaient les livres écornés sur les étagères, il y avait si peu d'objets personnels que l'on se serait cru comme assis dans un appartement témoin.

– Je ne suis pas sûre de te comprendre. Il me semble que tu ne peux effacer ta famille ou tes amis. Tu restes toujours en communication avec eux, où que tu sois à travers le monde. Ne

serait-ce que le fait de penser à eux et déjà, tu ne te sens plus seule !

Sophia se mordit la lèvre et rectifia :

– Quand je dis famille, c’est au sens large du terme. Moi non plus... je n’ai pas de mari ni d’enfants. Mes parents, mon frère, sont décédés, mais... ma sœur est très importante pour moi. Elle est tout ce qui me reste et elle me rattache à tous mes souvenirs. Et puis, par-dessus tout, je me sens pleine de mon expérience et de mon vécu. Même si nul ne me connaît lorsque je débarque sur un continent inconnu, je reste une personne déjà façonnée par la vie, qui transporte son passé. Personne ne redevient vierge, ce n’est qu’une illusion. Même lorsque j’entre dans la peau d’un personnage pour le cinéma, mon expérience fait que je joue avec mon vécu.

Elle reprit :

– Bien sûr, mon métier d’actrice ne me permet pas l’anonymat. Lorsque je sors, je ne sais jamais si je vais être reconnue, et donc harcelée ou laissée tranquille. Et je le ressens comme une privation de liberté, puisque je traîne ma notoriété à travers l’image des personnages que j’ai joués. Néanmoins, même si je débarquais en Australie par exemple, où personne n’a entendu parler de Sophia Kovic, je pense que je transporterai toujours cette apparence de fille de coiffeurs de Courbevoie, et en y prêtant un peu plus d’attention, les gens percevraient sans doute les différentes strates de ma carrière, comme autant de peaux que j’ai dû endosser, au fur et à mesure des années.

Luisa laissa errer son regard pensif sur les affiches de Buenos Aires punaisées au mur :

– On peut aussi voir ça autrement. Tu peux t’attacher à effacer, au fur et à mesure des jours, les moments de ta vie dont tu ne veux plus te souvenir. En larguant tous ces fardeaux dont tu n’as nul besoin, tu fais peau neuve en permanence, et crois-moi, tu te sens beaucoup plus légère. Me concernant, je fais régulièrement

ce nettoyage, comme pour mon ordinateur duquel je supprime l'historique. Je ne traîne aucun vécu derrière moi, ni aucune mission d'aucune sorte, et c'est ça, la vraie liberté. Écoute, je vais t'offrir quelques souvenirs, comme cela, ils sortiront de ma tête. Ensuite, elle sera plus légère et il ne restera plus dans ma valise que des choses inutiles à porter quand nous repartirons en voyage. Tu n'es pas forcée d'être dépositaire de tout cela, tu en feras ce tu voudras. Tu pourras même appuyer sur le bouton « supprimer », si tu veux...

Luisa commença son récit :

« Je suis née à Buenos Aires, il y a trente-cinq ans. Ma mère, fille unique d'émigrés espagnols était ce que l'on appelle pudiquement, une femme légère. Elle se voulait sans attaches, tout en vivant à sa guise (j'ai dû hériter d'elle sur ce point !). Comme elle était très belle, il se trouvait toujours un homme aisé pour lui offrir une vie agréable. Sa vie dissolue lui valut, tu imagines, bien des heurts avec ses parents. Ces fervents garants de la morale chrétienne n'arrivaient pas à lui faire garder le droit chemin et ils finirent par la mettre à la porte. Elle n'en eut cure, car les occasions de rencontres festives ne manquaient pas. Et comme je te le disais tout à l'heure, elle avait pour philosophie de vivre au jour le jour, sans s'encombrer du passé ni s'inquiéter du futur.

À trente-quatre ans, elle tomba enceinte. Hélas, mon géniteur venait parallèlement de succomber à une toute jeune femme aux formes plus prometteuses que celles de ma mère. Néanmoins, comme cet homme fortuné avait quelques principes, il installa ma mère dans un meublé, dont il régla ponctuellement les frais, les premières années. Ma mère, bien que profondément humiliée par cet abandon (c'était la première fois qu'elle se faisait larguer), fit contre mauvaise fortune bon cœur, étant donné qu'elle continuait de bénéficier d'un train de vie conséquent. Pour se distraire, elle ne manquait pas d'aller danser le tango,

lorsque l'occasion se présentait. Cette entente cordiale, si je puis dire, ne dura que quelques années. La consommation intensive de beautés de plus en plus jeunes fut fatale à la santé de mon géniteur, qu'on retrouva décédé d'une crise cardiaque, chez l'une d'entre elles. J'avais alors cinq ans, et ma mère réalisa subitement qu'elle se retrouvait seule au monde, à bientôt quarante ans, avec une gosse à nourrir et un appartement dont il faudrait payer seule le loyer, faute de protecteur.

Quant à moi, le décès de mon géniteur ne m'affecta guère car je ne l'avais vu que deux ou trois fois, et uniquement lorsqu'il venait régler des problèmes administratifs avec ma mère. D'ailleurs, il m'avait demandé de ne m'adresser à lui qu'en l'appelant Roberto. Jamais je n'ai ressenti chez lui le moindre élan paternel, même si j'ai un temps espéré un soupçon de geste ébauché, une joue qu'on effleure. Non, rien. Je ne représentais pour lui qu'un regrettable accident de parcours, qu'il fallait réparer en alignant les billets. Après sa disparition, ma mère vécut une période de forte angoisse, davantage causée, j'imagine, par la perte de son protecteur financier que par celle de l'homme, déjà mort depuis longtemps, pour elle.

Mon géniteur, s'il n'avait pas la fibre paternelle, devait néanmoins être un homme d'honneur, car ma mère reçut bientôt un courrier, nous informant qu'il ne nous avait pas oubliées dans ses intentions, en cas de décès. Roberto, qui avait disposé d'une certaine aisance financière durant sa vie, garantissait à ma mère le versement d'une modeste rente pendant cinq ans pour lui permettre de se réorganiser. Et me concernant, il me légua une somme devant assurer mon entretien et mes études jusqu'à ma majorité. Sa propre famille ne voulant pas créer de scandale, ne fit pas opposition à cet arrangement, mais ne daigna jamais nous rencontrer.

Donc, dans les premiers temps, et au grand soulagement de ma mère, notre vie ne changea guère. Je continuais d'aller à l'école et

nous parvînmes à vivre décemment. Mais maman n'avait jamais appris à compter, et elle commença à contracter des dettes qui devinrent préoccupantes. Comme elle n'avait pas le droit de toucher à ma rente, pour s'en sortir, elle retourna à la seule chose qu'elle savait faire, c'est-à-dire femme de petite vertu.

Une fillette de sept ans n'aidant en rien à chasser le gibier, elle m'inscrivit dans une pension pour jeunes filles, puisque j'avais un capital placé pour cela. Quant à elle, elle se mit activement à la recherche d'un nouveau protecteur qui la sortirait de tous ses ennuis. Elle en trouva un, qui la garda deux ans, puis un autre, puis un autre... À chaque fois que je la voyais, elle était avec un homme différent. Évidemment, plus le temps passait, moins elle était difficile sur la qualité des hommes. Comme elle n'avait plus à offrir, de son côté, que les vestiges de sa beauté passée, elle devait se contenter d'hommes souvent très vieux, voire carrément repoussants.

D'année en année, les visites de ma mère à mon école s'espacèrent. Pour tout dire, je n'y tenais guère non plus, de mon côté. Nous finîmes par convenir de rendez-vous, deux ou trois fois par an, dans un restaurant de l'avenue Florida. Et à chaque fois, je constatais, à la lumière des néons, les ravages irréversibles que des privations, sans doute ajoutées à une consommation immodérée d'alcool, avaient causés sur le visage de ma mère ; et je retournais à la pension avec un sentiment de profond malaise. D'année en année, celle qui se targuait de n'avoir vécu que de ses charmes, fut réduite petit à petit à rechercher de minces revenus, en contre-partie de travaux ménagers et petits services. Sa déchéance programmée me navrait, et pourtant je lui en voulais de n'avoir pas su gérer sa vie plus dignement. À l'aube de mes vingt ans, je m'installai dans un petit appartement. À ce moment-là, j'aurais pu l'aider, l'héberger, mais dans le même temps, je souhaitais me détacher de celle qui m'avait toujours mise en état d'insécurité.

Je ne voulais plus regarder en arrière.

J'avais vingt-deux ans lorsque j'appris que ma mère venait de décéder d'une pneumonie, après avoir dansé le tango dans les rues, en plein hiver, vêtue seulement d'une robe noire fendue. C'était son ultime nuit de folie, et elle lui fut fatale.

Je réalisai d'un coup que j'étais totalement seule, avec une valise et un diplôme de traductrice en poche. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'effacer mon passé, et de vivre sans attaches.

Je restai d'abord quelque temps à Buenos Aires, puis je me mis à voyager un peu partout dans le monde, vivant essentiellement de petits boulots. Parfois, avec un peu de chance, je trouvais des traductions ou des missions d'interprétariat. Puis, il y a douze ans, j'eus la chance de décrocher un boulot de traductrice cinématographique, à Paris. Ce travail me passionna sur le champ, et pour la première fois depuis que j'avais quitté Buenos Aires, je décidai de poser mes valises quelque part. Une de mes collègues, qui quittait la France, proposa de me vendre son petit appartement. Chose impensable pour moi quelques mois plus tôt, je devins propriétaire !

Mais vois-tu, cet appartement ne représente pour moi qu'une sécurité, pas un aboutissement. L'image de la déchéance de ma mère m'a fortement marquée et je ne souhaite sans doute pas finir un jour dans la rue... Mais pour le reste, je me sens toujours libre comme l'air. Je peux partir demain à l'autre bout du monde, sans regret, puisque je n'ai aucune attache. Au pire, si les choses se passent mal pour moi, il me restera toujours ce petit deux-pièces, niché dans Paris, pour m'accueillir. Crois-moi, je ne fais aucun plan d'avenir.

Tu sais, une fois j'ai voulu tout abandonner pour suivre un homme... J'avais décidé de quitter Paris avec une seule valise. La veille du départ, j'ai trié scrupuleusement mes affaires pour ne garder que le minimum, et j'ai descendu le reste sur le coin

de trottoir, au bout de ma rue, là où, d'ordinaire, tu trouves au petit matin tous les objets cassés ou les matelas éventrés que les gens entassent, sans états d'âme, contre le mur. Par curiosité, je me suis installée à la terrasse du bar face à ce trottoir, pour suivre le devenir de mes objets abandonnés. Bien sûr, j'avais ma petite idée sur ce qui partirait en premier. D'abord, ma robe de chambre en pilou si confortable, puis ma veste en tweed, au col en fourrure, mes boots en agneau, mes cols roulés en mohair, ma vieille machine à écrire... J'attendais. Une vieille femme est arrivée. Elle a retourné mes affaires, inspecté les semelles de mes boots, avant de les rejeter sur le tas. Elle a continué de fouiller et s'est finalement décidée à ne garder que mon vieux dessus de lit en fourrure synthétique. Une femme plus jeune, à l'air avisé, attendait patiemment derrière elle, et quand la voie fut libre, elle ramassa les affaires qu'elle pensait sans doute pouvoir renégocier. Parmi elles, il y avait mes boots, et ma veste en tweed. Visiblement, rien de tout cela ne correspondait à sa taille, mais elle pourrait sans doute en tirer profit.

Pour tout te dire, j'étais assez déçue car ce qui m'avait le plus coûté, c'était d'abandonner ma vieille robe de chambre en pilou, dans laquelle je me lovais pour regarder la télévision, les soirs d'hiver. Et visiblement, elle n'intéressait personne car elle ne représentait rien pour eux. Tu comprends ? Je finis par quitter le bar à la tombée de la nuit, en passant devant « mon tas » où il restait finalement si peu de choses de mes quatre années passées à Paris. Je devinai encore mon imperméable beige au col râpé, une jupe en jersey, et ma vieille robe de chambre en pilou, qui était maintenant recouverte d'immondices.

De retour à l'appartement, j'étais sereine. Mes placards étaient vides, il ne restait plus que des meubles nus, vidés de mes possessions. Une agence immobilière allait trouver un locataire, et moi je partais vivre avec un homme qui m'avait promis le bonheur. Nous devons nous retrouver, le lendemain matin, à l'aéroport

d'Orly, direction l'île de la Réunion où il habitait. C'était une belle matinée, avec un ciel bleu sans nuages. Le chauffeur de taxi qui m'emmenait me félicita de partir aussi loin et me souhaita plein de bonheur. À Orly, j'attendis, une heure, deux heures, puis je commençai à sentir le froid, malgré le soleil qui frappait contre les vitres. J'essayai plusieurs fois de joindre Stéphane sur son portable, mais j'obtenais toujours sa messagerie sur fond de musique créole : « Salut ! Moi, c'est Steph ! Toi, laisse-moi un message car je suis trop occupé pour l'instant... ».

Dans la soirée, il n'avait toujours pas allumé son portable. Je pris un taxi pour me rendre à son appartement, situé à Vincennes. C'est son colocataire qui vint m'ouvrir. Stéphane était déjà loin, très loin, à Saint-Denis de la Réunion ; il m'avait évitée à l'aéroport d'Orly, pour embarquer seul. Il avait changé d'avis, au dernier moment, mais n'avait pas eu le courage de me l'avouer. Son ex-colocataire m'offrit un café ou un thé, je ne sais plus, puis je traversai la moitié de Paris, à pied, pour revenir à mon appartement. Arrivée au coin de ma rue, je passai devant ce qui restait de mon tas de vêtements. Ma robe de chambre en pilou et le reste de mes affaires avaient disparu. Mais cela ne voulait rien dire. Les éboueurs étaient sans doute passés, cela faisait désordre toutes ces affaires éparpillées comme cela sur le trottoir. Cependant, il y avait déjà un nouvel amoncellement de vêtements. Vraisemblablement, ceux d'un vieil homme qui avait vidé ses placards : des chaussures noires abîmées, une vieille gabardine râpée, un chapeau melon cabossé.... Mais peut-être était-il mort, après tout, et était-ce son propriétaire qui avait tout jeté, pour pouvoir relouer l'appartement ? Je remontai donc une à une les marches de l'escalier qui mènent à mon appartement, tournai la clef dans la serrure et me jetai sur le matelas rayé de mon lit, où je pleurai jusqu'au petit matin.

Le lendemain, je rachetai le strict minimum pour recommencer ma vie. Je n'avais ni confiance ni plus guère d'espoir en

la nature humaine. Mais j'avais au moins abouti à une constatation : il faut savoir effacer le passé pour ne vivre que dans l'instant présent. »

Luisa était pâle. Tout en parlant, machinalement, elle effiloçait les franges de son jeté de canapé, puis elle dénouait les nœuds de laine qui bordaient le tissu. Elle avait déjà défait plusieurs rangées, quand elle conclut :

– L'homme idéal, pour moi, aurait été un homme libre, sans attaches, avec qui j'aurais fait le tour du monde !

Sophia se mit à rêver de Richard. Elle imagina que s'il avait été toujours en vie, il aurait pu rencontrer Luisa, par hasard. Ils se seraient certainement plu. Richard détestait posséder, et son rêve avait été de faire le tour du monde. Elle aimait l'idée que Luisa serait devenue sa belle sœur, et qu'ils auraient formé une grande famille à l'espagnole. Milos, le patriarche, avec Delphine, puis Richard et Luisa, Marlène et Pascal, enfin, elle-même. Elle ? Mais en compagnie de qui ? À l'approche de la quarantaine, elle n'avait su retenir aucun homme. Décidément, jamais son rêve de famille à l'espagnole ne se réaliserait. Elle finirait peut-être seule, comme Luisa qui, pour l'instant, était célibataire et toujours prête à partir n'importe où. Elle se sentit vaguement déprimée après avoir écouté l'histoire de la traductrice. Il lui semblait que souhaiter vivre une liberté totale, sans aucunes attaches, ne pouvait conduire qu'à un grand vide. Vouloir se retourner, pour effacer ses traces sur le sable, pour tuer son passé, et ne pas avoir de but pour l'avenir, lui donnait le vertige. Il lui faudrait méditer sur toutes ces idées-là, quand elle en aurait le temps. Heureusement, pour l'instant, elle ne risquait ni l'ombre ni la solitude, puisqu'elle s'apprêtait à tourner le rôle de sa vie, qui pourrait enfin la consacrer star.

Sophia et Luisa étaient maintenant à Roissy. Le trafic sur l'autoroute avait été fluide et elles étaient en avance. L'enregistrement des bagages avait pris un certain temps. Si Luisa voyageait léger, avec une seule valise de vêtements, puisque selon ses dires, c'était l'été à Buenos Aires et que, donc, elle n'avait besoin que de trois fois rien, Sophia de son côté, n'avait pu s'empêcher d'enfermer quelques souvenirs dans une grosse malle. Elle avait besoin d'un minimum d'environnement familial lorsqu'elle se déplaçait. Elle avait donc entassé pêle-mêle, dans la malle verte réservée à cet usage : trois albums photos, un cadre représentant une piéta que Milos et Delphine avaient rapportée de leur voyage de noces à Venise, une bouteille remplie du sable de la plage de Rochebonne, près de Saint-Malo, qui ne quittait jamais le dessus de sa commode, en souvenir des temps heureux. Elle déclara qu'elle se sentirait plus forte avec ces objets fétiches, si elle les emmenait avec elle à Buenos Aires.

Après avoir passé les formalités, elles eurent le temps de flâner dans les boutiques. Sophia s'arrêta devant la vitrine d'un marchand de journaux, qui exposait des albums photos de célébrités. Marilyn Monroe occupait le centre des étagères.

Luisa lui serra le bras :

– Lorsque tu auras conquis l'Argentine et la France, tu seras à ton tour en pleine vitrine !

– Je ne crois pas trop, tu sais. Si Marilyn est devenue une star mondiale, c'est parce qu'elle est morte à quarante ans. Imagine quel aurait été son destin si elle était devenue une vieille dame pleine de rides, et marchant avec une canne ! Les étoiles ne brillent que la nuit, tu sais !

Elle eut un sourire désabusé :

– C'est plus dur pour une actrice de durer, que pour un acteur. Petit à petit, on te propose des rôles de mère, puis de grand-mère, puis enfin des rôles de « *guest star* » pour quelques

minutes de figuration. Néanmoins, vois-tu, la chance qui se présente aujourd'hui, je ne vais pas la gâcher. Je vais la jouer à fond et je vise l'Oscar !

Elles s'éloignèrent en riant comme deux sœurs. Elles étaient toutes les deux vêtues d'un pull à col boule, bleu pour Sophia, et vert pour Luisa. Et elles avançaient en balançant leur sac à main Casual Sophia noir, qu'on leur avait offert à la soirée VIP à la montagne. Sophia avait le cœur léger. En Luisa, elle avait trouvé une vraie sœur, et elle quittait la France pleine de confiance en son avenir. Elle pressentait qu'elle partait pour un grand rendez-vous avec la gloire, et qu'elle ne devait en aucun cas le manquer.

QUATRIÈME PARTIE

Londres, novembre 2006

Jimmy regarda l'heure : dix-sept heures.

Il lui restait encore deux articles à terminer avant le bouclage du journal *The First London News*. Il travaillait sur l'affaire du meurtre des prostituées à Hyde Park, et il était passé voir la police dans l'après-midi. Un suspect avait été arrêté, mais il n'avait pas pu obtenir plus d'informations, car il fallait vérifier l'emploi du temps du présumé coupable, et le commissaire restait muet pour l'instant. Il boucla donc son article en récapitulant les faits, et émit la probabilité que le coupable devait habiter dans un rayon proche du lieu des meurtres, et qu'il devait être roux, puisque des cheveux roux avaient été trouvés sous les ongles de deux de ses victimes.

Plus tôt dans l'après-midi, Jimmy avait pris un taxi pour Hyde Park et avait traversé une allée où déambulait une superbe brune, présentant ses charmes, vêtue seulement d'un collant à résille et d'une robe, ajustée et fendue jusqu'à l'aine. Elle l'avait interpellé :

– Eh ! Beau gosse, tu viens un peu me voir ?

Le beau gosse avait quelque peu sursauté, rejetant en arrière une mèche de cheveux blonds, qui cachait des yeux clairs pétillants de curiosité :

– En fait, je cherche des infos sur Johanna. Vous la connaissez ?

Elle parut déçue, voire soupçonneuse :

– Tu es de la police ou quoi ? Parce que moi, je leur ai déjà tout dit ! Non, Johanna et moi, on n'avait pas les mêmes clients. Tu comprends, mon chou, elle était tout mon opposé physiquement. On ne se faisait pas concurrence !

– La police vient d'arrêter un suspect qui fréquentait, paraît-il, cet endroit. Tu n'as pas idée de qui cela pourrait être ?

Elle sembla dégoûtée :

– Ils ont arrêté ce pauvre Gregor, mais il est complètement inoffensif. C'est un vieux satyre, c'est tout. Mais pour se faire remarquer, il est toujours prêt à avouer n'importe quoi !

Elle secoua la tête, fataliste :

– Quand il y aura un autre meurtre, ils le relâcheront...

Jimmy remonta au journal en sifflotant. Il tenait l'info. La police avait arrêté le vieux Gregor, et vraisemblablement, elle faisait fausse route. Il termina son article avant le bouclage du journal, et prit le métro jusqu'à Hammersmith d'où il ressortit pour rentrer chez sa mère.

Madame Lawson entendit la clef tourner dans la serrure. Tant mieux, pour une fois, le « *roast-beef* » ne serait pas réchauffé jusqu'à devenir sec comme de la semelle. Jimmy avait pu s'échapper de son journal suffisamment tôt. Elle serra tendrement dans ses bras son grand fils qu'elle élevait seule depuis sa naissance. Elle avait durement travaillé pour lui offrir une vie confortable et des études. À bientôt soixante ans, elle avait cessé son travail d'infirmière à l'hôpital pour prendre une retraite bien méritée. Toutefois, sa pension étant bien mince, elle continuait de proposer ses services aux particuliers qui avaient besoin d'une infirmière à domicile, de temps en temps.

Ils passèrent à table et madame Lawson remplit aussitôt l'assiette de son grand garçon d'une trentaine d'années, qui se refusait encore à grossir, malgré les larges portions qu'elle lui servait le soir. Il avala goulûment ses « *mush potatoes* » tout en lui faisant

part, entre deux bouchées, de son idée quant à l'arrestation du vieux Gregor :

– Le peuple a besoin d'un coupable, et la police a arrêté n'importe qui, pour calmer l'opinion publique. Mais quand les meurtres vont recommencer, elle sera bien forcée d'admettre son erreur !

Il se resservit :

– À moins que la police sache très bien qu'elle est dans le faux, et qu'elle utilise ce stratagème pour tendre un piège au meurtrier qui va à nouveau se manifester...

La mère de Jimmy buvait ses paroles, tout en regardant ses boucles châtain clair danser autour de son visage. Il avait l'air d'un éternel adolescent avec son allure dégingandée et ses pulls trop grands. Elle se demanda qui serait celle qui viendrait un jour lui ravir son fils chéri. À cette idée, elle eut un pincement au cœur. Elle l'avait élevé toute seule, et elle avait choisi de sacrifier sa propre vie pour lui. Tout ce qu'elle espérait était que celle qui le lui prendrait un jour, saurait le rendre heureux.

Après le repas, Jimmy chercha le programme télé sur la table basse du salon. Un roman recouvrait le magazine. Le marque-page qui dépassait du livre indiquait que madame Lawson avait presque achevé sa lecture. Jimmy observa la couverture et lut le titre : *Sophia Kovic, a broken star*.

– Maman ? Tiens, toi aussi, tu t'intéresses au tragique destin de Sophia Kovic ? Elle était sur le déclin avant son ultime grand film, il me semble ?

– Oui, justement ! Comme tu le sais, c'est au moment où elle a achevé ce film *Evita, une vie*, qui continue d'être cet immense succès qui ne quitte pas l'affiche, qu'il a fallu qu'elle meure dans ce stupide accident de la circulation ! Certaines personnes sont cruellement touchées par le destin, notamment cette famille Kovic. J'ai presque achevé le roman de sa vie, et je peux te dire qu'elle n'a pas eu de chance. Mais je me dis aussi que si

Sophia Kovic est devenue une star, c'est grâce à sa mort. C'est cela qui est incroyable. Depuis sa disparition, on ne parle plus que d'elle. Cela fait plusieurs mois que son dernier film est à l'affiche en France. Il est également distribué dans toutes les villes d'Argentine. Sa réputation a réellement dépassé les frontières. Cet immense film sur la vie d'Eva Peron est un vrai succès. On attend ces jours-ci une nouvelle adaptation pour l'Angleterre et les USA. J'ai hâte de le voir ! Tu sais qu'on parle de Sophia Kovic pour une nomination aux prochains César à Cannes, à titre posthume ! C'est vraiment dommage qu'elle ne soit plus là pour enfin savourer son succès ! Il paraît que ses anciens films ressortent dans les salles à Paris. On a fait des tasses à son effigie, des tee-shirts, des couvertures de cahiers... J'ai même lu, dans cette biographie qui lui est consacrée, qu'une rue allait porter son nom, dans le village où elle résidait. Tu veux que je te dise, Jimmy, les étoiles ne brillent que la nuit !

Jimmy attrapa le roman sur la table pour le feuilleter. Au centre, était inséré un cahier spécial, avec des photos de la star quand elle était bébé, toute nue, sur une couverture jaune poussin. Une autre la montrait avec sa mère, belle femme aux cheveux platine, attachés en chignon ; elle était aussi avec son père, à la moustache brune et au regard pénétrant. Jimmy reposa le livre sur la table basse :

– C'est vraiment une coïncidence, maman ! Aujourd'hui, mon rédac chef m'a parlé d'une enquête sur la disparition de Sophia Kovic. Comme le film va bientôt sortir en version anglaise, le journal voudrait envoyer un journaliste en Argentine pour élucider les détails de sa mort, et dans la foulée, sortir un article sur ses derniers jours à Buenos Aires. Sophia Kovic était également accompagnée d'une traductrice argentine, qui a été gravement blessée dans l'accident ; mais il paraît qu'elle a survécu. Cette dernière accepterait peut-être d'en dire plus sur cette tragédie. Il paraît que cette femme, nommée Luisa

Mendes, a été tellement traumatisée après l'accident qu'elle a toujours refusé toute interview ; ce qui fait qu'à part les rapports de police, nul ne sait exactement comment se sont déroulés les derniers jours de la star. Mon rédac chef a contacté cette survivante qui est, paraît-il, toujours diminuée physiquement. Il lui a envoyé un dossier de presse, afin d'introduire un journaliste de la rédaction pour qu'il enquête. Mais pour l'instant, elle refuse obstinément de voir qui que ce soit. Elle ne semble pas vouloir se remémorer cette horrible tragédie qui a coûté la vie à celle qui était devenue une véritable amie pour elle. Mais mon chef espère la faire revenir sur sa décision, et vient de la relancer. Avec un peu de chance, cela tombera sur moi.

Madame Lawson sembla se refermer comme une huître :

– Ne m'avais-tu pas dit que tu devais clôturer cette enquête sur la disparition des prostituées ? Je ne vois pas comment tu pourras suivre les deux dossiers en même temps !

– Maman ! Cette affaire de prostituées dure depuis plus d'un an. Le temps que la police s'aperçoive de son erreur concernant le pauvre Gregor, je serai déjà revenu d'Argentine ! N'oublie pas que l'affaire Kovic est toute fraîche et qu'elle intéresse encore énormément de monde. Il n'y a pas eu d'enquête en Argentine, et un volet sur ce sujet fera beaucoup vendre. En plaçant un dossier sur les derniers jours de Sophia Kovic, en édition du week-end par exemple, les ventes vont exploser... N'oublie pas également que son film *Evita, une vie*, en adaptation anglaise, va sortir prochainement à Londres. D'où l'intérêt d'un article en amont de sa sortie.

Il sembla hésiter avant de reprendre rapidement :

– Ah, j'oubliais : j'ai reçu aujourd'hui un ordre de mission pour aller enquêter à Paris sur cette même affaire.

Madame Lawson devint très pâle :

– Combien de temps penses-tu t'absenter ? demanda-t-elle les lèvres serrées.

– Trois ou quatre jours, tout au plus ! J’ai déjà un hôtel réservé dans le centre de Paris, et des rendez-vous pris avec la famille de la star, ainsi que des personnes qui la connaissaient dans le privé. Ah, j’y pense, tu me passes ton livre dès que tu l’as terminé ? Il faut que j’en sache plus avant de commencer...

– Pourquoi toi ? insista madame Lawson d’une voix plaintive...

– Parce que c’est mon destin, dit Jimmy en éclatant de rire. Et que j’ai appris le français à l’école, et aussi pendant nos vacances. C’est ce qui m’a avantagé par rapport à mes confrères !

– Tu vas me laisser toute seule... murmura sa mère.

Madame Lawson prétextait une mauvaise digestion après le repas. Elle enfila son imper Burberrys et sortit pour faire quelques pas. Non, il ne fallait pas que Jimmy s’inquiétât, mais elle se sentait mal en point de temps en temps. D’ailleurs le docteur Taylor lui avait conseillé une vie tranquille et pas de stress. Elle avait passé tant de nuits blanches dans les hôpitaux à veiller des malades, que sa santé était devenue fragile à son tour. Toute sa vie, elle avait trimé dur à élever son gosse, son seul bonheur, sa seule richesse. Elle mourrait de le voir partir si loin. Mais que pouvait-elle faire ? Pourquoi ce dossier était-il tombé sur lui ? Pourquoi ?

Jimmy avait rendu son article sur le mystère des prostituées assassinées, et malgré les doutes qu’il émettait quant à la culpabilité du vieux Gregor, l’opinion populaire semblait vouloir faire confiance à la police et passer à autre chose.

Pendant le dernier comité de rédaction et comme il s’y attendait un peu, faute d’éléments nouveaux, John Richmond, son rédacteur en chef, lui avait demandé d’abandonner pour quelques jours le dossier des prostituées, et de se lancer immédiatement sur les traces des derniers jours de Sophia Kovic. Puisque les médias amorçaient déjà la promotion de l’adaptation du film *Evita, une vie*, un bon article par *The First London News* serait

porteur de ventes pour le journal. Le service documentation lui avait déjà fourni la copie des articles les plus marquants de la carrière de l'actrice. Il lui avait aussi transmis deux ou trois biographies qui venaient juste de sortir, sur la vie de la star. Elles étaient assez complémentaires, puisque la première s'attachait à décrire l'enfance de Sophia Kovic jusqu'à sa gloire, qu'une autre ne relatait que son ascension professionnelle, et qu'une dernière, enfin, beaucoup plus subversive, reproduisait des témoignages de personnes l'ayant bien connue ou du moins côtoyée, donnant moult détails sur la vie de l'actrice, aussi invérifiables que parfois malintentionnés.

Lorsque son rédacteur en chef lui évoqua l'idée d'enquêter sur la disparition de Sophia Kovic, Jimmy entrevit là un agréable intermède à ses enquêtes sur des faits-divers scabreux, qui lui donnaient parfois la nausée. Du temps où il espérait devenir journaliste, il rêvait plus de travailler pour un magazine scientifique que d'écrire pour un journal populaire, à la rubrique des chiens écrasés. Après ses études, et les longs mois de chômage qui suivirent, il avait songé partir au Canada où, pensait-il, le travail serait plus facile. C'était sans compter sur les appuis de sa chère mère qui, alarmée par son possible départ à l'étranger, avait contacté le patron d'un journal à qui elle avait tenu la main et pris le pouls durant plusieurs nuits, au service des urgences de l'hôpital où elle était de garde. C'était à l'époque où le pauvre homme avait failli passer de vie à trépas. Lorsqu'elle avait sollicité ce rendez-vous, monsieur Stratton avait immédiatement reconnu l'ange gardien qui, quelques années plus tôt, l'avait encouragé à rester ici-bas, en lui murmurant des paroles réconfortantes et en lui insufflant de l'oxygène en bouteille. Il lui prouva sa reconnaissance en convoquant Jimmy à son journal quelques jours après cet appel à l'aide. Son œil perspicace remarqua immédiatement que le jeune homme était intelligent et curieux de tout. Il lut l'article

qu'il lui avait demandé de rédiger sur un coin de bureau, et constata qu'il avait une jolie plume. Il nota pourtant dans son calepin : « Élément certainement doué, mais capacités probablement bridées par une mère sur-protectrice ».

Ils se quittèrent, ce jour-là, avec une chaleureuse poignée de main :

– À lundi, Jimmy ! Tu feras équipe avec Donald à la rubrique des chiens écrasés. Il faut bien commencer par quelque chose, n'est-ce pas...

De retour chez lui, Jimmy avait jeté sa veste sur le canapé, et envoyé rouler ses chaussures au milieu de la pièce :

– Merci maman, mais je ne vais certainement pas accepter l'aumône de ce monsieur ! Me retrouver à la rubrique des faits-divers ! Non merci ! Je préfère partir au Canada où je suis presque sûr que la compétition sera moins difficile, et où je pourrai sans doute collaborer à un magazine scientifique !

– Voyons Jimmy ! Tous les journalistes commencent par les faits-divers, c'est normal. Regarde, je t'ai apporté quelques numéros du *First London News*. Il y a une rubrique « La science et vous », en dernière page. Les articles y sont très pertinents, tu sais. Quand tu auras fait tes preuves avec les faits-divers, ils te la confieront !

Madame Lawson se tenait debout au milieu du salon. Sa robe en laine grise était lustrée, à force de lessives et de repassages. Ses cheveux d'un blond jauni indiquaient une mauvaise fixation de sa teinture, mais elle avait de magnifiques yeux verts qui brillaient comme des émeraudes. Elle avait été une réelle beauté. Une photo d'elle qui trônait sur la commode de sa chambre, la montrait avec des cheveux descendant jusqu'aux hanches.

Jimmy s'était mordu la lèvre.

– D'accord maman, j'irai travailler dans ce journal. Mais si dans les deux ans, je suis toujours aux faits-divers, crois-moi, je m'en irai. N'importe où, pourvu que je sorte de ce trou à rats !

Cela faisait maintenant un peu plus d'une dizaine d'années qu'il travaillait pour *The First London News*. Son patron, monsieur Stratton était parti à la retraite, et son nouveau rédacteur en chef, monsieur Richmond, lui avait proposé quelques missions intéressantes, qui l'avaient retenu jusqu'à présent. Même s'il continuait de trépigner à cause de la rubrique des chiens écrasés qu'il n'avait jamais vraiment quittée, il n'avait pas le cœur d'abandonner sa mère qui s'était saignée aux quatre veines pour lui. Elle n'avait jamais reçu aucune aide extérieure pour l'élever, bien que son père eût disparu quelque temps avant sa naissance. Mais comme elle n'était pas encore mariée, elle n'avait pu compter que sur elle-même pour subvenir à ses besoins et à ceux de son petit Jimmy. Ce dernier se souvenait comment ses douces mains d'infirmière avaient rafraîchi son front brûlant, lorsqu'il était petit, et comment, même épuisée par des nuits blanches de travail, elle avait toujours eu la force de dorer au four les muffins qu'il adorait...

Jimmy s'allongea sur son lit, se cala la tête avec une pile d'oreillers et ouvrit le premier livre : *Sophia Kovic : a broken star*.

La biographie commençait par un arbre généalogique qui détaillait l'histoire de la famille Kovic :

« Milos Kovic, né le 15 mai 1930 à Prague, fils d'un garagiste et d'une femme sans profession, passe une enfance simple au foyer de ses parents. Ces derniers vivent, au troisième étage d'un appartement donnant sur le fleuve. Milos a une grande sœur, Irina, qui suit des cours de secrétariat. Le jeune Milos vient à peine d'entrer à l'université lorsqu'au printemps 1948, tout s'accélère en ville, c'est le fameux printemps de Prague. Sa sœur Irina participe activement à la rébellion, et avec des amis révolutionnaires, elle monte sur les barricades. Ils sont pris à partie par la milice gouvernementale. Des tirs sont

échangés et Irina tombe mortellement blessée. La famille décide alors de fuir son pays.

Les Kovic contactent une relation sur Paris pour partir au plus vite de Prague. Ils débarquent à Paris fin 1948. Le père trouve un travail de boucher aux halles, et il place son fils comme apprenti chez un coiffeur. Ce dernier continue toutefois de s'instruire, en prenant des cours du soir. Hélas, le père décède accidentellement un an après, sur son lieu de travail, écrasé par une carcasse de bœuf. Le jeune Milos s'occupe, alors seul, de faire vivre sa mère Hana.

Delphine Lillois, née le 18 juin 1931 à Paris, d'une mère élevée chez les sœurs, et d'un père haut gradé dans l'armée. Fille unique, elle est gâtée par ses parents et leur tient souvent tête pour satisfaire ses caprices. Une anecdote est restée célèbre dans la famille : pour ses vingt ans, elle avait souhaité organiser une grande fête, sur le thème de l'Afrique. Chaque invité devait venir avec un animal sauvage, en laisse ou en cage ; et être déguisé d'une tenue africaine. Ses parents s'étaient violemment élevés contre une telle idée, jugée farfelue. Mais elle avait résisté, et le 18 juin 1951, jour de ses vingt ans, les voitures s'étaient garées le long d'un grand restaurant qu'elle avait spécialement réservé à cette occasion. De jeunes gens en descendirent, accompagnés pour l'un d'un tigre en laisse, pour l'autre, d'un jeune singe ou d'un oiseau perchés sur l'épaule. Quelques invités issus du milieu du spectacle avaient ébruité cette étrange soirée auprès de photographes, qui ne demandèrent pas mieux que de prendre quelques clichés de cet étonnant anniversaire. C'est ainsi que Didie, déjà célèbre en tant que mannequin de tête, se retrouva en photo d'une gazette de l'époque qui titrait : « La jeune Delphine Lillois fête ses vingt ans dans la jungle des célébrités... ».

Didie Lillois, freinée dans ses excentricités par ses rigoureux parents, fut pendant des années le mannequin fétiche d'un célèbre chapelier. Ses photos s'étaient dans les pages glacées des magazines de l'époque. L'on retrouva de nombreuses fois son fin minois et ses grands yeux gris, à la une des gazettes parisiennes. Son père, qui la destinait à un mariage

prestigieux, la précipita sans le vouloir dans les bras de Milos Kovic ; ce dernier incarnant l'homme aux épaules rassurantes qui lui permettrait d'échapper à un mariage de raison.

Milos et Delphine se marièrent donc, le 28 mars 1953 à Paris, et leur fils Richard naquit le 20 juillet de la même année. Les mauvaises langues, qui avaient rapidement fait le calcul de l'intervalle de temps entre le mariage et la naissance de l'enfant, ricanèrent de ce qui était, selon eux, un mariage forcé.

Milos et Delphine Kovic s'installèrent à Courbevoie. Le mari reprit un salon de coiffure, tandis que sa femme continua sa carrière de mannequin. Les affaires furent prospères, et la famille continua de s'élargir avec la naissance de Marlène, le 10 janvier 1957. Toutefois, les prémices des années 60 se firent sentir et Delphine fut obligée d'abandonner sa carrière de modèle, ce qui représenta un des grands drames de sa vie. Sophia arriva au foyer le 22 mars 1968...

– Jimmy, que veux-tu manger ce soir ?

– Maman tu m'as fait sursauter, je suis en plein dans la biographie de Sophia Kovic !

La mère poussa complètement la porte de sa chambre. Elle ramassa une veste tombée au sol, pour la suspendre dans l'armoire :

– Je peux te faire des macaronis au jambon, ou des « *pies* » à la viande !

Il se redressa sur les coudes. Ses yeux clairs se plissèrent et il balaya d'une main, la mèche qui lui tombait sur les yeux :

– Maman, je ne savais pas que tu t'intéressais aussi à l'histoire de la famille Kovic. J'ai relevé des passages que tu avais soulignés au crayon...

Elle s'empourpra d'un coup :

– Oh tu sais, j'ai toujours été fleur bleue... Ma vie n'a pas été facile, tu sais, et mon travail harassant m'a laissé peu de loisirs.

J'avoue trouver du plaisir à la lecture de la vie des stars, surtout lorsqu'elles ont un destin tragique...

Jimmy referma son livre.

Il le reprendrait plus tard. Sa mère collectionnait aussi tout ce qui avait trait à la famille royale. Les biographies sur Lady Diana, celles sur la Reine Victoria, la Reine Mère, etc.

– Maman, des macaronis au jambon seraient divins...

Elle esquissa un sourire qui lui plissa le nez, et fit demi-tour vers la cuisine. Sa robe en laine achetée chez Marks and Spencer soulignait un corps encore jeune. Pourquoi n'avait-elle jamais refait sa vie ? Sans doute pour le protéger, lui, son enfant chéri. Sans doute aussi à cause des heures de nuit à travailler à l'hôpital, qui ne lui laissaient aucun temps libre, puisque parfois, elle acceptait même en plus des gardes de jour pour compléter ses maigres mensualités.

Jimmy avait questionné sa mère sur l'identité de son père. Elle lui avait dit : « C'est un marin, mort dans le naufrage de son bateau... ». Elle venait à peine de faire sa connaissance lorsque le drame était arrivé, de sorte qu'elle n'avait même pas eu le temps de se faire prendre en photo avec lui.

À vingt-cinq ans, Jimmy était tombé amoureux de Victoria, une étudiante rencontrée sur le campus de l'université. Elle était venue quelquefois, chez lui, à Hammersmith, mais avait rencontré un accueil pour le moins frais, de la part de madame Lawson, qui s'était plainte de ne pas pouvoir se reposer de son travail de nuit. Par la suite, à chaque fois qu'il avait fait une rencontre, il avait évité de la ramener chez lui, sachant que sa mère en serait contrariée. Le soir, lorsqu'il sortait au pub, ses collègues lui disaient : « Tu es fou, à plus de trente-cinq ans désormais, et beau garçon comme tu es, tu devrais faire ta vie avec une femme... ». Mais Jimmy protestait qu'il ne pouvait abandonner sa mère après tous les sacrifices qu'elle avait faits pour lui !

À son journal, il y avait Flavia, une stagiaire d'origine italienne. Elle était très belle, avec de grands yeux noisette, sertis de pépites vertes lorsqu'elle regardait le soleil. Un matin, ils avaient fait équipe pour aller interviewer un violoncelliste qui faisait un tabac à Hyde Park Corner. Arrivés sur place, ils avaient dû se mêler à la foule. Flavia tendait le cou pour mieux entendre la musique. Elle portait un chemisier crème fluide, qui glissait sur ses épaules. Elle avait rassemblé ses cheveux sur le côté droit de son cou. Jimmy, bousculé par la marée humaine, se tenait très proche d'elle, et humait les essences fleuries du parfum de marque qu'elle avait appliqué à la naissance de la gorge.

À la fin du concert, ils s'étaient regardés, yeux dans les yeux. Elle avait cru percevoir une émotion dans le regard de Jimmy, mais elle n'avait pas su si elle devait l'attribuer au charme du violoncelle, ou à son parfum.

– Quels sont tes projets pour demain, Jimmy ?

Sa mère était en train de lui resservir une troisième portion de macaronis :

– Je vais sans doute continuer la lecture de la biographie de Sophia Kovic, afin de mieux cerner le personnage. Ensuite, j'en saurai plus pour aller découvrir son cadre de vie en France, et rencontrer des personnes qui l'ont connue.

Madame Lawson haussa les sourcils :

– N'as-tu pas suffisamment d'informations avec ces romans qui viennent de sortir sur sa vie ?

– Maman, tu sais qu'il est absolument nécessaire que j'aille enquêter sur place. Un journaliste doit vérifier ses sources. Ne t'inquiète pas. J'irai en Eurostar, c'est super rapide. En deux ou trois jours, ce devrait être bouclé. De toute façon, ce voyage est nécessaire avant mon départ pour l'Argentine, puisque c'est moi qui suis pressenti pour continuer cette enquête.

Il ne mentionna pas à sa mère le fait qu'il allait demander à son chef de service si Flavia pouvait l'accompagner à Paris, au prétexte qu'elle était une excellente photographe et parlait aussi un peu le français.

Madame Lawson, comme d'habitude lorsqu'elle était contrariée, grommela entre ses dents. Jimmy crut entendre quelque plainte : avec son cœur qui donnait des signes de faiblesse, si elle tombait pendant l'absence de son fils, nul ne viendrait la relever...

Il alluma la télévision pour masquer le bruit des assiettes qui s'entrechoquaient dans l'évier, en alternance avec celui des casseroles qui s'empilaient avec force, sur les étagères de la cuisine. Madame Lawson semblait tendue depuis plusieurs semaines. Elle avait récemment fait un grand ménage de printemps (ce qui ne lui était plus arrivé depuis bien des années), et elle avait trié tous ses dossiers, ses anciennes factures, et correspondances de toutes sortes. L'appartement s'en trouvait d'un coup plus clair, et semblait agrandi, maintenant que tout ce superflu avait été jeté. « On ne sait jamais, s'il m'arrivait quelque chose... », avait-elle dit.

Jimmy avait évoqué ce chantage maternel permanent avec Nel, un de ses confrères avec qui il avait pris l'habitude d'aller au pub, en fin de semaine. Nel était divorcé et avait une *girl-friend*, ou plutôt, il en avait plusieurs. Malgré leurs différences, les deux journalistes aimaient se retrouver au pub Shadows pour évoquer leurs histoires d'hommes :

– Jimmy, tu devrais prendre un appartement bien à toi ! Vivre encore, à plus de trente-cinq ans, chez ta mère ! Tu fais fuir toutes les filles !

– Elle a passé sa vie à se sacrifier pour moi, elle ne s'est jamais mariée et s'est saignée aux quatre veines pour me payer des études dans des écoles privées. Et en ce moment, elle a des problèmes de santé !

Nel avait ri :

– As-tu l'intention de sacrifier Flavia, aussi ? Ses yeux s'éclairèrent comme des soleils lorsqu'elle t'aperçoit !

Bon sang, Flavia.

Rien que d'y penser, son cœur s'accéléra. Nel avait raison, il fallait habituer sa mère à des départs de plus en plus fréquents. Après Paris, il s'envolerait pour Buenos Aires, où il devrait rester une semaine si Luisa Mendes acceptait de le recevoir. Et ensuite, il mentionnerait à son rédacteur en chef sa pleine disponibilité pour repartir où bon lui semblerait.

La veille de son départ pour la France, il compila une dernière fois la documentation qu'il avait pu rassembler sur la vie de Sophia Kovic. Ou plutôt que sa mère avait rassemblée pour lui. Elle semblait s'être prise de passion pour cette star. Sans doute, son destin tragique l'avait rapprochée de sa propre solitude. Ou alors, avec ce travail de documentaliste, espérait-elle écourter la durée du voyage de son fils à Paris. Jimmy avait remarqué qu'elle avait souligné, par endroits, certains événements de la jeunesse de l'actrice. Elle s'était même servie d'une loupe pour mieux observer les photos, regroupées en carnet au centre des romans. Elle avait noté que Sophia était tantôt blonde, tantôt brune, mais que dans tous les cas, elle était le portrait de son père.

– Maman, tu es une formidable documentaliste. Je te promets que je t'appellerai si j'ai besoin de toi pour la suite. *Mais bon, il faudra que je t'avoue que tu as une sérieuse concurrente en Flavia, qui s'est proposée de m'aider*, ajouta-t-il en son for intérieur.

– Mon fils, tu sais que je suis passionnée par cette affaire !

Elle était tout excitée et se serait bien prise pour miss Marple. Mais miss Marple devait rester à Londres, pendant que son fils partait sur la trace de Sophia Kovic.

Aujourd'hui, Jimmy avait enfin fini par l'informer : le journal mettait à sa disposition une jeune stagiaire pour mener son enquête à Paris. Et comme il s'y attendait, après le repas, sa mère avait fait un terrible boucan en rangeant ses casseroles.

Dans sa chambre, il relut un passage de la traduction du roman français : *Sophia, une étoile brisée*, écrit par un biographe à la réputation sulfureuse :

« Sophia Kovic doit aujourd’hui sa notoriété tout autant aux frasques qui ont jalonné sa vie, qu’à sa carrière cinématographique en dents de scie. Ces dernières années, lorsqu’elle ne remplissait pas les pages des journaux chargées de promouvoir son dernier film, c’est qu’elle faisait la une des magazines people, jonglant entre les photos la représentant un verre de whisky à la main et sa dernière conquête. Il faut dire que la Kovic avait une bonne descente... »

À en croire son ex-ami Steve, qui la revoyait de temps en temps : “Sophia était en perpétuelle quête d’une image lisse, aux yeux de son public. Elle se savait traquée par les paparazzi, et cela la rendait folle, car elle aurait voulu n’apparaître que bien coiffée et bien maquillée. Elle ne supportait pas les images prises d’elle à la dérobée, lors de ses dérapages, mais en fait, elle était tout le temps comme cela, à la recherche d’un équilibre précaire. C’est son comportement border-line qui nous a séparés”. »

Le récit continuait :

« Bob Mirton, le réalisateur qui la dirigea dans Rue du chat perché nous raconte qu’à un moment, elle dut jouer une scène s’adressant à son père, pour lui dire qu’elle quittait définitivement la maison : “Une heure après, elle sort enfin, apparemment calmée, sentant le whisky. D’un pas décidé, elle retourne sur le plateau. Nous retenons notre souffle, elle se dirige vers ‘son père’, assis dans un fauteuil, qui lit son journal. Elle a les yeux luisants, quand tout à coup, elle se campe devant lui. Elle ne s’était toujours pas remise de la mort de son père. Elle n’arrivait pas à prononcer : ‘Papa, je pars...’ Elle n’arrivait tout simplement pas à dire PAPA depuis que son père était mort. Elle s’enferma dans sa loge. Et refusa d’en sortir. Puis elle appella la maquilleuse et lui demanda de lui faire un masque. »

Son visage n'exprimait plus aucune émotion. Elle avait l'air d'une geisha. » Alors, se souvient Bob Mirton : « Je demande à la maquilleuse de tout enlever. Re-crise de nerfs de Sophia. Elle s'enferme de nouveau dans sa loge. Ses lèvres frémissent, tremblent, ses yeux se noient : 'Papa, je pars !', crie-t-elle. Puis elle cache son visage dans ses mains, mais se prend en même temps les pieds dans le tapis en faisant volte-face, ce qui la contraint à ouvrir les mains, faisant apparaître un visage dévasté. La prise fut excellente, elle était dans la boîte, il n'y eut pas besoin de la refaire. » »

Le livre que Jimmy dévorait poursuivait la narration :

« Julie Chartier, une de ses amies journalistes, nous raconte son déjeuner avec elle, quelques jours avant son départ : « Elle semblait détendue en apparence, et parlait surtout de l'enjeu de cette grande production :

– J'aimerais réellement que ce film soit une grande réussite, je vais totalement m'investir dans le rôle. Tu sais, après, je ferai une parenthèse dans ma vie, pour vivre autre chose...

– Que veux-tu dire ?

– Vivre autre chose, tout simplement, Sans doute retrouver un peu d'anonymat. J'ai assez donné, tu sais, et raté beaucoup d'occasions dans ma vie privée.

Tout en parlant, elle avait déchiré le sachet de sucre en poudre posé près de sa tasse de café. Elle l'avait laissé se répandre sur la table, et s'amusa à dessiner des routes avec ses doigts.

– Tu sais, j'ai eu parfois à faire à des réalisateurs manipulateurs qui, pour sans doute extraire le meilleur de moi-même, m'ont poussée au fond de mes retranchements. J'en suis sortie lessivée, essorée, vidée. Cela m'a rendue tellement vulnérable que pour reprendre le dessus, il me fallait replâtrer le tout... Tu comprends, avec l'alcool ou les anti-dépresseurs, on remonte tout de suite la pente... Enfin, pour un temps... »

Julie Chartier ajoutait :

« Si Sophia n'avait pas eu ce fatal accident, elle aurait de toute façon arrêté sa carrière après le tournage de *Evita*, une vie. Je pense que si elle n'était pas morte de façon aussi tragique, le film aurait sans doute eu moins de succès, ce qui est paradoxal ! Néanmoins, je suis certaine qu'elle se serait retirée ensuite, un peu comme Brigitte Bardot à la quarantaine. Sophia m'avait confié qu'elle en avait marre, et qu'elle voulait vraiment passer à autre chose. Elle m'avait parlé de son projet de construire un jardin d'hiver...

De son côté, son amie Élise prétend qu'avant son départ pour l'Argentine, elle avait totalement décroché de l'alcool. Elle avait même découvert les joies de la nature et menait une vie saine. Son but avoué : revenir au top, et décrocher un grand rôle. Elle voulait faire un grand film, celui qui la consacrerait.

Quoi qu'il en soit, les producteurs n'étaient pas dupes. Ils la savaient fragile et avaient eu beaucoup de mal à l'assurer pour ce rôle. Si elle avait été engagée pour cette grande production, c'était essentiellement en raison de sa stupéfiante ressemblance avec l'épouse du président argentin, car ils avaient dû se fendre d'une campagne énorme pour la relancer, autant en France qu'outre-Atlantique et les frais avaient dû être partagés pour moitié avec la production argentine. »

Jimmy poursuivait inlassablement sa lecture :

« Sophia était l'enfant du peuple, celle auprès de qui le Français moyen se reconnaissait. La fille du coiffeur était devenue célèbre, et même lorsqu'elle ne tournait pas, ses frasques continuaient de faire parler d'elle. Pourtant, les lecteurs de magazines people assoiffés des dernières incartades d'une de leurs vedettes préférées, ne supportaient pas que l'on dégradât trop l'image de leur idole. Ainsi, lorsqu'elle était apparue à la une d'un journal avec une mine hagarde, avant une hospitalisation due à un énième pétage de plomb, le photographe coupable de juste avoir pris ce cliché avait reçu des lettres de menaces pour avoir entaché l'image de la star.

Néanmoins, elle était loin de n'avoir que des partisans. Madame Ledoux la crémière de son village nous a confié : "Mon mari se demandait parfois si elle ne prenait pas des substances illicites. Elle semblait totalement absente. Je vous assure, elle achetait deux ou trois fromages sans les choisir comme si cela n'avait aucune importance pour elle."

Monsieur Lemaître, qui la conduisait souvent de la gare à son domicile, la trouvait assez peu aimable : "Jamais un mot gentil, même pas un commentaire sur la pluie ou le beau temps. Elle se croyait devenue quelqu'un la Kovic, je crois qu'elle avait oublié d'où elle venait. Et pourtant, en tant que taxi, il en avait croisé du monde, monsieur Lemaître, et du beau monde ! Mais celle-là, pas moyen de lui faire desserrer les dents !"

Madame Dupuis, qui l'avait connue toute petite au salon, racontait que la gosse ne voulait pas être actrice. C'était sa mère qui lui avait mis cette idée-là en tête. Elle se souvenait avoir vue la petite en larmes, au retour des castings que sa mère l'obligeait à passer. Ah, sa mère ! C'était une très belle femme, toujours bien mise. Elle était issue d'une grande famille et avait connu son heure de gloire, en son temps. Malheureusement, la disparition de son fils Richard, fin 1970, l'avait complètement abattue. Depuis, elle était dépressive. Elle avait toujours espéré qu'il réapparaîtrait un jour... Pour oublier son chagrin, elle avait placé tous ses espoirs dans la réussite de sa fille Sophia au cinéma. »

Jimmy jeta un œil sur le réveil.

Minuit trente.

Il referma la biographie de Sophia Kovik.

Il fallait dormir, Jimmy.

Mais tous ces témoignages continuaient de faire écho dans sa tête. Il attrapa un autre livre, au hasard, qu'il feuilleta. Il commençait à cerner le personnage de Sophia et la découvrait peu à peu à travers sa famille. Il devinait un personnage complexe, tourmenté, et certainement réellement malheureux sous son apparence lisse. Il lut au hasard, une interview de la

sœur, Marlène, celle qui avait repris le salon de coiffure et qui résidait désormais à la Treille – la grande maison de l’actrice disparue :

« Quand ma sœur est née, j’avais 11 ans et Richard, 14 ans. Nous habitons un grand appartement, proche du salon de coiffure de mes parents. Les affaires étaient florissantes. Maman, qui avait définitivement abandonné sa carrière de mannequin de tête, travaillait avec mon père au salon. Nous, les enfants, étions gardés par ma grand-mère Hana, que mon père avait logée dans un studio mitoyen de l’appartement qu’il avait acheté. Le week-end, elle retournait dans sa petite maison de banlieue qu’elle adorait particulièrement. Elle y entretenait un potager et des massifs de rhododendrons. Sophia séjourna là-bas plus souvent que moi, surtout après la disparition de Richard, lorsqu’à la maison il régnait une atmosphère de fous. Mes parents y erraient comme des fantômes, je n’avais plus le droit d’écouter de la musique, ni de rire, etc. C’est ainsi que je me suis retrouvée en pension et que Sophia est allée de longs mois chez Hana ; paraît-il pour soigner une coqueluche due à la pollution parisienne. Non, Sophia ne désirait pas devenir actrice. C’est maman qui le lui avait soufflé. Sophia percevait le malaise qui régnait dans la maison avec la perte de Richard, et mes constantes querelles avec nos parents. Elle avait accepté de réaliser le rêve de maman. Une fois, elle m’a dit : “Nous avons une dette de famille, et c’est moi qui la réglerai.”

– Quel métier aurait-elle fait si elle n’avait pas été actrice ?

– Sophia voulait fonder une famille et être une anonyme parmi tant d’autres. Je crois qu’elle se serait consacrée à des causes qui lui tenaient à cœur, comme l’aide aux enfants pauvres, etc. Elle était vraiment malheureuse de ne pas avoir eu d’enfants, et détournait souvent le regard lorsqu’elle voyait un berceau.

– Vous souvenez-vous d’anecdotes qui ont marqué sa jeunesse ?

– Nous avions un salon de coiffure où nous nous retrouvions le soir, après l’école. Il y avait une pièce tout au fond, où mes parents entretenaient le

stock de shampoings et de serviettes dans des placards. Ma sœur se lovait dans un grand fauteuil en osier tout en faisant ses devoirs. Un jour, mes parents l'avaient particulièrement sermonnée parce que la même semaine, elle avait eu de très mauvaises notes et raté également un casting concernant une marque de yaourts. Ma sœur, après cette engueulade, s'était silencieusement emparée d'une paire de ciseaux, dans l'obscurité de l'arrière-boutique, et avait raccourci de moitié sa queue de cheval. Mes parents ne s'en étaient pas aperçus de suite. Mais pendant le dîner, sous la lumière du lustre, ils avaient découvert que ses cheveux couraient en zig-zag sur ses épaules : "C'est quoi ça ?" avait hurlé ma mère. "Ma nouvelle coiffure !" avait à son tour crié Sophia. Mon père s'était levé d'un coup de la table et avait attrapé ma sœur par le reste de ses cheveux, pour la traîner dans la salle de bain où il lui avait passé la tête sous le robinet. Ensuite, il avait aligné la masse de cheveux bruns aux ciseaux, avant de les attacher dans un élastique pour qu'on oubliât ce coup de folie.

– Pourquoi avait-elle fait cela, selon vous ?

– Parce qu'elle ne voulait plus passer de castings ! Un jour, elle m'a dit qu'elle partirait comme Richard, loin d'ici, et qu'elle serait bien tranquille ! La pauvre, elle est morte maintenant ! »

Jimmy referma son livre.

Il prenait l'Eurostar dans quelques heures, il lui fallait dormir maintenant. Il éteignit la lampe et remarqua le raie de lumière qui passait sous sa porte. Sa mère n'avait pas encore éteint le couloir, elle devait lire dans le séjour.

Le visage de Sophia Kovic sur la couverture du livre continua de trotter dans sa tête un bon moment, comme s'il l'avait trop regardé à la lumière. En particulier, le regard sombre de l'actrice semblait démentir son sourire charmeur, comme s'il contenait une pointe de tristesse. Il dénonçait sans doute, une vie faite de faux-semblants, d'artifices. C'était enfin clair pour Jimmy, Sophia n'avait pas voulu de cette vie et il lui parut lire une prière dans ce regard muet, qui lui demandait de restituer la vérité.

Mais par où commencer ?

Demain il serait à Paris.

Il irait à la Treille interviewer sa sœur Marlène, et rencontrerait aussi son amie Élise. Il avait prévu aussi d'aller voir cette maison en banlieue où avait vécu la vieille Hana. Maintenant que la machine était lancée, Jimmy voulait en savoir plus. Plus il compulsait les articles et bio express sorties depuis la mort de Sophia Kovic, plus il se rendait compte que peu de choses avaient été dites sur la vraie personnalité de la star, et sur ses derniers jours à Buenos Aires, avant son fatal accident. Son accompagnatrice, Luisa Mendes, avait survécu. Elle était maintenant physiquement diminuée et n'avait pas souhaité revenir en France, traumatisée par ce drame. Mais elle pourrait certainement éclairer ses derniers instants, et raconter les ultimes désirs de la star. Jimmy n'allait pas laisser tomber Sophia Kovic. Cet attachement pour la star n'était pas nouveau, il se souvenait avoir été ému il y a une quinzaine d'années en voyant le film *Cirque à Piccadilly*, dans lequel Sophia jouait cette jeune serveuse de bar qui meurt, par amour pour son *boyfriend*. Lorsque le film était sorti dans les salles, à Londres peu de temps après la version française, Jimmy effectuait lui-même un stage de journaliste, parrainé par son école. Il n'avait pas pu interviewer Sophia Kovic car elle venait de perdre son père, et n'avait donc pas souhaité communiquer avec la presse. Longtemps, le regard courageux de la jeune serveuse amoureuse d'un brigand, l'avait hanté, car il avait décelé derrière sa frange brune, une faille qui lui était familière : celle d'une enfance triste dont il connaissait bien les émotions. En souvenir de cette complicité qu'il avait éprouvée à l'égard de Sophia Kovic, à travers un simple regard, il se sentit investi, pour la deuxième fois dans la même journée, d'un devoir de vérité sur sa disparition.

Il s'assoupit dans l'Eurostar. Normal, il s'était endormi à trois heures du matin et madame Lawson l'avait réveillé de bonne

heure en le submergeant de conseils, en même temps qu'elle lui préparait son thé.

– As-tu pris ta réservation d'hôtel, ton chargeur de portable ? Il te faut un adaptateur. Tu sais, en France, ils ne font rien comme tout le monde ! Fais attention, quand tu traverseras la rue. En France, les voitures arrivent par la gauche !

– Maman !

– OK ! OK ! Désolée. Pardonne-moi...

Il avait repoussé son mug et attrapé sa valise :

– *Bye ! Mummy ! See you next week-end.*

– *Take care.*

Elle avait l'air si fragile, dans sa robe de chambre rose pâle, aux coudes blanchis, qu'il la serra un instant contre lui avant de partir. Mais il ne se retourna pas dans la rue, car il savait qu'elle avait soulevé le rideau en velours grenat du séjour, et qu'elle avait écrasé son front contre la vitre pour le suivre des yeux.

Il était conscient de n'avoir été choisi par son rédacteur en chef pour enquêter sur l'affaire Kovic qu'en raison de ses bonnes connaissances en langue française. En effet, madame Lawson avait toujours eu un faible pour la France, et malgré ses maigres économies, elle avait réussi à emmener son fils en villégiature sur la Côte d'Azur plusieurs années consécutives. Il se souvenait encore qu'ils logeaient chaque fois dans le même petit hôtel ; un hôtel qui affichait une seule étoile, mais avec l'avantage d'être situé très proche de la Promenade des Anglais à Nice. L'établissement ne comptait qu'une dizaine de chambres, et sa mère avait pris l'habitude de réserver la dernière, au bout du couloir, parce qu'elle était proche de la salle d'eau et des toilettes collectives. Elle portait le numéro six, et souvent, le clou qui fixait le numéro sur la porte, se dévissait et madame Lawson se retrouvait désorientée devant une porte affichant un numéro neuf. Elle se demandait régulièrement s'ils ne s'étaient pas trompés d'étage. Elle avait expliqué au jeune Jimmy qu'ils

ne pouvaient se permettre le luxe d'une chambre avec salle de bain à l'intérieur, mais qu'en revanche, elle avait suffisamment économisé pour leur acheter tout un tas de petites douceurs locales, comme cette sorte de crêpe aux pois chiches appelée socca, ou ces généreuses parts de pissaladière qu'elle choisissait chez un traiteur du coin de la rue. Jimmy avait sympathisé avec Patrick, le fils du patron de leur hôtel, et ils allaient ensemble faire voler des cerfs-volants sur la plage. L'hôtelier avait implanté une cabane à churros sur le sable, et l'employé qui les préparait avait reçu la consigne de servir les deux gosses autant qu'ils le désiraient. Les deux gamins, dont la tête arrivait à peine au niveau du comptoir, étaient souvent au rendez-vous. Puis, ils s'envolaient bien vite vers le large, un cornet chaud bien rempli dans une main, et le cerf-volant dans l'autre.

Pendant qu'ils filaient chercher le sens du vent, madame Lawson, assise sur un banc face à la mer, semblait rêver, un roman à la main. Elle ne prêtait guère attention aux promeneurs qui, parfois, s'asseyaient près d'elle, tentant d'engager une aimable conversation sur la chaleur de l'été ou la beauté de la plage. C'était sans doute parce qu'elle n'osait pas s'exprimer en français. Jimmy ne se posait pas tant de problèmes. Il échangeait de longs discours avec Patrick dans un français émaillé d'expressions niçoises. Et c'est ainsi que le jeune Anglais, de retour à Londres, répliqua à monsieur Milton, son professeur de français qui l'interrogeait avec l'accent de Shakespeare :

- Voulais vos du jusse d'orange ?
- Non merci, ça pègue !

Le brave homme, qui était au courant des séjours du jeune Jimmy en France, ne voulut pas le corriger, mais chercha vainement, le soir venu, dans le dictionnaire, ce verbe « pèguer » dont il ne se souvenait pas.

Ce fut le contrôleur, dans l'Eurostar, qui les réveilla. Jimmy s'aperçut avec une certaine confusion qu'il avait posé sa tête sur

celle de Flavia, et qu'elle avait glissé contre lui. Il lui dégagea les cheveux avec beaucoup de douceur. Elle ouvrit des yeux étonnés, puis esquissa un sourire qui l'émut jusqu'au tréfonds de son cœur.

Pendant qu'ils avalaient un café, ils décidèrent de la marche à suivre, une fois arrivés à Paris. D'abord, ils s'installeraient à l'hôtel, puis ils prendraient un taxi pour se rendre à la Treille, l'ancienne demeure de Sophia, désormais occupée par sa sœur Marlène, qui devait en hériter selon leurs informations. Ensuite, ils passeraient par Courbevoie prendre des photos de la vitrine du salon de coiffure, qui était devenu depuis plusieurs années celui de Marlène Kovic. Là-bas, ils tenteraient de recueillir quelques témoignages de personnes ayant bien connu la famille. Enfin, pour boucler leur journée, ils finiraient par se rendre dans le village qu'avait habité la grand-mère Hana, afin de prendre quelques photos de son ancienne maison que l'on disait aussi exquise que modeste. Pour finir leur enquête française, le lendemain ils iraient au théâtre joindre l'utile à l'agréable, puisqu'Élise, l'ancienne meilleure amie de Sophia, y jouait dans une pièce de Feydeau.

L'ensemble des témoignages et des photos feraient un bon article qui servirait de préambule au prochain voyage à Buenos Aires ; un voyage qui, cette fois, aurait comme objet d'entrer dans le vif du sujet, à savoir les derniers jours de la vie de Sophia Kovic.

Le taxi les déposa près du jardin du Luxembourg, où au bout d'une impasse, se cachait un petit hôtel à la façade rose et aux balcons fleuris de géraniums. On y accédait par un jardin, séparé par une large allée de graviers, qui menait à une grande porte en chêne, protégée par une antique marquise. Trois étoiles brillaient tout de même sur la plaque bleue clouée au mur. C'était John Richmond, leur rédacteur en chef, qui avait eu l'idée de cette adresse, arguant qu'il y avait passé un séjour des plus exquis avec son épouse, au printemps dernier.

Le réceptionniste aux cheveux bruns, plaqués en arrière, tira du tableau mural deux lourdes clefs en métal doré, qu'il leur distribua en les priant de les raccrocher au même endroit, chaque fois qu'ils quitteraient l'hôtel. Il leur montra la carte du chef, affichée devant l'entrée de la salle à manger, dans l'éventualité où ils désireraient dîner là, en soirée.

– En fait, nous souhaitons aller au théâtre demain soir, dit Flavia avec son délicieux accent italien.

– Je peux vous réserver les billets, si vous voulez. Nous avons tout un tas d'excellents spectacles dans le quartier...

– Avez-vous un programme des pièces de Feydeau qui se jouent en ce moment ? demanda Jimmy dans un français impeccable.

– Pas de problème, je vais vous trouver cela.

Flavia et Jimmy avaient pris deux chambres côte à côte. Elles étaient spacieuses, meublées d'un grand lit et donnaient chacune sur une terrasse avec vue sur les jardins. Jimmy sentait son cœur battre plus fort dans sa poitrine. Il venait d'atterrir dans un petit hôtel plein de charme, au cœur de Paris, et avait pour voisine une charmante Italienne au regard de velours. Pour un peu, il se serait cru en week-end amoureux dont, ma foi, l'affaire Kovic n'aurait été que le prétexte.

Après avoir rangé leurs affaires, pris une bonne douche et s'être changés, ils se retrouvèrent dans le hall d'accueil où le réceptionniste leur confirma avoir réservé des places pour la pièce qu'ils souhaitaient voir. Ce dernier se trouva ensuite, accaparé par une famille d'Allemands : les parents et leurs trois enfants, qui souhaitaient prolonger leur séjour. Jimmy et Flavia en profitèrent pour sortir et faire quelques pas sur les grands boulevards, avant de héler un taxi qui accepta de les emmener en dehors de Paris, jusqu'à la Treille.

Flavia, en bonne stagiaire professionnelle, avait passé en bandoulière son sac renfermant son Nikon. Elle n'oubliait pas

les conseils de son patron : une bonne photo peut dire plus de choses qu'un long texte. *The First London News* avait contacté Marlène, deux semaines plus tôt, pour l'aviser qu'un article était en préparation sur les derniers jours de la vie de Sophia Kovic, afin de faire revivre aux lecteurs l'enchaînement des événements jusqu'au drame. La rédaction désirait envoyer en France deux de ses journalistes, qui enquêteraient sur les préparatifs de Sophia avant son départ pour l'Argentine. Marlène, décontenancée par cet appel qui venait de l'étranger, avait d'abord refusé net de recevoir qui que ce fût, fût-ce la presse anglaise. Elle déclara vouloir faire son deuil de ce drame avec dignité, et ne souhaitait pas que l'on remuât encore et encore le passé. Le journaliste anglais à l'autre bout du fil essaya de la convaincre qu'au contraire, il n'était rien sorti, dans les ouvrages, sur les derniers jours de Sophia Kovic, et que le travail qu'il se proposait de faire était de rendre un hommage à la star, à travers la reconstitution des préparatifs de son ultime rôle. Sophia étant un personnage public adulé, ses fans ne pourraient qu'être sensibles à l'idée de la suivre dans son dernier rêve.

Marlène accepta de mauvaise grâce, puis fit reporter trois fois la date de rendez-vous avec les journalistes anglais. Enfin, lassée de devoir trouver des prétextes de plus en plus farfelus pour se soustraire à cette rencontre, elle finit par accepter de les recevoir, juste pour une heure. Elle précisa, toutefois, qu'elle se réserverait le droit de refuser de répondre à des questions trop personnelles, qui toucheraient à la vie intime de sa sœur. Il avait été dit trop de choses sur Sophia, les unes plus fausses que les autres. Elle n'accepterait plus que l'on salît son image.

Jimmy et Flavia, assis à l'arrière du taxi, eurent un regard complice. Par chance, le chauffeur leur annonça qu'il connaissait le chemin de la Treille. Il leur dit qu'il avait eu l'occasion de ramener Sophia Kovic chez elle, peu de temps avant sa disparition, et que c'était bien malheureux ce qui lui était arrivé,

qu'elle était si talentueuse. Il se souvenait encore parfaitement de cette course. C'était un jour froid, avec un soleil oblique qui rasait la campagne, au sol jonché de feuilles mortes. Il avait monté la température dans le taxi, et par le rétroviseur, il avait observé un moment la star, dont le teint mat était éclairé par un regard lumineux. Elle faisait « très grande dame » avec ses cheveux blonds, retenus en chignon. À coup sûr, elle portait les espoirs de son prochain rôle sur son visage. Le chauffeur n'avait pas osé engager la conversation le premier, car elle avait la réputation de se fermer comme une huître si on l'interpellait. Mais ce jour-là, elle semblait apaisée. Elle avait commencé par lui parler de la pluie et du beau temps, puis elle lui avait raconté qu'elle avait des nids d'hirondelles sous son toit, et qu'elle avait constaté que ceux-ci se fissuraient. Elle se demandait si elle pouvait les recoller afin que les hirondelles pussent y revenir l'an prochain. « Vous comprenez, elles sont si volages et tellement étourdies, que je crains que leur nid ne s'effondre à la prochaine ponte ! »

Il lui avait répondu que certaines marques de colle prétendaient pouvoir soutenir le poids d'un homme au plafond, alors vous pensez, pour des nids d'hirondelles, ça devait aller !

Elle avait ri. Ses yeux brillaient comme ceux d'une enfant gaie. Arrivée à destination, avant de claquer la porte, elle avait dit : « Je crois que je vais suivre votre conseil, je vais recoller les nids. Il faut que les hirondelles reviennent l'an prochain. Un nid vide n'a pas de sens ».

Jimmy expliqua au chauffeur de taxi qu'il enquêtait sur les dernières semaines de la star, et qu'il devait rencontrer sa sœur Marlène pour en connaître plus. L'homme soupira : « Vous savez, qu'elle repose en paix maintenant. Je crois qu'elle était heureuse à l'idée de partir tourner ce grand film en Argentine. Mon avis est que, si elle n'était pas morte, elle serait revenue vivre simplement dans sa maison, pour profiter de bonheurs

simples. Vous savez, ces gens-là sont comme nous, ils aiment aussi les petits plaisirs de la vie ».

Jimmy et Sophia attendirent quelques minutes devant l'imposante grille noire en fer forgé. Ils espéraient que la sonnette fonctionnait toujours, car rien ne semblait filtrer à l'intérieur. Ils entendirent enfin des pas crisser sur le gravier, et le portail s'ouvrit sur une femme de taille moyenne, aux cheveux auburn, coupés au carré, et dont la frange masquait un regard scrutateur :

– Vous devez être Jimmy Lawson et Flavia Bartoli, du journal *First London News*, je suppose ?

– Merci infiniment d'avoir accepté de nous recevoir, Madame !

Jimmy s'inclina devant elle, suivi de Flavia qui lui tendit la main. Marlène observa longuement le jeune homme à travers sa frange. Elle avait un visage fermé et la bouche serrée. Il perçut un éclair bizarre dans son regard, comme une interrogation, puis elle tourna brusquement les talons.

Elle marchait devant eux. Ses pas crissaient sur les graviers de l'allée qui menait à la maison. Elle était cintrée dans un grand manteau en laine, dont elle avait relevé le col. Elle contourna l'imposante bâtisse blanche, et ils arrivèrent sur une terrasse fermée par une verrière :

– J'ai suivi les travaux de construction de la véranda, ces dernières semaines. Sophia l'avait commandée à une période où elle n'avait pas encore le projet de partir tourner en Argentine. Quand elle a obtenu ce grand rôle, elle n'a pas voulu repousser la date de sa construction. Avant de partir pour Buenos Aires, elle m'avait dit : « Quand je reviendrai, la verrière au sud de la maison sera terminée, j'y mettrai plein de plantes exotiques et un bon chauffage, cela me fera un jardin en hiver. Il y a tellement longtemps que j'en rêve ! Tu verras, ce sera un petit paradis ! » Eh bien voilà, elle est construite maintenant. Telle quelle est, je suis sûre que Sophia l'aurait aimée.

Elle détourna un instant le regard avant d'ajouter :

– Elle y serait en ce moment même.

Puis se reprenant, elle leur désigna deux fauteuils en rotin :

– Voulez-vous vous installer là ? Je vais préparer du thé.

Elle sembla hésiter avant d'ajouter :

– Si vous voulez prendre des photos de la verrière et des extérieurs, allez-y pendant que je fais chauffer l'eau.

Flavia et Jimmy se débarrassèrent de leurs manteau et veste qu'ils posèrent sur un fauteuil de la véranda, par-dessus l'imperméable beige de Marlène, faute d'avoir été invités à les accrocher à un porte-manteau.

Marlène entra à l'intérieur de la maison par une lourde porte qu'elle referma soigneusement. Flavia s'éloigna dans le jardin, son appareil photo à la main, en faisant remarquer à Jimmy qu'ils n'étaient guère les bienvenus. Puis elle photographia les massifs de buis, le coin où une balançoire frémissait sous la branche d'un chêne. Elle continua par mitrailler les plates-bandes vides des légumineux qui poussaient encore récemment, grâce aux bons soins de la star. Sous un noisetier, une vieille table en fer forgé semblait s'enfoncer dans la terre. Le dos d'une chaise était appuyé contre le tronc de l'arbre. Jimmy s'approcha et découvrit que le dessus de la table avait été repeint de tulipes jaunes, bleues, rouges. Les couleurs s'écaillaient par endroits laissant entrevoir une autre ébauche plusieurs fois recommencée.

Jimmy semblait troublé :

– Je ne peux m'empêcher de penser que l'âme de Sophia est omniprésente ici. Je la vois se pencher pour gratter le sol, arracher les mauvaises herbes, cueillir une tomate, couper une brassée de tulipes. Flavia je t'assure, cet endroit me semble imprégné de la présence de Sophia Kovic. Elle devait beaucoup aimer sa maison !

Ils entendirent des pas derrière eux :

– Oui, c’était son refuge. Elle disait qu’ici, elle ne risquait plus rien. Maintenant qu’il est devenu le mien, chaque jour, je pense à elle.

Marlène buvait son thé à petites gorgées. Elle avait gardé son manteau en laine.

– Nous avons lu qu’elle avait tout un tas d’albums photos numérotés, savez-vous ce qu’ils sont devenus ?

Elle baissa les yeux :

– J’en ai quelques-uns qu’elle m’avait confiés, avant son départ.

– Et tous les autres ?

– Je ne sais pas ce qu’ils sont devenus.

– Elle avait apparemment quelques objets fétiches, qu’elle avait emportés en Argentine. J’ai lu qu’elle ne voyageait jamais sans une malle d’objets porte-bonheur, avez-vous pu la récupérer ?

Elle s’agita sur sa chaise :

– Pourquoi s’intéresser à des objets ? Sophia ne vivait pas à travers eux. Ces choses-là n’ont pas d’importance !

– D’après sa biographie, Sophia avait confié à des amis proches qu’elle en avait marre du cinéma. Elle souhaitait tout arrêter pour se consacrer à des choses simples. Pouvez-vous nous le confirmer ?

Marlène reposa brutalement sa tasse sur la soucoupe :

– Les gens ont raconté n’importe quoi sur elle ! Tout ce qui comptait pour elle, était d’obtenir enfin un grand rôle qui la consacrerait. Tant qu’elle ne l’aurait pas décroché, elle n’aurait jamais arrêté, vous m’entendez ? Jamais !!

Ses joues s’étaient colorées de rouge. Elle regarda sa montre. Flavia se hâta de lui poser une question qui lui brûlait les lèvres :

– Avez-vous rencontré son amie, Luisa Mendes, qui a survécu à ce terrible accident ? Il paraît qu’elle est restée traumatisée,

à Buenos Aires, et qu'elle ne souhaite plus jamais revenir en France ?

Marlène ferma les yeux :

– Non, je ne l'ai jamais rencontrée.

– Pourquoi ? Elle aurait pu vous dire exactement ce qui s'est passé, ce terrible jour de mars 2006 !

– Luisa est, semble-t-il, restée dans le coma pendant de longues semaines. Le corps de Sophia est revenu en France entre temps, et nous l'avons enterré dans le petit cimetière du village de notre grand-mère Hana. Elle repose désormais près des tombes de Hana et de mes parents.

– N'avez-vous pas eu envie de parler avec la personne qui l'a accompagnée jusqu'à la fin ? Cette Luisa était bien avec elle, dans le bus qui allait aux chutes d'Iguaçu ? Elle a été témoin de l'accident, non ? Pourquoi, selon vous, rien n'a été écrit sur le sujet ?

Marlène s'était levée :

– Je ne sais pas, laissez-moi maintenant ! Ma sœur est morte et enterrée. Je ne sais pas pourquoi vous me posez toutes ces questions. Il n'y a rien à dire de plus. Ma sœur a été victime d'un accident mortel, et le fait de questionner des gens là-bas pour savoir le pourquoi, le comment de l'accident, ne servirait à rien. Puisque cela ne la ferait pas revivre de toute façon !

Jimmy se pencha vers elle :

– J'attends le feu vert de mon journal pour partir, la semaine prochaine, enquêter à Buenos Aires sur les derniers jours de Sophia Kovic. Voulez-vous que l'on reprenne contact si j'ai de nouvelles informations intéressantes concernant votre sœur ?

Elle s'approcha de lui et le fixa pour la première fois dans les yeux :

– Pouvez-vous me laisser votre carte, afin que je me souvienne de vous ? Vous savez, j'ai tellement de sollicitations que je risque de ne plus me souvenir de votre nom, dans quelque temps !

Elle fit demi-tour pour aller chercher leurs manteau et veste restés sur le fauteuil en rotin :

– Voulez-vous que je vous appelle un taxi ?

Jimmy, qui la suivait, ne put qu'accepter, et ils se retrouvèrent ensuite dans le jardin. Il tenta une autre question :

– Une dernière chose. Nous projetons d'aller prendre quelques photos du salon de coiffure à Courbevoie, pouvez-vous nous confirmer son adresse ?

Marlène secoua la tête :

– Ce n'est pas la peine, il n'en reste plus rien. L'immeuble à été démoli à cause d'un arrêté pour péril.

Ils étaient maintenant à l'extérieur, et attendaient sur la route le taxi que Marlène avait commandé.

Flavia semblait perplexe :

– Je la trouve bizarre, la sœur. Je me demande si elle ne nous cache pas quelque chose !

– C'est également mon sentiment ! Elle semble peu curieuse de connaître certains détails sur les derniers jours de sa sœur !

Flavia opina :

– Tu veux mon avis ? Elle a peur, cette femme. Cela se voit dans ses yeux ! Tu comprends, elle a été expulsée de son salon de coiffure. Quand sa sœur est morte, elle était sans le sou, presque à la rue ! Et soudain, hop, un accident, et la voilà bientôt héritière d'une magnifique propriété, à laquelle s'ajouteront tous les droits engendrés par les films de Sophia !

– Sûr que c'est une aubaine inespérée pour elle ! Mais cela ne justifie pas pour autant cette peur !

Flavia rit :

– Vous, les hommes, ne savez pas ce que c'est qu'une femme seule, avec trois enfants à nourrir, et plus un sou qui rentre à la maison ! Moi, je te dis que Marlène a la trouille que l'on remue les circonstances de la mort de Sophia, qui pourraient aller jusqu'à la remise en question de son héritage !

– Mon Dieu, Flavia, quelle imagination ! Tu oublies qu'elle s'est remise avec son mari, Pascal, et qu'il a une situation ! Elle

n'était tout de même pas à la rue ! Et puis bon, et après. Même si elle a des choses à cacher, qu'est-ce que cela prouve ? Elle n'est tout de même pas responsable de la mort de sa sœur ! Même si, au pire, celle-ci arrive à point, pour la sortir du pétrin !

Flavia secoua la tête :

– Écoute, il y a quelque chose de louche ! Tu as vu le regard qu'elle t'a lancé quand nous sommes arrivés ? Il était littéralement « empreint de peur ». Jimmy, il y a un mystère là-dessous !

Un bruit de moteur se fit entendre au détour de la route. Bientôt, un taxi stoppa à leur hauteur :

– Pouvez-vous nous conduire à cette adresse ?

Jimmy avait tendu un papier au chauffeur sur lequel il avait griffonné l'ancienne adresse de Hana. Il souhaitait que Flavia fit quelques photos de sa maison. Cela ne prendrait que quelques minutes, et ces quelques clichés donneraient plus de consistance à son article.

Cette fois-ci, le chauffeur de taxi gardait un mutisme pesant. Il avait noté l'adresse, et semblait se désintéresser totalement de ses clients. Jimmy et Flavia se calèrent au fond de la banquette arrière, et se laissèrent aller à découvrir la campagne qui défilait sur les côtés de la route. La monotonie du paysage était parfois rompue par le surgissement de petits villages, aux maisons sévères en granit, avec souvent, en leur centre, une place flanquée d'une église au clocher pointu. Il y avait aussi quelques enseignes de commerces : la carotte du buraliste, l'épi de blé du boulanger, et le cochon rose hilare du panneau du boucher, mû par le vent. Puis apparut une petite rue au goudron défoncé par endroits, avec un panneau signalant « accotements instables », et la voiture d'un plombier-chauffagiste garée sur le bas-côté, devant un pavillon aux murs crépis avec toutes les fenêtres ouvertes. Plus loin, deux autres demeures aux volets fermés, puis un grand jardin, avec une petite maison basse en granit, et sa

cheminée fumant. Le jardin semblait entretenu. Une rangée de grands chênes frissonnant sous le vent, l'abritait partiellement des regards.

– Nous y voilà. Je reconnais cette maison. Elle était en photo dans le cahier central de la biographie que ma mère lisait à Londres !

Jimmy demanda au chauffeur de taxi :

– Pouvez-vous nous attendre quelques minutes, s'il vous plaît ?

L'homme leur lança un regard torve à travers le rétroviseur. Il opina du chef. Cela ne le dérangeait pas du tout qu'un couple d'originaux prît des photos. Le compteur restait allumé et l'addition s'allongeait d'autant. C'était tout bénéfice pour lui.

Ils sortirent de la voiture et Flavia commença à prendre quelques clichés de la maison, avec ses volets fraîchement repeints de blanc, et son toit d'ardoises d'un gris anthracite brillant.

– Je ne sais pas si, finalement, cela représente un quelconque intérêt de photographier cette maison, déclara Jimmy. Tout a été refait à neuf : la toiture, les fenêtres, les volets. Seul, le jardin ne semble pas avoir été remanié. Même Sophia, qui a passé de longues périodes de sa vie ici, ne s'y retrouverait sans doute plus ! Nous n'avons guère de chance. Après le salon de coiffure démoli et la maison de la grand-mère totalement refaite, il faudra se contenter des photos du jardin de la Treille que Marlène a bien voulu nous laisser prendre !

Ils entendirent un bruit de pas derrière eux. Il semblait plus léger que celui d'un chauffeur de taxi. Ils se retournèrent et découvrirent que derrière la haie, il y avait un chemin secondaire, au bord duquel une voiture était garée. Elle appartenait sans doute aux nouveaux occupants de la maison. Dans le crépuscule tombant, ils distinguèrent la silhouette d'une femme, enfermée dans un imperméable couleur crème, avec de gros boutons noirs. Un foulard lui couvrait la tête. À leur

vue, elle s'arrêta net pour les observer. Elle était maintenant à quelques mètres d'eux. Ils comprirent aussitôt qu'elle n'habitait pas dans cette maison, mais qu'elle semblait également s'y intéresser. Elle masqua aussitôt de ses mains l'appareil photo qu'elle portait en bandoulière et fit brusquement demi-tour. Ils entendirent un bruit de moteur. La voiture qui était garée derrière les arbres venait de partir dans un crissement de pneus.

– Bizarre ! Bizarre !

Jimmy fit écho à l'observation de Flavia :

– On dirait que nous ne sommes pas les seuls à nous intéresser à Sophia Kovic !

– Je t'affirme qu'il y a un mystère quelque part, autour de la mort de la star. Tout porte à croire que d'autres personnes mènent leur enquête. Souviens-toi du visage inquiet de Marlène tout à l'heure, elle semblait vraiment être aux aguets !

– La grande question est : à qui profiterait le crime ? Y aurait-il d'autres personnes qui auraient pu profiter de la disparition de Sophia Kovic ?

Flavia fronça son nez et se mordit la lèvre :

– Jimmy, il y a beaucoup d'intérêts en jeu et sans doute déjà des requins qui rôdent...

Ils reprirent le taxi qui devait les ramener à Paris, à leur hôtel. Ils étaient à nouveau bien installés, laissant libre cours à leurs réflexions.

– Franchement, à part Marlène qui va toucher le pactole, je ne vois pas qui gagnerait à la mort de Sophia Kovic ! Même Marlène ! N'oublions pas qu'avec la mort de sa sœur, elle a perdu la seule famille qui lui restait !

– Alors récapitulons : nous avons interviewé une sœur étrange, qui semblait inquiète et avait hâte de nous voir partir. Ensuite, nous sommes allés prendre des photos de la maison de la vieille Hana, où nous avons rencontré une femme, armée

d'un appareil photo, qui ne semblait pas vouloir être vue, tout en nous observant bizarrement !

Ils demandèrent au taxi de les déposer un instant devant le petit cimetière du village. Le chauffeur n'y vit aucun inconvénient, puisque le compteur tournait toujours. Le cimetière était entouré d'un vieux mur, verdi par les mousses qui s'incrustaient entre les pierres disjointes. À l'intérieur, l'endroit se divisait en une dizaine d'allées, dont la moitié semblait abandonnées. Des croix s'y dressaient, elles aussi attaquées par les lichens et l'humidité. Le regard de Jimmy et Flavia fut aussitôt attiré par une tombe en marbre noir, recouverte de fleurs, située presque au centre du cimetière. Ils surent immédiatement qu'ils avaient repéré celle de Sophia Kovic. Elle était envahie de fleurs fraîches, provenant aussi bien de grands fleuristes que de jardins particuliers. Sophia était devenue la petite reine de tous, des riches comme des plus humbles. Jimmy se pencha pour lire l'inscription gravée en lettres d'or, sur sa tombe : « Ici repose en paix Sophia Kovic, née le 22 mars 1968, et décédée le 25 mars 2006 à Buenos Aires ».

Des bouquets débordaient sur les tombes d'à côté, qui étaient celles de sa famille. Il y avait la tombe des parents, sur laquelle on pouvait lire l'épithaphe : « Milos Kovic, décédé le 21 juin 1989, a rejoint son épouse Delphine Lillois, décédée le 10 juin 1987 ». Puis de l'autre côté, une pierre tombale plus ancienne : « Ici gît Hana Kovic, 1901 – 1973, paix à son âme ».

Cela faisait maintenant presque un an que Sophia était enterrée là.

Jimmy et Flavia, mus par le même réflexe, s'inclinèrent un instant devant la tombe, mais ne prirent pas de photos. Ils n'en avaient aucune envie. Les fleurs fraîches, si éphémères, soulignaient à elles seules le caractère fragile de l'espèce humaine, et elles étaient les uniques gardiennes de ces âmes défuntés.

Après quelques minutes de recueillement, Jimmy se redressa pour remettre d'aplomb un pot de chrysanthèmes blanches qui s'était renversé. En se penchant, il découvrit le portrait de Sophia Kovic sur une plaque scellée à la tombe. Un léger sourire éclairait son visage, et son regard doux semblait dire : « Je suis bien. Maintenant, j'ai enfin trouvé la paix, qu'on me laisse tranquille ».

Jimmy et Flavia retournèrent en silence vers leur taxi.

Ils roulaient maintenant dans le centre de Paris et ils s'approchaient de leur hôtel. Ils contemplaient avec plaisir les lumières de la ville et les trottoirs bondés de monde en cette fin d'après-midi, heureux de retrouver, dans le quartier qui grouillait, leur insouciance de la veille.

Le matin même, en attendant Flavia dans le hall, Jimmy avait lu la carte du restaurant et retenu que pour le dîner, le chef proposait du foie gras sur toasts, ou encore du saumon à l'oseille, des langoustines aux truffes, le tout arrosé d'un Chablis.

Il caressa la joue de Flavia :

– Encore quelques minutes d'embouteillages et nous serons enfin à l'hôtel. Je crois qu'on a fait assez de voiture pour aujourd'hui, et la carte de l'hôtel semble extraordinaire. Si nous faisons une pause dans nos investigations ?

– Oui, j'ai aussi hâte d'arriver, quelle journée !

Elle fronça les sourcils :

– Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a un mystère Kovic, dont Marlène pourrait être le point de départ !

– On peut aussi imaginer que Marlène a été tellement harcelée, depuis la mort de Sophia, qu'à chaque fois qu'elle a à faire à des journalistes, elle se méfie, de peur que ses propos soient déformés ou dénaturés. N'oublie pas qu'elle ne connaît pas notre journal, elle peut craindre qu'il s'agisse une fois de plus de ces affreux tabloïds anglais, qui ne vivent que de scandales !

Mais Flavia insista :

– Et quid de la femme à l'imper et au foulard, qui prenait des photos de l'ancienne maison de la vieille Hana ?

– Un autre journal, concurrent, qui fait lui aussi un article sur les derniers jours de Sophia Kovic ! N'oublie pas que sa vie passionne actuellement des milliers de gens, autant en France qu'en Argentine où elle est devenue une star ; et aussi en Angleterre où elle avait tourné des films. Tu sais que l'on songe à la récompenser pour son œuvre, à titre posthume ? Cela suffit à continuer d'attiser la curiosité des gens !

– Oui, tu as sans doute raison. Je débute dans le métier et je vois des mystères partout !

Il s'approcha d'elle. L'intérieur du taxi était sombre. Il lui sourit et passa son index sur sa bouche gourmande. Elle frissonna, alors il se pencha et effleura ses lèvres. Elle passa à son tour un bras autour de sa nuque et répondit passionnément à son baiser. Alors, il la serra plus fort contre lui et l'embrassa comme un fou. Les lèvres de Flavia étaient le plus beau cadeau qu'il eût reçu depuis longtemps, et le mystère de sa personne lui parut plus important à percer que tout autre au monde, fût-ce celui de la mort de Sophia Kovic.

À l'hôtel, le réceptionniste leur tendit leurs clefs et informa Jimmy qu'une femme avait essayé de l'appeler deux fois dans la journée, tout en lui remettant ses messages écrits. Il leur tendit aussi les billets pour la pièce de théâtre à laquelle ils devaient se rendre le lendemain, et leur demanda s'ils désiraient une table pour le dîner.

Jimmy regarda sa montre et s'enquit des heures d'ouverture de la salle de restaurant. Il décida de réserver une table pour 21 h 00, tout en observant que c'était une chance qu'en France, on pût dîner aussi tard : cela leur laissait presque trois heures pour se reposer.

Quand ils redescendirent dans la soirée, ce n'est pas la robe noire, épousant les formes de Flavia, ni la chemise en lin beige

de Jimmy négligemment portée par-dessus son pantalon gris, que remarqua le réceptionniste. Il nota plutôt que ces deux-là se tenaient désormais par la main et se regardaient les yeux dans les yeux.

Il eut un sourire entendu. Décidément, les jeunes gens avaient toujours été sensibles au romantisme de cet hôtel, et il ne comptait plus les couples qui s'étaient faits ici. Cela n'aurait tenu qu'à lui, il l'aurait rebaptisé Hôtel des Amours ou quelque chose comme cela, mais évidemment, on ne lui avait jamais demandé son avis.

Les tourtereaux dînèrent les yeux dans les yeux installés à une table qui donnait sur le jardin. Quand soudain, Jimmy se souvint des messages que lui avait remis le réceptionniste, à son arrivée à l'hôtel, plus tôt dans la soirée. Il fouilla sa poche et lut : « Es-tu bien arrivé ? », « Donne-moi de tes nouvelles ! » Les messages étaient signés à chaque fois de madame Lawson.

– Ma mère ! dit brièvement Jimmy, en les enfonçant dans sa poche. Elle a toujours peur qu'il m'arrive quelque chose !

Flavia lui prit la main :

– Je sais ce que c'est, je suis Italienne tu sais, et ma mère est terrible !

– Cela nous fait un autre point commun ! s'esclaffa Jimmy.

Il alluma son téléphone portable, éteint depuis le matin et se résolut à appeler madame Lawson :

– Allo, maman ?

– Enfin, Jimmy ! Alors quelles sont les nouvelles ?

Jimmy aurait voulu lui crier : en fait maman, Flavia et moi, c'est l'amour fou, elle est tellement belle, tellement douce, tellement désirable que nous avons fait l'amour toute la soirée !

Mais il se reprit et lui répondit, plus simplement :

– Heu... en fait maman, mon enquête progresse, avec Flavia (clin d'œil à la douce et tendre), nous sommes allés chez Marlène, la sœur de Sophia. C'est une personne très méfiante, je t'assure. Elle m'a regardé étrangement, comme si j'étais un flic ou

quelqu'un comme cela. Ensuite, nous sommes allés prendre des photos de l'ancienne maison de Hana, la grand-mère. Sur place, il y avait une drôle de femme en imper et foulard, qui semblait mener une enquête elle aussi. Elle prenait des photos et a fui lorsqu'elle nous a vus !

– Ah ! Ah ! Intéressant tout cela. Tu as peut-être de la concurrence dans tes recherches !

– C'est ce que nous nous sommes dit, dit-il en insistant sur le « nous ». Maman, je te rappelle que nous menons l'enquête tous les deux, Flavia et moi.

– Bien, quels sont tes projets pour demain ?

– Nous devons aller rencontrer Élise, qui fut la meilleure amie de Sophia. Elle joue au théâtre. Nous irons l'interroger dans sa loge après la représentation !

– Au fait, tu as reçu un message qui t'informe que ton billet aller-retour Londres-Buenos Aires est confirmé. Apparemment, la fameuse Luisa Mendes a accepté de te recevoir. Tu pars dans quatre jours. J'ai commencé à te préparer une valise pour que tu ne manques de rien sur place !

– Ah, merci maman. Je savais que je pouvais compter sur toi. (*Mon Dieu, je vais devoir abandonner Flavia pour une semaine, ce qu'ils peuvent être rats à la rédaction, pas moyen de leur faire payer un deuxième billet !*)

– Bon alors, à dans deux jours !

– (*Déjà ?*) Oui, maman, c'est cela, *see you* après-demain !

Jimmy et Flavia décidèrent d'aller prendre un dernier verre dans un piano bar au bout de la rue. Ils marchaient, tendrement enlacés, et ils songeaient que John Richmond avait eu une super idée de les envoyer à Paris, dans cet hôtel charmant qu'il avait lui-même découvert quelque temps plus tôt. Jimmy imagina même que son rédacteur en chef avait pu intentionnellement réserver cet endroit pour eux, afin de réunir un couple qui semblait évident pour tout le monde...

Après une nuit d'amour torride, Jimmy et Flavia se réveillèrent à midi et allèrent bras dessus, bras dessous, prendre un café sur les grands boulevards. De grandes affiches placardées sur les murs continuaient de présenter le film de Sophia Kovic *Evita, une vie*. Ils ne purent s'empêcher d'admirer le portrait sur-dimensionné de Sophia, à côté du visage de Pedro Gimenez, la vedette masculine du film. Sophia Kovic était enfin devenue star en son pays. Son ultime film passait dans toutes les grandes villes de France et faisait un carton. Parallèlement, il était distribué partout en Argentine. Les spectateurs se pressaient devant les portes des cinémas pour voir celle qui ressemblait à si méprendre à leur Eva Peron. Jimmy et Flavia furent étonnés de découvrir que, désormais, le portrait de Sophia se déclinait aussi sur des tee-shirts exposés en vitrine de magasins, ou vendus sur des tréteaux par de petits commerçants... Ce film franco-argentin était devenu en quelques semaines un énorme succès, boosté sans doute par la mort de son héroïne. Sophia Kovic venait d'avoir son étoile gravée sur les pavés d'Hollywood boulevard, et des millions de gens pleuraient l'enfant de Courbevoie devenue star, confondant sa triste fin avec celle d'Eva Peron qu'elle incarnait.

Jimmy et Flavia revinrent à leur hôtel en début de soirée, afin de se changer pour se rendre au théâtre. Dans la pièce, Élise incarnait une maîtresse qui intrigue pour détourner un mari d'une femme trop parfaite. Ils se divertirent du spectacle tout en frissonnant de leur proximité mutuelle. Après les applaudissements et tous les rappels, ils se précipitèrent vers les loges pour essayer de rencontrer Élise. Elle semblait fatiguée, mais accepta néanmoins de les recevoir. Elle parut surprise quand elle comprit l'objet de leur visite. Tout en observant pensivement Jimmy et Flavia, Élise déclara qu'elle ne s'était pas remise de la mort de Sophia, qui avait été une vraie amie pour elle. Sophia aurait tout

donné pour devenir une star et c'était vraiment triste qu'elle ne fût plus là, aujourd'hui, pour constater que son objectif avait été atteint. Elle s'était fixée ce but essentiellement pour réaliser le rêve de sa mère Delphine. Oui, seulement pour cela. Non, contrairement à ce qui avait été dit, Sophia se fichait complètement de la gloire. Elle voulait juste payer une dette de famille. Réussir là où les siens avaient échoué. Elle devait réaliser le rêve de sa famille, c'était tout. Elle répétait souvent que son vrai bonheur aurait été de vivre simplement, et de jardiner à la Treille où elle comptait installer un jardin d'hiver. Finalement, elle rêvait de vivre comme tout le monde, et de n'avoir plus aucune dette à payer. Puis, Élise s'excusa. Il y avait d'autres personnes derrière la porte qui attendaient de la voir. Elle ne pouvait pas les garder plus longtemps. Elle regrettait, elle n'oublierait jamais Sophia. Oui, c'était exact qu'elle allait bientôt hériter de ses bijoux, et à l'avenir, elle garderait en permanence sur elle le collier en or serti de diamants, qu'elle recevrait de la star. Ce serait son porte-bonheur. Sophia avait vraiment été très chic de la coucher sur son testament, elle ne pensait vraiment pas qu'elle finirait aussi tragiquement mais maintenant que tout était fini, elle n'avait rien de plus à dire.

Alors qu'elle se levait pour leur montrer la porte, Jimmy lui demanda si elle pensait que Sophia aurait pu avoir des ennemis ou si quelqu'un aurait pu trouver un avantage à sa disparition. Elle les regarda abasourdie.

– Sophia n'avait pour seule ambition que d'être en paix, et Marlène qui était la seule famille qui lui restait, la protégeait du mieux qu'elle pouvait !

Elle leur montra la porte. L'entretien était terminé.

Ils quittèrent les coulisses du théâtre. Ils savaient qu'ils n'auraient rien obtenu de plus. Des spectateurs attendaient derrière la porte et Élise continuait sa vie et sa propre route.

Le lendemain soir, ils firent leurs valises pour regagner l'Angleterre par l'Eurostar. Ils étaient silencieux pour de multiples

raisons. Leur week-end en amoureux s'achevait. Leur enquête sur Sophia Kovic piétinait. Ils pensaient en connaître un peu plus sur la star, mais cernaient mal les zones d'ombres qui l'entouraient. Jimmy s'apprêtait à s'envoler pour Buenos Aires deux jours plus tard, et cette fois-ci, la rédaction du journal avait été moins pusillanime, puisqu'elle n'avait réservé qu'un seul billet pour le voyage outre-Atlantique.

– Flavia, *darling* ?

Elle était tout contre lui, dans le train :

– Quand cette enquête sera finie, j'aimerais que...

– Que quoi ?

– Que l'on parte tous les deux en vacances ensemble. On irait sur une île déserte, rien que tous les deux...

– Jimmy ?

– *My love* ?

– Vite, trouvons-nous une île !

Jimmy savait que dans ce train qui roulait sous la Manche, il vivait l'un de ses meilleurs moments avec Flavia, serrée contre lui, qu'il embrassait éperdument. Il n'avait plus envie de quitter l'Angleterre pour mener cette enquête sur les derniers jours de la star Sophia Kovic. Il regrettait déjà les semaines précédentes, quand il râlait de s'occuper du meurtre des prostituées à Hyde Park. Au moins, cela lui laissait l'esprit tranquille, et les soirées libres... Voilà qu'à peine rentré à Londres, il allait devoir prendre un avion et rencontrer cette Luisa Mendes, physiquement diminuée, qui avait miraculeusement échappé à ce terrible accident d'autocar, sur la route des chutes d'Iguaçu. Elle aussi, tout comme Élise, serait désolée. Elle reconnaîtrait que Sophia voulait devenir star et que son but avait enfin été atteint, hélas de façon posthume. Elle exprimerait des regrets pour le funeste destin de la star mais n'aurait plus envie d'en parler, car tout comme Élise, elle penserait à son propre avenir, devant se reconstruire de son côté. Jimmy se promet de réfléchir aussi aux avantages

qu'auraient pu trouver Luisa Mendes à la disparition de Sophia, tout en considérant que nul être sensé n'irait jusqu'à risquer un grave accident pour accomplir une machination. Mais puisque l'heure était aux suspicions, il se devait de vérifier l'alibi de toutes les personnes qui faisaient partie du cercle de la star.

Madame Lawson entendit la clef tourner dans la porte. Son grand fils chéri aux yeux clairs pétillants et aux cheveux bouclés, venait de faire son entrée. Malgré sa trentaine d'années bien avancée, il demeurait son enfant chéri. Elle le scruta attentivement puis détourna son regard.

– Je suis épuisé, maman. Quand je pense que je repars dans deux jours !

– Ah oui, il y a du nouveau ?

Il sursauta :

– Par rapport à quoi ?

Elle eut un rire moqueur tout en lui ôtant un long cheveu auburn sur la manche de sa veste :

– Par rapport à l'enquête, *what else* ?

Il eut un rire gêné :

– Bien sûr, *what else* ! Comme je te le disais au téléphone, le film *Evita, une vie* sort en ce moment en France, et il cartonne. Il est dans le top du box office. Il pulvérise aussi tous les records d'entrées en Argentine. Ce qui fait que notre enquête est presque insignifiante par rapport au raz-de-marée provoqué par ce film. Je pense que si j'arrive à interviewer Luisa à Buenos Aires, la boucle sera bouclée et je pourrai en tirer un excellent article. La rédaction m'a prévenu que Luisa Mendès s'était déjà décommandée plusieurs fois, en raison de problèmes de santé consécutifs à son accident, mais qu'aux dernières nouvelles, elle était prête à me recevoir et apporter un éclairage final à cette affaire. Elle sait qu'elle ne peut plus y couper, car le film bat son plein et que si ce n'est pas moi qui vais l'interviewer, ce sera un autre qui viendra la cuisiner, etc. Donc, elle a prévenu qu'elle ne

donnerait qu'un seul rendez-vous. Après, elle veut totalement oublier cette histoire et effacer cette tragédie pour ne penser qu'à sa propre reconstruction.

Madame Lawson, toute heureuse d'avoir retrouvé son fils, lui proposa de venir manger, à la cuisine, la « *kidney pie* » qu'elle avait confectionnée. La fine mouche se doutait que son fils avait formé un tandem plus que soudé avec la stagiaire Flavia, mais dans le même temps, elle se sentait soulagée de le voir enfin tomber amoureux d'une fille ravissante. Elle avait conscience de ses propres faiblesses cardiaques, et elle se disait qu'à force de trop couvrir son grand garçon, elle finirait par ne jamais avoir le bonheur de faire sauter des petits-enfants sur ses genoux. Elle se dit aussi que puisqu'il lui échappait, il fallait vite qu'elle lui révélât son propre secret, avant qu'il ne l'apprît par lui-même...

Mais le lendemain matin, Jimmy s'était levé très tôt. Sa mère dormait encore lorsqu'il avait fait griller ses toasts et chauffer son thé. Il avait juste une folle envie de passer voir Flavia, à son appartement, un minuscule deux-pièces qu'elle louait une fortune dans l'entresol d'une maison victorienne, non loin du journal *The First London News*. Il faisait encore nuit lorsqu'il avait sonné à sa porte. Elle était toute chaude dans son peignoir ivoire. Il l'avait couverte de baisers et l'avait transportée dans sa chambre. Ils avaient fait une nouvelle fois l'amour, puis il l'avait longtemps gardée contre lui, lui répétant qu'il l'aimait et qu'à son retour d'Argentine, il trouverait un appartement pour deux, car il était fou d'elle.

Ensuite, il s'était hâté pour être à l'heure à son comité de rédaction fixé à 9 h 00. Il avait rendu compte à John Richmond de son enquête à Paris (en omettant évidemment de lui faire part des événements relevant de sa sphère privée). Il avait admis qu'il n'avait pas appris grand chose, si ce n'était qu'en France, le film cartonnait et que les proches de Sophia se montraient réticents

à de nouvelles confidences. Il pensait qu'un autre journal dirigeait aussi des investigations sur la star, car il avait surpris une femme en train de prendre des photos devant l'ancienne maison de la vieille Hana. Le rédacteur en chef conclut l'entretien en lui souhaitant plus de chance à Buenos Aires, et il le raccompagna à la porte de son bureau :

– À propos, ce petit hôtel à Paris, qu'en as-tu pensé ?

Jimmy s'entendit bafouiller :

– Un vrai petit nid de... de verdure... (il avait failli dire « un vrai petit nid d'amour »).

John lui donna une tape dans le dos en riant :

– J'y étais allé avec ma femme, au printemps, et nous avons eu l'impression de revivre une vraie lune de miel !

Jimmy rit un peu fort et concéda :

– Ah, les langoustines et le petit vin blanc !

Le rédacteur en chef renchérit :

– Et à deux, c'est encore mieux !

Cette fois-ci, Jimmy lui lâcha la porte sur le nez.

Il ne lui restait que quelques heures pour faire sa valise. Son avion devait décoller de Heathrow dans la soirée. Si John Richmond lui avait fait une faveur, en lui adjoignant Flavia pour son enquête à Paris, il fallait croire que ses largesses étaient terminées, ou qu'il pensait que la situation était désormais suffisamment consommée, car ce soir Jimmy allait bien se retrouver complètement seul dans l'avion qui l'emmènerait à Buenos Aires.

De retour chez lui, il retrouva sa mère qui semblait plus agitée que de coutume. Mais, tout préoccupé par son prochain départ et par le souvenir des yeux de velours de Flavia quand il l'avait embrassée une dernière fois ce matin, il préféra ne pas y prêter attention. Pourtant, sa mère avait les joues inhabituellement

colorées, et elle respirait bruyamment. Jimmy, un rien exaspéré, détourna son regard vers elle, et remarqua qu'elle avait maintenant une main sur la poitrine, pour calmer les battements de son cœur. Il lâcha d'un ton glacial : « Maman, tu ne dois pas te mettre dans cet état à chaque fois que je quitte la maison. Tu sais que je la quitterai de toute façon un de ces jours, pour me mettre en ménage ! Alors, il faudra t'habituer à mes absences.... »

Et voilà, c'était dit, même s'il regretta aussitôt ces mots, énoncés juste au moment où il allait devoir la laisser seule, en pleine déprime.

– Jimmy ?

– Quoi encore ?

– Il faut que je te parle !

– Cela ne peut pas attendre la semaine prochaine ? Moi aussi il faudra que je te parle !

– Non, Jimmy. Cela concerne ton enquête, et cela te concerne aussi !

Elle était retournée dans le salon et avait pris place près de la fenêtre, dans le vieux fauteuil vert aux accoudoirs pelés. Celui où elle passait de longues heures, assise à observer la rue, et à attendre le retour de son fils, le soir, de sorte que lorsqu'elle l'apercevait pointer le bout de son nez, au niveau du magasin Marks and Spencer, elle mettait immédiatement le plat à réchauffer dans le four, afin que tout soit prêt dès son arrivée.

Jimmy s'affala dans le sofa gris en soupirant. Il se déplaça aussitôt de quelques centimètres, car l'assise du canapé s'était effondrée à l'endroit où il avait pris l'habitude de se laisser choir, depuis une trentaine d'années. La pièce était tellement étroite que seule la partie droite du sofa permettait d'avoir un angle correct pour regarder la télévision. Madame Lawson regrettait que l'on ne pût pas retourner les assises des sofas, comme on le fait pour les matelas des lits. Ainsi, elle aurait pu prolonger

la vie de son vieux canapé, qu'elle ne pouvait pas se payer le luxe de remplacer. Jimmy porta un regard impatient à travers la pièce, qui n'avait pas changée depuis sa tendre enfance. Sur les murs était tendue une toile vieux rose, qui avait représenté, il y a de cela fort longtemps, une scène de la campagne anglaise reproduite en médaillons, à l'infini. On devinait toujours, par endroits, un vieux cottage entouré de volailles et de palmipèdes qui se baignaient dans une mare délavée. Pour en retrouver les détails exacts, il fallait tirer du mur la vieille commode, ou ôter le tableau accroché au-dessus du fauteuil de madame Lawson et représentant des baigneurs au début du siècle dernier à Bath. Le décor apparaissait alors avec une netteté extraordinaire. Le cottage veiné de rose montrait à travers les fenêtres, des personnages penchés sur leurs ouvrages et dans la cour, un trait plus épais envoyait en cadence des canards dans une mare, éclaboussée par une cascade.

Madame Lawson se racla la gorge. Elle se tenait droite et avait cessé de haleter. Son regard était déterminé et lançait des étincelles. Jimmy s'immobilisa sur le canapé. Il retint sa respiration. Sa mère ne s'essayait plus au chantage affectif mais semblait vraiment avoir quelque chose d'important à lui dire.

– Jimmy ?

– Oui, maman ?

– Jimmy, mon chéri. Tu vas certainement subir un choc immense avec ce que je vais t'apprendre – avec ce que je dois t'apprendre. Pardonne-moi de ne pas t'avoir révélé plus tôt le secret de ta naissance. Jimmy chéri, elle avala sa salive : tu es le fils de Richard Kovic !

Maman est devenue folle ou quoi ? Le canapé semblait s'effondrer sous Jimmy. Que se passait-il ? Était-ce sa dernière trouvaille pour l'empêcher de partir ? Il faisait soudain très chaud et un rayon de soleil diffusait un halo autour de la couronne de cheveux tressés de madame Lawson près de la fenêtre. Elle avait rejeté sa

tête en arrière et des paillettes de poussières s'élevaient dans l'air plein de lumière. Elle ne bougeait plus, ses mains étaient posées sur ses genoux et elle restait calme, très calme. Les deux taches rouges sur ses joues avaient maintenant disparu. Elle était terriblement pâle, mais elle respirait tranquillement, paisiblement. Sur les murs, les cottages se fondaient dans une répétition de bosquets inextricables. Jimmy passa une main dans son col. Il avait chaud. Les canards plongeaient dans la mare et une gerbe d'eau éclaboussait la rive. Son sang affluait dans ses veines et son cœur s'accéléra.

Son regard se porta à nouveau vers sa mère. Son visage d'abord flou, redevint presque net. Elle lui souriait maintenant timidement. Ses yeux semblaient implorer son pardon, de l'avoir tenu si longtemps ignorant du lourd secret de sa naissance.

Jimmy réalisa qu'il tremblait de tous ses membres :

– Maman, tu peux répéter ce que tu viens de dire ?

Elle ôta un fil invisible sur sa robe, puis se mit à parler d'une voix lente, presque basse :

– Richard Kovic est ton père, Jimmy, et j'étais avec lui à Katmandou, quand il est mort dans mes bras. Je te jure que j'ignorais totalement qu'il était le frère de l'actrice Sophia Kovic, jusqu'à ces dernières semaines, lorsque je suis tombée par hasard sur le cahier de photos inséré à la biographie qui lui a été consacrée. Tu me connais, j'ai toujours eu ce côté fleur bleue, et j'aime les grands destins. Donc, comme de nombreuses personnes, j'ai acheté chez le libraire la biographie de Sophia Kovic, qui venait de décéder. Sa vie avait tellement défrayé la chronique. Tout le monde en parlait. Alors, j'ai eu la curiosité d'en savoir plus, moi aussi. J'ai commencé la lecture du livre et plus j'avais, plus j'étais agitée par un pressentiment. Il me semblait être possédée par une sensation de déjà-vu, sans que je puisse dire pourquoi – un peu comme lorsque tu visites un lieu pour la première fois, et que tu as comme la certitude de

t'y être déjà rendu auparavant. N'y tenant plus, j'ai directement regardé le cahier central du livre, qui avait reproduit les photos de la star avec sa famille dès son plus jeune âge. J'avais trouvé curieux qu'elle eût un frère prénommé Richard, et qu'il ait disparu plusieurs années auparavant, dans des circonstances imprécises. Je me souvenais que lorsque nous étions à Katmandou, Richard m'avait parlé brièvement de sa famille. Ses parents, disait-il, ne comprenaient rien à la vraie vie. Il m'avait aussi parlé de sa grand-mère Hana, il fallait absolument qu'il lui envoyât une carte postale. Elle était si fragile, et il ne voulait pas lui faire de peine. Il avait juste prévu de lui dire qu'il allait bien et qu'il ne fallait pas qu'elle se fit de soucis pour lui. Nous avons acheté une carte dans une échoppe. Elle représentait un *stûpa* de Durbar Square et nous étions allés à la poste pour l'envoyer. Il m'avait parlé aussi de ses deux sœurs. J'avais oublié le nom de la première, mais il m'avait dit qu'il espérait que la petite Sophia ne serait pas pervertie par la société pourrie dans laquelle elle vivait. C'étaient ses termes. Il disait : « Elle est si petite, tout serait encore possible pour elle, si on pouvait l'extraire de ce monde occidental de merde ». Alors tu comprends, avec ce livre dans les mains, j'ai eu soudainement peur de comprendre que tout ce passé allait resurgir d'un coup. J'ai mis tant d'années à faire mon deuil de Richard. Nous nous sommes vraiment aimés. C'était un jeune homme idéaliste. Son souhait était d'œuvrer pour un monde meilleur dans lequel il n'y aurait plus de guerre, plus de souffrance. Mais je vais t'expliquer toute l'histoire. Maintenant tu dois tout savoir.

Jimmy s'enfonça dans le sofa, il était comme paralysé. Le soleil brillait dans la pièce, et des taches de lumière jouaient sur la table basse, sur laquelle était posée la biographie de Sophia Kovic.

Madame Lawson continua :

– Je venais juste de terminer mes études d’infirmière et je m’apprêtais à chercher du travail à Londres. Durant toute ma formation, j’avais partagé ma chambre avec une jeune Américaine, venue s’installer avec sa famille dans notre quartier. Elle s’était fiancée peu de temps plus tôt, avec un soldat américain qui avait été envoyé au Vietnam. Ils s’envoyaient de longues lettres désespérées. Il lui racontait l’enfer qu’il vivait sur place, et ils cherchaient ensemble une solution pour le tirer de là. Dans un de ses derniers courriers, il racontait qu’un de ses amis, lors d’une permission que l’armée américaine leur avait octroyée à Bangkok, avait pris un vol pour le Népal. Et il s’était établi à Katmandou, sans plus retourner au Vietnam. Bien sûr, il était devenu déserteur, mais entre désertir ou mourir dans le borbier vietnamien, il avait fait son choix. Mon amie américaine me supplia de l’accompagner à Katmandou, au prétexte d’un mois de vacances bien méritées avant d’entrer dans la vie active. Ses parents ne connaissaient pas ses plans, mais plutôt que de la laisser partir seule, ils avaient préféré m’offrir le voyage, pour l’accompagner. Je te l’ai sans doute dit : de mon côté, depuis longtemps, je n’avais plus aucune famille pour me soutenir. Nous partîmes donc à Katmandou, à la fin du mois de septembre 1970, car Sally, elle s’appelait ainsi, savait qu’elle y retrouverait Kirt. Tout se passa comme prévu. Elle retrouva rapidement son soldat américain et je me sentis bien vite mise à l’écart des tourtereaux. Ils n’étaient pas de vrais hippies. Même s’ils envisageaient rapidement s’établir à Goa, en espérant survivre grâce au commerce de l’artisanat qu’ils proposeraient aux touristes, le long des plages. J’étais, quant à moi, indécise sur l’emploi de mes journées, et sur la date de mon retour en Angleterre. Un soir, alors que je dînais dans un restaurant qui servait des steak de buffles, je rencontrai Richard, un jeune Français, attablé en compagnie

d'un ami, Jérémy, et d'une jeune femme suisse. Visiblement, Jérémy était en couple avec la fille, et Richard semblait s'ennuyer autant que moi. Je compris tout de suite qu'il se droguait à son regard gris qui planait, sans se poser sur les gens qui passaient autour de lui. Il portait un tee-shirt vert, avec le visage de Jimi Hendrix imprimé dessus. De grosses bagues argentées recouvraient ses doigts fins, et il battait la mesure avec sa fourchette. Je me souviens. Le haut parleur diffusait un single des Rolling Stones. À un moment, il s'arrêta car il fut pris d'une quinte de toux. Je me levai pour lui tendre un verre d'eau. Sa main était chaude. Son regard se dirigea vers moi et s'y fixa. J'eus un vieux réflexe d'infirmière et posai ma main sur son front. Il me sourit et avala l'eau d'une traite :

– Cela va passer ! Cela m'arrive souvent, j'ai dû prendre froid !

– Prenez-vous des médicaments ? Excusez-moi d'insister mais je suis infirmière, vous couvez peut-être une infection pulmonaire !

J'avais tant envie de l'aider. Il semblait comme moi un peu isolé, avec des illusions perdues. Il abandonna ses deux amis et vint s'installer à ma table. Nous restâmes de longues heures à parler. Il me raconta sa jeunesse en France, sa grand-mère Hana qu'il adorait, ses difficultés avec ses parents, ses deux sœurs, dont la dernière, Sophia, qu'il était allé serrer dans ses bras pendant qu'elle dormait, le soir de sa fuite. Il caressait ses mains tout en parlant, et faisait rouler les bagues de ses doigts. Je remarquai qu'il lui manquait l'auriculaire de la main gauche. Il avait suivi mon regard :

– Tu vois, le jour de ce stupide accident, j'ai compris que je ne jouerais jamais de la guitare comme Jimi Hendrix, ni même de la guitare tout court. Tous mes espoirs se sont brisés, alors j'ai accroché la guitare au mur de ma chambre, avec mes

rêves, et j'ai cherché un autre but dans la vie. Jérémy, l'éternel redoublant de ma classe, m'a parlé de son projet de partir dans un pays où le rêve deviendrait réalité. Nous y voici !

Il s'arrêta, pris d'une autre quinte de toux. Je lui tendis mon verre.

– J'ai une trousse médicale assez complète à mon hôtel.

Nous rentrâmes ensemble, à travers les rues. Il m'avait pris la main, elle était chaude et ferme.

– Si mon état s'améliore, je t'emmènerai à la découverte de l'Himalaya. Nous prendrons un guide et nous nous promènerons sur le toit du monde ! Les gens sont fous ici. Là-haut, ce sera la paradis !

Il se tourna vers moi et prit mon visage entre ses mains. Il me dépassait d'une tête et avait de solides épaules. Ses longs cheveux bouclés jouaient autour de son visage, masquant par moments son fin nez droit, sa mâchoire carrée. Il secoua la tête en arrière, et plongea son regard gris dans mes yeux.

– D'accord pour l'Himalaya ?

Ses yeux pétillaient et une fossette se creusait sur chaque joue.

– D'accord !

Nous ne nous quittâmes plus ou presque plus. Richard se droguait. Il tentait de minimiser le problème en me masquant une grande partie de ses prises, mais je n'étais pas dupe. Jérémy avait visiblement une influence néfaste sur lui. Il lui fournissait la drogue, le piquait en lui promettant qu'il n'aurait plus mal aux bronches, qu'il allait se sentir mieux. Effectivement, après sa piqûre, Richard allait toujours bien. Son teint était rosé et il disait qu'il avait brisé ses chaînes. Il m'entraînait à travers les temples, me parlait des dieux, de leurs pouvoirs. Parfois, il revenait sur ses années passées en France :

– J'ai pris ma décision de partir lorsque je n'ai plus communiqué avec mes parents. Mais l'élément détonateur a été *2001, l'Odyssée de l'espace*, que j'ai vu au cinéma. Comprends-moi,

ce film a totalement foutu en l'air toutes mes convictions. Il a été l'impulsion nécessaire à mon départ. Il y a eu aussi cet autre film : *Easy rider* de Denis Hopper. Jamais je n'avais entrevu une telle perspective de liberté totale. Il me fallait rompre mes chaînes. Pour cela, il n'y avait qu'un seul moyen, partir ! Mais partir où et comment ? Je pensais à Jérémy qui me le proposait depuis si longtemps, j'étais le seul à pouvoir l'accompagner. Il m'assurait de m'aider dans mes démarches. J'avais dans la tête Rimbaud, et sa poésie qui lui permettait d'accéder à un état de vision supérieure. Alors je préparai mes affaires pour échapper au monde occidental. Jérémy et moi, sommes arrivés ici il y a quelques semaines. Pour être franc, je ne suis pas certain d'avoir atterri au bon endroit. Je viens sans doute de vivre en peu de temps les meilleurs moments de ma vie et aussi mes pires cauchemars.

Il s'était arrêté de parler. Nous étions assis sur le sol, adossés à la déesse Telaju. Il grattait le sol de ses ongles et dessinait des cercles concentriques. Un pli barrait son front et ses lèvres s'étaient durcies :

– La drogue, une fois que tu commences, tu ne peux plus t'en passer. C'est une pute !

Il eut un rire bref :

– J'ai un peu l'impression d'avoir échoué ici, avec mes rêves.

Madame Lawson reprit :

– Certains jours, il semblait désespéré. Il avait mal partout. Des croûtes criblaient ses bras. Puis il se piquait, alors il allait mieux, pour un moment du moins. Nous nous retrouvions souvent au Cabin Restaurant où l'on pouvait fumer le shilom. Un jour, il eut tellement mal aux poumons que, pour soulager sa douleur, il s'injecta une double dose. Il délira complètement. Dans son délire, il me disait qu'il communiquait avec tout notre environnement ; tout était divinement clair, il pouvait même voir la sève circuler dans les plantes. Tout était si évident, il

pouvait sortir de son corps, toucher les couleurs autour de lui, jusqu'à ce qu'elles l'éclaboussent. Le ciel s'était transformé en velours rempli de vagues, le toit des maisons se confondait avec les vagues du ciel, et la nature s'aimait et s'épousait comme au Paradis. À cet instant, il était enfin capable de comprendre Rimbaud et il pouvait communiquer avec ses pensées.

Je le suppliai d'aller à l'hôpital pour se faire soigner. Je tentai vainement de le convaincre que rester dans cet état était suicidaire car j'avais constaté que ses bras étaient constellés de croûtes purulentes. Mais il protestait que c'était trop tard pour lui, qu'à l'hôpital le sevrage de sa drogue quotidienne le tuerait pour de bon, ou au pire le rendrait fou. Alors, je le soignai comme je le pouvais, désinfectant ses plaies et calmant ses quintes de toux. Les puces dont les matelas des hôtels étaient infestés, faisaient elles aussi leurs ravages, et l'état de Richard continuait de se dégrader, à force de se gratter. J'essayai en vain de le raisonner. Une fois même je le suppliai d'aller au Consulat de France pour se faire rapatrier. Je l'aimais. Je voulais le sauver. Il se fâcha. Jamais plus il ne reviendrait dans ce monde de fous. Il me jura qu'il m'aimait mais qu'il préférait finir ici, devant les chaînes de l'Himalaya. D'ailleurs, il m'assurait qu'il irait mieux dans quelques jours, et que nous partirions, comme prévu, pour notre grande aventure vers les cimes.

Nous avions un autre problème important à gérer. Nous étions totalement à sec d'argent. Mes propres réserves s'étaient épuisées, et Richard avait depuis longtemps vidé son portefeuille. Il vendit son appareil photo, et quelques disques qu'il avait apportés. De mon côté, j'échangeai contre de la nourriture, tous les vêtements que je possédais, et tout ce qui ne m'était pas strictement nécessaire.

Parfois, Jérémy nous prêtait de l'argent que nous devions lui rendre au centuple. Nous vivions dans une sorte de communauté de jeunes de tous les pays, que nous croisions dans tous

les hôtels ou restaurants de Freak Street. Parfois, nous nous rendions service, et prêtions à l'un ce qui manquait à l'autre. Mais notre credo, « *peace and love* », vacillait avec le manque. Nul ne pouvait nous aider, car la plupart des hippies couraient à la poste, chaque jour, dans l'espoir de récupérer un mandat qui leur permettrait de survivre, eux aussi. Jérémy était le plus dangereux de la bande, car il tentait des prises de pouvoir pour régner en maître sur la communauté. Tu sais, les hommes, même les plus pacifistes, ont toujours eu besoin de tout temps, de former des groupes, avec des dominés et des dominants. C'est sans doute l'essence de la nature humaine. Jérémy, pour mieux tenir ses troupes, initia ses adeptes à des drogues de plus en plus dures. En tant qu'infirmière, je savais le guêpier dans lequel il nous plongeait et je pressentais que les doses, de plus en plus fortes, risquaient d'être fatales à Richard. Je me sentais terriblement impuissante à le sauver. Il aurait fallu l'hospitaliser de force, et ce n'était pas possible contre sa volonté.

Un soir, pris de douleurs violentes, il voulut s'offrir un super shoot. J'essayai de l'en dissuader, il était si mal en point. C'est ce soir-là que je lui confiai être sans doute enceinte de lui. Il était fou de bonheur. Il me prit dans ses bras et me fit jurer que, quoi qu'il arrivât, si c'était un garçon, je devais l'appeler Jimi, en souvenir de Jimi Hendrix. Je le lui promis, et il se fit son ultime shoot. À un moment, il délira. Il me parla de sa petite sœur Sophia et du secret qui les liait, dont le nom de code était « le secret du grand chêne ». Ensuite, il décrivit les étoiles comme des diamants dans le ciel, puis l'Himalaya qui scintillait comme un joyau ultime. L'herbe était chaude et mouillée, et les moulins à prières pleuraient dans le vent, lorsqu'il rendit son dernier souffle.

J'essayai de le ranimer, mais c'était fini.

J'étais à mon tour dans un état second. Je me mis à hurler. Jérémy me gifla. Il déclara que le gouvernement faisait

désormais la chasse aux hippies. Il fallait être très prudents, on ne pouvait pas déclarer la mort de Richard comme cela, nous risquions tous de gros ennuis. Il prit contact avec un sage qui habitait Pashupatinath. C'était un lieu de crémation à cinq kilomètres de Katmandou. Nous fîmes transporter le corps de Richard jusque-là. Il était revêtu de son tee-shirt vert, imprimé du portrait de Jimi Hendrix. Des hommes le recouvrirent totalement de fleurs avant de l'installer sur le bûcher des pauvres, le corps orienté vers les sommets de l'Himalaya – le berceau des dieux selon la tradition népalaise.

Nous étions quelques membres de la communauté à être venus pour son dernier voyage. Deux amis, dont j'ai oublié le nom et le visage, me soutenaient fermement de chaque côté, par les bras. Des chants s'envolèrent dans l'air vibrant, tandis que l'ombre des vautours planait lourdement autour des fumées du bûcher. Des accords de guitare s'élevèrent au milieu de l'assistance, et je tournai le regard vers les cimes de l'Himalaya qui brillaient sous le soleil, comme du cristal. J'avais les yeux brûlants. Puis il me sembla qu'un point lumineux virevoltait sur le toit du monde. Je murmurai ces vers de Rimbaud, que Richard m'avait appris, un soir, à Freak Street :

*« J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies
Baiser montant aux yeux des mers... »*

Dans les heures et les jours qui suivirent, je crus devenir folle. Je voulais quitter cet enfer au plus tôt. De son côté, Jérémy avait déjà décidé de partir pour Kaboul, car selon ses dires, cela commençait à sentir mauvais à Katmandou, avec tous les contrôles de visa qu'effectuait la police.

Je me rendis donc au Consulat de Grande-Bretagne qui m'organisa un rapatriement rapide étant donné mon état. D'ailleurs, je possédais toujours mon billet d'avion open pour

Londres, qui me servit pour le retour. Je rassemblai les quelques affaires qui me restaient, et cachai, au fond de ma valise, le passeport de Richard que j'avais prélevé de son blouson avant sa crémation. C'était la seule chose que je pouvais emporter de lui, avec quelques photos que nous avions prises, au tout début de notre rencontre. Je rentrai donc en Angleterre, une dizaine de jours plus tard, en tentant d'oublier l'effroi de cette tragique histoire.

Quelques semaines après mon retour, toute encore à ma douleur, je compris que j'étais vraiment enceinte. Je fus à la fois paniquée, et heureuse à l'idée que Richard allait vivre à travers toi. Je ne savais pas quelle vie je pouvais t'offrir, comment je t'expliquerais tes origines. Quand tu naquis sept mois après mon retour, je te prénommai Jimmy, que j'orthographiais à l'anglaise, conformément à la promesse que j'avais faite à ton père.

Tu sais, Jimmy, ton père était un homme bien. Je crois que tu as hérité de sa droiture et de son intégrité. S'il avait vécu, il aurait sûrement fait de grandes choses... mais il est mort si jeune ! Sais-tu que j'ai récemment découvert son âge dans la biographie de Sophia Kovic ? Je l'ignorais totalement. Car sa date de naissance, inscrite sur son passeport, était fausse. En fait, il s'était vieilli de quatre ans, pour vivre plus vite, plus fort jusqu'à la mort.

Pardonne-moi Jimmy, pour toutes ces années passées, où je te cachais la vérité. Il m'avait semblé difficile, quand tu étais petit, de te révéler les circonstances dans lesquelles j'avais rencontré ton père, et les causes de sa mort. Je pensais bien te dévoiler ce secret un jour, mais j'attendais toujours le moment favorable. Puis il y eut, ces dernières semaines, ce décès très médiatisé de l'actrice Sophia Kovic. Comme je te le disais, j'achetai sa biographie, essentiellement par curiosité envers la vie de cette star. Jusqu'à ce que, dans le carnet de photos

des pages centrales, je lise ces informations : « Sophia Kovic avec à ses côtés, son frère Richard, disparu probablement à Katmandou »... Je n'osais y croire, mais je me mis à trembler de ce que je pouvais trouver. Alors je m'armai d'une loupe et j'observai attentivement ce jeune homme, qui tenait par la main sa petite sœur. Son regard était baissé sur l'enfant, mais des boucles encadraient son visage et une fossette, que je reconnaissais, creusait ses joues. Je détaillai avidement tous les portraits de la famille Kovic, et qu'elle ne fut pas mon immense stupéfaction de trouver au milieu de ces clichés de famille, la preuve ultime, s'il en fallait encore une : c'était sa photo d'identité, identique à celle de son passeport que j'avais enfermé dans mon tiroir, depuis maintenant plus d'une trentaine d'années !

Jimmy sentit ses genoux s'entrechoquer :

– Maman, ce n'est pas possible que pendant toutes ces années... Ces coïncidences me paraissent... S'il te plaît, montre-moi sa photo que je comprenne. Même si je dois rater ce foutu avion, je sens que je vais devenir fou si je ne rattrape pas, d'un coup, les quelques mois ayant précédé les trente-cinq années qui font de moi un imbécile, aujourd'hui !

Madame Lawson se leva de son fauteuil, ouvrit un tiroir de la commode contenant le linge de table des grandes occasions : des nappes et des serviettes jaunies aux pliures, faute de n'avoir jamais servi ou si peu, dont Jimmy aurait été bien incapable de se souvenir du motif des broderies. Elle appuya sur un bouton, caché dans la structure du tiroir. Celui-ci avait un double fond, au grand étonnement de son fils qui semblait vivre un rêve éveillé, depuis une heure. Elle en sortit un ancien passeport français, à la couverture bleue, ainsi que quelques photos attachées par un ruban rose. Elle lui tendit le tout :

– Voilà, c'était le passeport de ton père. Il l'avait sur lui au moment de sa mort. Je l'ai récupéré pour pouvoir te le donner,

le jour où j'arriverais à te révéler ta filiation. Tu trouveras la même photo dans cette biographie, même si les dates de naissance ne correspondent pas.

Jimmy tourna les pages tachées du passeport, encombrées de tampons des postes de frontière. Puis il observa le visage de son père. Il était châtain aux yeux clairs. Son menton était volontaire et une fossette se dessinait au creux de ses joues, tout comme lui quand il éclatait de rire. Il eut le vertige à détailler ainsi le visage de celui à qui il ressemblait tant. C'était comme son double, au regard plus désespéré, qui l'observait. Que pouvaient-ils se dire maintenant qu'ils venaient de faire connaissance ? Il le regarda longuement, jusqu'à ce que ses yeux se troublent. *Papa... pensait-il pour la première fois, tu étais si jeune, tu n'avais que 17 ans lorsque la vie t'a quitté !*

Il ferma les yeux et serra contre lui le passeport qui avait dû être manipulé de multiples fois par les mains de son père. Il l'imagina, découvrant pour la première fois ce sésame qui devait l'emmener vers la liberté ! Sur la photo, ce presque jeune homme portait une chemise et une cravate pour paraître plus vieux, pour faire plus adulte. Son regard direct fixait l'objectif. Il allait bientôt partir vers un monde meilleur. Il prétendait qu'il avait vingt et un an, l'âge de la majorité, l'âge de décider de sa liberté.

Combien de temps as-tu été libre, papa ? Quelques mois, tout au plus ! As-tu au moins été heureux quelquefois ? Maman m'a dit que vous vous étiez aimés.

Papa ? C'est étrange pour moi de prononcer ce mot, tu sais. J'ai presque trente-cinq ans et je l'ai prononcé tant de fois dans mes rêves, mais tu n'avais pas de visage. Je ne savais à qui m'adresser lorsque j'avais besoin de te parler. Papa, je suis heureux de faire enfin ta connaissance. Il va falloir que je m'habitue à toi et je vais tenter de reconstituer la vie et le parcours du jeune homme que tu as été, avant que tes rêves ne te tuent.

Il y avait trois autres photos. Son père et sa mère ensemble. Oui, tous les deux ; leurs têtes se touchant, leurs cheveux se mélangeant, et leurs sourires se répondant l'un à l'autre...

Derrière chaque cliché, à l'encre bleue, était écrit : « Richard et Jenny, octobre 1970 – Katmandou ».

Jimmy sentit les larmes lui monter aux yeux. Il se prit la tête entre les mains et entendit sa mère quitter la pièce sur la pointe des pieds.

Il resta longtemps là, à sangloter et à détailler ce couple de jeunes fous. Elle, avec des fleurs tressées dans ses longs cheveux blonds, et lui, avec ses boucles châtain qui volaient au vent, découvrant un large front têtu, et d'immenses yeux gris ombragés de longs cils noirs. En arrière-plan, le toit des pagodes, et plus loin, très loin, l'Himalaya...

Jimmy réalisa soudain qu'il avait été conçu là-bas, dans cet endroit proche du toit du monde, dans les moiteurs de la ville. Il pouvait sentir l'odeur de l'herbe chaude, entendre le son aigret des clochettes, voir dans le ciel l'ombre planante des charognards.

Jimmy avait la tête qui bourdonnait. Il se tenait debout au milieu de sa chambre, dans l'appartement de Londres où il avait grandi. Son lit recouvert d'un drapé écossais et son bureau taché d'encre lui semblaient si dérisoires, ce soir. Il jeta à la hâte quelques affaires complémentaires dans sa valise. Il ne lui restait que très peu de temps pour attraper son avion. Une tasse de thé fumait sur sa commode. Sa mère avait dû rentrer sur la pointe des pieds dans sa chambre, avant de repartir aussi discrètement.

Sa valise était prête maintenant. Il la boucla avec force et brouilla les quatre chiffres du cadenas. Des images s'entrechoquaient dans sa tête : les boucles châtain foncé de son père, qui se mélangeaient avec les cheveux blonds de sa mère, et encore plus clairement, son regard gris, à la fois volontaire et triste qui espérait encore...

Il jeta un dernier regard sur le canapé usé du salon, sur le balancier de la pendule qui égrenait lentement les heures, puis il serra longuement sa mère contre lui, et lui caressa la joue. Il croisa son propre regard dans le miroir fixé sur la porte d'entrée, ses yeux gris-vert étaient brillants. Il sourit à son image, et deux fossettes creusèrent ses joues. Le bruit d'un klaxon monta de la rue. Le taxi qui devait l'emmener à l'aéroport était déjà stationné dans la rue depuis dix minutes.

Il fallait y aller.

Le taxi fila à travers les rues élaboussées de taches de lumière. Jimmy ne vit pas les passants qui flânaient sur les trottoirs. Il perçut, sans les lire, des enseignes de magasins qui dansaient devant ses yeux. Son cœur battait à coups précipités. Il serrait dans sa poche une des photos de son père et de sa mère réunis, prise devant un stûpa de Katmandou. Il vit défiler dans sa tête, les images du jeune couple qui souriait, en se tenant par la main. Ils descendaient Freak Street, serrés l'un contre l'autre. Il était grand avec les yeux chantants. Ils arrivaient bientôt à un temple, dont la façade était peinte en rouge. Ils s'y adossaient, l'air était si léger qu'il semblait porter leur paroles. Leurs regards purs et confiants retournaient vers les cimes enneigées de l'Himalaya. Jimmy retint son souffle. Il captait leurs visages remplis de rêves. Cela dura un bref instant. Il eut juste eu le temps de reconstituer le puzzle et de prendre une photo pleine de lumière.

Maintenant qu'il n'y avait plus de chaînon manquant, il s'en voulait terriblement de n'avoir pas pensé à regarder plus attentivement les photos de la biographie Kovic, avant de partir pour la France. Il les avait eues sous la main pendant plusieurs jours, mais n'avait lu que les textes tellement il était pressé ! Si seulement il avait pris le temps, il aurait pu se reconnaître dans le portrait de son père ! Il l'aurait rencontré d'homme à

homme. Mais sans doute devait-il découvrir la vérité à travers sa mère qui lui avait restitué la vraie histoire.

Il se frotta les yeux. Qu'importe l'heure qu'il était maintenant, il ne savait même plus s'il avait encore le temps d'attraper son avion pour Buenos Aires. Il se sentait pris d'un vertige profond. Sa gorge était sèche et son cœur semblait vouloir sortir de sa poitrine. Il se disait qu'il venait de vivre l'histoire la plus folle qui lui était jamais arrivée. Il venait de mettre un visage et un nom sur ce cher inconnu, à qui il avait souvent inventé une vie, en secret. Il avait tellement cru qu'il était marin, qu'il avait failli s'engager dans la marine, pour découvrir des sensations qui auraient pu être celles ressenties par son père, en son temps. Il avait questionné étroitement sa mère, tout au long de sa jeunesse :

– Comment s'appelait-il ?

– Il se faisait appeler Chad, avait-elle avoué du bout des lèvres.

– Comment est-il mort ?

– Son bateau a coulé, je l'ai lu dans la presse.

– Comment s'appelait son bateau ?

Elle avait indiqué le nom d'un bateau de pêche qui avait coulé, à la même époque, au large de l'Irlande. Jimmy avait voulu faire des recherches poussées sur ce naufrage, mais elle ne se souvenait plus du nom de famille de Chad, et elle avait avoué, le rouge aux joues, qu'elle l'avait en fait très peu connu. Comme cela finissait par toucher l'intime de sa mère, Jimmy avait, au bout du compte, abandonné toute recherche sur ce père qui semblait avoir croisé la route de sa mère, à peine plus de deux ou trois fois.

Jimmy se mordit les lèvres.

Le voile de mystère commençait à se déchirer : mais bien sûr, si Marlène avait pris cet air si bizarre lorsqu'elle avait ouvert le portail de la Treille, c'est qu'elle avait cru se retrouver devant son propre frère ! Il ne fallait pas oublier qu'elle avait presque

14 ans lorsqu'il avait disparu, elle se souvenait certainement très bien de son visage ! Quelle avait dû être sa surprise, en découvrant devant sa porte, la copie conforme de son frère, en la personne de Jimmy. Mon Dieu, il fallait absolument finir de rassembler les pièces de ce puzzle. Sans s'en douter, Jimmy en était devenu le personnage central !

Il se mit à rire silencieusement :

– Si je comprends bien, maintenant que j'ai découvert qui était mon père, Sophia Kovic est naturellement devenue ma tante, et il me reste une parente en vie : Marlène qui, l'autre jour, a dû croire voir arriver un fantôme, en m'ouvrant la porte de sa propriété !

Jimmy était presque arrivé à l'aéroport. Il distinguait la tour de contrôle qui perçait le brouillard. Il réalisa qu'il avait juste le temps d'envoyer un texto à Flavia pour lui dire qu'il l'aimait et qu'il l'appellerait de Buenos Aires. Trop de choses tombaient sur lui en même temps. Il n'arrivait pas à croire qu'il partait en Argentine enquêter sur la mort d'une star, dont il venait de découvrir qu'elle était sa tante ! Sa tête allait exploser. Comment mener à bien son travail ? Il imaginait les manchettes des journaux : « Un journaliste, missionné par sa rédaction pour enquêter sur le décès de Sophia Kovic, apprend accidentellement, par des photos parues dans une biographie de la star, qu'il est le fils de son frère disparu. En outre, aujourd'hui, le destin l'envoie par avion à Buenos Aires en vue de reconstituer les derniers jours de sa tante, avant son fatal accident ! »

Il eut soudain envie de faire demi-tour, de téléphoner à John Richmond son rédacteur en chef, et de lui demander d'envoyer quelqu'un d'autre en Argentine. Il aurait expliqué les derniers rebondissements de cette affaire rocambolesque. Son directeur aurait compris qu'il ne pouvait plus faire son travail sereinement. Ce matin, lorsqu'il était passé au *First London News* pour assister

au comité de rédaction quotidien, et récupérer le dossier qui devait l'aider dans son enquête à Buenos Aires, il avait blagué avec ses collègues. Assis sur un coin de bureau, il avait bu un thé avec Mark un confrère, lui assurant que les six jours prévus pour boucler son enquête lui suffiraient amplement. Il s'entendait encore lui dire d'un ton suffisant : « La Luisa Mendes, j'en fais mon affaire, je vais la cuisiner pour qu'elle me raconte dans le détail, une fois pour toutes, les derniers jours de Sophia ! Et hop, dans l'avion du retour, je rédige à chaud un article retentissant, qui sortira pour le prochain week-end. Et voilà, l'affaire est bouclée ». Ensuite, il avait pensé à Flavia qu'il retrouverait au plus vite, et avec qui, il comptait bien bâtir des projets rapides. Mais depuis ce matin, rien ne s'était déroulé comme il l'avait imaginé. Il s'était trouvé un père sur qui il avait enfin mis un visage. Un père tellement jeune qu'il eût presque ressemblé à Arthur Rimbaud s'il n'avait pas eu les cheveux tombant sur les épaules. Et donc, ce matin même, en même temps qu'il découvrait l'identité de son père, il apprenait, dans la foulée, sa mort à Katmandou, brûlé sur le bûcher des pauvres. Ses cendres avaient descendu la rivière Bagmati pour se jeter dans le Gange. Il ne lui restait de lui que quatre photos : celle de son passeport, et trois autres où il était en compagnie de sa mère. Deux jours avant, il avait rencontré, sans le savoir, sa tante Marlène. L'unique rescapée de la famille. Hier, il était Jimmy Lawson, fils de Jenny Lawson et d'un certain Chad, marin disparu en mer. Et aujourd'hui, il était Jimmy Kovic, fils de Richard et il enquêtait sur la disparition de sa propre tante, alors qu'il aurait tant souhaité écrire l'histoire de son père, maintenant qu'il l'avait retrouvé. Qui aurait pu l'aider à reconstituer le puzzle, à part sa tante Marlène, dépositaire de l'histoire de la famille ? Comment relier toutes ces vies en pointillé ? Pourrait-il un jour se rapprocher de Marlène, lui faire entendre qu'il était le fils de Richard Kovic ? C'était beaucoup trop tôt pour le savoir. Lui qui avait

tant rêvé d'avoir un père, comme les autres, s'était toute sa vie senti amputé d'une partie de lui-même, à cause de ce chaînon manquant.

Il devait faire demi-tour, et retourner voir Marlène, la questionner, lui apprendre qui il était. Mais la découverte d'un neveu pour Marlène ne risquait-elle pas de bousculer sa vie ? Peut-être oscillerait-elle entre la joie et la crainte d'accueillir un nouveau membre, ayant le droit désormais de faire sa place au sein de la famille ? Il avait en mémoire son regard appuyé, devant le portail de la Treille. Elle avait vraisemblablement éprouvé la certitude qu'il était le fils de Richard. La ressemblance était trop frappante, elle avait dû ressentir un vrai choc en le voyant. Mais dans le même temps, elle avait dû aussi se poser tout un tas de questions ! Sans doute enquêtait-elle discrètement, de son côté, pour savoir d'où il venait, et qui il était vraiment. Il faut dire que le raccourci entre Richard, son frère aîné, et la découverte de son descendant journaliste anglais, n'était pas évidente. Sauf que ce dernier se prénomrait Jimmy et que cela était tout à fait plausible, concernant Richard.

« Tout à fait plausible », devait-elle se répéter, sans comprendre.

Pour finir, Jimmy envisageait d'annoncer à son rédacteur en chef qu'il venait de se découvrir une deuxième tante, la plus chère sans doute. C'était la star Sophia Kovic, mortellement blessée dans un accident de la route, alors qu'à la fin du tournage de son film, elle se rendait en autocar aux chutes d'Iguaçu. En découvrant son portrait sur sa tombe, dans le petit cimetière où elle reposait, il lui avait semblé lire : « J'aimerais vivre en paix, maintenant que j'ai rempli mon contrat ! »

Jimmy était maintenant dans la salle d'embarquement à Heathrow. Il entendit l'annonce dans les hauts-parleurs : « Départ à destination de Buenos Aires. Vol British Airways, embarquement immédiat, porte n° 34 ».

Il respira alors un bon coup, et franchit la passerelle d'un pas décidé. Il se disait qu'il ne pouvait pas faire demi-tour, parce que maintenant, en plus d'un père mort à Katmandou, d'une tante habitant Paris, il s'était découvert une dernière tante dont il devait reconstituer avec dignité les dernières journées de la vie. Il devait témoigner pour elle, afin qu'elle demeurât en paix dans le petit cimetière. Lui, Jimmy Lawson-Kovic avait désormais une dette de famille à régler à Buenos Aires.

Buenos Aires

Après s'être installé à son hôtel, Jimmy sortit pour humer l'ambiance de Buenos Aires. Il éprouvait une sensation de déjà-vu en découvrant l'architecture de la ville. En fait, il lui semblait de nouveau se promener à travers Paris, sauf que c'était déjà l'été et que Flavia n'était plus à son bras. Il essuya du dos de la main les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Luisa Mendes lui avait donné rendez-vous à dix-sept heures, avenue Santa Fe dans un ancien théâtre transformé en librairie, un bar y avait aussi été aménagé. L'endroit s'appelait El Ateneo et il se trouvait au numéro 1860. Jimmy regarda sa montre. Il avait le temps de déjeuner tranquillement, puis de continuer à pied jusqu'au cimetière de la Recoleta, et d'admirer la tombe d'Eva Peron sur laquelle Sophia avait dû se recueillir avant de commencer son dernier tournage.

Il s'installa à la terrasse d'un restaurant, et commanda un « *bef de lomo* » avec un verre de vin rouge, en montrant les plats sur la carte. Le serveur parlait avec un débit rapide, et le peu d'espagnol que Jimmy maîtrisait lui semblait inutile.

– *Ingles ?*

– *Yes, English !*

– *La primera vez aqui ?*

Jimmy secoua la tête pour signaler qu'il ne comprenait plus. Le serveur s'éloigna vers une autre table en sifflotant. Heureusement

que Luisa Mendes parlait parfaitement le français. Au moins, dans cette langue, il n'aurait aucun mal à communiquer. Il bénit tout à coup sa mère en pensées, en la remerciant de l'avoir envoyé en vacances si souvent à Nice, lorsqu'il était enfant. À l'époque, elle ne pouvait lui avouer qu'elle avait quelques liens affectifs avec la France, et c'est sans doute pour cela qu'elle restait de longues heures à rêver sur les bancs de la Promenade des Anglais.

Ses pensées le ramenèrent à Sophia qui, elle aussi, s'était sans doute assise à l'une de ces terrasses, près d'un an plus tôt, lorsqu'elle était arrivée à Buenos Aires. En compagnie de Luisa, elle avait probablement commandé un « *bef de lomo* » avec l'accent argentin. Le serveur avait dû les servir avec un sourire enjôleur :

– S'il vous manque quoi que ce soit, n'hésitez pas...

Il décida de téléphoner à Flavia, qui ignorait toujours les derniers événements. Il lui raconta les confessions de sa mère et lui avoua vivre, depuis, comme dans un rêve éveillé. Elle fut à la fois surprise, follement heureuse et surexcitée d'apprendre la filiation de Jimmy. Elle regretta de n'être pas avec lui pour suivre l'enquête. Il lui assura qu'elle lui manquait terriblement. Mais pour une fois, il s'abstint de lui dire qu'il était content de se retrouver seul, pour dénouer le fil de sa propre filiation. Il lui promit que lorsqu'il rentrerait à Londres, il ne la quitterait jamais plus. Il le pensait vraiment. Il savait qu'après avoir reconstruit sa propre histoire, il pourrait demander Flavia en mariage.

Il avançait à pas légers à travers les allées du cimetière de la Recoleta, et se trouva rapidement entouré d'imposants mausolées, abritant les dépouilles de personnalités sans doute riches et célèbres autrefois. Il remarqua les portes en fer forgé qui enjolivaient de hauts monuments sombres, sur lesquels étaient parfois placés de légers anges prieurs, semblant accompagner le visiteur à travers le dédale des passages. Des statues pleines de

grâce, esquissaient, au détour des allées, un geste pour l'inviter à poursuivre sa recherche. Seul le babillage insouciant des oiseaux nichés dans les arbres, et les courses silencieuses des chats errants, semblaient troubler le mortel silence. Il errait vainement depuis un bon moment à travers ce labyrinthe, lorsqu'il rencontra, pour la troisième fois, le jeune préposé à l'entretien du cimetière, qui balayait les allées, d'un mouvement mille fois répété :

– Je cherche la tombe d'Eva Peron. Je pense m'être un peu égaré...

– *Senior ! Eva Peron, por aqui.*

Oui, bien sûr. La plupart des étrangers venait pour voir la tombe d'Eva Peron, et sans doute encore plus depuis la mort de Sophia Kovic. Jimmy repéra, au loin, un attroupement devant un mausolée, et rejoignit aussitôt le groupe de touristes américains qui l'observaient, tout en écoutant les explications de leur guide. « Elle était la mère des *descaminados*, elle voulait aider les pauvres ». Il essaya de déchiffrer ce qui était inscrit sur les plaques ornant le monument de marbre noir. On pouvait identifier, grâce à ses lettres gravées en façade, qu'il appartenait à la « Familia Duarte ».

Comment Sophia s'était-elle approprié le rôle d'Eva Peron ? Elle qui s'identifiait tellement à ses personnages, jusqu'à en perdre sa propre identité. Elle qui protestait quand Élise faisait siennes les idées de Diderot : « Un bon comédien est celui qui joue sans ressentir, c'est celui qui pleure sans être triste ».

Nul ne le saurait jamais.

De retour dans la rue, Jimmy réalisa qu'il n'avait plus assez de temps pour retourner à son hôtel. Il consulta son plan de ville. L'avenue Santa Fe était suffisamment proche de Recoleta pour s'y rendre à pied. Il avait de nouveau soif, mais il attendrait d'être avec Luisa Mendes pour commander un rafraîchissement. Que lui dirait-elle ? Peu de choses en fait, qu'elle était traductrice audiovisuelle, d'origine argentine et qu'elle avait été choisie par la

production du film pour accompagner Sophia à Buenos Aires, et lui transmettre en quelques semaines l'accent argentin. D'après le dossier de presse qu'il possédait, Luisa Mendès avait été gravement blessée dans l'accident de l'autocar qui les emmenait voir les chutes d'Iguaçu. Et ce n'est qu'après de longs mois d'hospitalisation, dans le coma, qu'elle avait pu retrouver ses facultés. Elle avait tout d'abord refusé toute déclaration concernant l'affaire qui l'avait tant éprouvée. Les assurances de la production ayant fait leur travail, en lui permettant de couvrir ses multiples soins opératoires et post-opératoires, et en lui allouant une rente, elle n'avait entamé aucune procédure judiciaire. Maintenant qu'elle allait enfin mieux, elle ne voulait plus évoquer cette tragédie, qui la marquerait à jamais. Ce n'était que sous l'insistance appuyée de John Richmond, qui lui avait envoyé un dossier « pleins de bons sentiments », qu'elle avait accepté *in extremis* de recevoir Jimmy Lawson, tout en stipulant bien que ce serait son ultime déclaration.

On pouvait aisément deviner les fastes d'un ancien théâtre, en pénétrant dans la librairie El Ateneo. Ce dernier, baptisé le Grand Splendid dans les années 1920, avait été construit par Max Glucksan, et il avait vu se produire les célébrités du tango comme Carlos Gardel. Depuis, il avait été transformé en une librairie à la mode. Les différents balcons qui exposaient désormais les livres, par thème, invitaient le promeneur à la rêverie, en proposant çà et là des espaces de lecture aménagés. En levant les yeux, on pouvait admirer au centre du haut plafond, une coupole, peinte par l'artiste italien, Nazareno Orlandi. La scène de l'ancien théâtre toujours tendue de son lourd rideau rouge, découvrait quant à elle les profondeurs du café Impreso, où Jimmy avait rendez-vous avec Luisa Mendes. Comme il avait un peu d'avance, il s'attarda dans les balcons, à travers les rangées d'ouvrages, découvrant les dernières parutions de beaux livres, invitant par leurs couvertures colorées, à visiter l'Argentine,

des chutes d'Iguaçu à Ushuaia. Il continua sa promenade et fut surpris d'apercevoir, à sa gauche, deux rangées de livres consacrés à la littérature française. Il reconnut l'un d'entre eux. Il avait le même dans sa valise. Mais il ne put s'empêcher de le saisir, et de le serrer contre lui. En couverture, Sophia lui souriait de ses grands yeux sombres, et le titre écrit en français, *Sophia Kovic, une étoile brisée*, lui pinça le cœur.

Il fit demi-tour et chercha le bar du regard. Luisa Mendes était sans doute déjà arrivée. Comment allait-il la reconnaître ? Il avait un cliché d'elle, assez lointain, pris par des photographes, le jour où Sophia et elle avaient embarquées à l'aéroport de Roissy, pour Buenos Aires.

Au fond de la librairie, derrière les rideaux rouges de l'ancienne scène, s'ouvrait la salle réservée pour le bar. Jimmy parcourait des yeux la salle aux tables foncées, lorsqu'une femme assise à l'extrémité, près d'un grand rideau bleu qui ondulait sur le mur, leva la main et lui fit signe. Elle était seule et se tenait droite sur sa chaise. À la tasse à moitié vide et à la théière posées sur la table, il devina qu'elle devait l'attendre depuis un moment. Il s'inclina devant elle :

– Luisa Mendès ? Je suis très heureux de faire votre connaissance. Et merci encore d'avoir accepté de me recevoir ! Pardonnez-moi si je suis en retard !

Elle eut un sourire amusé :

– C'est moi qui avais un peu d'avance. J'aurais pu vous inviter chez moi, j'habite à deux pas d'ici. Mais c'était sans doute plus facile, pour vous, de me rencontrer à cette adresse. C'est très agréable ici, ne trouvez-vous pas ?

Luisa était de taille moyenne. Elle avait une voix rauque et parlait un français impeccable, avec seulement une pointe d'accent espagnol. Elle portait des lunettes de vue dont les verres foncés laissaient à peine deviner le mouvement des yeux. Jimmy remarqua que son visage était recouvert d'une épaisse couche

de fond de teint, qui masquait difficilement les multiples cicatrices qui le sillonnaient. Elle subissait visiblement les lourdes séquelles de l'accident qui avait failli lui coûter la vie.

Jimmy lui sourit, heureux de cette simple entrée en matière, et regarda autour de lui :

– Oui, ce décor est superbe. De plus, à Buenos Aires, vous avez la chance d'être en été ! Je me suis promené, ce matin, à travers les rues. J'avais vraiment envie de m'arrêter à chaque instant. Vous savez, en Angleterre, même quand il fait beau, il n'y a guère d'endroits aménagés en terrasse !

Elle acquiesça :

– J'adore Buenos Aires et je crois que maintenant que j'y suis, je ne quitterai plus jamais cette ville !

Après avoir bavardé de choses futiles, Jimmy se risqua à entrer dans le vif du sujet :

– Pardonnez-moi de remuer des souvenirs douloureux, mais pouvez-vous me relater cette terrible journée qui a failli vous coûter la vie, et qui a pris celle de Sophia Kovic ?

Luisa s'enfonça dans son siège, et il sembla à Jimmy qu'elle fermait les yeux :

– Mon Dieu, que d'horribles souvenirs... Vous savez, j'en fais encore des cauchemars. J'aimerais tant oublier tout cela.

Il avança sa main sur la table, et la posa sur celle de Luisa :

– Pardonnez-moi, à nouveau, de vouloir remuer toute cette souffrance !

– Non, je vous en prie, il faut que l'on en finisse une bonne fois pour toute. Voilà. Le film *Evita une vie* venait de s'achever. Le tournage n'avait pas été simple. J'avais dû en permanence assister Sophia pour ses textes. Pour qu'elle ait le bon accent et la bonne intonation. À cause de ce problème, les scènes avaient dû être rejouées plusieurs fois. Pour le reste, sa ressemblance avec Eva Peron était parfaite, et l'équipe argentine était conquise. Donc, après dix semaines de tournage, pour ce qui nous concernait, la

quasi totalité était dans la boîte. L'équipe devait pourtant rester en place quelques jours de plus, pour filmer quelques raccords. Nous avons néanmoins obtenu, Sophia et moi, la permission de visiter les chutes d'Iguaçu. Nous n'avions pas pris une minute pour souffler pendant ces semaines de tournage marathon, et nous voulions absolument prendre un week-end de bon temps avant de revenir en France. Des techniciens de l'équipe argentine nous avaient informées que ces fameuses chutes se situaient à l'intérieur d'un parc naturel, à cheval sur l'Argentine, le Brésil et le Paraguay. Sophia jugea que c'était comme l'union de trois forces, et que leur visite nous serait bénéfique ! Malheureusement, lorsque nous avons voulu réserver un avion pour nous y rendre, nous avons découvert qu'ils affichaient tous complets sur plusieurs jours, à cause d'une importante délégation de touristes américains sur Buenos Aires qui monopolisaient les vols depuis plusieurs semaines. Nous ne voulions pas renoncer à ce voyage, et nous sommes donc allées à la gare routière de Retiro où l'on nous a proposé, pour le jour suivant, un bus-couchettes : un *coche cama* qui faisait la liaison avec les chutes d'Iguaçu, en un peu plus d'une quinzaine d'heures. En fait, nous n'avons jamais su combien de temps nous devions rouler, car nous ne sommes jamais arrivées à destination...

Luisa poursuivit :

– Nous sommes donc parties le lendemain, toutes à la joie de cette excursion, sans doute fatigante, mais nous étions excitées à l'idée de découvrir de nouveaux paysages. Le bus était équipé de sièges inclinables et de toilettes. Une hôtesse à bord nous servait des repas. Je me souviens que nous avons encore évoqué les scènes du film dont le tournage était quasiment bouclé, et Sophia priait pour qu'il fût enfin couronné d'un grand succès. Elle me disait que les chutes d'Iguaçu symbolisaient pour elle son ultime effort, comme un grand nettoyage, ou la perspective d'un horizon nouveau. Elle me disait qu'en rentrant en France, elle allait transformer sa maison, et profiter de son nouveau jardin d'hiver pour

s'y sentir toujours comme en été, et qu'enfin, elle prendrait du temps pour elle, pour être heureuse. Les paysages qui défilaient le long de la route étaient grandioses, mais le chauffeur conduisait comme un fou. À chaque dépassement, on se demandait si le bus n'allait pas percuter le véhicule qui venait en face. Ensuite, je ne sais pas ce qui s'est passé. Nous nous sommes peut-être assoupies, cela faisait plusieurs heures que le bus roulait sur cette route, dont il déchirait la nuit à coups de klaxon. Il y eut un grand bruit, nous avons été projetés dans tous les sens, et je ne me souviens plus de rien jusqu'à l'hôpital, où je me suis réveillée plusieurs semaines après. On m'a dit que j'avais été maintenue dans un coma artificiel, à cause des multiples fractures qui affectaient mes os : mâchoire cassée, nez écrasé, peau du visage arrachée, traumatisme crânien, bras fracturé, côtes enfoncées... Quand j'ai repris conscience, j'ai compris que quelque chose de vraiment très grave s'était passé. J'étais terrifiée, et comme scotchée sur mon lit. Immédiatement, j'ai essayé de remuer mes doigts de pieds, et je me souviens avoir ressenti un intense soulagement lorsque j'ai vu qu'ils bougeaient. Je me suis mise à hurler pour savoir ce qui m'était arrivé, et ce que je faisais là. Une infirmière est arrivée. Elle s'est penchée sur moi et m'a souri pour essayer de me rassurer : « Vous allez beaucoup mieux, désormais ». Je posai tout un tas de question. Elle avait l'air gêné, puis comme j'insistais, à la fin, elle m'avoua la vérité : « Sophia Kovic est morte dans l'accident de l'autocar. Cela fait plusieurs semaines que vous êtes dans de coma, vous venez seulement de remonter à la surface ». Je refusais de croire à ce malheur, ce n'était pas possible, elle devait se tromper ! Mais elle répéta : « Sophia Kovic est morte, il y a maintenant un mois et demi. Son corps a été rapatrié en France, et elle repose désormais dans le caveau familial ».

J'étais dévastée de douleur à l'annonce de cette perte. Sophia avait été une vraie amie pour moi. Je crois que j'ai à nouveau perdu connaissance et je me suis remise à délirer. Dans les jours

qui ont suivi, j'ai voulu en savoir plus. Je n'arrêtais pas de poser des questions. Que s'était-il passé exactement ? « Un stupide accident de bus, rien de plus ». Pourquoi personne ne venait me voir ? Pourquoi étais-je seule comme un chien ? Je hurlais de toutes mes forces : « Pourquoi moi ? ». À ces questions, je n'obtenais qu'un silence gênant.

En fait, la mort de Sophia Kovic avait provoqué un tel drame, ici en Argentine, et là-bas en France, qu'il fallait se rendre à l'évidence : le devenir de sa traductrice argentine était totalement secondaire. L'équipe française du film était repartie à Paris, et l'équipe argentine ne faisait que pleurer le malheur de Sophia Kovic, comme la seconde mort d'Eva Peron. La presse locale avait même souligné la similitude des deux tragiques destins. Tout le personnel de l'hôpital avait évoqué ce drame devant moi, semblant totalement ignorer que j'en faisais également partie. Pour eux, je n'étais qu'une accidentée de la vie, anonyme, et je devais faire mon travail de reconstruction toute seule. Je me fis prêter des journaux de la catastrophe, et je compris bien vite que nul ne s'intéresserait jamais à moi. Je n'étais mentionnée nulle part. Il y avait les photos du bus écrasé en contre-bas de la route. Il était à moitié calciné, et l'autre bus qui l'avait percuté ne valait guère mieux. Les titres des journaux étaient presque tous identiques : « Mort de la star Sophia Kovic dans l'accident du bus ». Et, en plus petit, en dessous : « L'accident a fait au total quarante-cinq morts, dix rescapés ont été transportés dans différents hôpitaux, dans un état grave ».

La compagnie d'assurance qui avait couvert le film remplissait son contrat et finançait désormais les nombreuses opérations que j'avais subies et que je devais continuer de subir, pour retrouver un état acceptable. Pour la presse et les médias, Sophia Kovic restait l'immense victime de cet épouvantable drame, et sa carrière redécollait en flèche grâce à cette fin tragique. En fait, c'était pour elle, un couronnement post mortem.

Quant à moi, je restai seule, des jours et des heures, à lire dans mon lit d'hôpital, dans l'attente de nouvelles opérations qui me permettraient de me mouvoir un peu plus, et de retrouver un visage acceptable. Une seule personne ne m'a pas quittée pendant tout ce temps, c'est Diego, mon kinésithérapeute. Lorsque j'allais trop mal ou que je ne voulais plus vivre, lorsque je découvrais mon visage, si épouvantablement déchiré et enfoncé, il me répétait inlassablement : « Je suis là, et maintenant tu ne seras plus jamais seule... »

Elle s'était arrêtée de parler. Des larmes avaient coulé sur ses joues. Elle les essuya furtivement. Jimmy lui avait pris la main, lorsqu'une ombre se dessina sur la table. Luisa esquissa un sourire, tandis qu'un homme dévisageait Jimmy. Il était grand et large. Ses cheveux bruns, taillés en brosse, dégageaient un visage hâlé au menton volontaire :

– *Querida* ? Tu n'es pas trop fatiguée ?

– Non, ça va plutôt bien !

Elle fit les présentations :

– Jimmy Lawson journaliste au *First London News* et Diego Guemes, mon kinésithérapeute et compagnon !

L'homme se tourna vers Jimmy :

– Je crois que cela suffit pour aujourd'hui. Elle est toujours très sensible au souvenir de cette terrible histoire.

Luisa se leva. Elle semblait réfléchir à toute vitesse :

– Monsieur Lawson, malgré ces horribles souvenirs qui me sont revenus à la mémoire, j'ai été ravie de faire votre connaissance.

Elle ouvrit son sac, et sortit un stylo et un calepin dont elle déchira une page :

– Tenez, voici mon adresse. Si vous le souhaitez, nous terminerons cette conversation chez moi, ce sera plus... Comment dit-on ? Ce sera plus intime qu'ici.

Elle passa devant Jimmy, et esquissa un sourire désolé :

– Téléphonez-moi ou envoyez-moi un mot pour prendre rendez-vous ! À propos, vous restez combien de temps à Buenos Aires ?

– Je retourne à Londres dans quatre jours, mais je souhaite garder du temps pour aller aux chutes d’Iguaçu en bus, donc je ne pense pas rester plus d’une journée encore à Buenos Aires !

Elle lui envoya un dernier signe amical :

– Alors, à bientôt !

Il la regarda partir avec Diego qui avait passé son bras autour de sa taille. Elle paraissait petite et fragile à côté de lui, mais elle avançait d’un pas léger et insouciant.

Jimmy termina son jus d’orange, et resta longtemps à observer les clients de la librairie, d’un air pensif. Il avait la furieuse impression que Luisa Mendes ne lui avait pas tout dit. Il s’en voulut de se sentir irrité à la vue du nouveau bonheur qu’elle montrait, qu’elle affichait même, de manière presque indécente. Évidemment, elle ne pouvait pas savoir que sous la couverture du journaliste du *First London News* se cachait le tout récent neveu de Sophia Kovic. Il ne pouvait donc lui en vouloir d’avoir reconstruit sa vie, et de devenir, petit à petit, insensible à cette affreuse affaire.

Pour Luisa, ce drame allait bientôt appartenir au passé, et elle continuerait sa vie sans se retourner. Elle n’était évidemment pas à la recherche de ses racines, comme Jimmy.

Pourtant...

Il fronça les sourcils et se prit la tête entre les mains. Il ne savait pas en quoi exactement, mais un détail clochait. Un vague souvenir qu’il n’arrivait pas à restituer, et qui rendait cette rencontre anormale. Il fallait qu’il revît Luisa Mendes. Il regrettait déjà de n’avoir pas eu le temps de lui demander ce qu’elle avait fait des affaires de Sophia Kovic, de tous ses albums photos dont elle ne se séparait jamais, ainsi que de ses affaires personnelles. Pourvu qu’elle n’ait rien jeté pour oublier au plus vite cette histoire. Pour être enfin heureuse avec son nouvel amour. Après tout, la vie était rose pour elle : les assurances de la production lui avait probablement versé une confortable rente.

Elle pouvait vivre tranquillement à Buenos Aires le restant de ses jours, en effaçant rapidement de sa mémoire cet horrible accident. On ne pouvait pas lui en vouloir, elle n'avait été qu'une collaboratrice de Sophia Kovic, et cette dernière n'avait représenté qu'une parenthèse amicale dans sa vie.

Jimmy eut la gorge nouée. Devant lui, la tasse de thé de Luisa Mendes était froide, tout comme le restant de son café qu'il avait oublié de boire, tout captivé qu'il était quelques instants plus tôt, par le récit de l'Argentine. Les tables autour de lui s'étaient vidées sans qu'il s'en aperçût. Il faisait beau dehors. Dans l'obscurité du bar, il réalisa brutalement qu'il venait de perdre définitivement une parente, qui lui était devenue très chère, petit à petit.

Sale loi des séries. La semaine dernière à Londres, il avait également perdu son père, aussitôt après avoir découvert qui il était.

Il baissa la tête.

Décidément, il arrivait toujours trop tard.

Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et quitta la librairie El Ateneo, la mine sombre. Il ne sentait pas la chaleur écrasante du soleil qui l'accompagna jusqu'à son hôtel dans le quartier de Recoleta. Il savait que ce soir-là, il ne descendrait pas dîner en salle à manger. Il n'irait pas non plus voir danser le tango dans quelque lieu à la mode. Il n'avait plus envie de rien.

Arrivé dans sa chambre, il ouvrit le mini-bar et avala une bière, d'une traite. Ensuite, il tira les rideaux de sa fenêtre pour masquer le flot de lumière qui l'aveuglait, puis il alla dans la salle de bain, et prit une longue douche qui ne l'apaisa pas. Il en sortit la mine découragée, puis se jeta sur son lit et tenta d'enfouir sa tête dans les oreillers, pour essayer de s'endormir rapidement. Il eut une ultime pensée pour Flavia qu'il appellerait sans doute demain, pour lui raconter combien son voyage avait été vain, et qu'il aurait dû rester à Paris et se faire remplacer pour ce reportage. Mais pour l'instant, il voulait ne plus penser à rien. Dormir et encore dormir.

Il se réveilla en pleine nuit, le corps en sueur. L'écran digital de son réveil marquait trois heures du matin. Il sortait d'un rêve dont quelques lambeaux d'images persistaient toujours dans sa tête : il y avait son jeune père, à Katmandou, qui se promenait parmi les temples, main dans la main avec sa mère, vêtue d'une longue robe orangée. Puis venaient en juxtaposition : son voyage à Paris avec Flavia, ses promenades dans les rues, sa tante Marlène à la Treille, la maison de la grand-mère Hana, la tombe des Kovic au cimetière du petit village, les biographies de Sophia Kovic qui traînaient dans l'appartement à Londres, avec Sophia en couverture qui souriait, Buenos Aires, Luisa Mendes rescapée... Toutes ces images tournoyaient dans sa tête, et essayaient de trouver une place, de former un puzzle.

C'est alors que le tableau se reconstitua comme en plein jour. Il en fut sidéré et sauta à deux pieds du lit, en s'écriant :

– Mais tout est clair comme de l'eau de roche ! Mon Dieu, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Tout est si évident, je comprends tout maintenant. Mais quel idiot ! Quel idiot !

Il tremblait comme une feuille, lorsqu'il ouvrit un tiroir du bureau, près de son lit, pour y trouver du papier à lettres et une enveloppe.

Sa tête bouillonnait pendant qu'il rédigeait son court message. Il relut les cinq mots qu'il avait inscrits, et il plia la feuille en quatre. Il l'enferma dans l'enveloppe sur laquelle il inscrivit en grosses lettres : « À l'attention de Madame Luisa Mendes ». Derrière l'enveloppe, il apposa son nom et son numéro de téléphone portable. Au petit matin, après le petit-déjeuner, il la posterait directement dans la boîte de l'Argentine, qui habitait à une quinzaine de minutes à pied de son hôtel. Dès qu'elle en prendrait connaissance, elle ne manquerait pas de l'appeler.

C'était maintenant une certitude.

Jimmy se recoucha et eut beaucoup de mal à retrouver le sommeil, tant il était excité. Lorsqu'il s'endormit enfin, un léger

sourire se dessinait sur ses lèvres. Il était sans doute au pays des rêves où plus rien n'est impossible.

Un bruit d'aspirateur dans le couloir le réveilla. Il sursauta : huit heures ! Déjà ! Il fallait absolument qu'il s'habillât, prît son petit-déjeuner et postât rapidement cette lettre dans la boîte de Luisa Mendes.

Il fit monter un petit-déjeuner continental à sa chambre, et une demi-heure après, il clignait des yeux dans la rue déjà animée d'une foule de passants. Il ne put s'empêcher de siffloter en traversant la place Pellegrini, dont il admira les magnifiques immeubles bourgeois qui la cerclaient. Une fois de plus, il se crut à Paris, en reconnaissant le style architectural français. Il se dit que peut-être, il reviendrait un jour à Buenos Aires, avec Flavia, et que tous les deux, bras dessus bras dessous, ils iraient danser le tango dans un des bars du quartier de Recoleta.

Tout à ses réflexions d'avenir, il s'aperçut qu'il était déjà arrivé devant l'immeuble à la façade blanche de Diego et Luisa. Il parcourut les noms inscrits sur les sonnettes et trouva enfin ce qu'il cherchait : Diego Guemes & Luisa Mendes. Par chance, une femme qui sortait de l'immeuble lui tint la porte. Il entra et jeta sa lettre dans la boîte du couple. Lorsqu'il ressortit dans la rue, il sifflotait. Il tâta sa poche pour vérifier s'il n'avait pas oublié son téléphone portable dans sa chambre d'hôtel.

Il eut envie de téléphoner à Flavia pour lui dire qu'il l'aimait et qu'elle lui manquait, mais se retint. Elle devait être en plein travail à cette heure-là, et il devait se concentrer maintenant sur ce qui allait se passer. Il marcha allégrement à travers les rues, observant au fur et à mesure de sa promenade les rideaux des magasins qui s'ouvraient et le soleil du matin qui descendait graduellement le long des murs, pour inonder les rues.

Il regarda sa montre. Il n'était que neuf heures et demie. Il décida d'aller se promener vers Palermo. Il avait feuilleté un prospectus touristique, à son hôtel, et l'endroit lui paraissait agréable.

Tout en remontant en taxi l'avenue Libertador, il passa devant la Bibliothèque Nationale, érigée dans un style cubiste. Il se souvint avoir lu que Jorge Luis Borges en avait assuré la gestion, il y a quelques dizaines d'années. Il se demanda si l'écrivain avait pu concevoir à Buenos Aires ses nouvelles : « La bibliothèque de Babel » ou « Le livre de sable ». Ce dernier récit l'avait particulièrement marqué : un inconnu vend à un homme un livre qui n'a ni début ni fin. Il se lit dans les deux sens à l'infini. Toutefois, chaque page lue disparaît à jamais... *Un peu comme notre vie à tous*, songea Jimmy. On ne revit jamais l'instant présent, mais que sait-on de notre passé ou de notre avenir ? Celui de Sophia Kovic était scellé désormais, et à bien y réfléchir, sa mort allait propulser son souvenir encore plus loin dans les mémoires. Parce qu'elle était devenue infiniment star. Mais n'y avait-il pas eu des pages volontairement oubliées ?

Le taxi mit son clignotant.

Ils arrivèrent sur une grande place, devant l'entrée d'immenses jardins. Il régla sa course et pénétra dans le parc de Palermo. La revue touristique de son hôtel indiquait que le parc avait été dessiné par le paysagiste français Charles Thays, au XIX^e siècle, et qu'il s'étendait sur plus de quatre-vingts hectares tout en abritant plus de cinq mille espèces végétales. Au détour de la promenade, on pouvait découvrir de nombreuses statues érigées au creux de la verdure, et des ponts qui enjambaient des cours d'eau. Une immense serre avait été rapportée de l'Exposition Universelle de 1900 à Paris. Il referma son guide, et tâta à nouveau anxieusement sa poche pour vérifier si son téléphone s'y trouvait toujours.

Il était maintenant dix heures et demie. Luisa Mendes avait dû sortir de chez elle et sans doute vérifier sa boîte aux lettres. Pourquoi donc n'appelait-elle pas ? Dès la découverte de son mot, elle aurait dû le contacter. Et s'il s'était trompé ? S'il avait tout imaginé ? Non, il fallait absolument qu'il eût vu juste. Elle n'était sans doute pas encore sortie. Voilà pourquoi elle

n'avait pas encore appelé. Il fallait attendre encore une heure ou deux.

Jimmy décida de visiter le jardin japonais et chercha dans son guide plus d'explications sur cet endroit. Il lut que ce jardin avait été offert par le Japon à Buenos Aires, pour remercier la ville de l'accueil réservé à ses premiers immigrants. Il lut aussi que le concepteur du parc avait voulu, en dessinant les allées, le lac et les îlots, symboliser les chemins de la vie.

Il déambulait nerveux et attentif, tout en observant de gros poissons surgir des pièces d'eau pour y replonger aussitôt, à travers les nénuphars. Le soleil jouait à travers les branches des arbres. La vie était belle. Il avait envie de revenir dans cette ville, un jour, avec Flavia, pour lui faire partager la beauté des lieux.

Il sursauta violemment.

Son téléphone sonnait enfin.

Il l'arracha presque de sa poche, et jeta avidement un œil sur son écran. C'était Luisa Mendes. Ce ne pouvait être qu'elle. Il appliqua le combiné contre son oreille. Il s'était arrêté de marcher. Au fur et à mesure qu'il écoutait, un sourire vainqueur se dessinait sur ses lèvres :

– À tout de suite ! s'écria-t-il.

Il se mit à courir pour sortir du parc. Il ne voyait plus les arbres, les allées bordées de massifs odorants, les cours d'eau avec les poissons joueurs. Il courait à perdre haleine. Il passa la grille en trombe, et héla un taxi.

Il essaya de reprendre son souffle et de calmer les battements précipités de son cœur, tandis que le taxi remontait l'avenue Santa Fe. Il avait vu juste, et il savait qu'il connaissait maintenant presque toute la vérité.

Un jardin en hiver

Luisa venait de raccrocher le téléphone. Depuis hier après-midi, elle avait espéré que Jimmy la contacterait. Elle lui avait tendu la main en lui donnant ses coordonnées personnelles. Mais elle n'avait pas l'intention de l'aider, il devait résoudre cette histoire lui-même.

S'il échouait, tant pis. Jimmy ne connaîtrait de l'affaire Kovic que celle qui était relatée partout dans les médias et dans les livres. C'était à lui de voir. Mais comme elle s'y attendait, il avait vu juste. Très juste même...

Elle relut encore le mot qu'il avait glissé dans sa boîte aux lettres, quelques heures plus tôt. Il n'allait plus tarder maintenant.

Diego passa une tête par la porte du salon, et lui demanda si elle avait besoin de lui, si elle pensait pouvoir s'en tirer toute seule. Elle s'approcha de son tendre compagnon, et noua ses bras autour de son cou :

– Je crois que nous avons besoin d'un tête à tête ! Ne t'en fais pas. Tout ira bien.

Il referma doucement la porte, et songea qu'il pourrait bien travailler tout le reste de la journée à l'hôpital, sans rentrer pour déjeuner à midi, car il faudrait sûrement des heures à Luisa et Jimmy pour s'expliquer.

Enfin, elle entendit le coup de sonnette de Jimmy.

Elle ouvrit la porte au grand garçon aux yeux gris-vert et au sourire large qui lui dessinait une fossette au menton. Il tomba dans ses bras :

– Sophia ! Ma tante chérie, j’avais tant envie de te rencontrer pour de vrai !

Elle serra contre elle celui qu’elle avait reconnu au premier regard, à la librairie El Alteneo, la veille :

– Jimmy chéri ! J’ai tant attendu ce moment ! Si tu savais comme j’en mourais d’envie, hier, à l’Impresso Café ! Mais raconte-moi tout, comment as-tu deviné ?

Elle lui montra le message écrit sur le papier à lettres de l’hôtel, là où il avait inscrit dans la nuit ces quelques mots : « Le secret du vieux chêne ». Il serra ses mains dans les siennes :

– C’est vrai, ma tante chérie, que nous avons beaucoup de choses à nous raconter. J’ignore encore, de mon côté, ce qui a pu se passer ici à Buenos Aires. Comment, de Sophia Kovic, tu es devenue Luisa Mendes. Mais à nous deux, nous devrions pouvoir reconstituer le puzzle !

Elle le fit entrer dans un vaste séjour aux murs blancs, meublé sobrement d’un grand canapé en cuir fauve, avec deux fauteuils assortis qui lui faisaient face. Un buffet bas contre le mur exposait quelques statuettes d’art primitif, et des toiles accrochées au mur rendaient hommage à des peintres locaux. Jimmy remarqua surtout l’immense terrasse qui prolongeait le séjour, et où s’épanouissait une multitude de plantes tropicales qui jouaient avec le soleil. Elle suivit son regard :

– J’ai la chance d’habiter au dernier étage de cet immeuble, et de bénéficier d’une immense terrasse plein ciel que nous avons fait vitrer, pour la chauffer quand il fait froid. Ainsi j’ai créé le jardin d’hiver dont j’avais toujours rêvé. Mais en ce moment, avec la chaleur, nous faisons coulisser toute cette partie mobile de façon à faire circuler l’air.

Ils pénétrèrent dans ce jardin tropical où le vert des palmiers nains et des bananiers tranchait avec le camaïeu de couleurs des fleurs de frangipaniers, de jasmins, de bougainvillées, de gardénias et d'hibiscus. Il y avait une étagère en bambou chargée de livres à proximité de deux fauteuils en rotin qui invitaient à la rêverie. Un roman de Ciro Alegria reposait, ouvert, sur le sol en teck foncé. Jimmy en lut le titre : *El mundo es ancho y ajeno*. Sophia lui sourit :

– C'est mon domaine, ici. Il fait toujours chaud, et j'entends les murmures de la rue. Cela me rassure.

Il écarta les branches d'un bananier pour se pencher. En bas, la foule des promeneurs, vêtus des couleurs vives de l'été, flânait devant les vitrines ou pressait le pas pour se rendre à quelque rendez-vous. Un camion chargé de bières Quilmes était stationné devant un restaurant, tandis que des voitures klaxonnaient pour le doubler. Dans l'immeuble en face, une femme, vêtue d'un short blanc et d'un tee-shirt jaune, arrosait les plantes de sa terrasse. Sophia expliqua à Jimmy que cette personne était serveuse dans un grand restaurant à La Recolata, et quelle travaillait le soir.

Ils décidèrent à regret de quitter le jardin luxuriant de la terrasse, et pour plus de discrétion, vinrent s'installer confortablement au fond des fauteuils en cuir fauve du séjour. Tandis que le soleil filtrait à travers les stores en paille de la véranda, Jimmy commença à raconter, par le début, l'histoire de ses parents à Katmandou, la mort tragique de son père, et son enfance d'enfant solitaire à Londres, son travail au *First London News* jusqu'à sa mission à Paris, pour enquêter sur la mort de Sophia Kovic.

Quand il eut fini, elle resta longtemps silencieuse, puis elle s'essuya les yeux :

– Nous nous doutions tous que Richard était mort à Katmandou, même si maman n'avait jamais voulu l'accepter.

Elle espérait qu'il réapparaîtrait un jour. Mais plus les années passaient, moins nous y croyions. Jamais, nous ne nous serions imaginés qu'il eût pu avoir un fils ! Quel bonheur pour nous de t'avoir trouvé ! Si Delphine et Milos avaient seulement pu te rencontrer ! Tu sais, ils t'auraient tant aimé !

Elle ajouta les yeux brillants :

– Quelle merveilleuse coïncidence que cette enquête soit tombée sur toi !

– En fait, lorsque j'étais petit, je parlais presque tous les étés en vacances dans le sud de la France. À l'époque, j'ignorais pourquoi ma mère avait un tel engouement pour ce pays ! Alors, lorsqu'il s'est agi d'envoyer un journaliste à Paris, mon rédacteur en chef a réalisé que j'étais le seul du journal à parler couramment le français !

Un éclair de tristesse passa furtivement à travers le regard de Sophia :

– Tu comprends bien, Jimmy, que je n'aurai jamais l'occasion de rencontrer ta mère, car ma nouvelle identité doit absolument rester secrète. C'est vital pour moi. Nous reparlerons d'ailleurs de tout cela, tout à l'heure. Mais parle-moi encore de Richard. Dis-moi tout ce que tu sais sur lui, s'il a été heureux là-bas, comment il vivait ? Que t'a dit ta mère ? Tu sais, toute notre vie tournait autour du disparu. Nous n'avions jamais accepté son absence.

Jimmy sortit les photos de Richard et de sa mère de son portefeuille, et les montra à Sophia qui les regarda intensément, avant de les lui rendre :

– Enfin tout s'éclaire. Je suis heureuse qu'il ait pu rencontrer le bonheur avant sa fin tragique, et qu'une partie de lui survive maintenant à travers toi. Raconte-moi ton enquête comment m'as-tu démasquée ?

– Je t'assure que je n'avais pas fait le rapprochement jusqu'à cette nuit. J'étais un peu désespéré, hier, après t'avoir quittée.

J'avais l'impression d'avoir croisé une personne insensible à la mort de Sophia Kovic, et qui filait, légère, vers son nouveau destin, tandis que moi, je ne rencontrais que des morts sur ma route. Dans mon sommeil, j'ai revu tous les événements que j'avais vécus ces derniers jours, et des images se sont présentées dans ma tête, qui ont fini par me réveiller. Le regard de Marlène avait une lueur étrange, lorsque je lui ai rendu visite, avec mon amie Flavia. Elle avait pris nos manteaux qu'elle avait posés sur un fauteuil par-dessus un imper beige qui avait de gros boutons noirs. Elle était bizarre et ne souhaitait guère nous voir rester. J'avais l'impression qu'elle nous cachait quelque chose. Évidemment, à ce moment-là, je ne savais pas encore que j'étais le fils de Richard Kovic et je ne pouvais imaginer sa stupeur lorsqu'elle vit le sosie de son frère. Donc, ensuite, nous sommes allés photographier la maison de Hana, et nous avons croisé une femme, portant un imper beige et coiffée d'un foulard. Cette nuit, j'ai fait la relation entre cet imperméable à gros boutons noirs que portait cette femme devant le jardin de Hana, et celui qui était posé sur le fauteuil en rotin chez Marlène. Il n'y avait aucune raison pour que ce fût celui de Marlène, puisqu'elle nous avait ouvert vêtue d'un manteau en cachemire et qu'elle ne l'avait pas quitté de toute notre visite ! La femme qui venait de photographier la maison de Hana était donc la même que celle qui se cachait chez Marlène, quelques instants plus tôt ! Elle avait dû s'enfuir par une porte dérobée pendant que nous prenions le thé ! Elle ne pouvait se douter que nous irions ensuite voir la maison de la vieille Hana ! Et pourquoi cette femme était-elle chez Hana ? Et bien pour prendre des photos d'un endroit qui lui avait été très cher ! Et si cette même femme était reçue en grand secret chez Marlène, cela ne pouvait être que Sophia Kovic ! Cette révélation me parut tellement incroyable que je me mis à trembler d'excitation. Mais elle était parfaitement plausible et il fallait absolument que je la

vérifie. Si ma supposition s'avérait exacte, tu me contacterais aussitôt. Mais comment faire ? Ma mère m'avait rapporté que, dans son délire, avant de mourir, mon père lui avait révélé le secret qui le liait à sa petite soeur : « Le secret du grand chêne ». J'en étais devenu le messager. Je rédigeai donc ce nom de code sur une feuille de papier et j'attendis ton appel.

Sophia s'essuya les yeux :

– Ce secret, je le gardais pour moi et je désespérais qu'il pût un jour me servir à communiquer avec mon frère. Lorsque j'ai ouvert ma boîte ce matin et que j'ai enfin lu ton mot, j'ai su que tout était en train de se dénouer. Bon sang ne saurait mentir, tu avais vu juste ! Pour le reste, bravo Sherlock Holmes ! C'était bien moi qui étais chez Marlène la semaine dernière à la Treille. Mais nous ignorions encore toutes les deux qui tu étais vraiment... Mais laisse-moi te raconter toute l'histoire depuis le début, et pardonne-moi pour les mensonges que je t'ai racontés, hier, au café.

Sophia s'interrompt un instant, reprenant sa respiration, puis reprit, prête à un long monologue...

« Nous avons décollé, Luisa Mendes et moi, comme tu le sais, fin novembre 2005 pour Buenos Aires. Le tournage du film *Evita, une vie* avait été très dur et très dense. J'avais eu la chance d'obtenir ce rôle grâce à mon étrange ressemblance avec Eva Peron. Mais je rencontrais beaucoup de difficultés dans les dialogues, car j'avais beaucoup de mal à adopter l'accent argentin. Luisa travaillait sans relâche avec moi et en outre, elle était devenue une véritable amie pour moi, dotée d'une grande patience. Donc, après de multiples épreuves, le tournage était quasiment bouclé lorsque nous avons eu l'autorisation de nous échapper pour un long week-end, afin de visiter les chutes d'Iguaçu. Comme je te l'ai expliqué au bar, nous avons

dû voyager par bus de nuit, car tous les vols étaient complets. Le bus roulait dangereusement, mais nous y faisons à peine attention, tant nous bavardions de tout et de rien. À un moment, je me suis levée pour aller aux toilettes, il faisait presque nuit dans le bus. Seules quelques personnes avaient allumé les veilleuses au-dessus de leur tête, pour pouvoir lire. Luisa dormait aussi. Elle avait posé un masque de repos sur ses yeux. J'ai attrapé mon sac Casual Sophia et je me suis dirigée vers les toilettes, situées au fond du bus, où je me suis enfermée. Puis j'ai entendu klaxonner et j'ai été violemment projetée sur le lavabo. Ensuite, je n'ai plus aucun souvenir... C'est plusieurs semaines après que je me suis réveillée dans un hôpital. Je venais de sortir du long coma dans lequel j'avais été maintenue artificiellement, à cause des multiples fractures dont j'avais été victime. J'avais déjà subi plusieurs opérations en urgence, et j'étais allongée dans une salle de réanimation parmi tout un tas de personnes, les unes plus mal en point que les autres. Ce dont je me souviens principalement, ce sont les premiers mots que l'infirmière prononça en se penchant sur moi : « M'entendez-vous Luisa ? » Cela m'a fait un choc terrible. J'ai péniblement répondu en espagnol : « Je ne suis pas Luisa Mendes ». Elle a souri gentiment et je me suis rendormie. J'avais eu la mâchoire brisée et chaque mot prononcé nécessitait un terrible effort de ma part. Plus tard, une autre soignante est arrivée et m'a dit que lorsque j'irais mieux, je pourrais bénéficier d'une chambre particulière et y poursuivre mon rétablissement dans le calme. Elle a ajouté : « Nous sommes heureux que vous alliez mieux, Mademoiselle Mendes ! »

Je me sentis désespérée et je m'efforçai d'articuler : « Je ne suis pas Luisa Mendes, je suis Sophia Kovic ! ». Elle ne répliqua pas et, le lendemain, un chirurgien vint me voir pour discuter des opérations que j'avais subies et que je devrais encore supporter. Je demandai un miroir et fus épouvantée de ne pas me reconnaître. J'étais pleine de cicatrices, ma tête avait été rasée et

mes cheveux bruns repoussaient drus dans tous les sens. Le chirurgien me dit qu'il avait fait ce qu'il avait pu pour me reconstituer un visage acceptable à partir de la photo de mon passeport, car j'avais eu le nez écrasé, les maxillaires fracturés et la peau du visage arrachée par endroits. J'avais eu beaucoup de chance de m'en sortir. Heureusement que la coque de protection des toilettes du bus m'avait protégée lorsqu'il avait pris feu, et que mon corps avait brutalement dévalé le ravin. Le chirurgien me semblait sympathique. Je tentai de le convaincre que j'étais Sophia Kovic. Il me caressa gentiment la joue et m'apporta les journaux des dernières semaines qui titraient en caractères gras : « Décès de l'actrice Sophia Kovic », « Le corps de Sophia Kovic rapatrié en France ». « Le film *Evita, une vie* va être monté rapidement pour être distribué aussitôt que possible en Argentine et en Europe, en souvenir de Sophia Kovic ».

J'éclatai en sanglots devant le personnel de l'hôpital, tout en martelant que j'étais Sophia Kovic. Un médecin vint dans ma chambre pour m'expliquer que cela arrivait souvent de perdre la mémoire ou de faire un transfert après avoir subi un choc violent ; que cela s'arrangerait ensuite. Je finis par douter de moi et me mis à me demander qui j'étais vraiment. Je ne reconnaissais plus mes traits dans ce visage boursoufflé et déformé, et j'étais très angoissée. Pourtant, j'étais sûre de me souvenir parfaitement de ma jeunesse et de tous les films que j'avais tournés. Je ne pouvais pas être devenue folle. Je passais de longs moments à me regarder dans la glace, pour apprivoiser mon nouveau visage dont je reconnaissais formellement les yeux noirs de Sophia Kovic, me souvenant que ceux de Luisa Mendes étaient noisette. Un matin, je réclamai mon sac à main en vue de prouver mon identité. J'avais mon passeport à l'intérieur. On me remit donc mon Casual Sophia. Je m'aperçus avec accablement que c'était celui de Luisa. C'est à ce moment-là que je compris. Luisa et moi avions le même sac à main et lorsque je m'étais levée dans

le bus, il faisait très sombre. J'avais attrapé son Casual Sophia au lieu du mien. Après l'accident, j'avais été identifiée grâce à ce sac que j'avais mis en bandoulière sur mon épaule, dans les toilettes. Nous étions dix rescapés dans un sale état, et pour la plupart méconnaissables. Les seuls survivants étaient assis à l'arrière du bus. Tous les autres avaient péri brûlés quand le bus avait pris feu. Luisa faisait partie de ceux-là, puisque nous étions installées au premier rang, pour mieux voir les paysages. Si je ne m'étais pas trouvée aux toilettes au moment du choc, je serais morte aussi. Au moment de l'accident, le décès de la star dans ce bus déclencha une telle émotion populaire que l'on en oublia de parler du sort des survivants qui étaient soignés dans différents hôpitaux.

Je compris aussi que le chirurgien, spécialisé en maxillo-facial, qui m'avait opéré, avait procédé depuis la photo de Luisa Mendes, pour tenter de recoller les morceaux de mon visage ravagé. Il avait dû composer avec ce qui restait de mon nez cassé, de ma mâchoire poly-fracturée, et de la peau de mon visage arrachée. J'ai donc subi plusieurs opérations et des greffes de la peau, ces derniers mois, pour arriver à ce visage acceptable qui n'est plus le mien.

Après plusieurs jours de vaines protestations, j'arrêtai de vouloir à tout prix prouver mon identité. J'avais compris que plus personne ne me croirait. La machine était en route. Pour tout le monde, Sophia avait été enterrée en France et sa légende était née. Un seul être me croyait : c'était Diego, mon kinésithérapeute, qui ne m'avait jamais abandonnée quand je délirais, quand je n'arrivais plus à bouger, quand il me fallait une paille pour avaler la moindre chose. Patiemment, il m'avait soutenue, convaincue de vivre, et même assurée qu'il me croyait quand je disais que j'étais Sophia Kovic, car je ne pouvais pas mentir : je délirais en français et je réclamais mes parents, Milos et Delphine, et aussi ma soeur Marlène. Diego

parle un peu le français, et cela lui a suffi pour me croire. Il me conseilla d'attendre de rentrer en France afin de rassembler les preuves de mon identité. Il m'aïda à me rétablir et me promit qu'ensuite, il ferait tout pour m'aider.

Quand je fus assez forte pour sortir de l'hôpital, je m'installai chez lui, parce que nous nous étions rendu compte que nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre. L'amitié du début avait évolué en tendre complicité, puis en amour sincère. La production avait loué, pendant le tournage, un appartement dans le quartier de Palermo. Après notre accident, le propriétaire avait reloué cet appartement tout en remisant les affaires de Luisa et moi-même, dans une petite pièce dont il disposait chez lui. Je fis livrer tous nos cartons chez Diego et passai des jours entiers à feuilleter mes albums photos en me demandant ce que j'allais en faire, maintenant que je ne ressemblais plus au visage de la star qui s'affichait.

Nous eûmes de longues discussions avec Diego à ce sujet, et nous décidâmes que je devais retourner à Paris pour prouver mon identité. Ma soeur attesterait que j'étais toujours vivante. Ce ne serait pas facile, et elle allait subir un vrai choc. Mes cordes vocales ayant été abîmées, même ma voix avait changé. Il faudrait la convaincre, mais je disposais toujours de tout un tas de souvenirs que seules elle et moi partagions. Elle pourrait même m'interroger à l'infini, ma mémoire restait intacte.

Donc, je partis pour Paris une première fois, il y a deux mois. J'étais nerveuse à l'aéroport de Buenos Aires, car j'avais dû refaire le passeport de Luisa, la photo ne correspondant plus vraiment non plus. C'était la première fois que je voyageais sous une fausse identité, bien malgré moi. Je me demandais si quelqu'un allait me reconnaître. Mais non, je ne rencontrai que l'indifférence autour de moi. À Roissy, je passai devant le kiosque à journaux face auquel nous avions plaisanté avec Luisa, le jour de notre départ. Et à ma grande surprise, je découvris deux livres, au

centre de la vitrine, qui m'intronisaient en tant que star : *Sophia, une étoile brisée* et *Sophia, la légende*. Un jeune couple planté devant cette vitrine commentait : « Quel fabuleux destin que celui de cette Sophia Kovic ! »

Je restai pétrifiée à côté d'eux et j'eus soudain l'impression de contempler le destin d'une autre personne. Les images défilaient à toute vitesse dans ma tête. Je revoyais Delphine me traînant devant la vitrine d'un libraire, en hurlant : « Tu vois, au moins ceux-là sont passés à la postérité ! »

Jimmy, vois-tu, c'est à ce moment-là que j'ai pris ma décision. Je ne serais plus jamais Sophia Kovic la star, je la laisserais désormais grandir toute seule, tandis que je reprendrais ma liberté. Comme mes parents l'avaient voulu, comme tout le monde l'avait souhaité, Sophia Kovic était devenue immense, en se conformant au désir des autres. Maintenant, elle leur abandonnait son image sur papier glacé, tandis que je renaissais sans regrets, sous les traits de Luisa Mendes.

Je n'ignorais pas que cette grave décision impliquerait qu'un très petit nombre de personnes fût au courant et garde désormais le secret toute une vie. Je pouvais faire confiance à Diego que j'avais appris à connaître. Lui et moi ne faisons qu'un. Mais, quitte à prendre des risques, je voulais à tout prix revoir Marlène et la mettre dans la confiance. Je savais qu'après la crise de nerfs qu'elle piquerait en me retrouvant, elle serait immensément heureuse et capable de tenir ce lourd secret. J'ignorais à ce moment-là, que tu serais la troisième personne à entrer dans le secret.

Mais revenons à mon arrivée à Paris, il a deux mois. Je me rendis donc à la Treille, à un moment où je savais que je ne rencontrerais ni Pascal ni les enfants. Ainsi que je m'y attendais, au début, Marlène ne me reconnut pas, puis elle eut un doute, pour finir par s'évanouir d'émotion quand elle fut enfin sûre qu'elle se retrouvait face à sa soeur. Je lui expliquai tout.

Mon accident et ma décision, désormais, de vivre anonymement sous l'identité de Luisa Mendes, puisque tous les papiers avaient été faits en ce sens, malgré moi. Je lui expliquai que j'avais trop souffert dans le passé, à la recherche perpétuelle de mon identité et que maintenant, je rêvais de me reconstruire enfin, sans être harcelée au quotidien. Je lui certifiâi qu'elle pourrait hériter de la Treille et que je serais heureuse de la savoir dans cette grande maison avec sa famille. Elle était tellement bouleversée qu'elle me posait tout un tas de questions sur notre jeunesse, pour s'assurer encore et encore que c'était bien moi, qu'il n'y avait pas de supercherie. Je lui fournissais, en abondance, tous les moindres détails qui avaient émaillés notre enfance. Je lui fis jurer de ne jamais divulguer notre secret. Ce qu'elle accepta solennellement.

Ensuite, je me rendis chez Luisa. J'étais munie de son sac Casual Sophia et donc de ses clefs. Je pénétraï dans son petit appartement où nous avions si souvent bavardé à bâtons rompus, avant notre départ pour l'Argentine. Les paroles de Luisa me revenaient en mémoire : « Il ne faut pas s'attacher aux choses, ne pas garder de souvenirs encombrants. Partir avec une seule valise, sans regarder en arrière ». Puisque cet appartement était devenu, par la force des choses, le mien, je décidai de le mettre en vente immédiatement, et j'en confiai les clefs à une agence. Ensuite, je me rendis sur la tombe de mes parents auprès desquels reposait Luisa. Je priai pour elle et lui promis d'honorer sa mémoire et son nom.

De retour à Buenos Aires, je fis part à Diego de mon intention de conserver l'identité de Luisa Mendes. Je lui racontai que je m'étais enfin débarrassée de ma peau de star et, que puisque Luisa n'était plus, je pouvais enfin vivre en paix, en endossant son anonymat. Connaissant Luisa, je savais que l'idée ne lui aurait pas déplu. Diego respecta mon choix et fut d'accord pour que ce secret restât scellé jusqu'à la fin de ma vie.

Les jours suivants, je me mis à communiquer, *via* internet, avec Marlène qui me donnait régulièrement de ses nouvelles et voulait en prendre des miennes. Je signais mes mails Luisa. Et petit à petit, je me reconstruisais une nouvelle vie, à Buenos Aires, avec Diego qui est l'homme le plus formidable du monde. J'apprenais à me promener dans les rues sans être reconnue, à faire des courses comme une anonyme, etc.

Un matin, je reçus le mail de l'agence immobilière qui avait vendu le petit appartement près de la fontaine Saint-Michel à Paris. Je devais venir pour la signature de l'acte devant le notaire. J'aurais pu envoyer une procuration, mais je décidai de m'y rendre, car je souhaitais récupérer quelques objets à la Treille. Je revins donc à Paris la semaine dernière. Je signai comme prévu la vente de l'appartement, puis me rendis à la Treille où Marlène m'ouvrit. Elle était stressée, m'informant qu'un journaliste anglais allait arriver d'une minute à l'autre pour une interview. Elle n'avait pu faire autrement que d'accepter cette entrevue, car le film *Evita, une vie* allait sortir en Angleterre et tant qu'elle n'aurait pas reçu la presse, elle serait constamment sollicitée. Je me mis à rire : « Tu vas hériter des tracas de ma notoriété, en même temps que de ma maison ! ». Elle pouffa aussi : « Quand ils s'apercevront du glamour de l'ancienne coiffeuse, ils ne me dérangeront plus si souvent... ». Elle me débarrassa de mon imper à gros boutons noirs et le posa sur un fauteuil en osier, tandis que j'approuvais la pose de la nouvelle véranda. C'est à ce moment-là que vous avez sonné, toi et Flavia. Je me suis cachée dans les étages tandis que Marlène vous recevait. Elle a fait ce qu'elle a pu pour masquer son embarras, tandis que j'attendais qu'elle me rendît mon imper afin de prendre la poudre d'escampette par la porte du cellier. Je ne voulais pas attendre plus longtemps, car Pascal pouvait arriver lui aussi dans la foulée. Une fois sortie, je décidai donc de me rendre avec ma voiture de location au petit village de Hana. Arrivée sur place, je pris quelques photos et pensai à Richard et au pacte qui

nous liait tous les deux : « Le secret du grand chêne ». Je pensais à lui qui, à l'instar de Luisa, ne voulait pas posséder les choses mais les transmettre. Je restai longtemps près de la haie de chênes, à me demander si les billes de Richard étaient toujours dans le creux de l'arbre, et je remerciai silencieusement Luisa de m'avoir transmis son identité. Mes pensées leur envoyaient des messages de bonheur.

C'est à ce moment-là que vous êtes arrivés. Je ne vous avais pas vus lorsque j'étais chez Marlène, puisque je m'étais cachée à l'étage. Mais j'avais entendu parler anglais et reconnu vos voix. J'ai eu peur d'être prise en photo et je me suis enfuie. J'ai téléphoné quelques instants après à Marlène, pour lui dire quelques mots avant de repartir pour Buenos Aires. Je ne pensais pas pouvoir la revoir de sitôt, étant donné les risques pour moi, de retourner à la Treille. Mais Marlène semblait très émue au téléphone, m'affirmant qu'elle avait vu le sosie de Richard, et que quelque chose de bizarre s'était produit. Je ne comprenais rien à ce qu'elle me racontait. Finalement, nous décidâmes de nous retrouver immédiatement dans un bar en ville, car Pascal était déjà rentré à la Treille.

Marlène s'était installée à une table au fond d'une brasserie, essentiellement fréquentée par des habitués qui buvaient au comptoir, tout en plaisantant bruyamment. Nous étions donc très tranquilles dans notre coin. Elle ne contenait plus son émotion, en affirmant que le journaliste anglais nommé Jimmy Lawson, qui était passé dans l'après-midi, ressemblait de façon inouïe à Richard ! Je me mis à rire : toute la famille Kovic n'avait tout de même pas procédé à une usurpation d'identité ! Mais elle avait apporté le dossier de presse que lui avait envoyé le *First London News* et dans lequel figurait ta photo. En effet, la ressemblance avec Richard était hallucinante. Nous ne savions plus que penser. Nous consultâmes ton profil sur internet et découvriâmes que tu étais né en Angleterre le 15 juin 1971. Cette information collait

parfaitement avec la disparition de Richard, fin 1970. Lorsque Milos et Delphine avaient enquêté à Katmandou, une fille leur avait dit que Richard vivait avec une Anglaise. Nous étions totalement surexcitées à l'idée d'avoir peut-être découvert le fils de notre frère Richard. Mais nous ne savions pas comment te recontacter sans éveiller tes soupçons. De mon côté, je mourais d'envie de faire aussi ta connaissance. C'est alors que nous eûmes une idée : je téléphonai à Diego, resté à Buenos Aires, et lui racontai toute l'histoire. Jusqu'à présent, j'avais toujours refusé de rencontrer la presse pour évoquer le terrible accident dans lequel j'étais censée avoir perdu la vie. Je demandai à Diego d'envoyer sur le champ, et en mon nom, un message au *First London News* qui m'avait ces dernières semaines bombardée de demandes d'interview, que j'avais systématiquement déclinées. Mon mail stipulait que Luisa acceptait de recevoir leur journal pour une entrevue exclusive, mais seulement avec leur journaliste Jimmy Lawson, réputé pour son intégrité. Le journal anglais nous répondit par retour qu'il acceptait notre demande, et nous envoyait son journaliste dans les plus brefs délais.

Je savais que je prenais des risques mais je rêvais de te rencontrer, Jimmy. Richard m'avait laissé une dette en quelque sorte, en m'expliquant que les choses ne sont pas faites pour être gardées mais pour être transmises. Je devais estimer si tu étais capable de garder un secret, afin de te transmettre l'histoire de la famille. Hier, nous nous sommes rencontrés au bar de la librairie El Alteneo. J'ai tout de suite su, lorsque tu es arrivé que tu étais bien le fils de Richard. Tu avais le même regard, le même front et ce sourire léger qui creuse une fossette sur ton menton. Je peux te dire aussi que tu ressembles beaucoup à Delphine, ta grand-mère. J'étais folle de joie de te rencontrer mais je devais me retenir car j'étais liée par mon lourd secret. Je réfléchis à toute vitesse et te donnai mes coordonnées, afin que nous puissions nous revoir. Je ne savais pas où cela nous mènerait. Mais

je savais que, foi de Kovic, nous devions nous retrouver. Aussi, lorsque tu as posté ce message dans ma boîte aux lettres, j'ai ressenti une immense joie. La famille Kovic par-delà toutes les épreuves allait enfin être réunie.

Jimmy, maintenant que nous nous sommes retrouvés tous les trois, sache que tu as désormais une vraie famille, et dès que possible tu pourras faire les démarches pour devenir, si tu le souhaites, Jimmy Kovic. Marlène t'aidera pour toutes les formalités nécessaires.

D'autre part, puisque je ne suis plus censée être de ce monde, tu partageras mon héritage, en cours d'exécution, avec Marlène. Je crois qu'elle souhaitera garder la Treille qu'elle aime tant. De ton côté, tu bénéficieras à égalité avec elle, de tous les droits audiovisuels qui, comme tu le sais, deviennent très importants. Tout cela sera vu avec le notaire à Paris, et j'y veillerai dans l'ombre. Ne proteste pas, cher neveu, je crois que tu as des projets avec une certaine Flavia, et que ta mère a bien besoin de quelques cadeaux.

Une dernière chose, Jimmy, je souhaiterais que nous puissions nous retrouver tous les trois : toi, Marlène et moi, une fois par an, quelque part dans le monde, en souvenir de Milos, Delphine et Richard. »

Jimmy prit les mains de Sophia et les serra très fort :

– Moi, Jimmy Kovic, je jure que jamais je ne divulguerai l'histoire de ma tante Sophia Kovic, à qui que ce soit, jusqu'à ce que, bien entendu, je puisse la transmettre à mes enfants avant de rendre mon dernier souffle, lorsque je serai bien vieux. Et je promets que je répondrai présent, avec la plus grande joie, au « club des trois », au moins une fois par an.

– Au fait, quel sera le code pour communiquer entre nous ?

Cela semblait évident :

– Le secret du vieux chêne.

Épilogue

Douglas Simons, envoyé spécial, commentait en direct, pour une chaîne de télévision à Londres, le mariage de Flavia Bartoli et de Jimmy Kovic :

– De nombreux confrères journalistes, des amis et une foule d’anonymes, se pressent aujourd’hui autour de la petite église du village natal de Flavia Bartoli, en Toscane. Ils attendent l’arrivée des mariés et de leur famille. Selon nos informations, monsieur Bartoli conduira sa fille devant l’hôtel tandis que madame Lawson donnera le bras à son fils Jimmy. La foule est d’autant plus curieuse que l’enfant du village va épouser Jimmy Kovic, ce journaliste et confrère anglais qui, pendant qu’il enquêtait sur la mort de la star Sophia Kovic, a découvert tous les liens de parentés qui les unissaient. Comme vous le savez, tous les médias anglais, français, italiens et même sud-américains ont longuement relayé, ces derniers temps, l’histoire de cette famille Kovic dont la célèbre benjamine, Sophia, a disparu tragiquement dans un accident d’autocar, alors qu’elle se rendait aux chutes d’Iguaçu, à la fin du tournage de son film *Evita, une vie*. Ce film continue aujourd’hui de faire un tabac outre Manche, à Paris et à Buenos Aires. Sophia Kovic avait notamment tourné, ici en Italie, dans *La femme de Turin*, qui avait remporté un joli succès à Rome où sa mort a fait l’effet d’une bombe.

Le journaliste poursuivait :

– Chers téléspectateurs, j’aperçois maintenant une Alfa Roméo qui s’arrête : c’est Marlène, la nouvelle tante de Jimmy Kovic, qui en sort avec Pascal, son mari. Elle porte une robe en organdi crème, et elle est coiffée d’un chapeau à larges bords. Une seconde voiture vient juste de s’arrêter derrière. Nous reconnaissons Thomas, Léo et Manon, leurs enfants, qui s’engouffrent à leur tour dans l’église. Vous entendez certainement la foule qui scande en cœur : « Jimmy, Flavia ! », dans l’attente des héros de cette belle journée. C’est la liesse ici, autour de cette petite place pleine de soleil, où certains badauds sont même perchés sur des lampadaires, pour ne pas rater l’arrivée des jeunes mariés. Entendez-vous cette acclamation qui monte du public ? Je crois apercevoir une voiture qui fend la foule. Voilà la Mercedes blanche qui s’approche à son tour.... Vous pouvez entendre les applaudissements qui fusent à la vue de Jimmy Kovic, dont le visage radieux, encadré par des cheveux bouclés semble tout droit sorti d’un tableau de Botticelli. Il avance solennellement au bras de madame Lawson, vêtue d’un tailleur couleur pêche et d’un chapeau assorti. Les applaudissements redoublent maintenant pour accueillir la mariée, superbe et aérienne, dans une robe en satin blanc qui souligne sa taille fine. Son visage lumineux est encadré par une courte voilette. Elle salue les badauds de la main et donne le bras à son père, monsieur Bartoli, lui-même sobre dans un costume gris perle. Je peux vous affirmer qu’il semble contenir difficilement son émotion ! Malheureusement, l’église est si petite que nous allons être tenus à l’extérieur pendant la cérémonie. Tandis que la foule, de plus en plus dense, se presse autour du parvis, des bribes de discours nous parviennent. Il est question de vœux de bonheur pour les familles, qui ont été si durement éprouvées dans le passé, notamment par la mort de Sophia Kovic – pour qui ils ont tous une pensée aujourd’hui. À présent,

les mariés ont prononcé leur vœux de fidélité et échangé les alliances. Mon Dieu, je vois arriver une camionnette pleine de fleurs. Je vais me renseigner sur l'auteur de cet envoi...

Après une petite pause, le journaliste continua :

– En fait, l'auteur est anonyme. Il est seulement inscrit sur la carte accompagnant cette énorme corbeille de roses blanches : « Tous mes vœux de bonheur à vous deux, Jimmy et Flavia », et c'est bizarrement signé : « L'arbre secret »...

Douglas Simons enchaîna :

– Voilà, maintenant les mariés sortent de l'église, sous les clameurs de la foule qui se presse autour du parvis pour leur jeter du riz à la volée. Vous voyez, comme moi, la tante Marlène s'approcher de Flavia et de Jimmy. Elle tend à la mariée un bouquet de roses blanches provenant de l'immense corbeille qu'ils viennent de recevoir, tandis qu'elle remet la carte avec ce curieux message, dans la main du marié. Jimmy la lit et il échange avec sa tante un clin d'œil complice, avant de l'enfourer dans la poche de son costume... On n'en saura pas plus... Maintenant, je vais devoir courir, car les mariés s'éloignent et la foule nous emporte vers la place où sont garées les voitures. On a juste le temps de voir madame Lawson essayer discrètement une larme du bout de ses gants, et les mariés, main dans la main, s'engouffrer dans la Mercedes. La foule bigarrée qui scande toujours : « Jimmy, Flavia ! », entoure le véhicule qui va avoir du mal à partir. Je ne vois plus les mariés mais les autres membres de la famille montent à leur tour dans les voitures. Le public, en liesse, suit le cortège des véhicules qui s'ébranle, qui s'éloigne déjà sur la grande route... Allo, Londres ? Vous m'entendez toujours ?

– De plus en plus loin !

– Ici, la foule commence à se disperser avec regret. La place blanche de cette petite ville de Toscane se vide petit à petit, et on ne perçoit plus que les branches des oliviers qui s'agitent

sous le souffle du vent, séchant les fronts moites des derniers badauds. Tandis qu'au loin, sur la route, le cortège n'est plus qu'un point de soleil se dirigeant vers une destination tenue secrète par la famille et les amis...

– Allo ? Allo ? On vous entend de plus en plus mal !

– Moi aussi, je vous entends de plus en plus loin ! C'était Douglas Simons en Toscane et je vous rends l'antenne. À vous Londres.

Note de Jimmy

Chers lecteurs,

Cette histoire s'est déroulée il y a déjà quelques années et certaines révélations ont été, à ce jour, tenues secrètes. Et elles doivent le rester.

Alors, chers lecteurs, maintenant que vous connaissez la véritable histoire de ma famille, les Kovic, je vous invite, tout comme Luis Jorge l'a fait dans son *Livre de sable*, à en oublier la dernière partie, pour ne retenir que celle que tout le monde connaît aujourd'hui, à savoir : « Le destin fulgurant d'une star du cinéma que la mort a rendue célèbre ».

Il n'y aura alors plus que trois personnes à se retrouver, à travers le monde, pour partager le secret du grand chêne, et l'histoire n'aura pas de fin...

Fait à Londres,
Mars 2014

Jimmy Kovic

Table des matières

<i>Prologue : La légende des Kovic</i>	7
PREMIÈRE PARTIE	11
Paris, septembre 2005...	13
DEUXIÈME PARTIE	57
Paris années 1950	59
Paris années 1960	85
Paris années 1970	93
Paris années 1980	129
TROISIÈME PARTIE	169
La route du succès	171
Luisa Mendes	181
QUATRIÈME PARTIE	195
Londres, novembre 2006	197
Buenos Aires	265
Un jardin en hiver	281
<i>Épilogue</i>	297
Note de Jimmy	301

***Noëlle Marchand tient à remercier
Guillaume Debaille pour son aide.***

Direction d'ouvrage
Nathalie Costes

Impression
Jouve
53100 Mayenne



**DÉPÔT LÉGAL
septembre 2014**